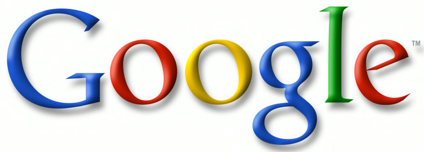
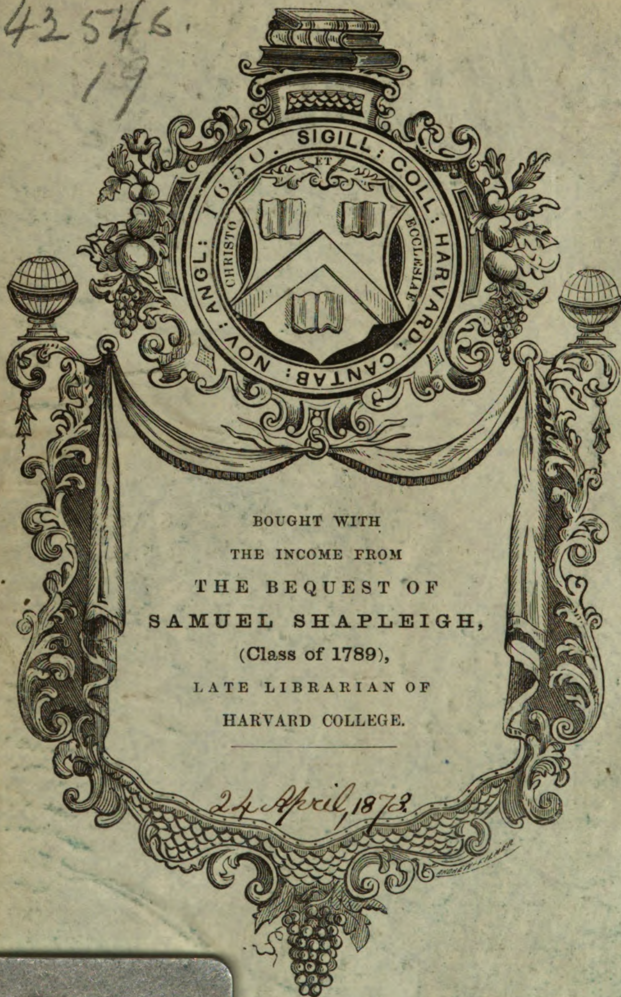
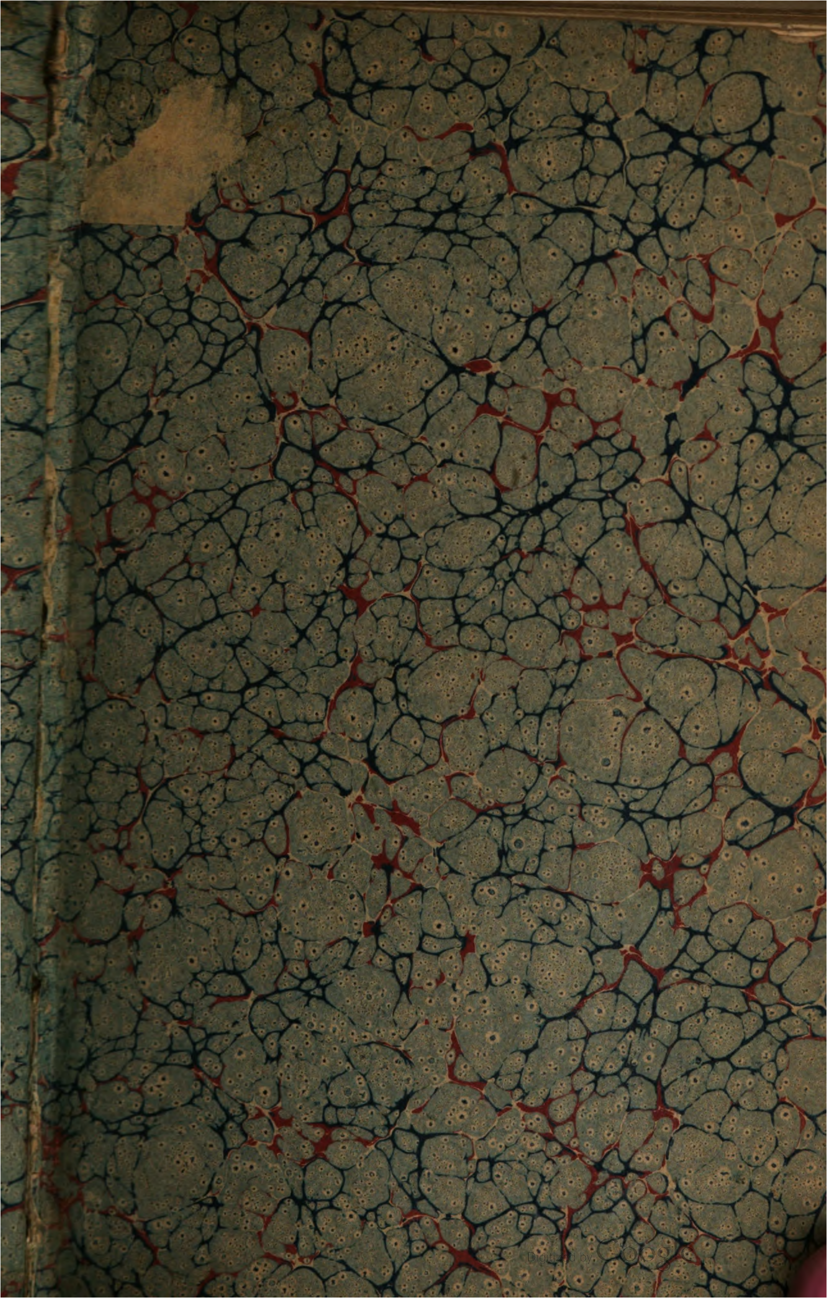



WIDENER
HN TbLL V


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LE DÉGEL

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Déjazet,
le 12 avril 1864.

Librairie de Michel Lévy frères, éditeurs.

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes de mouche, comédie en trois actes, en prose.
Nos Intimes, comédie en quatre actes, en prose.
Les Ganaches, comédie en quatre actes, en prose.
Les Diables noirs, drame en quatre actes, en prose.
Piccolino, comédie en trois actes, en prose.
Les Femmes fortes, comédie en trois actes, en prose.
La Perle noire, comédie en trois actes, en prose.
M. Garat, comédie en deux actes, en prose.
Les Gens nerveux, comédie en trois actes, en prose.
La Papillonne, comédie en trois actes, en prose.
Les Premières armes de Figaro, comédie en trois actes, en prose.
Les Prés Saint-Gervais, comédie en deux actes, en prose.
L'Écureuil, comédie en un acte, en prose.
La Taverne, comédie en trois actes, en vers.
Bataille d'amour, opéra-comique en trois actes.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18.

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

LE DÉGEL

COMÉDIE EN TROIS ACTES

MÊLÉE DE CHANTS

PAR

VICTORIEN SARDOU



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

PERSONNAGES

HECTOR DE BASSOMPIERRE. .	Mlle DÉJAZET.
LE BARON DE MILLEPERTUIS, sûrintendant des eaux de Marly. . .	MM. HEUZEY.
PITOIS DE LA BUISSONNIÈRE, capitaine de la Vénerie.	LEGRENAY.
CAPDEVIEL, aventurier.	LERICHE.
LE CHEVALIER DE CAHUZAC, capitaine de gardes suisses.	TONY RIOM.
BRABANÇON, suisse du château. .	TOURTOIS.
LA BARONNE DE MILLEPERTUIS.	MMes PAER.
CLORINDE, veuve, sœur du baron.	MÉLANIE.
HENRIETTE, femme de M. de La Buissonnière.	NELSON.
GABRIELLE, femme du chevalier de Cahuzac.	HORTENSE NEVEU.
INGÉNUE, fille du baron de Millepertuis.	MARIE LEROUX.
PERRINE, femme de Brabançon. .	MOREL.
PREMIER PAGE.	NOBLET.
DEUXIÈME PAGE.	DUPIN.
TROISIÈME PAGE.	BONHEUR.
QUATRIÈME PAGE.	PERRIN.

PAGES, GARDES, SUISSES, VALETS, ETC.

La scène est au château de Marly, dans les dernières années du règne de Louis XV.

LE DÉGEL

ACTE PREMIER

Le parc de Marly en plein hiver. — Au fond, une cascade décorée partout de statues et entourée de charmilles taillées. — En avant, le bassin se prolonge sur la scène, entouré d'un simple bourrelet de pierre recouvert de neige comme tout le sol. — Il est censé s'étendre à droite et à gauche dans la coulisse, derrière les charmilles. — A gauche, premier plan, un pavillon de garde. — Porte exhaussée d'un perron double avec sa grille. — Au delà du pavillon, une entrée. — Au delà, mur de charmilles taillées qui se prolonge en perspective sur la scène jusqu'au bord du bassin, avec statue de marbre dans une niche. — Même décor à droite, sauf le pavillon de garde qui est remplacé par une seconde statue placée au premier plan dans une niche comme les autres, avec un banc de marbre au pied de la statue. — Les charmilles taillées sont partout surmontées d'arbres auxquels on a laissé leur libre croissance et sont, comme ces arbres, couvertes de givre et de neige. — Le bassin est complétement glacé, ainsi que la cascade, et des stalactites de glaces pendent de tous côtés aux statues ainsi qu'aux gradins de marbre.

SCÈNE PREMIÈRE

PAGES, puis BRABANÇON.

Au lever du rideau, les pages glissent sur le bassin Musique.

CHŒUR.

AIR *du Prophète.*

Glissons,
Sur les glaçons,

Glissons,
Jeunes garçons,
Bravons les frissons;
Glissons
Sur les glaçons,
Glissons.

BRABANÇON, sur le perron du pavillon.

Messieurs les pages!... messieurs! voulez-vous bien ne pas glisser sur le bassin!

PREMIER PAGE, sautant du bassin sur la scène.

Eh! c'est Brabançon, le suisse!

TOUS, de même.

Vive Brabançon!

BRABANÇON.

Messieurs! messieurs! Je vous en prie... certainement ce cri du cœur... mais je ne puis pas vous permettre d'établir ainsi des glissades dans le parc de Marly!

DEUXIÈME PAGE.

Parce que?

BRABANÇON.

Parce que avant-hier, le surintendant des eaux, M. le baron de Millepertuis, daignant traverser ce bassin sur la glace, a rencontré l'une de vos maudites glissades... et là-dessus, les pieds de Sa Seigneurie prenant les devants... patatras!... la canne d'un côté... la perruque de l'autre!...

TOUS, riant.

Ah! ah!

BRABANÇON.

Cela les fait rire, tenez, les sans-cœur!

PREMIER PAGE.

Ah! j'aurais voulu voir ça!

DEUXIÈME PAGE.

Et moi donc.

BRABANÇON.

Oui, oui, c'était drôle, surtout pour moi, qui ai essuyé son haut-de-chausses... et sa mauvaise humeur... Aussi défense absolue de glisser ou de patiner... et le premier qui s'avisera... (Pendant ce temps, les pages sont remontés et recommencent de plus belle.)

QUATRIÈME PAGE.

Oui... En avant !

TOUS.

En avant !...

BRABANÇON, rattrapant un page par le pan de son habit.

Mais quand je vous dis que c'est défendu.

TROISIÈME PAGE.

Tiens! c'est bien pour ça que c'est amusant.

PREMIER PAGE.

Oui ! oui ! à bas Brabançon.

TOUS.

A bas Brabançon.

BRABANÇON.

Ah ! les petits enragés... Ils me feront perdre ma place, tenez !... (Il va prendre sa hallebarde qui est contre le mur du pavillon.) Attends! attends!... Je vais vous faire glisser, moi... (Il court sur eux, en menaçant de leur piquer les mollets.)

TOUS, se sauvant par le fond, à droite et à gauche.

Sauve qui peut !

BRABANÇON, seul au milieu du bassin.

Il n'y a qu'à se montrer !... Avec un peu d'autorité... (Il reçoit une boule de neige par la droite.) Plaît-il ? (Même jeu à gauche.) Qu'est-ce à dire ? (Il descend en brandissant sa hallebarde, une avalanche de boules de neige lui arrive du fond et des charmilles latérales.) Messieurs ! Par la mort !... Harnibieu !... (Aveuglé, effaré, en s'escrimant de la

hallebarde dans le vide.) Le roi !... à l'aide ! à moi !... messieurs !... messieurs !... messieurs !... (Les pages rentrent en scène, lui sautent sur le dos, et lui frottent le nez dans la neige, en riant : il se relève et les poursuit dans la coulisse de droite.) Ah ! les petits garnements !

TOUS LES PAGES, se sauvant.

A bas Brabançon !

SCÈNE II

BRABANÇON, PERRINE.

PERRINE, descendant le perron du pavillon.

Eh bien, monsieur Brabançon, à qui en avez-vous encore ?

BRABANÇON, se secouant.

Et à qui voulez-vous que j'en aie, sinon à cette engeance de petits pages !... Heureusement qu'après la leçon que je viens de leur donner...

PERRINE.

Aussi, pourquoi les taquiner, ces pauvres enfants ?

BRABANÇON.

C'est ça !... Parce qu'ils consomment vos rôties au vin et vos gaufres, ne faudrait-il pas fermer l'œil à tous leurs déportements ? De petits enragés qui ne savent qu'inventer pour nous donner au diable ! Enfin, quand le roi n'est pas ici, à Marly !... Ce n'est pas non plus que sa présence... car l'autre semaine... sous la fenêtre même de Sa Majesté, n'ont-ils pas eu l'audace de tailler un gros if, de l'affubler d'un tricorne, d'un baudrier, d'une hallebarde et d'une grosse paire de lunettes... De sorte que le roi, regardant à travers les vitres, s'est écrié en riant : « Dieu me pardonne, voilà Brabançon ! »

PERRINE, riant.

Ah ! ah !

BRABANÇON.

Ah ! cela vous fait rire ?

PERRINE.

Comme le roi.

BRABANÇON.

Bon ! bon ! mais je ne ris pas, moi. Et quand vous laissez prendre à ces prétendus enfants certaines privautés, telles que de vous appeler : « Ma mignonne, » en vous pinçant la taille... je vous déclare que cela n'est pas de mon goût.

PERRINE.

Ah ? je le sais bien !... Vous n'en feriez jamais autant !

BRABANÇON.

Je n'en ferais jamais autant, parce qu'un mari doit respecter sa femme et la mère de ses enfants !

PERRINE.

Ta, ta, ta ! trop de respect ne vaut rien non plus ! Et on sait bien ce que ça veut dire !

BRABANÇON.

Allons, c'est bien, madame Brabançon... Taisez-vous !... Nous n'avons pas là-dessus les mêmes idées, vous le savez !

PERRINE, soupirant.

Ah ! je le sais trop !

BRABANÇON.

Parlez-moi de ce jeune homme qui vient solliciter au château et que nous logeons depuis huit jours.

PERRINE.

Le petit provincial !

BRABANÇON.

Un gentilhomme d'abord !...

PERRINE.

Oh ! gentilhomme !... c'est lui qui le dit .. M. Hector... tout court ! — Ce nom !...

BRABANÇON.

Enfin, gentilhomme ou non, voilà un garçon bien élevé, celui-là, et qui ne se permettrait pas avec vous le plus petit geste.

PERRINE.

Je crois bien ; il est gelé.

BRABANÇON.

Je ne sais pas s'il est gelé ; mais voilà comme je les aime, calmes... froids... froids... calmes !

PERRINE.

Et moi, j'aime mieux qu'on me trouve jolie et qu'on le dise !

BRABANÇON.

Madame Brabançon !

PERRINE.

N'est-ce pas de quoi enrager ? Faire défiler sous les yeux de monsieur tout ce qu'on a de gracieux : de jolis yeux, de jolis pieds, une jolie taille, et le voir planté là comme une souche qui a l'air de dire : « Eh bien ! après ?... » Morveux !

BRABANÇON.

C'est qu'il vous respecte !

PERRINE.

Comme vous, oui ; mais je ne suis pas la mère de ses enfants, moi !

BRABANÇON.

Mais je l'espère bien, dites-donc.

PERRINE, s'échauffant.

Eh bien, voulez-vous que je dise tout !... Il me déplaît, à moi, votre provincial ! Je ne veux pas d'une borne pareille dans ma maison, et je l'enverrai ce soir, chercher gîte ailleurs ! — A la fraîche... ça le dégourdira !

BRABANÇON.

Madame Brabançon !

PERRINE.

Il n'y a pas de madame Brabançon ! je suis faite pour plaire ! Je dois plaire, je veux plaire !

BRABANÇON.

Mais vous me plaisez, à moi !

PERRINE.

Pas assez !

BRABANÇON.

Mais je t'assure...

PERRINE, sans l'écouter.

Pas assez !

BRABANÇON.

Vous comprenez que je ne puis pas vous suivre sur ce terrain; nous n'avons pas là-dessus les mêmes idées, mais du tout... du tout... Seulement, comme je tiens à mon pensionnaire, je le garde.

PERRINE.

Et moi, pour commencer, je lui ferme la porte au nez, cette après-midi.

BRABANÇON.

Ah !

PERRINE.

Après quoi, je le mets au pied du mur, et s'il ne fond pas !

BRABANÇON.

Mais, qu'appelez-vous le mettre au pied du mur ?

SCÈNE III

BRABANÇON, PERRINE, LE BARON DE MILLEPERTUIS, LA BARONNE, INGÉNUE.

LE BARON, entrant par la gauche, il est couvert de fourrures et tient un manchon.

Eh bien, eh bien, on se dispute ici !

BRABANÇON.

Ah ! monsieur le surintendant des eaux... (Il se campe avec sa hallebarde.)

PERRINE, saluant.

Et madame la baronne ?

LA BARONNE, claquant des dents.

Oui, oui, le baron nous fait sortir, ma fille et moi, sous prétexte de prendre l'air ! Je le prends, cet air ! je le prends !

LE BARON.

Bon temps, cela ! bonne gelée ! (Ingénue et Perrine causent au second plan.)

LA BARONNE.

Oui, un froid à effaroucher les loups !

LE BARON.

Bah ! vous vous plaignez toujours, baronne !

PERRINE, descendant.

Est-ce qu'il est vrai que monsieur le baron donne ce soir la comédie chez lui ?

LE BARON.

Ah ! tu sais cela, friponne ?

BRABANÇON.

Ah ! je crois bien, monsieur, on ne parle pas d'autre chose au château.

LE BARON, avec satisfaction.

Oui, oui, cela fera du bruit ! Ma tragi-comédie d'*Adonis* que nous représentons entre gentilshommes et devant Sa Majesté, si elle est de retour ce soir.

PERRINE.

Vraiment ! oh ! si j'osais demander à monsieur le baron la permission d'assister...

LE BARON.

A la représentation, parfaitement... Sur la scène même, dans les chœurs, où je vous enrôle, ton mari et toi !

PERRINE, avec joie, à son mari qui cherche à la faire taire en lui tirant sa robe, et à qui elle réplique en lui tapant sur les mains.

Dans les chœurs !

LE BARON.

Lui en Faune avec des cornes ! Et toi en Hamadryade !

PERRINE.

Un joli costume ?

LE BARON.

Le moins possible !

PERRINE, vivement.

Ah ! que ça m'ira bien !

BRANBANÇON.

Monsieur le baron, je ne sais pas si je puis permettre à ma femme...

LE BARON.

Bon ! bon, du moment que c'est dans l'intérêt de l'art !... Madame la baronnne joue bien un rôle de Furie, le rôle de Tisiphone... (la baronne arpente le bassin, en parlant tout bas avec des gestes violents) qu'elle repasse en ce moment, tiens... et ma fille Ingénue, qui sort du couvent... l'innocence, la candeur même... une enfant qui ne se doute pas !... Eh bien, elle joue aussi son petit rôle de Galathée.

PERRINE.

De Galathée ?

LE BARON.

Oui, une jeune Nymphe, chaste, pure... Actéon cherche à lui plaire, mais elle ne veut rien entendre... une vertu farouche... cette Galathée ?...

INGÉNUE.

Ça, par exemple, papa, voilà qui n'est pas exact !

LE BARON.

Comment ce n'est pas exact !

INGÉNUE.

Non !... Galathée n'était pas si farouche que cela... puisqu'elle avait un amant qui s'appelait Acis.

LE BARON, saisi.

Elle avait un amant qui s'appelait Acis ?

INGÉNUE.

Certainement !... un beau jeune homme, né des amours de Faune et de la nymphe Symèthe.

LE BARON, abasourdi.

Ah ! de la nymphe Symèthe !... Tu sais cela, toi ?

INGÉNUE.

Mais dame, papa... qui est-ce qui ne le sait pas ?

LE BARON.

Moi !...

PERRINE.

Moi !...

BRABANÇON.

Moi !...

LE BARON.

J'avais complétement oublié...

INGÉNUE.

Aussi, c'est bien le défaut de ta pièce qu'il n'y ait pas de rôle pour Acis; il y avait de si jolies choses à me faire dire avec lui !

LE BARON, après l'avoir regardée avec complaisance, à Perrine.

Quelle candeur !... Une autre dissimulerait ses sentiments, mais elle, non... Elle exprime tout avec une naïveté !... vous ne trouvez pas, baronne ?... (La cherchant du regard.) Eh ! baronne ?...

LA BARONNE, qui est sortie de scène un moment, redescendant par la droite, en gesticulant et déclamant son rôle.

Plongée au plus bas fond de l'horrible fournaise,
Qui n'est que plomb fondu, lave bouillante et braise,
Je brûle !

LE BARON, avec satisfaction, à Perrine.

Elle étudie.

LA BARONNE, impatientée.

« Je brûle... » après ?...

LE BARON, soufflant.

« Et de ses feux ardents, le Phlégéton !... »

LA BARONNE.

« Le Phlégéton... » Je ne saurai jamais ce rôle-là !

LE BARON.

Plaignez-vous !... Un caractère admirable !... une Furie sortie des enfers, qui poursuit Adonis de sa tendresse...

LA BARONNE.

Oui, c'est gentil ! Le costume surtout !... Des cheveux rouges entrelacés de serpents !... Et elle veut se faire aimer avec ça, vieille folle !

LE BARON.

Dame ! une mégère ne peut pas...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que je dis ?... une mégère !... Eh bien, décidément, je ne jouerai pas une mégère ! je ne veux pas jouer une mégère !

LE BARON.

Mais, chère amie!...

LA BARONNE.

Non!... non!... (Tirant le rôle de son manchon et le jetant à son mari.) Voilà votre rôle, tenez! — Donnez ça à Brabançon... il le jouera avec sa hallebarde!

LE BARON.

Mais, ma bonne...

LA BARONNE.

Vous ne pouviez pas aussi bien me donner le rôle de Diane, que vous allez confier à madame Pitois de la Buissonnière... ou celui de Source, que va jouer madame de Cahuzac?...

LE BARON.

Baronne, vous n'y pensez pas, voyons!... vous, une Source! vous êtes déjà une rivière, que diantre!... et quant au rôle de Diane...

LA BARONNE.

Eh bien, la Lune! quoi! — je serais la pleine lune au moins... tandis que cette petite femme, ce ne sera jamais qu'un croissant... sans compter que ce n'est pas elle qui le portera un jour, celui-là! Et je sais bien qui!...

LE BARON.

Baronne, votre fille!...

LA BARONNE.

Bon! bon!... elle ne comprend pas... Et en tout cas, j'aurais aussi bien joué le rôle de Vénus que votre sœur, qui est veuve et qui n'a plus quinze ans!...

LE BARON.

Allons! Vénus maintenant!... avec une fille de cet âge-là!

LA BARONNE.

Vénus n'a peut-être jamais eu d'enfants?

INGÉNUE, vivement.

Ah! Dieu, maman,... de tout le monde!... (Comptant sur ses doigts.) L'Amour... de Mars!... les Grâces... de Jupiter!... Énée... d'Anchise!... Hymen... de Bacchus!...

LE BARON et LA BARONNE, qui l'ont écoutée, stupéfaits, l'interrompant.

Mais assez! assez! assez!

LA BARONNE, effarée.

Elle sait tout ça!... où a-t-elle appris tout ça?

INGÉNUE.

Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, maman.

LE BARON.

Tu as lu les *Métamorphoses* d'Ovide?

INGÉNUE.

Lu, et relu!...

LA BARONNE.

Lu, et relu?...

LE BARON.

Et tu connais comme ça?...

INGÉNUE.

Tout l'Olympe, papa!... Aussi dans le parc, je les ai tous reconnus, à première vue! (Se dirigeant vers une statue.) Ainsi, celle-ci... (Elle aperçoit Capdeviel qui paraît derrière la statue du premier plan et qui lui fait signe; elle pousse un petit cri.) Ah!

LA BARONNE et LE BARON.

Quoi?

INGÉNUE, naïvement.

Rien... papa!... le froid qui me saisit! (Capdeviel lui glisse une lettre qu'elle fourre dans son manchon et il disparaît.)

LE BARON.

Allons! baronne, reprenez votre rôle... et en route!...

PITOIS, au dehors.

Eh! Baron!...

LE BARON.

On m'appelle !

BRABANÇON.

C'est M. le capitaine de la Vénerie !...

LE BARON.

Pitois de la Buissonnière ! Eh ! par ici !

PITOIS.

Attendez-moi.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PITOIS.

PITOIS.

Me voilà... (Il entre en scène par le bassin en courant, et s'étale sur le dos.)

TOUS.

Ah !

BRABANÇON, courant à lui.

Maudits pages ! c'est leur glissade !

PITOIS, sur son séant.

Ce n'est rien !... ce n'est rien !

LE BARON, l'aidant à se relever, avec Brabançon.

Rien de cassé ?

PITOIS, debout, descendant en boitant et en faisant la grimace.

Rien du tout !... Vous n'avez pas vu madame de la Buissonnière ?

LA BARONNE.

Votre femme, non !...

PITOIS.

Figurez-vous que depuis une heure, je cours comme cela. après elle.

LE BARON, montrant la place où il est tombé.

Comme ça?... Diantre! (Ingénue profite du moment où on ne la regarde pas, pour entrer dans le massif, à gauche.)

PITOIS.

Du château à l'escarpolette, de l'escarpolette aux bassins des Muses, des bassins des Muses à l'abreuvoir... Je suis rendu! qu'elle chaleur! Vous ne trouvez pas?

LA BARONNE.

Mais non!...

PITOIS.

Me voilà dans mon rôle d'Actéon, tenez! Pour ce soir!... je répète ma course, quand je suis changé en bête!...

LA BARONNE, ouvrant son rôle.

Ah! je voudrais bien être dans mon rôle, comme vous êtes dans le vôtre. (Elle remonte en relisant son rôle et en battant des pieds.)

PITOIS, à Perrine.

Ainsi vous ne l'avez pas vu? (A Brabançon.) Ni vous non plus? (Les poussant dehors.) Mais cherchez-la donc!... mais cherchez-la donc...

PERRINE et BRABANÇON.

Oui, monsieur! (Ils sortent chacun d'un côté.)

PITOIS, appelant.

Madame Pitois!... (Il va au fond sur le bassin, cherchant à voir sa femme.)

LA BARONNE, son rôle à la main, et battant du pied.

Ce ton!... appeler sa femme dans le parc!... Où en étais-je?

LE BARON.

« Monstres infernaux... » seulement, baronne, un peu d'indulgence : Un parvenu!...

LA BARONNE.

On le voit bien!... Le roi a eu beau l'anoblir pour sa charge de veneur.... Pitois il est, Pitois il restera... (Répétant son rôle, en cherchant à retrouver la place où elle en était.) « Implacable Atropos!... »

LE BARON.

Baronne, s'il vous entendait!...

PITOIS, au fond à gauche.

Madame Pitois! (Il disparait.)

LA BARONNE, même jeu.

Oui, attends qu'elle réponde à ce nom-là!... (Le baron impatienté lui prend son rôle, pour lui montrer l'endroit et cherche sans trouver; la baronne le lui reprend vivement.) Une fille de bonne maison, qui ne l'a épousé que pour obéir à ses parents, séduits par les écus du Pitois... Et si fière, celle-là, si dédaigneuse... de lui surtout!...

LE BARON.

« Atropos?... »

LA BARONNE.

Non, madame Pitois.

LE BARON.

Baronne, vos caquets!...

LA BARONNE.

Il n'y a pas de caquets!... Elle ne peut pas souffrir son mari... et je comprends cela, d'autant que si ce que l'on dit est vrai... le pauvre homme est tellement...

LE BARON.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien!

LE BARON.

Vous dites !

LA BARONNE.

Rien ! (Elle remonte en déclamant.) « La mort, la mort à ces infâmes !... » (Elle remonte.)

PITOIS, reparaissant au fond, et appelant.

Ouh !...

LA VOIX DU CHEVALIER, lui répondant à gauche.

Ouh !...

LE BARON.

On a répondu !

PITOIS.

Oui, de ce côté-là... c'est elle... Mais venez donc, chère amie ! (Il s'élance au-devant vers la gauche, et tombe dans les bras du chevalier, qui entre en courant ; Ingénue rentre au même instant.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, essoufflé.

Pardon !...

TOUS.

Eh ! c'est Cahuzac !

LE CHEVALIER.

Oui... Vous n'avez pas vu ma femme ?

LE BARON.

Vous avez aussi perdu votre femme ?

LE CHEVALIER.

Mon Dieu oui, baron. Elle est sortie après dîner, emportant ses patins.

PITOIS.

Comme madame Pitois.

LE CHEVALIER.

C'est un complot... (Au baron.) Madame votre sœur en est; ces dames se seront donné rendez-vous sur quelque pièce d'eau...

PITOIS.

Sans leurs maris, toujours.

LA BARONNE.

Dame... une partie de plaisir!... (Elle éternue.) Quel bonheur!... je m'enrhume, je ne pourrai pas jouer mon rôle ce soir!

LE BARON, effrayé, prenant le bras de la baronne et celui d'Ingénue.

Miséricorde, nous serions beaux!... Rentrons vite... D'autant que je commence à être inquiet; je n'ai pas de nouvelles de mon sanglier.

PITOIS.

Votre sanglier?

LE BARON.

Oui, le sanglier qui doit tuer Adonis!... J'ai demandé pour cela un figurant de l'Opéra, qui n'a pas son pareil pour marcher à quatre pattes.

LE CHEVALIER.

S'il vient de Paris de cette façon-là... je comprends qu'il soit en retard!

PITOIS.

Et l'Adonis dont on ne parle pas!

INGÉNUE.

Oh! oui l'Adonis, papa, le bel Adonis?

LE BARON.

Ah! l'Adonis, c'est une surprise... On ne le verra qu'au moment de souper.

LA BARONNE, battant des pieds, et chantonnant.

Je suis enrhumée! je ne jouerai pas!...

LE BARON, lui prenant le bras.

Si fait! En route, baronne!

LA BARONNE.

Oui... en route... et les pieds qui sont gelés!

LE BARON.

Courons alors... cela vous réchauffera!

LA BARONNE.

Ah! mais non! je ne veux pas courir!

LE BARON, l'entraînant.

Courons! courons!

LA BARONNE, entraînée.

Je ne veux pas... Théobald!

LE BARON.

Courons!... courons!...

LA BARONNE.

Au secours!... Oh! les pieds!... Oh! le traître! (Ils disparaissent.)

SCÈNE VI

INGÉNUE, LE CHEVALIER, PITOIS.

PITOIS, battant du pied.

Ma foi, chevalier, si nous faisions comme eux?

LE CHEVALIER.

Courir?

PITOIS.

Oui, après nos femmes.

LE CHEVALIER.

C'est dit ! allez!

PITOIS, s'élançant sur le bassin.

Je pars! (Il glisse et tombe.)

LE CHEVALIER, se retournant.

Eh!

PITOIS.

Ce n'est rien!... ce n'est rien!... Je commence à m'y faire. (Il se relève et se sauve par la droite, au fond.)

LE CHEVALIER.

Ah! si c'est une habitude! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII

INGÉNUE, seule, puis CAPDEVIEL

INGÉNUE, après s'être assurée qu'elle était seule, appelant à droite.

P'st!... p'st!...

CAPDEVIEL, sortant de la charmille à gauche..

P'st!...

INGÉNUE, surprise de le voir de ce côté.

Vous êtes là?

CAPDEVIEL, avec l'accent gascon.

Eh! oui, divine flûr... que j'ai fait le tour.

INGÉNUE.

Et je vous ai cherché inutilement de ce côté!

CAPDEVIEL.

Sandis, quelle malencontre!...

INGÉNUE.

Allez dans ce massif, vous trouverez une lettre que j'ai mise pour vous, sur le socle de Ganymède !

CAPDEVIEL.

Une lettre !

INGÉNUE.

Oui, un mot de recommandation qu'un homme apportait ce matin pour papa... j'ai renvoyé l'homme et j'ai pris la lettre, pour qu'elle vous serve d'introduction chez nous !

CAPDEVIEL.

Oh ! quel !...

LE BARON, au loin.

Ingénue ?

INGÉNUE.

On m'appelle... vite !... portez la lettre à mon père... à la surintendance.

CAPDEVIEL.

Mais, dites-moi ?...

LE BARON, au loin.

Ingénue !

INGÉNUE, répondant.

Oui !... (A Capdeviel.) A tantôt !

CAPDEVIEL.

Mais... que je sache...

INGÉNUE, se sauvant.

La statue de Ganymède. (Criant.) Voilà maman ! voilà ! (Elle sort en courant.)

CAPDEVIEL, seul.

La statue de Ganymède, bien... mais j'aurais voulu compren-

dre... Eh ! que t'importe !... Elle t'aime... heureux mortel !... que veux-tu de plus... trouve la lettre et tais-toi !... Sandis ! c'est ta fortune qui commence... (Apercevant au fond Henriette qui entre.) Quelqu'un... je m'évade !...

SCÈNE VIII

CLORINDE, HENRIETTE, GABRIELLE, puis HECTOR, elles entrent toutes trois vivement, tenant leurs patins à la main.

HENRIETTE.

Je vous assure, chère vicomtesse, que ce monsieur nous suit.

CLORINDE.

Croyez-vous, mignonne ?

HENRIETTE.

Demandez à Gabrielle !... si Gabrielle daigne une fois desserrer ses jolies lèvres.

GABRIELLE, souriant.

Il fait trop froid !

HENRIETTE.

Il était aussi vite fait de dire oui !...

CLORINDE.

Elle sourit ; pour elle c'est la même chose. (A Gabrielle.) N'est-ce pas ?

GABRIELLE, souriant.

Oui ! (Musique.)

HENRIETTE.

Mais vous avez beau dire... il vient !

CLORINDE.

Non ! c'est M. de la Buissonnière, votre mari, qui vous cherche... ou le chevalier de Cahuzac qui a retrouvé les traces de sa Gabrielle !

HENRIETTE.

Et moi, je vous dis que c'est encore cet insupportable monsieur...

HECTOR, dehors.

Il était un petit homme
Qui s'appelait Toto Carabo!...

HENRIETTE.

L'entendez-vous ?

HECTOR.

Il allait à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi...

GABRIELLE.

C'est vrai...

HECTOR.

Toto Carabo!
Titi Carabi!...
Compère Guilleri!...

(Il entre en scène par le fond, en tenue de chasseur, son fusil sous le bras.)

Te lairras-tu (*ter.*)
Mouri ?...

HENRIETTE, avec dépit.

En vérité, monsieur, c'est insupportable!... Et cet entêtement...

HECTOR*.

Cet entêtement ?... Pardon, madame, je ne comprends pas!...

HENRIETTE.

Mon Dieu, monsieur, c'est assez clair! Nous patinons sur le grand bassin, vous arrivez, et vous jetez à la traverse. Nous courons à un autre, vous nous suivez encore... Enfin, nous nous réfugions ici,... et vous voilà! — Veuillez nous dire une bonne fois

* Gabrielle, Hector, Henriette, Clorinde.

où vous allez, je vous prie, que nous nous dirigions immédiatement du côté opposé... monsieur!

HECTOR, le chapeau à la main, avec une courtoisie railleuse.

Madame! j'ai traversé le grand bassin, parce que c'est le plus court pour aller de la porte du *Bourg*, d'où je viens, à la porte du *Cœur-volant* où je vais!... je vous ai heurtées en passant, parce que vous vous êtes jetées sur moi, en glissant; — j'arrive après vous, parce que vous êtes venues avant moi; et, comme je me propose de rester ici, où je loge... (il montre le pavillon), je crois que si vous voulez bien vous donner la peine de sortir de ce côté (il montre la droite), nous n'aurons plus aucune chance de nous rencontrer... madame. (Il se couvre, remonte et va se débarrasser de son manteau qu'il accroche au perron du pavillon, de son carnier et de son fusil.)

HENRIETTE, aux deux autres femmes *.

On n'est pas plus poliment impertinent.

CLORINDE.

En tout cas, ce n'est pas lui qui m'empêchera de patiner sur le bassin. (Elle va s'asseoir sur le banc à droite, et remet ses patins.)

HENRIETTE.

Comment... vous voulez?

CLORINDE.

Mais certainement... Il ne me fait pas peur, ce petit monsieur, et vous voyez bien qu'il ne nous suivait pas... j'avais raison!..

GABRIELLE, languissamment, en le suivant des yeux avec intérêt.

C'était pourtant sa seule excuse... Mais vous le prenez avec lui sur un ton... Il y a de quoi décourager!

HENRIETTE.

Un homme! — Jamais assez dur pour ces gens-là!... jamais!

CLORINDE, lorgnant toujours Hector.

Pourtant, celui-ci!...

* Hector, Gabrielle, Henriette, Clorinde.

HENRIETTE.

Laissez donc!... Il me déplaît, ce monsieur !... avec sa politesse narquoise; j'ai des envies de le battre !

GABRIELLE, souriant.

Pas moi !

CLORINDE.

Ni moi.

HENRIETTE.

Enfin, puisqu'il reste... moi, je vais patiner ailleurs! Venez vous?

GABRIELLE, soupirant.

Allons !... (Henriette prend la main de Gabrielle et l'entraîne sur le bassin, elles sortent.)

CLORINDE.

Je vous suis !... (Elle se lève et fait quelques pas, puis, s'arrête, comme ne pouvant pas aller plus loin.) Ah ! mon patin s'est détaché !... attendez. (Assez haut pour être entendue d'Hector.) Je vais tomber.

HECTOR, prêt à monter le perron pour entrer dans la maison, fredonnant.

Titi, carabi !...

CLORINDE, à part.

Il ne viendrait pas de lui-même. (Haut, après un peu d'hésitation.) Monsieur !...

HECTOR, s'arrêtant.

Madame !

CLORINDE.

Prêtez-moi votre fusil, je vous prie...

HECTOR.

Mon fusil?...

CLORINDE.

Oui, pour me tenir un moment debout !

HECTOR, avec un empressement railleur.

Comment donc?... voici mon fusil, madame. (Mouvement de Clorinde.) Ne craignez rien, il n'y a pas le moindre danger.

CLORINDE, à Hector en prenant le fusil.

Merci, monsieur. (A part.) Il n'offrirait pas le bras. (Haut.) Mon patin s'est détaché, c'est la courroie, sans doute!... (Elle montre son pied.)

HECTOR, sans se baisser, avec un petit sourire ironique.

C'est probablement la courroie, oui!

CLORINDE.

Oui... Je voudrais bien savoir où poser le pied, pour accommoder cela?

HECTOR, regardant autour de lui.

En effet, oui... où pourriez-vous bien poser le pied? (Apercevant le banc.) Ah! le banc... le banc, tenez.

CLORINDE.

Oh! c'est trop loin pour y arriver à cloche-pied!

HECTOR.

C'est juste!... alors je vais vous chercher une chaise.

CLORINDE.

Oh!... trop long!... je suis fatiguée d'être là!

HECTOR.

Alors, madame... je ne sais...

CLORINDE.

Si vous vouliez avoir la bonté de me prêter un seul instant votre genou?

HECTOR.

Mon genou!

CLORINDE, montrant la courroie.

Oui!... pour!...

HECTOR.

Mon genou... soit, madame, comme ce ne sera pas très-long... voici mon genou! (Il met un genou en terre.)

CLORINDE, à part.

C'est heureux!... (Haut.) Maintenant, monsieur, si vous voulez avoir la complaisance de regarder... (Elle fait jouer son pied sous ses yeux avec coquetterie.)

HECTOR, sans toucher le pied.

Oui, madame... il n'y a rien!

CLORINDE.

Comment, rien?

HECTOR.

Rien du tout!... Le patin est irréprochable!... la courroie en parfait état!... Et si vous voulez prendre la peine de vous élancer... ah! mon Dieu! cela va marcher comme sur des roulettes!...

CLORINDE, remettant vivement le pied à terre.

Décidément! c'est un niais! (Elle passe à droite vers le banc et détache ses patins, avec dépit; Hector reste un genou en terre et la regarde d'un air railleur. Henriette et Gabrielle sont redescendues doucement, après avoir défait leurs patins qu'elles laissent dehors, et se penchent sur lui curieusement, pour voir ce qui se passe.)

HECTOR, en les regardant d'un air railleur, sans se lever*.

Ah! je vous ferai remarquer, mesdames, que ce n'est pas moi qui vous rencontre... c'est encore vous qui me rencontrez...

HENRIETTE.

Mais, monsieur!

HECTOR, de même.

Et puisque décidément ce lieu vous agrée, c'est moi qui aurai l'honneur de vous céder la place. (Il se lève.) Quand madame aura bien voulu me rendre mon fusil...

* Gabrielle, Hector, Henriette, Clorinde.

CLORINDE, lui tendant le fusil avec dépit.

Voilà, monsieur.

HECTOR, souriant *.

Mille grâces, madame !... Mesdames ! (Il salue et remonte jusqu'au bassin tout au fond.)

GABRIELLE.

Il est unique, ce monsieur...

CLORINDE.

Il s'en va ?...

HENRIETTE, voyant Hector qui amorce le fusil.

Eh bien, est-ce qu'il va tirer ?

CLORINDE et GABRIELLE.

Eh ! monsieur !...

HECTOR, s'arrêtant au fond.

Mesdames !...

HENRIETTE.

Est-ce que vous allez tirer ?

HECTOR.

Avec votre permission, oui, madame.

HENRIETTE.

Ma permission !... d'abord je ne vous la donne pas.

CLORINDE.

Et puis, il est défendu de chasser dans le parc, et le mari de madame (elle montre Gabrielle) vous arrêtera...

HECTOR.

Le mari de madame m'arrêtera ?

GABRIELLE.

Oh ! certainement !...

* Gabrielle, Henriette, Clorinde, Hector.

HECTOR.

Eh bien, qu'il arrête donc ce coup de fusil-là? (Il tire.)

LES TROIS FEMMES, criant.

Ah!

HECTOR, redescendant gaîment.

Vertudieu! le roi pourra braconner sur mes terres, et je ne pourrai pas chasser sur les siennes!

GABRIELLE.

Le roi!... *braconner!*...

CLORINDE.

Sur *vos* terres!...

HENRIETTE, ironiquement.

Monsieur a des terres?

HECTOR, de même.

Qnarante arpens de bruyères, madame, taillis et garennes, à Rambouillet... Tout ce qui reste, hélas des vingt-sept clochers de mes ancêtres.

HENRIETTE, de même.

Monsieur a aussi des ancêtres?

HECTOR.

Sans cela, madame, j'aurais bien du mal à me trouver là!

HENRIETTE, fièrement.

J'ai seulement exprimé le doute que vous fussiez gentilhomme.

HECTOR.

Prenez la peine de me regarder, madame, et je vous défie d'en douter encore.

GABRIELLE, à mi-voix.

Oh! certainement!

CLORINDE.

Enfin, monsieur est de province, toujours, cela se voit ; et il habite apparemment ses bruyères?...

HECTOR, gaiement.

Toute l'année, dans mon dernier château !... Une sorte de pigeonnier...

HENRIETTE, railleuse.

Où vous perchez tout seul ?

HECTOR.

Seul, oh! non!... (Mouvement de curiosité des femmes.) J'ai des chiens !

GABRIELLE.

Belle compagnie !

HENRIETTE.

Et qu'est-ce que vous faites-là, toute l'année, avec vos chiens ?

HECTOR.

Je chasse !

CLORINDE.

Toujours ?

HECTOR.

Du matin au soir!

HENRIETTE.

Mais le soir?

HECTOR.

Je lis des livres de chasse !

CLORINDE.

Mais la nuit?

HECTOR.

Je rêve de chasse !

CLORINDE.

Et le roi vous a troublé dans cette joie?

HECTOR, vivement, légèrement, et toujours avec une extrême bonne humeur.

Jugez-en !... un garde de la vénerie me surprend tuant un lièvre sur une lande autrefois cédée par mon père au domaine royal, mais avec réserve du droit de chasse !... Procès-verbal !... Je proteste, je plaide au baillage. Il ne tient qu'à moi de gagner mon procès en rendant visite à madame la baillive... je n'ai garde...

HENRIETTE.

Pourquoi ?

HECTOR.

Un système à moi... et je perds !

GABRIELLE.

Naturellement !

CLORINDE.

C'est bien fait !

HECTOR, saluant gaiement.

Merci !... Je me décide alors à partir pour la cour que je n'ai jamais voulu voir et que j'exècre...

CLORINDE.

Parce que ?

HECTOR, les saluant avec un sourire moqueur.

Parce que... il y a trop de femmes !

LES TROIS FEMMES, faisant la révérence.

Mille grâces !

HECTOR, gaiement.

Nous voilà quittes !... et je cours à la capitainerie de la varenne du Louvre, où je trouve un homme charmant, le lieutenant général au tribunal des chasses, M. Caron de Beaumarchais qui me dit : « Portez ce billet au grand fauconnier, il accommodera votre affaire. » Je cours chez le grand fauconnier. On me fait attendre ; cela se prolonge, je perds patience. . je pousse une

porte; c'est un salon... autre porte, chambre à coucher... troisième porte, un boudoir... et ici, je me trouve en face d'une personne... en costume de bain et qui n'était pas le grand fauconnier... c'était évident!

LES TROIS FEMMES.

Ah!...

HECTOR.

AIR : *Ah! le bel Oiseau.*

La dame pousse nn grand cri!...
« Ah! juste ciel, quelle audace!... »
Quant à moi, tout ébahi,
Je reste ahuri,
Saisi!...
« Mais, monsieur, êtes-vous fou
De franchir ainsi ma porte?....
— Madame, on met un verrou,
Pour s'habiller de la sorte.
— Sortez, sortez! » J'étais fou!
Je ne trouvais plus la porte!...
« Sortez, vous-dis-je! — Par où?...
Mais par où?... par où?... par où?... »

AIR : *C'est le roi Dagobert*

« C'est une indignité!...
Disait cette chaste beauté,
Et l'on n'a j'amais vu
Prendre ainsi femme au dépourvu!...
Je vais appeler!
(On n'appelait pas!)
Et je vais sonner!
(On ne sonnait pas!..)
C'est une indignité,
Disait cette chaste beauté!.. »

AIR : *Tu n'auras pas, petit polisson.*

« Madame, si vous permettiez?
— Mais non je ne veux pas permettre,
— Madame si vous m'entendiez,
Madame si vous m'écoutiez!...

— Je viens — Taisez-vous!...
Craignez mon courroux!
Quel feu condamnable
Et quel amour coupable?...
Dites-moi pourquoi
Ici je vous voi...
Dites-moi pourquoi,
Vous pénétrez chez moi?...

AIR : *Bouton de rose*.

— C'est pour un lièvre,
Que je me présente en ces lieux!
Calmez, de grâce, cette fièvre;
Car ce n'est pas pour vos beaux yeux.
C'est pour un lièvre! (*Bis.*)

Air: *Je n't'ai jamais vu comm'çà.*

— Eh quoi! ce n'est pas pour moi...
Mais qu'on le chasse... Mais quelle audace,
C'est pour mon mari vraiment!
Monsieur, vous êtes un impertinent »

AIR : *Dig, dig, dig, dig, din, don.*

Drelin, drelin, tin,
Drelin, tin, tin,
Elle sonne,
Sonne,
Et carillonne!...
N'écoute plus rien que sa fureur
Et resonne en criant : « Au voleur!
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!... »

AIR : *La bonne aventure.*

En fuyant, un peu surpris
De tant de colère,
Je me dis : Oui j'ai compris
Cette fauconnière.
Pour un voleur je suis pris...
Parce que je n'ai rien pris!...
L'aventure a bien son prix,
Quoiqu'un peu légère!—
Convenez qu'elle a son prix
Quoiqu'assez légère!

HENRIETTE.

Aussi, monsieur, il n'est pas permis de surprendre une femme de la sorte.

HECTOR.

Je vous demande pardon, madame, il est toujours permis de la surprendre... mais à la condition de changer sa surprise en admiration.

CLORINDE.

Et le résultat de cette belle campagne?

HECTOR.

C'est que j'ai perdu ma cause à la capitainerie, comme au baillage... grâce à madame la fauconnière.

GABRIELLE.

Toujours les femmes!

HECTOR.

Toujours!... Alors je demande audience au ministre, M. de Choiseul; mais M. de Choiseul est enrhumé, il ne reçoit pas par ces grands froids; il faut attendre le dégel!... On veut m'adresser à sa sœur, madame de Gramont, une femme!... non!... Je reviens à Marly pour y solliciter le roi en personne... mais le roi chasse à Fontainebleau, et ne reviendra qu'au dégel! On offre de me présenter a madame Dubarry... Une femme encore!... Non! j'aime mieux attendre le dégel!... Avec les femmes ce serait une débâcle!...

HENRIETTE.

Ah! çà, mais vous détestez donc bien les femmes?

HECTOR.

Mon Dieu, je ne les déteste pas du tout, madame; mais elles me sont parfaitement indifférentes!...

CLORINDE.

Raison de plus pour être galant avec elles — si vous n'avez rien à craindre pour votre repos.

HECTOR.

Galant avec elles... Merci de moi! et mon serment?

GABRIELLE.

Ah! il y a un serment!

HECTOR.

Terrible! j'ai fait vœu de ne jamais aborder une femme de plus près que la circonférence de son panier.

CLORINDE.

Même quand elle n'en a pas!...

HECTOR.

Surtout quand elle n'en a pas!... (A part.) Comme la grande fauconnière...

HENRIETTE.

Et la cause de ce beau serment?

HECTOR.

C'est que l'amour a toujours porté guignon à notre famille.

GABRIELLE.

A vous voir, j'aurais cru le contraire.

HECTOR, gaiement.

Eh bien, justement, l'amour nous gâte et il nous perd. — Il n'est sortes de bontés, ô mesdames (il passe et prend le milieu *), que vos arrière-grand'mères n'aient eues pour mon bisaïeul... Mais aussi quelle ruine! — Il n'est succès à la cour que n'ait eus mon aïeul, rival heureux en amour du roi Louis XIV; mais aussi quelle disgrâce!... Et triomphes que n'ait eus mon père après lui... mais aussi que de duels! il en est mort!... En sorte que je me suis trouvé un jour dans mon pigeonnier, orphelin, sans avenir, sans avoir... en tête-à-tête avec mon grand-père qui m'avait élevé et que la goutte, pauvre homme! clouait au coin du feu... C'était un soir d'hiver, je m'y vois encore, et après m'avoir tout conté! « Voilà, Hector, me dit-il, où l'amour

* Gabrielle, Clorinde, Hector, Henriette.

nous a conduits! Et du passé... Voici tout ce qui reste!... » Il ouvrit un coffret plein de gages d'amour, de souvenirs et surtout de petits médaillons... autant de portraits de femmes, suspendus à un long cordon de cheveux de toutes nuances... Eh! Seigneur Dieu!... que de nuances!... Tous ces trésors d'autrefois, mon pauvre grand-père se mit à les contempler l'un après l'autre... et à chaque objet nouveau qu'il effleurait de sa main tremblante... je l'entendais murmurer bien bas... bien bas :

Air : *Dormez, dormez, chères amours.*

PREMIER COUPLET.

Billets doux, bouquets et rubans!...
Souvenirs de mes jeunes ans,
Gages d'amour, objets charmants!...
Vous voilà donc, comme moi-même,
Bien loin des beaux jours où l'on aime!...
Venez, venez, chères amours! ..
Pour vous mon cœur s'émeut toujours..
Venez, venez!... pour vous il est jeune toujours!...

DEUXIÈME COUPLET.

Portrait par l'amour embellis,
Vous que le temps n'a pas flétris,
Portraits divins, portraits chéris!...
De ces beautés miroirs fidèles,
Vous n'avez pas vieilli comme elles!
Venez, etc., etc.

Mais son émotion ne fut pas de longue durée... et rappelé bientôt à la réalité par un élancement subit dans la jambe droite... il se mit à apostropher chaque portrait par son nom en le regardant avec colère : « Valentine, non! tu ne t'appelles pas Valentine, courtisane du diable, car c'est toi qui me faisais souper toutes les nuits, tu t'appelles maintenant la goutte au genou — Eliane!... non! tu ne t'appelles plus Eliane, marquise enragée : c'est toi qui m'as fait passer cette nuit de Noël sous un auvent!... Tu t'appelles le rhumatisme à l'épaule! — Araminte... non! non! tu ne t'appelles plus Araminte, baronne que Dieu maudisse! — car c'est toi qui m'as valu ce coup d'épée au poumon droit! —

Tu t'appelles, la toux opiniâtre et le catarrhe!... Au feu! ces images damnées!... au feu la jeunesse! au feu l'amour qui est la perdition du monde! » Et, arrachant tous ces portraits pour les jeter aux flammes: « Jure, mon fils, sur ces cendres de mes folies que tu ne connaîtras, de la vie, que les joies sans amertume de la chasse et des armes! jure qu'avant de dire à l'une de ces créatures maudites : « Je vous aime, » tu t'étrangleras toi-même de ce cordon de cheveux que je te mets au cou comme un talisman! Raca à l'amour, Hector! raca aux femmes! jure-le, mon fils, et que ce soit le serment d'Annibal. »

HENRIETTE.

Et vous avez juré?

HECTOR.

Et j'ai juré!

CLORINDE.

Et vous portez le cordon de cheveux?

HECTOR.

Il est là!

GABRIELLE.

Et vous tiendrez votre serment?

HECTOR.

Toute ma vie!

CLORINDE.

Un enfantillage!... ce sont de ces choses que l'on promet et qu'on ne tient pas.

HECTOR.

J'ai idée que c'est encore plus facile à tenir que tout ce que l'on promet en aimant.

GABRIELLE.

La première femme que vous verrez un peu jolie ..

HECTOR.

J'ai bien vu la grande fauconnière...

CLORINDE.

Et votre cœur n'a jamais éprouvé?...

HECTOR, montrant les statues et le bassin.

Ce bassin n'est pas plus de glace. Cet Hercule n'est pas plus de marbre.

GABRIELLE.

Bah! le printemps aura son tour.

CLORINDE.

Et au premier rayon de quelques jolis yeux... le marbre s'animera. (Elle passe devant lui et remonte.)

HECTOR.

Jamais!

GABRIELLE, de même, passant derrière lui.

Au premier zéphir de quelque douce haleine... la glace fondra.

HECTOR *.

Jamais...

LES DEUX FEMMES.

Ah!... jamais!...

HENRIETTE, vivement.

Mais, en vérité, mesdames, vous feriez croire à monsieur que vous avez envie de tenter l'épreuve. Ce qu'il est, ou n'est pas, vous importe aussi peu qu'à moi, j'imagine... partirons-nous, enfin?

CLORINDE, à Gabrielle.

Allons! il faut le faire arrêter, ce petit monsieur qui braconne.

GABRIELLE.

Son exemple n'aurait qu'à gâter les autres hommes!...

CLORINDE, haut.

Bonne chance, monsieur.

* Clorinde, Gabrielle, Hector, Henriette.

HECTOR.

Oh! tant que les femmes ne s'en mêleront pas, madame *.

AIR : *C'est ce qui me désole.*

Je puis, sans trouble et sans émoi,
Voir des beautés autour de moi...
C'est ce qui me désole; (*bis*)
Mais je ne sens nul déplaisir,
Nul regret à les voir partir...
C'est ce qui me console! (*bis*)

HENRIETTE.

Je n'aimais pas l'espèce ; mais ce n'est pas celui-là qui me réconcilira avec elle ! (Elle va pour sortir.)

HECTOR, ramassant les patins oubliés par Clorinde.

Madame... pardon. (Il les lui remet avec une politesse railleuse; Henriette les prend avec une petite moue de dépit et sort.)

SCÈNE X

HECTOR, seul, la suivant des yeux d'un air narquois, et fredonnant.

Voilà ce qui s'appelle remettre un sexe à sa place!... Si tu me contemples de là-haut, grand-papa, tu dois être content!... Le farouche Hippolyte n'eût pas mieux fait! (Allant et venant, en soufflant dans ses doigts.) Qu'est-ce que c'est auprès de moi, je vous le demande un peu, que le farouche Hippolyte!... Tiens, mais voici le froid qui pique!... D'autant plus que je ne vois vraiment pas ce qu'elles ont pour elles, ces petites femmes!... Deux yeux comme nous, deux oreilles... un nez! — la peau peut-être un peu plus douce; mais c'est pour mieux te glisser entre les mains, mon enfant! — La bouche peut-être plus gracieuse, mais c'est pour mieux te manger, mon enfant!... Décidément je ne vois pas... je ne vois vraiment pas!... Oh! mais je grelotte, moi, et

* Gabrielle, Clorinde, Henriette, Hector.

je vais rentrer chez mon hôtesse. — (Il monte le perron.) Quel froid! Nous ne sommes pas au dégel (Frappant à la porte de Perrine.) Eh! madame Brabançon!... (Il refrappe.) Eh bien!... personne!... Eh! là-dedans! (Il frappe en fredonnant l'air de *Malborough* et en s'accompagnant avec le heurtoir de la porte.)

SCÈNE XI

HECTOR, CAPDEVIEL.

CAPDEVIEL, sortant de la charmille de droite, une lettre à la main.

Je tiens la lettre, sandis!... Il ne s'agit plus que de se présenter en vrai gentilhomme!... seulement (regardant ses mains), je n'ai pas de gants... Et, cadédis, pas un quart d'écu pour en acquérir.

HECTOR, sur le perron, après avoir encore frappé.

Ah! çà, mais elle est sortie, ce n'est pas possible!... madame Brabançon!...

CAPDEVIEL, il se gratte l'oreille d'un air fin, en regardant Hector, et frappe sur son gousset vide.

Té! ce monsu!... hé! monsu!

HECTOR, sur le perron, se retournant.

Monsieur!...

CAPDEVIEL, légèrement, finement et avec le sourire aux lèvres, pendant toute la scène.

Le chemin de la Surintendance, s'il vous plaît?

HECTOR.

Là-haut!... (Il frappe)

CAPDEVIEL, apercevant le fusil et s'arrêtant comme par hasard, en souriant.

Eh! donc! vous êtes chassûr à ce que je vois?

HECTOR, regardant par le trou de la serrure.

Oui, oui, je suis chasseur.

CAPDEVIEL.

Capdeviel! moi aussi je suis chassûr, et un fameux!... j'ose dire!... Vous permettez, entre confrères? (Il lui prend la main et la serre.) Il a des gants, lui... (Avec un soupir.) Vous avez des gants, vous?

HECTOR, regardant la main de Capdeviel.

Mais oui, j'ai des gants, heureusement!

CAPDEVIEL.

Un vrai chassûr n'a pas de gants! jamais de gants, moi... jamais!... jamais!...

HECTOR.

C'est donc pour cela que vous avez les mains un peu...?

CAPDEVIEL.

C'est le *hale*... le *hale* des forêts!

HECTOR.

Mettons le *hale*... ça rime!

CAPDEVIEL.

D'ailleurs, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de moi?

HECTOR, accoudé au perron.

Ai-je entendu parler de vous?...

CAPDEVIEL.

Capdeviel de Castres!...

HECTOR.

Eh bien?

CAPDEVIEL, gaiement et avec emphase.

Eh bien, c'est moi! l'illustre Capdeviel! (Il traverse la scène pour aller au banc.) Vous avez certainement connaissance de ce pari extraordinaire, que je gagnai, l'an passé, contre le plus fort chasseur de France... (Assis sur le banc.) Je gageai, monsu, que je

tuerais trois pièces, tandis que lui pas une... moi tirant toujours du bras gauche...

HECTOR, accoudé au perron.

Et vous gagnâtes?

CAPDEVIEL.

Et je gagnai!...

HECTOR.

Pardieu, si je connais l'affaire! votre adversaire n'était-il pas M. de Crac?...

CAPDEVIEL.

Précisément! mon voisin de campagne, son château touche le mien! (Il se lève.)

HECTOR, souriant.

Je vois cela d'ici!

CAPDEVIEL, saluant.

Ravi! monsu!... servitur!

HECTOR, de même.

Monsieur, enchanté.

CAPDEVIEL, se ravisant.

Et à l'honnûr!... (Il va pour sortir et s'arrête tout à coup, comme quelqu'un qui s'aperçoit d'un oubli. Il revient au perron, et frappe sur le fer. Hector occupé à regarder à travers le trou de la serrure ne l'entend pas, Capdeviel insiste.) Monsu!...

HECTOR, se retournant et se touvant nez à nez avec lui.

Encore!...

CAPDEVIEL.

Ne sauriez-vous m'indiquer de ce côté quelque marchand de gants à l'essence?...

HECTOR.

Comment des gants!... vous disiez tout à l'heure...

CAPDEVIEL.

Eh! précisément... Une invitation subite chez le surintendant du château... Et pris au dépourvu... il faut bien se conformer aux exigences du monde!...

HECTOR.

Allez au bourg de Marly... vous trouverez.

CAPDEVIEL.

Au bourg, évidemment!... sûlement je redoute de ne point trouver une paire de gants comme la vôtre... ces gants ont une allure!... Faites voir!... Sandis, voici précisément la paire de gants qu'il me faudrait... et en y faisant broder mes armes...

HECTOR.

Ah! vous avez des armes?

CAPDEVIEL, avec enthousiasme.

Les Capdeviel d'Esbroussac de Castres? Une famille qui remonte à la tour de Babel!... Si nous avons des armes?... je le crois bien, sandis. — De trois merlettes sur champ de sable... à la barre de bâtardise sur champ de gueule!...

HECTOR, nez à nez avec lui.

Oui!... de gueule!

CAPDEVIEL.

Parfaitement.... (Doucement, finement.) Mais pour en revenir aux gants... cette histoire de gants me remémore... (Souriant avec complaisance.) C'est étrange comme les idées s'enchaînent... Elle me rappelle, dis-je, certaine aventure d'amour qu'il faut que je vous conte, sandis!

HECTOR, déposant son fusil contre la maison.

Voyons un peu cela... cadédis!

CAPDEVIEL, il descend à l'avant-scène avec Hector, et sur le ton de l'intimité.

Les Capdeviel d'Esbroussac ont toujours eu, je puis le dire, le plus grand succès auprès des femmes...

HECTOR, à lui-même.

Comme nous.

CAPDEVIEL.

Si bien donc que tout notre avoir étant croqué...

HECTOR, de même.

Comme le nôtre.

CAPDEVIEL.

Je me dis un jour : Galaor!... (je m'appelle Galaor de mon petit nom), Galaor, l'amour a tout dévoré, mon fils, c'est à l'amour à tout te rendre. Tu feras ton chemin dans le monde par les femmes !

HECTOR.

Ah ! saperlotte !... c'est ici que nous nous séparons, par exemple !

CAPDEVIEL.

Elles sûles tiennent en leur main richesses, dignités, honnurs !...

HECTOR.

Si grand papa l'entend !

CAPDEVIEL.

Donc ! trouves-en sûlement une bonne !... sache lui plaire... et ta fortune, il est faite ! (Il lui frappe amicalement sur l'épaule, Hector s'essuie.)

HECTOR.

Ah ! je voudrais bien voir ça par exemple !

CAPDEVIEL, finement.

Vous le verrez !...

HECTOR.

Vous tenez la femme ?

CAPDEVIEL.

Parfaitement !... Et voici comme... (Avec une extrême rapidité.)

Quittant le château d'Esbroussac, je vins trouver à Saint-Germain, le chevalier de Barbezac, mon ami, colonel du régiment de Gascogne, et je lui dis : « Mon bon, quoique gentilhomme, je demande à servir le roi en simple soldat, sandis !... Ne parlons pas de grade, je ne veux pas entendre parler de grade, ne m'en offre pas, je n'en veux pas. »

HECTOR.

Très-beau ! seulement, je ne vois pas où nous allons !

CAPDEVIEL.

Eh ! j'arrive... Donnez-vous patience : « Je veux, ajoutai-je (il s'appuie sur l'épaule d'Hector qui fait la grimace), conquérir l'épée de connétable, comme Pantaléon d'Esbroussac, mon ancêtre, conquit Jérusalem au temps des croisades. (Hector se dérobe, Capdeviel glisse, se ratrape et poursuit.) Eh ! donc, je serai ton ami, ton autre toi-même, ton *alter ego*, ton soldat !... »

HECTOR, s'essuyant.

Ton laquais !

CAPDEVIEL, répétant sans s'en apercevoir.

« Ton laquais !... » Il me répondit les larmes aux yeux (avec sentiment) : « Capdeviel ! le roi saura ton sublime dévouement, je te le garantis; et pour commencer, viens à la promenade avec moi... » (Il prend le bras d'Hector.) Nous fûmes donc sur la terrasse, à la promenade, et je suivais le chevalier à distance, portant son manteau...

HECTOR.

Par amitié ?...

CAPDEVIEL.

Quand j'avise certaine demoiselle de qualité, sule avec sa suivante et qui regardait fréquemment de notre côté...

HECTOR, dégageant son bras.

De votre côté !

CAPDEVIEL.

C'est-à-dire du mien... je me dis : « Galaor, voici une poulette,

mon bon, qui t'a vu, et qui ne t'oubliera de sa vie. » Et de fait, monsû, je la vois tout à coup qui laisse tomber... mais, pour me faire mieux comprendre... ôtez je vous prie, votre gant de la main gauche, et me le prêtez ?...

HECTOR.

Mon gant ?

CAPDEVIEL.

Oui.

HECTOR.

Voici !

CAPDEVIEL.

Qui laisse, dis-je, tomber son gant à terre... comme ceci... (Il le jette à terre.) Je le vois ! je m'élance, le ramasse et le mets sur mon cœur... de la sorte. (Il le saisit lestement et le met dans sa poche.)

HECTOR.

Oui !

CAPDEVIEL.

Mais ce n'est pas tout, monsieur... Elle continue de marcher, et de l'autre gant... (Il passe à gauche lestement.) Otez, je vous prie, l'autre gant pour vous faire mieux comprendre.

HECTOR.

Voici l'autre gant !...

CAPDEVIEL.

De l'autre gant, dis-je, elle fait ce geste en minaudant !... Des baisers... des baisers qu'elle m'adresse... après quoi, il tombe comme l'autre. Je le vois, je m'élance et je le serre également sur mon cœur. (Même jeu.) — Comprenez-vous ?

HECTOR, souriant.

Oui... oui... Je crois que je commence à comprendre !

CAPDEVIEL.

Or, cette jeune personne, c'est mademoiselle Ingénue, la fille du surintendant de ce château.

HECTOR, surpris.

Bah !

CAPDEVIEL.

Voilà pourquoi je vous demandais l'adresse et j'y cours de ce pas !... Donc, cher monsu, servitûr et à l'honnûr... (Fausse sortie.)

HECTOR, le retenant par son habit.

Ah ! mais, dites donc !... dites donc... pardon !...

CAPDEVIEL.

Plaît-il ?

HECTOR.

Et mes gants que vous emportez ?

CAPDEVIEL.

Eh ! c'est vrai !... sandis !... quelle distraction !... j'oubliais de vous dire que je vous les emprunte jusqu'à demain pour me servir de modèle dans mon achat. (Même jeu, pour se sauver.)

HECTOR, l'arrêtant.

Comment, vous les emportez ?

CAPDEVIEL.

Eh ! vous n'êtes pas à cela d'une paire de gants. (Même jeu.)

HECTOR.

Mais si !...

CAPDEVIEL, avec dignité.

D'aillûrs, j'entends bien vous en offrir le prix !...

HECTOR.

Ah ! bien, voyons un peu ça.

CAPDEVIEL, se fouillant.

Capdeviel... aurais-je perdu ma bourse ?

HECTOR.

J'allais vous le dire.

CAPDEVIEL, avec empressement.

Aidez-moi, je vous prie, à chercher ma bourse, sur le sol !...

HECTOR.

Non, non, allez ! c'est inutile : nous ne trouverions pas !

CAPDEVIEL.

Nous ne trouverons pas ?... la neige, voulez-vous dire...

HECTOR.

Oui.... elle a fondu dans la neige !... J'aime bien mieux vous donner mes gants tout de suite.

CAPDEVIEL, vivement.

Ah ! sandis, je les accepte en souvenir de votre courtoisie !... Et quand une fois un Capdeviel vous appelle son ami... (Il marche sur lui les bras ouverts)

HECTOR, mettant la main sur ses poches, en reculant.

Garde à vous !

CAPDEVIEL.

C'est à la vie et à la mort !...

HECTOR.

Qu'est-ce qu'il va encore m'emprunter ?...

CAPDEVIEL.

Dites donc, mon bon... (Il l'attire doucement, au milieu du théâtre.) Êtes-vous superstitieux, vous ?...

HECTOR, surpris.

Moi ?... euh !... euh !...

CAPDEVIEL.

Moi, je suis superstitieux ! — Je ne saurais commencer une affaire sans tout d'abord jeter en l'air... à pile... ou face !

HECTOR.

Ahi !...

CAPDEVIEL, humblement.

Un petit écu !...

HECTOR.

Nous y voilà...

CAPDEVIEL, avec dignité.

Histoire de consulter le sort !...

HECTOR, l'interrompant.

Oui ! — eh bien, écoute ! Galaor Capdeviel d'Esbroussac de Castres, qui porte de trois merlettes à la barre de bâtardise sur champ de gueule !...

CAPDEVIEL.

Eh ! oui !

HECTOR, gasconnant.

Eh ! oui... voilà mon dernier écu que je te donne, mon bon, car tu l'as bien gagné, capdebiou !

CAPDEVIEL.

Eh ! oui ! (Il va pour attraper l'écu.)

HECTOR, retirant la main et la pièce.

Eh oui !... mais j'y mets une condition, c'est que tu me tiendras au courant de ton aventure (lui faisant passer sous le nez la pièce d'argent que Capdeviel suit toujours du regard), car, si un arrachûr de dents, un batelûr et un farçûr tel que toi trouve une femme pour le produire dans le monde, c'est que le sexe, capdebiou ! vaut encore moins que ne le pensait mon grand-père !... et, dès lors, mon indifférence pour lui se convertit en horrûr !

COUPLET.

Air : *Ni vu, ni connu, j't'embrouille.*

Je n'ai pas couru,
Ni vu, ni connu
Le royaume de Cythère ;
Mais, pour un écu,
J'en suis convaincu,
L'aventure n'est pas chère !...
Puisses-tu,
Un peu mieux vêtu,

Pour plaire,
Prendre à la glu
Cette vertu
Sévère!...
Ton hymen conclu,
Grâce à mon écu...
Tu seras... cossu,
J'espère.

CAPDEVIEL, lui prenant le louis.

Ah! sandis, je reviendrais de l'enfer au même prix... Oh! quel homme! quelle âme!... (Il prend le manteau d'Hector sur le perron) Quel cûr! (Il le jette sur son épaule.)

HECTOR.

Eh bien, mon manteau aussi!...

CAPDEVIEL, se sauvant avec.

Quel cûr! quel cûr!...

HECTOR.

Mais... Eh la! la! la! la! eh! — Gascon du diable! mon manteau!... Ah! le volûr! (Il court après Capdeviel.)

SCÈNE XII

LES PAGES, PERRINE.

LES PAGES.

Ils entrent en scène par la gauche, jouant au mail et courant derrière la boule, armés de longs maillets. Au même moment, Perrine paraît sur son perron et suit des yeux Hector, du côté de la charmille.

CHŒUR.

Maillets au vent,
Vite en avant
La boule
Roule,
On court, la poursuivant!...
Le ciel est bleu,
Il gêle un peu,
Et loin du feu
Amis! vive le jeu!

TOUS, arrêtant la boule.

Arrêtez... arrêtez.

DEUXIÈME PAGE.

Ne touchez pas... c'est à nous...

PREMIER PAGE.

Non, à nous...

TOUS.

A nous, à nous... (Ils se mettent à genoux pour mesurer la distance.)

DEUXIÈME PAGE.

Mesurons!...

TOUS.

Mesurons!... mesurons.

PREMIER PAGE, apercevant Perrine

Eh! voici Perrine. (Il court au perron)

DEUXIÈME PAGE.

Bonjour, Perrine!

TOUS.

Bonjour, Perrine!

TROISIÈME PAGE.

Viens çà, Perrine!

PERRINE, qu'ils font descendre malgré elle.

Messieurs, voyons, soyons sages.

PREMIER PAGE, la lutinant.

Ah! la jolie main!

DEUXIÈME PAGE, de même.

Le joli menton!

TROISIÈME PAGE.

Les jolis yeux!

PERRINE, se sauvant.

Messieurs! voulez-vous!...

TROISIÈME PAGE, la ramenant.

Ah! Perrine!...

DEUXIÈME PAGE, de même.

Mon cœur!...

PREMIER PAGE.

Mon ange!...

PERRINE, embrassée de tous les côtés.

A moi!... à l'aide!... au secours!...

SCÈNE XIII

Les Mêmes, HECTOR.

HECTOR, rentrant par le fond, avec son manteau.

Eh! eh bien, qu'est-ce que c'est? de la violence avec une femme!... (Il dégage Perrine, tous les pages s'écartent, et le toisent avec mépris.)

PREMIER PAGE.

D'où sort ce rustre?

DEUXIÈME PAGE.

Et de quoi se mêle monsieur?

HECTOR.

Mais de vous donner une leçon, au besoin, jeune homme!...

TOUS.

Une leçon!

TROISIÈME PAGE.

L'insolent!

QUATRIÈME PAGE.

Aux pages du roi!

PREMIER PAGE.

Hors du parc!

TOUS, levant leurs maillets.

Oui, hors du parc !

HECTOR.

Alors, c'est une leçon de mail, très-bien. (Arrachant le maillet d'un page.) Qui de vous est la boule, messieurs?...

PREMIER PAGE.

En avant, messieurs, et bataille !

TOUS.

Bataille !

PERRINE, se réfugiant à droite.

Ah ! mon Dieu !... Ils vont se battre !

ENSEMBLE.

AIR : *Pas redoublé.*

PAGES.

Chassons le fat et l'insolent
Qui nous brave et nous raille!
Hors d'ici ce petit croquant !
En avant,
Et bataille !
Allons !
Frappons!
Tapons!
Cognons,
Et d'estoc et de taille!...

(Hector fait sauter trois ou quatre maillets des mains des pages qui se sauvent, les autres, serrés de près reculent. On entend au loin battre la retraite, ce qui arrête le chant et le combat : la neige commence à tomber.)

PREMIER PAGE.

C'est la retraite, messieurs, on nous appelle !

TOUS LES PAGES.

C'est la retraite !... (Reprenant l'air et l'achevant.)

Et qu'il nous tourne les talons,
Frappons !
Tapons !
Bataille!

(Ils se sauvent.)

HECTOR, après avoir jeté son maillet, les poursuit en leur fouettant les mollets de son manteau; en descendant.

Ils appellent ça la retraite!... c'est bien une déroute! (Le bruit des tambours et des fifres s'éloigne peu à peu, et finit par s'éteindre tout à fait.)

SCÈNE XIV

HECTOR, PERRINE.

HECTOR, jetant son manteau.

Et maintenant, ma chère hôtesse, que je vous ai délivrée de ces mal appris!

PERRINE *.

Qu'appelez-vous mal appris, monsieur? il sont mieux appris que vous.

HECTOR, étonné.

Ah!

PERRINE.

Je voudrais bien savoir de quoi monsieur se mêle, et qui l'a prié de prendre ma défense?

HECTOR.

Vous avez raison, ma douce hôtesse, c'est un oubli! L'indignation m'a fait une fois galant malgré moi, et j'avoue que je n'ai pu voir ces petits drôles vous manquer de respect et vous serrer de près, sans...

PERRINE.

Et si j'ai plaisir, moi, à ce qu'ils me serrent de près? — Ah!

HECTOR.

Ah! — c'est bien différent... mais alors pourquoi crier?

PERRINE.

Qu'est-ce que cela prouve?

* Perrine, Hector.

HECTOR.

C'est juste, je vais les rappeler alors !... Eh ! messieurs !...

PERRINE.

C'est bon ! c'est bon ! Finissons-en... nous avons autre chose à débrouiller ensemble.

HECTOR.

Oh ! la ! la ! quel ton !... Et quoi donc, s'il vous plaît ?

PERRINE, lui tendant sa note.

Votre compte.

HECTOR.

Mon compte ?

PERRINE.

Oui ; votre dépense depuis que vous logez chez moi.

HECTOR.

Mais ce compte... je ne l'ai pas demandé, ma mie... ce me semble !

PERRINE.

Oui, mais moi je le demande,... ce me semble !

HECTOR.

Ah ! ah ! mais c'est une brouille, décidément. — Il faudra pourtant que vous attendiez, ma chère, car je viens de donner mon dernier écu, et l'argent de mes fermages, que je suis allé tantôt quérir à la poste, n'est pas encore arrivé !

PERRINE.

Ah !... il n'est pas arrivé, cet argent ?

HECTOR.

Non... La Seine est prise : le coche ne marche pas... et il faut attendre le dégel.

PERRINE.

Ah ! il faut attendre le dégel !

HECTOR.

Toujours le dégel ! Toutes mes affaires en sont là !

PERRINE.

Oui !... Eh bien, si vous ne me payez pas tout de suite, moi, je vous donne congé.

HECTOR.

Congé ?

PERRINE.

Immédiat et radical !

HECTOR.

Comme cela, brutalement, sans avis préalable ?

PERRINE, à part.

Allons !... ferme, là !

HECTOR.

A l'approche de la nuit, et par ce froid ? — Ah ! madame Brabançon.

COUPLET.

Air : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Il neige! il neige! il neige !
Où diriger mes pas ?
Du toit qui me protége
Ah! ne me chassez pas!
Quel abri trouverai-je ?...
Tout est glace et frimas.
Il neige! il neige! il neige
Ah! ne me chassez pas!

PERRINE, à part *.

Le monstre !... il a des notes dans la voix !... s'il me prenait seulement la main !

HECTOR.

Allons !... vous ne ferez pas cela ?

PERRINE, se roidissant.

Si, je le ferai !

* Hector, Perrine.

HECTOR.

Non.

PERRINE.

Si! si! je le ferai!... Quand on n'a pas d'argent pour payer son écot, monsieur, c'est bien le moins que l'on s'acquitte en bonne grâce.

HECTOR.

Mais il me semble que j'y mets toute la bonne grâce désirable!

PERRINE.

Oh! que nenni!

HECTOR.

Eh! que faut-il de plus?

PERRINE.

Oh! que sais-je, moi? il faudrait... Enfin, vous aviez bien commencé, tenez, et si vous vouliez seulement continuer avec plus de verve...

HECTOR.

Ah! je manque de verve!

PERRINE.

Mais, dame, il ne suffit pas de dire à une femme langoureusement, de la distance où vous êtes... (l'imitant) « Ah!... madame Brabançon! » Songez que je suis très-montée contre vous, — et que, pour m'attendrir, vos paroles viennent de si loin, qu'elles ont le temps de geler en route!

HECTOR.

Alors, il faut vous parler de plus près?

PERRINE.

Oui!

HECTOR, se rapprochant.

Ma chère hôtesse!...

PERRINE.

Je n'entends pas!

HECTOR, se rapprochant encore.

Ma chère hôtesse !

PERRINE.

Je n'entends pas!

HECTOR, plus près.

Ma chère...

PERRINE.

Voilà le point! — Allez et tâchez de m'attendrir.

HECTOR.

Ma chère hôtesse, votre décision est véritablement bien dure, et je vous prie de considérer... Est-ce ça ?

PERRINE.

Pas encore !

HECTOR.

Pas encore?

PERRINE.

Non! ça ne m'attendrit pas !

HECTOR, se grattant l'oreille.

Ça ne vous attendrit pas?

PERRINE.

Du tout !

HECTOR.

Diantre!... Alors de l'autre côté; c'est celui du cœur!

PERRINE, l'arrêtant impatientée.

Mais non, mais vous êtes bien, là!... Ah! le petit!... le petit... le petit!...

HECTOR.

Ah! je comprends, il faut que, comme les pages... (Il fait signe de lui prendre la taille.)

PERRINE.

Dame, pour m'attendrir...

HECTOR.

Ah !... que voilà une chose que je ne ferai pas!

PERRINE, tendrement.

Parce que?

HECTOR.

Parce que!... ô grand-papa!...

PERRINE, étonnée.

Grand-papa!... Enfin, un tout petit baiser sur ma main. (Elle se rapproche de lui.)

HECTOR.

Ah! que voilà encore une chose que je ne ferai pas!

PERRINE, de même.

Parce que?

HECTOR.

Parce que ça ne me dit rien.

PERRINE.

Quoi! cette main si douce... si potelée!...

HECTOR.

Rien!...

PERRINE.

Ce cou si blanc!

HECTOR.

Rien!

PERRINE.

Cette joue si... !

HECTOR.

Rien!

PERRINE, éclatant.

Ah! tenez... vous n'êtes pas un homme, vous n'êtes qu'un frimas!

HECTOR, gaiement.

Voilà.

PERRINE, furieuse, et courant à son perron.

Mais vous apprendrez à vos dépens, monsieur le morfondu, que l'on ne réclame pas l'hospitalité d'une femme, quand on ne peut la payer d'aucune monnaie, entendez-vous?

HECTOR.

Bon!

PERRINE, de son perron, lui jetant la note.

Et voici votre note!

HECTOR.

Bien!

PERRINE.

Et voilà votre valise!... Et voilà aussi le chemin du départ, et ne vous avisez pas de refrapper à cette porte, ou je lâche les chiens.

HECTOR.

Oh!

PERRINE, du haut du perron, exaspérée.

Et maintenant glaçon, gèle... gèle... gèle!... (Elle rentre chez elle en fermant la porte avec violence.)

SCÈNE XV

HECTOR, seul.

Il reste un moment sur place, en silence, et lui envoie trois baisers. La neige tombe plus serrée.

Décidément, il est une injure que les femmes ne pardonnent pas..., c'est le profond respect!... La grande Fauconnière... celle-là!... En voilà déjà deux!... L'indifférence avec elles, serait-elle d'un effet aussi lamentable que l'amour? N'importe!... je tiendrai mon serment d'Annibal... et, pour commencer

comme lui... (il va prendre son fusil), je traverse les Alpes !... (On entend tout au loin les tambours et les fifres qui s'éteignent peu à peu.) La retraite ! plus de gite... pas d'argent... pas de vivres... allons !... allons !... la nuit s'annonce bien, et pour peu qu'une femme se mêle encore de mes affaires... (Il prend sa valise et va pour sortir par la droite, on entend dehors le chœur de la patrouille.)

CHŒUR, de soldats dehors.

AIR *de Marie.*

Marchons ! marchons ! marchons tous dans la nuit sombre,
Et ramassons,
Et ramassons
Vagabonds
Et fripons !

HECTOR, s'arrêtant.

Une patrouille ! (Il va pour sortir par la gauche.)

SCÈNE XVI

HECTOR, LE CHEVALIER, à la tête d'une patrouille de gardes-suisses : à gauche, patrouille de pages conduite par un sergent. Le chevalier entre par la droite, l'autre patrouille par la charmille de gauche, puis PERRINE.

LE SERGENT, entrant et se trouvant face à face avec Hector.

Qui vive ?...

HECTOR, il recule.

Ah !...

LE CHEVALIER, de l'autre côté entrant, même jeu.

Qui va là ?

HECTOR.

Oh !... ami ! (A part.) Pas des femmes, par exemple !

LE CHEVALIER.

Que faites-vous, ici ?

4

HECTOR.

Vous voyez... je me promène !

LE CHEVALIER.

On ne se promène pas dans le parc du roi, la retraite sonnée !

HECTOR.

Il faut pourtant bien le traverser, ce parc, pour en sortir ?

LE CHEVALIER.

C'est bien ; nous allons voir, en avant... (Les deux patrouilles descendent.) Halte... où allez-vous ?

HECTOR.

C'est précisément ce que j'allais avoir l'honneur de vous demander ?

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que vous n'avez pas de domicile ?

HECTOR, montrant la maison du garde.

C'est bien la faute de mon hôtesse qui vient de me mettre sur le pavé !

LE CHEVALIER.

Perrine ! (Aux pages.) Appelez-la, messieurs !

TOUS LES PAGES, frappant à terre avec leurs fusils.

Eh ! Perrine ?

PERRINE, sur le perron.

Qu'est-ce que c'est ?

LE CHEVALIER, montrant Hector.

Monsieur a demeuré chez vous ?

PERRINE, éclairant avec son flambeau.

Monsieur ?... connais pas !...

HECTOR.

Comment, connais pas ?... Tu ne me connais pas ?...

PERRINE.

Ni d'Ève, ni d'Adam !...

LE CHEVALIER.

Oh! oh! mon gaillard!...

HECTOR.

Mais ne l'écoutez pas!... elle ment!... Ah! serpent!... encore une vengeance!...

LE CHEVALIER.

Ainsi vous n'êtes qu'un vagabond, et cette valise...?

PREMIER PAGE, montrant le fusil.

Et le fusil, monsieur le chevalier!

TOUS LES PAGES, appuyant.

Oui!... oui... le fusil!

HECTOR.

Ah! les petits scélérats!...

LE CHEVALIER.

Une arme!... Au nom du roi, je vous arrête! (On prend le fusil.)

HECTOR.

Comme cela?... sans motif?...

LE CHEVALIER.

– Sans motif?... Non pas!... c'est bien vous, j'en suis sûr à présent, que trois dames ont rencontré tantôt, braconnant dans le parc, et tuant le gibier du roi sous leurs yeux!

HECTOR.

Trois femmes!... allons donc!... j'en étais sûr, qu'il y avait encore des femmes là-dessous! — Alors ce sont les trois dames de tantôt qui me font arrêter?...

LE CHEVALIER.

Comme dangereux.

HECTOR, à part.

Oui, oui, pas assez pour elles; voilà bien mon tort à leurs yeux!...

LE CHEVALIER, aux gard s.

Entourez-le! (Tous les soldats font cercle au fond, autour de lui.)

HECTOR.

Ah! c'est une coalition de toutes les femmes qui ont juré ma perte! — Eh bien, tant mieux! Les grandes causes veulent de grands courages et la persécution fera de moi un héros! Je lèguerai du moins à la postérité l'exemple d'un homme qui, seul, aura tenu tête à toute la confrérie des jupons... et qui saura mourir comme il a vécu... et martyr!

LE CHEVALIER.

Portez... armes!

HECTOR.

Où me conduisez-vous?... à la Bastille?

LE CHEVALIER.

Non... d'abord chez M. le baron de Millepertuis, surintendant du château.

HECTOR.

Très-bien!... voilà toujours un logement. Y a-t-il encore des femmes là-dedans?

LE CHEVALIER.

Mais oui; — madame la baronne!...

HECTOR.

Bon!

LE CHEVALIER.

Sa fille...

HECTOR.

Bien!

LE CHEVALIER.

Et sa sœur.

HECTOR, gaiement.

Trois jupons!... je suis perdu!

LE CHEVALIER, aux soldats.

En avant!

HECTOR, l'arrêtant.

Pardon!... pardon!... Et vous, monsieur le chevalier, pourrait-on vous demander si vous avez aussi une femme?

LE CHEVALIER.

Oui!

HECTOR, de même.

Quatre!... je suis mort!

LE CHEVALIER.

Soldats!... (Les deux patrouilles s'apprêtent à sortir.)

PERRINE, descendant du perron et à demi-voix, en tendant la main à Hector.

Un baiser, je vous sauve!

HECTOR.

Vade retro!

PERRINE.

Rien que sur la main!

HECTOR.

Non!...

PERRINE.

Un tout petit!

HECTOR.

Pas ça!...

PERRINE.

Va donc pourrir à la Bastille, scélérat!... et puisses-tu y être mis à la torture!...

HECTOR.

Par des femmes... je m'y attends... et je suis prêt! (A lui-même.) — D'ailleurs, c'est drôle... et je ne suis pas fâché de voir comment tout ça finira.

LE CHEVALIER.

Par file à droite... en avant!...

HECTOR.

REPRISE DE L'AIR.

Marchons! marchons! marchons, tous dans la nuit sombre,
Et méprisons, et méprisons
Vengeance et trahisons!

LE CHEVALIER, LE SERGENT, SOLDATS ET PAGES.

Marchons! marchons, marchons, marchons tous dans l'ombre,
Et ramassons, ramassons,
Vagabonds et fripons!

HECTOR.

Marchons!... et dédaignons
Jupons,
Paniers et cotillons!...

TOUS.

Marchons!... et surveillons
Bosquets et taillis et buissons.

REPRISE ENSEMBLE.

Marchons! marchons! marchons, tous dans la nuit sombre.

(Défilé. On emmène Hector. Les pages envoient des baisers à Perrine.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon. — Porte d'entrée au fond. — Cheminée à droite, premier plan, fenêtre à gauche, pan coupé et porte au premier plan, meubles, glaces, etc. — Un canapé à droite devant la cheminée ; un fauteuil à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, LES PAGES.

LE BARON.

Allons! messieurs les pages, voyons... une dernière fois le chœur des *Roseaux*, et de l'ensemble, s'il vous plaît!

LES PAGES, attaquant le chœur.

CHŒUR.

Air: *Dodo, l'enfant do.*

Roseaux!
Beaux
Roseaux!...

LE BARON, les interrompant.

Ce n'est pas ça!... ce n'est pas ça!... c'est mou! — Mettez-vous donc bien dans le sentiment de la situation... vous jouez dans la pièce des rôles de roseaux,.. des roseaux autour d'une source!... Le vent passe sur vous et, en passant, vous agite, et cette agitation se traduit par un délicieux bavardage où vous racontez à la source les cancans de la forêt! — Voilà le motif du chœur! — Est-ce compris?

TOUS.

Oui, monsieur le baron!

DEUXIÈME PAGE.

Mais il nous faudrait la Source...

LE BARON.

Madame de Cahuzac?

PREMIER PAGE.

Tant que la Source ne répétera pas avec nous... nous manquerons de feu!

LE BARON.

Allons, allons, silence! vous êtes de petits libertins!... La Source est occupée à se coiffer, ainsi que ces dames!... Figurez-vous qu'elle est là... et reprenons! — Y sommes-nous?...

LES PAGES.

Oui, monsieur le baron!... (Ils remontent et se rangent au fond, sur une ligne.)

CHŒUR.

Roseaux!
Beaux
Roseaux!
Balancés au gré des eaux...
Roseaux!
Beaux
Roseaux!...
Chantons au bord des ruisseaux!
La source plaintive
Attend sur la rive
Adonis le galant chasseur...

LE BARON.

Ah! que vous massacrez mon chœur.

TOUS.

Roseaux!...

LE BARON, battant la mesure.

Un! deux, trois, quatre!...

TOUS.

Roseaux !...

LE BARON.

Vous chantez faux !

TOUS.

Roseaux !...

LE BARON.

Un, deux ; etc.

TOUS.

Roseaux !

LE BARON.

C'est un peu moins faux !

(Parlé.) Maintenant, n'oublions pas la mise en scène qui termine ce chant !... Sur la dernière mesure... vous vous écartez tout à coup, avec horreur, pour livrer passage à Tisiphone furieuse !...

SCÈNE II

LE BARON, LA BARONNE, puis une SUIVANTE, LES PAGES.

LA BARONNE, entrant par le fond, furieuse, en peignoir de toilette.

Oui, oui, la voilà, Tisiphone... Et si vous croyez que cela se passera comme ça !...

LE BARON.

Allons !... quoi de nouveau ?

LA BARONNE.

Comment ! quoi de nouveau ?... vous dites que je suis furieuse !... oui, je suis furieuse !

LE BARON*.

C'est dans votre rôle.

* La Baronne, le Baron, Pages au fond.

LA BARONNE, jetant son rôle.

Le voilà, mon rôle !... je ne le jouerai pas, mon rôle!... jamais! jamais! jamais!

LE BARON.

Encore!...

LA BARONNE.

Avoir le front de mettre sur ma toilette des choses pareilles!... voilà ce que je trouve sur ma toilette! (La suivante paraît au fond, tenant des serpents d'accessoire avec une pincette.)

LE BARON.

Eh bien, les serpents pour vos cheveux, comme toutes le Furies!

LA BARONNE.

Et vous croyez que je mettrai cette horreur-là sur ma tête... des peaux de... (Frissonnant.) Oh!... rien que d'y penser !...

LE BARON, les prenant avec ses doigts.

Des bourrelets... de simples petits bourrelets de fenêtres (avec complaisance) que j'ai moi-même peints en vert!

LA BARONNE *.

Oh! l'horreur!... ne me montrez pas ça !... ils ont des yeux!...

LE BARON.

Des yeux... mais des diamants, baronne, de petits diamants de la plus belle eau, que j'ai fait coudre à la place des yeux, pour vous en faire l'agréable surprise!...

LA BARONNE, sans se retourner.

Il y a des diamants?...

LE BARON.

Voyez plutôt!

LA BARONNE, se retournant et regardant du coin de l'œil.

Tiens!... oui, c'est assez gentil, ces petites bêtes!

* Le Baron, la Baronne.

LE BARON.

N'est-ce pas? — Quand ce sera disposé dans votre coiffure...

LA BARONNE.

Est-ce qu'il n'y en a que pour la coiffure?

LE BARON.

Dame!

LA BARONNE.

Les Furies en avaient aussi qu'elles brandissaient!...

LE BARON.

Vous croyez?

LA BARONNE.

J'en suis sûre! — La belle affaire! Une demi-douzaine de serpents, pour faire peur: il en faudrait encore une bonne poignée à la main!... dans les deux mains... et une douzaine autour de la jupe!...

LE BARON.

Oh! il est trop tard maintenant!

LA BARONNE.

Enfin, donnez toujours!... (Elle prend les serpents et les regarde avec complaisance.) Je vais me coiffer.

LE BARON.

Alors, vous n'êtes plus furieuse?

LA BARONNE, regardant les yeux des serpents.

Si je suis furieuse! ils sont trop petits!... Au lieu de me faire de bons gros serpents... avec des yeux énormes!... ils sont trop petits!... (Elle sort.)

SCÈNE III

LE BARON, LES PAGES.

LE BARON, aux pages qui suivent la soubrette en la lutinant.

Allons! allons! messieurs les pages, soyons sages!...

PREMIER PAGE, redescendant en courant.

Voilà, monsieur le baron!

LE BARON.

Vous avez bien tout ce qu'il faut pour vous costumer?...

DEUXIÈME PAGE.

Oui, monsieur le baron!

LE BARON.

Les jupes, les tonnelets?

TROISIÈME PAGE.

Oui, monsieur le baron!...

LE BARON.

Allez!... allez vous habiller!... Et tâchez de ne pas lutiner mes naïades, qui ont assez affaire de se costumer.

PREMIER PAGE, redescendant sur la pointe du pied suivi de tous les autres de même.

Où se costument-elles, monsieur le baron?...

LE BARON.

Où elles se costument?... Dans l'aile gauche... au fond de la galerie, à main droite... tout au fond!

DEUXIÈME PAGE.

Merci, monsieur le baron!...

TOUS.

Merci, monsieur le baron!... (Ils se sauvent en courant.)

LE BARON, seul.

De quoi, merci?... Ah! de la peine que je me donne pour les faire... Il n'y a pas de quoi, mes enfants!... c'est dans l'intérêt de l'art... et... (Il se trouve nez à nez avec Pitois, qui est entré par la gauche d'un air lamentable.)

SCÈNE IV

LE BARON, PITOIS DE LA BUISSONNIÈRE.

LE BARON.

Tiens !... c'est vous, Pitois ?

PITOIS.

Oui, oui, c'est moi, Pitois, qui sors d'une jolie scène !...

LE BARON.

Votre scène avec Diane, au second acte... la scène du bain !... je crois bien, c'est délicieux.

PITOIS.

Ah ! oui, la scène du bain !... une scène avec ma femme !... (Il s'assied.)

LE BARON.

Ah ! une querelle !...

PITOIS.

Mais toujours !... Dieu !... quel caractère !... Et dire que cette femme-là m'aime beaucoup!... car il n'y a pas à en douter, baron, elle m'aime prodigieusement... à ce que dit ma belle-mère... du moins...

LE BARON, surpris.

Ah !

PITOIS.

Seulement, plus elle aime les gens, plus elle les tourmente ! voilà !...

LE BARON.

Ah !...

PITOIS.

Mais, la preuve... (On entend la voix d'Henriette.) Tenez !... l'entendez-vous, elle ne peut pas se passer de moi !... (La porte s'ouvre.) La voilà !

SCÈNE V

LE BARON, PITOIS, HENRIETTE.

HENRIETTE, entrant par le fond, nerveuse, impatientée, agacée, sans voir son mari.

Alors on ne peut plus savoir ce que sont devenues ces dames ? Ces dames se sont envolées, c'est fini ? Et personne ne peut me dire où je m'habille !

PITOIS, se levant.

Mais...

HENRIETTE, l'apercevant.

Oh ! Dieu !... Vous voilà encore, vous ? (Elle lui tourne le dos et va se chauffer les pieds à la cheminée.)

PITOIS.

Vous voyez ?

LE BARON.

Oui ! oui !... je vois !... (Haut.) Nous avons décidé que ces dames...

HENRIETTE, l'interrompant.

Eh bien, ces dames, oui !... Ces dames ?... où sont ces dames ? (Quittant la cheminée pour descendre.) Sont-elles encore occupées de ce monsieur ? Regardent-elles encore ce monsieur par la fenêtre ?

PITOIS.

Ce monsieur ?...

LE BARON.

Quel monsieur ?...

HENRIETTE, descendant *.

Un petit manant qui a eu tantôt l'effronterie de nous aborder...

* Pitois, le Baron, Henriette.

PITOIS.

Par exemple !... Il s'est permis !

HENRIETTE, impatientée.

Mais mon Dieu!... on ne vous demande rien, taisez vous donc!...

PITOIS, piteux.

Oui, chère amie... oui!... (Il remonte.)

HENRIETTE, au baron.

Ces dames se sont beaucoup... mais beaucoup amusées de ses ridicules sornettes!... Et comme ce monsieur s'est permis de braconner dans le parc!

PITOIS*.

Comment braconner!... mais je vais...

HENRIETTE.

Mais encore une fois on ne vous demande rien !...

PITOIS.

Oui, chère amie... oui!...

HENRIETTE, au baron.

J'imagine que madame de Cahuzac n'aura pas laissé perdre cette occasion de le faire arrêter par son mari... pour le voir de plus près!

LE BARON.

Oh! là! là! chère dame, vous supposez donc madame de Cahuzac bien éprise...

HENRIETTE.

Je suppose?... Elle le mangeait des yeux, devant moi!... Nous sommes si ridicules, nous autres femmes, quand nous nous y mettons! (Elle retourne à la cheminée, et s'assied sur le canapé.)

* Le Baron, Henriette, Pitois.

PITOIS, se penchant derrière elle, à droite et à gauche, sans venir à bout de rencontrer les yeux de sa femme.

Excepté vous, chère amie, qui seule en cette occasion, comme toujours...

HENRIETTE, la tête dans ses mains, sans le regarder.

Et dire que je ne pourrai pas prononcer trois paroles que monsieur Pitois de la Buissonnière ne m'interrompe mal à propos...

PITOIS.

Oui, chère amie!... oui! (Il remonte, et passe à gauche.)

LE BARON, s'avançant vers Henriette *.

Ah! çà, voyons... chère dame, il est donc bien beau, ce monsieur?

HENRIETTE, dans la même attitude.

Affreux!

LE BARON.

Alors bien spirituel?

HENRIETTE.

Absurde! (Elle se lève, et s'accoude à la cheminée.)

LE BARON.

Au moins, d'une galanterie?...

HENRIETTE.

Un rustre!...

LE BARON.

Mais voyons! Un homme sans esprit, sans beauté, sans politesse, ne saurait plaire, je prends Pitois à témoin!...

HENRIETTE.

Oui, oui, témoin M. Pitois!...

PITOIS.

Hein!...

* Pitois, le Baron, Henriette.

HENRIETTE.

Mais quelle différence! Celui-là a ce je ne sais quoi... à ce que disent ces dames!... car pour moi!... (Elle descend.) Il me déplaît!... il m'irrite; je l'ai en horreur!... Depuis que je l'ai vu, il ne me sort pas de l'esprit... avec ses manières... et ce langage... l'insolent! Je suis révoltée que des femmes puissent s'occuper ainsi d'un pareil fat!... Et s'il était là!... Ah! je voudrais bien qu'il fût là, par exemple!...

LE BARON.

Mais s'il est arrêté et que vous désiriez le voir?...

HENRIETTE.

Vous êtes étonnant, baron!... Qui vous parle de le voir?

LE BARON.

Mais, vous !

HENRIETTE, indignée.

Moi?

PITOIS.

A l'instant!...

HENRIETTE, à Pitois.

Allons! vous ne savez ce que vous dites, monsieur... Je ne vous parle pas de moi; mais de ces dames... et je ne sais ce que vous avez depuis une heure à m'entretenir de ce monsieur...

PITOIS et LE BARON, stupéfaits.

Nous?...

HENRIETTE, ironiquement.

Enfin, êtes-vous contents!... En savez-vous assez sur son compte?...

LE BARON et PITOIS.

Mais...

HENRIETTE, vivement, marchant sur son mari qui recule.

Oui... eh bien, c'est heureux!... Tâchez seulement que je ne le voie pas, si on l'amène!...

LE BARON.

Soyez persuadée...

HENRIETTE, allant au baron et le faisant reculer à son tour.

Et s'il vient, prévenez-moi... j'y tiens... j'y tiens... j'y tiens beaucoup...

PITOIS.

Mais non! je l'éloignerai plutôt!

HENRIETTE, agacée.

Oh!... oh!... oh!... bien non! décidément, monsieur Pitois! j'aime mieux vous quitter la place!... vous finiriez par m'impatienter!.. (Elle sort.)

PITOIS, ahuri, regardant le baron.

Voilà.

LE BARON.

Voilà.

PITOIS.

Et dire que cette femme-là m'aime énormément.

LE BARON.

Oui... mais tout cela ne me donne pas mon Adonis, qui est en retard, et mon sanglier qui n'arrive pas!...

INGÉNUE, en dehors.

Papa!... papa!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, INGÉNUE, puis CLORINDE ET GABRIELLE, FEMMES, ETC.

INGÉNUE, entrant par la gauche.

Papa!... c'est lui! c'est lui! (Elle est en peignoir et à moitié coiffée.)

LE BARON.

Mon Adonis ?...

INGÉNUE.

Non !

LE BARON.

Le sanglier ?...

INGÉNUE.

Eh ! non !... Le jeune homme que l'on vient d'arrêter dans le parc !... (Elle court à la fenêtre.)

PITOIS.

Le braconnier ?...

CLORINDE, entrant vivement par la gauche, même toilette qu'Ingénue.

Oui, oui, je viens de le voir de ma fenêtre !

GABRIELLE, entrant par le fond, même toilette.

Et moi de la mienne.

PERRINE, de même.

Mon glaçon ! ah ! nous allons voir !...

INGÉNUE, regardant de la porte au fond et descendant en courant.

Le voilà !... le voilà. (Rumeurs.) Ah ! regarde, papa !... comme il est gentil !...

LE BARON.

Mais veux-tu bien te taire !... Quelle ingénuité !...

LE CHEVALIER, paraissant au fond, avec les gardes.

Halte !... armes, bras !...

GABRIELLE, à Clorinde.

Enfin !... nous sommes vengées !...

SCÈNE VII

LE BARON, PITOIS, LE CHEVALIER, INGÉNUE, GABRIELLE, CLORINDE, PERRINE, FEMMES, PAGES, GARDES. Les dames en peignoir de toilette, ainsi que le corps de ballet. Le chevalier de Cahuzac entre le premier, les soldats restent au fond; toutes les femmes se trouvent rangées à droite et à gauche, de sorte qu'Hector, en arrivant, ne verra qu'elles sur deux lignes.

LE CHEVALIER.

Baron! je vous amène un délinquant arrêté par nous dans le parc... Pouvons-nous l'interroger ici, et voir s'il y a lieu de le relâcher?...

LE BARON, prenant une pose solennelle.

Parfaitement! qu'il entre!

LE CHEVALIER.

Entrez, jeune homme... entrez!... *

HECTOR, dehors, sans paraître.

Pardon!... Les dames y sont-elles?...

LE CHEVALIER.

Vous verrez bien; entrez!...

HECTOR, entrant, sa valise à la main; il s'arrête saisi à la vue des femmes et gaiement.

Vertudieu! vous ne m'en annoncez que quatre... et en voici au moins dix!

LE CHEVALIER.

Allons! c'est bon! avancez!...

HECTOR, salue en descendant entre les deux rangées de femmes.

Passons par les verges!.. (Saluant les femmes, à droite.) Voici l'auditoire. (Saluant, à gauche, Clorinde et Gabrielle qui détournent la tête.)

* Pitois, le Baron, Ingénue, Clorinde, Gabrielle, deux femmes à gauche. — A droite, femmes, Perrine, le Chevalier.

Voici les témoins à charge!... (Saluant Perrine.) Voici le bourreau... où sont les juges?...

LE CHEVALIER, désignant le baron.

De ce côté... Baron, monsieur s'est permis de chasser dans le parc du roi!...

LE BARON.

Oh! que c'est grave!... Le fait est prouvé?...

LE CHEVALIER, désignant Clorinde et Gabrielle.

Ces dames vous répondront!...

CLORINDE.

Nous avons surpris monsieur, massacrant le gibier sous nos yeux!...

GABRIELLE.

Et nous doutons qu'il désavoue...

HECTOR, les saluant.

Votre parole, mesdames!... Dieu m'en préserve!

LE CHEVALIER, au baron.

Monsieur ne dément pas, vous voyez!...

LE BARON, aux soldats du fond.

Loin de là; il avoue! Je maintiens l'arrestation. (On ferme les portes.)

HECTOR, à lui-même, gaiement.

Voyons un peu où cela nous mènera?...

LE CHEVALIER *.

En attendant que monsieur soit expédié sur Versailles... il ne reste plus qu'à savoir, baron, qui de nous aura l'honneur de le loger cette nuit sous bonne garde...

HECTOR.

Ah! voilà qui m'intéresse; par exemple, où va-t-on me loger cette nuit?... Oui?...

* Ingénue, Pitois, Clorinde, le Baron, Hector, le Chevalier, Gabrielle, Perrine.

CLORINDE, vivement.

Mais ici! ce me semble, puisqu'il y est!

LE BARON.

Sans doute, ici!

GABRIELLE.

Oh! pardonnez-moi; mais le chevalier de Cahuzac, mon mari, ne peut faire si bon marché de ses prérogatives... C'est lui qui vient d'arrêter monsieur; c'est donc à *nous* de garder dans *notre* maison un prisonnier dont *nous* répondons!

CLORINDE.

Mais doucement! si vous parlez de droits, ma toute bonne, ce n'est pas à vous que le prisonnier appartient, c'est à nous!... Permettez!...

GABRIELLE.

Parce que, chère belle?...

CLORINDE, impatientée.

Parce que monsieur a braconné sur un bassin; et que tout ce qui se passe sur les bassins est du ressort de mon frère!

GABRIELLE.

Mais à ce compte-là, ma charmante, monsieur vient d'être arrêté dans les bosquets!... Et tout ce qui se passe dans les bosquets ne relève que de mon mari...

HECTOR, s'asseyant sur sa valise.

Pardon!...

CLORINDE, écartant le baron et se rapprochant d'Hector.

En vérité!... Vous tenez donc bien à mettre monsieur sous clef, ma mignonne!

GABRIELLE, même jeu, avec son mari.

Mais pas plus que vous à le tenir enfermé, mon cœur *!

* Ingénue, Pitois, le Baron, Clorinde, Hector, Gabrielle, le Chevalier, Perrine.

CLORINDE, à son frère.

Et vous souffrirez cela?...

LE BARON.

Par exemple!...

GABRIELLE, à son mari.

Et vous permettrez?...

LE CHEVALIER.

Jamais!...

LE BARON, reprenant sa première place.

Chevalier!

LE CHEVALIER.

Baron!

HECTOR, éclatant de rire.

Oh! il ne leur manque plus que de se... Ah! ah! ah!... Oh! grand-papa! (Il passe à droite.)

PITOIS, séparant les deux hommes.

Mais, voyons! voyons! voyons! Mais ventre-de-biche, vous vous disputez là depuis une heure; mais l'affaire me regarde bien un peu, moi!

GABRIELLE et CLORINDE.

Vous?

PITOIS *.

Un délit de chasse!... Ah! çà, ne suis-je plus capitaine de la vénerie du roi?...

LE CHEVALIER, LE BARON, GABRIELLE, CLORINDE.

Tiens, c'est vrai!

HECTOR, assis à droite sur sa valise.

Ah! j'aime bien mieux cela! Il n'a pas de femme au moins celui-là.

* Ingénue, le Baron, Clorinde, Pitois, Gabrielle, le Chevalier, Perrine, Hector.

PERRINE.

Si!...

HECTOR.

Sarpejeu!...

PITOIS.

D'ailleurs, ce n'est qu'une question de gibier! Et je vais mettre tout le monde d'accord!... Si le coupable a tué gibier d'eau, tel que canard, sarcelle... etc... Question de bassin!... il est à vous, baron!

LE BARON, à sa sœur.

Très-bien!...

PITOIS.

Si c'est gibier de taillis, tel que: lièvre ou lapin! question de bosquets. — Chevalier, je vous l'abandonne.

LE CHEVALIER, à sa femme.

Oui!...

PITOIS.

Mais si c'est oiseau!... Je le garde!... et je l'enferme!...

LE BARON.

Voyons donc le corps du délit!...

LE CHEVALIER.

Absent!...

PITOIS.

Qu'a-t-il tué, mesdames?

CLORINDE, vivement.

Un canard, j'en suis sûre...

GABRIELLE, de même.

Un lapin! J'en réponds!

PITOIS, les écartant.

Accusé, qu'avez-vous tué? Autrement nous n'en sortirons pas!...

HECTOR, toujours assis à droite.

J'ai tué... attendez que je rappelle mes souvenirs!... J'ai tué!.. (A lui-même, regardant Pitois.) Dirai-je canard?... dirai-je lapin?... Quelle est de ces deux femmes la plus féroce?

PITOIS.

Eh bien, répondez!

HECTOR, à lui-même, regardant Pitois.

Décidément, j'aime mieux la femme de celui-ci. D'abord, elle n'est pas là, elle vaut donc mieux que les autres! (Se levant.) J'ai tué une perdrix!

TOUS.

Ah!...

HECTOR, au milieu.

J'appartiens donc à monsienr... et à sa femme!

CLORINDE, au baron.

Ah! vous n'avez pas de cœur!

GABRIELLE, à son mari.

Ah! vous êtes d'une faiblesse! (Elles remontent.)

PITOIS.

Très-bien! très-bien!... Procédons au jugement! (Il passe à gauche et s'assied, entouré de tout le monde.) Ainsi, jeune homme.. (Au chevalier, et à part.) Est-il gentilhomme?

LE CHEVALIER, de même.

Ah! je l'ignore!

PITOIS, de même.

C'est que s'il n'est pas gentilhommme, je vais le traiter...

LE BARON, de même.

Vous allez bien voir?

PITOIS, bas.

Nous allons bien voir!... (Haut.) Or ça!... monsieur! Vous confessez donc votre faute?

HECTOR, seul à droite.

Ma foi, oui, monsieur!...

PITOIS, bas à lui-même.

Pas d'arrogance!... C'est un petit bourgeois!... (Haut, d'un ton plus rogue) Mais cela est de la dernière gravité, monsieur!...

HECTOR.

Mon Dieu, monsieur, il paraît que oui!.. puisque je suis ici!...

PITOIS, à lui-même.

De l'humilité! c'est un croquant!... (Haut, avec insolence en se levant.) Savez-vous bien, jeune homme, qu'il faut être comme vous, un homme de rien!... un aventurier... un vagab... (Il se couvre.)

HECTOR, l'interrompant avec hauteur.

Et savez-vous bien, vous-même, monsieur Pitois, que vous venez de me parler le chapeau sur la tête.

PITOIS.

Mais, je...

HECTOR, marchant sur lui et le faisant reculer.

Et que depuis mon aïeul, le marquis d'Arouel, baron de Bassompière, maréchal des armées du roi... (Tous se découvrent stupéfaits.) c'est nous que l'on écoute, chapeau bas! (Se couvrant.) Et maintenant... je suis couvert!... parlez!...

PITOIS, ahuri et très-humble.

Mais certainement...

LE CHEVALIER, de même.

Mais certainement...

LE BARON, de même.

Mais certainement...

PITOIS, bas.

Un Bassompière!... (Haut.) Monsieur le...?

LE CHEVALIER et le BARON *.

Monsieur le... ?

HECTOR, sèchement.

Marquis !

TOUS, saisis.

Marquis !...

PITOIS, avec empressement.

Mais quand je vous disais qu'il y avait erreur !..

LE CHEVALIER, vivement et avec éclat.

Il y a erreur, monsieur le marquis !

PITOIS, renchérissant.

On vous a pris pour un autre.

LE BARON, de même.

Mais j'allais le dire !... on prend monsieur pour un autre !

LE CHEVALIER.

Ce sont ces dames qui ont cru voir.

CLORINDE et GABRIELLE.

Mais nous...

LE BARON, LE CHEVALIER et PITOIS, en même temps faisant signe à Clorinde de se taire.

Chut !...

PITOIS, redoublant.

D'ailleurs, monsieur aurait tué une perdrix...

LE BARON, de même.

Dix perdrix...

LE CHEVALIER

Cent perdrix !...

* Ingénue, Clorinde, Gabrielle, le Chevalier, Pitois, Hector, le Baron, Perrine.

PITOIS, remettant le fusil à Hector.

M. le marquis peut bien tuer dans le parc, tout, tout, tout! ce qu'il lui plaira... c'est trop d'honneur...

TOUS, ensemble, saluant jusqu'à terre.

Qu'il nous fera!

HECTOR, souriant.

A la bonne heure!... Eh bien, cher monsieur Pitois, je ne tuerai rien du tout, et, puisque vous brisez mes chaînes, je demanderai à ces dames la permission de prendre congé d'elles à l'instant!... Ma valise!... (Les femmes du chœur sortent.)

LE BARON.

Souffrez du moins qu'un valet...

HECTOR.

Non... non .. je ne suis pas fier... quand on ne me force pas à l'être! M. de Bassompière que vous avez fait sortir de son incognito y rentre à l'instant même, et M. Hector va prendre modestement le chemin de Marly, en simple voyageur qui cherche gîte!...

PERRINE, à demi-voix.

Ah! si monsieur le marquis voulait rentrer chez moi.

HECTOR, de même.

Oh! non... c'est ma vengeance.

LE BARON, vivement.

Monsieur le marquis n'a pas de logement?

HECTOR.

Je l'avoue!

LE BARON, poussé par sa sœur.

Mais tout mon hôtel est à sa disposition...

LE CHEVALIER, poussé par sa femme.

Mais tout le nôtre!...

LE BARON.

Et si l'offre de mon modeste souper?

CLORINDE.

Après le spectacle!...

HECTOR, alléché.

Ah! ah! il y a spectacle?...

LE BARON.

La *mort d'Adonis!*

PITOIS.

Que nous allons jouer devant la cour!

HECTOR.

La cour! oh! grand-papa! je me sauve! ma valise! (Il court à droite où il a laissé sa valise qu'il ne trouve plus.)

LE BARON.

Quoi, monsieur le marquis!... une pièce jouée par ces dames!...

HECTOR, effrayé, traversant la scène.

Oui! oui! justement!... ma valise!...

LE CHEVALIER, le suivant.

Devant une assemblée des plus jolies femmes...

HECTOR.

Miséricorde!... ma valise!... ma valise! (Il court au fond, à droite.)

PITOIS.

Une comédie, enfin...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LA BARONNE.

LA BARONNE, ouvrant la porte d'un air lamentable.

Que nous ne jouerons pas! (Mouvement de tous.)

LE BARON.

Comment, que nous ne jouerons pas? (Hector continue à chercher sa valise sans la trouver pendant ce qui va suivre.)

LA BARONNE, descendant en scène au milieu.

Il n'y a plus d'Adonis... Adonis n'est plus!...

TOUS, saisis.

Comment?

HECTOR, à part, cherchant.

Où diantre ont-ils fourré?...

LE BARON, prenant en tremblant la lettre que lui donne la baronne.

Une lettre?

LA BARONNE, lugubre.

Lisez!...

LE BARON, lisant.

Cher baron, une entorse... (frappé) une entorse!... (suffoqué.) Ah! je n'ai pas besoin d'en lire davantage! .. c'est assez clair... Plus d'Adonis! (Il tombe défaillant sur une chaise apportée par Perrine.)

TOUS, sinistres.

Plus d'Adonis! (Silence.)

HECTOR, les regardant*.

Ah!... il paraît qu'ils ont reçu une mauvaise nouvelle...

PITOIS.

Où en trouver un maintenant?

LA BARONNE.

Où?

LE BARON.

Où?

TOUS, abattus.

Où?

HECTOR, descendant, après une dernière recherché infructueuse et passant entre Pitois et le baron, en écartant Perrine.

Pardon!... je suis au désespoir de vous occuper de moi dans

* Hector, Gabrielle, Clorinde, la Baronne, le Baron, Pitois, le Chevalier, Ingénue et Perrine derrière le Baron.

un pareil moment!... Mais si j'avais ma valise... si j'avais ma... (Il regarde le baron qui est tout à son chagrin, fait signe qu'il n'y a rien a en tirer et remonte.)

PITOIS.

Un homme jeune?

LE CHEVALIER, de même.

Joli!

LE BARON, de même.

Bien fait!

LA BARONNE.

Un homme enfin!... qui vous... que l'on...

HECTOR, passant entre le baron et la baronne, en écartant Ingénue et s'adressant à la baronne.

Pardon, je suis au désespoir de...

LA BARONNE, se récriant à sa vue.

Ah!...

HECTOR.

Hé?...

LA BARONNE.

Oh!...

HECTOR.

Plaît-il?

LA BARONNE, avec explosion.

Fermez les portes! J'ai trouvé l'Adonis, voilà l'Adonis! je le tiens.

HECTOR.

Comment, elle me tient!

TOUS, enchantés.

C'est vrai!

LE BARON.

Ah! monsieur le marquis, vous consentiriez?...

HECTOR, *étonné.*

Mais à rien!... mais à quoi?

LE BARON, *enthousiasmé.*

Ah! le marquis de Bassompière! en tête des personnages, quelle splendeur! le marquis de Bassompière jouera le rôle d'Adonis!

HECTOR.

Moi!... le rôle de... Ah! bien, par exemple!

LA BARONNE.

Ah! monsieur le marquis, vous ne refuserez pas cela!

HECTOR.

Mais si fait, je le refuse... Mais a-t-on jamais vu? me faire jouer, moi, devant!... avec!... mais jamais! mais jamais!... Donnez-moi donc ma valise, hein... et ne plaisantons pas!...

LES HOMMES.

Ah! monsieur le marquis!

HECTOR, *fuyant.*

Serviteur!

LES FEMMES.

Ah! monsieur le marquis!...

HECTOR, *même jeu.*

Rien!

TOUS, *suppliant.*

Ah!...

HECTOR, *criant.*

Mais vous êtes insensés!... mais je ne le sais pas, votre rôle.

LE BARON.

L'affaire d'une heure!...

HECTOR.

Mais, je n'ai jamais joué.

LE BARON.

Tant mieux !... un début!

TOUS.

Un début!...

HECTOR.

O grand-papa! ces hommes sont fous, ces femmes sont folles! aide-moi à trouver ma valise et à sortir d'ici!... (Il se retourne pour fuir, et les trouve tous à genoux.)

CHŒUR.

Air *du Calife*...

Nous sommes tous à vos genoux.
De grâce!... exaucez-nous!...

HECTOR.

Il sont tous à mes genoux! etc.
Relevez-vous!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, HENRIETTE, elle entre par la gauche du fond et voit tout le monde à genoux autour d'Hector.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Tout le monde se lève.)

PITOIS.

Venez! venez' madame Pitois, joindre votre éloquence à la nôtre pour attendrir monsieur.

HENRIETTE, sans voir Hector.

Monsieur?

HECTOR, se trouvant nez à nez avec elle.

La petite!...

HENRIETTE.

Encore!...

HECTOR, à lui-même.

Oh! c'est la plus mauvaise, celle-là! (Apercevant sa valise sous le canapé et écartant Pitois et le baron pour la tirer à l'avant-scène.) Béni soit Dieu! je la tiens!

HENRIETTE, attirant son mari à gauche.

Ah! c'est pour cela que vous arrêtez monsieur? pour vous prosterner devant lui?

PITOIS.

Mais non!... il s'agit d'obtenir de lui qu'il joue le rôle d'Adonis!

HECTOR.

Fuyons. (Il remonte et trouve au fond toutes les femmes qui lui barrent le passage.)

HENRIETTE.

Dans la pièce?

LE BARON.

Dame!

HENRIETTE.

Avec moi?

HECTOR, près à sortir, descendant.

Oh! mais soyez tranquille, madame, j'ai refusé! — Ainsi!... (Il remonte.)

HENRIETTE, à gauche.

Mais je l'espère bien!... ma scène la plus importante qui serait avec monsieur!...

HECTOR, s'arrêtant, à part.

Elle m'irrite, cette petite femme!... (Haut en descendant.) Pardon, madame... puisque j'ai refusé, madame!

HENRIETTE.

Une scène d'amour... où il faut au moins que la personne avec qui l'on joue ne vous déplaise pas!

HECTOR, *egaré.*

Hum! qu'elle m'irrite, cette petite femme. (*Il remonte en courant.*)

HENRIETTE.

Avec ce monsieur qui n'est pas seulement poli!...

HECTOR, *s'arrêtant sur le seuil de la porte qu'il a ouverte.*

Pardon, madame... j'ai re... fu... sé!...

HENRIETTE.

Et vous avez bien fait, monsieur ; car si vous acceptiez...

HECTOR, *repassant le seuil.*

Madame, prenez garde à ce que vous allez dire!

HENRIETTE.

Vous me seriez extrêmement désagréable!...

HECTOR.

Ah! je vous serais désagréable?...

HENRIETTE.

Plus que je ne puis le dire!...

HECTOR.

Oui!... Eh bien! voilà qui me décide tout à fait! (*Il jette sa valise.*) Je jouerai!... (*Il descend.*)

TOUS, *en triomphe.*

Ah!

HENRIETTE, *écartant vivement Ingénue qu'elle fait pirouetter*

Vous jouerez?...

HECTOR, *sous son nez.*

Oui, madame!

HENRIETTE.

Pour me déplaire?

HECTOR.

Pour vous charmer!

HENRIETTE.

Monsieur !...

HECTOR.

Madame ! ..

AIR : *Monsieur l'abbé.*

Oui, je jouerai ce rôle exprès,
Afin de vous voir de plus près ! ..
Mais sur l'honneur, madame...

HENRIETTE.

Eh ! bien?...

HECTOR.

Si vous étiez ma femme !...
Vous m'entendez bien !...

HENRIETTE.

Ah ! c'est comme cela !... Eh bien, moi je ne jouerai pas !

TOUS.

Oh !

HENRIETTE, avec une attaque de nerfs, trépignant.

Non ! non ! non ! Je ne veux pas jouer avec ce monsieur ! il me déplaît ! il est laid, mal fait, mal appris, ridicule, affreux !... Je ne veux pas jouer avec lui .. entendez-vous. (Frappant du pied et commençant une attaque de nerfs.) Je ne veux pas, je ne veux pas !...

PITOIS.

Chère amie...

HENRIETTE, le repoussant.

Laissez-moi ! vous êtes un lâche qui laissez insulter votre femme !... Il m'insulte !... (Pleurant.) Oh !... Ah ! que je suis malheureuse !... ah ! ah ! il m'insulte !... ah !... maman !...

HECTOR.

Oh ! grand-papa ! (Tout le monde s'empresse autour d'Henriette, son mari l'emporte.)

LA BARONNE.

Donnez-lui de l'air !... c'est de l'air qu'il lui faut !

CLORINDE.

Délacez-la !

INGÉNUE.

Des sels ! (Toutes les femmes la suivent au fond.)

HECTOR, au chevalier.

Dites donc, chevalier... Est-ce qu'elles ont souvent de ces choses-là ?

LE CHEVALIER.

Les femmes, oui... quelquefois... (Il entre à gauche.)

LE BARON, descendant, radieux.

Elle renaît... ce n'est rien... monsieur le marquis, voici le rôle que vous voulez bien...

HECTOR.

Oui, à cause d'elle !... pour la faire enrager !

LE BARON.

Vous aurez ici une répétition avec chacune de ces dames !...

HECTOR.

Avec elle aussi ! Je tiens surtout à en avoir une avec elle !

LE BARON.

Avec elle, je vous le promets... on va vous conduire à votre loge pour vous habiller, nº 15.

HECTOR.

Nº 15... est-ce que c'est près d'elle ?...

LE BARON.

Porte à porte.

HECTOR.

Excellent !... ça la fera enrager encore plus !

LE CHEVALIER, qui est entré avec tous les accessoires qu'il a distribués aux dames.

Voici votre carquois.

HECTOR.

Bon !

CLORINDE.

Voilà votre javelot. (Elle lui fait la révérence.)

HECTOR.

Merci !

GABRIELLE.

Votre peau de tigre. (Elle lui fait la révérence.)

HECTOR.

Mille grâces !

LA BARONNE.

Et vos cothurnes !... (Même jeu.)

HECTOR, empêtré de tout l'attirail.

Très-bien !... Ah ! je suis laid ! ah ! je suis mal bâti ! ridicule ! .. et tu me hais... Eh bien ! attends ! attends !... va !...

TRIO.

Air *de Raoul de Créquy.*

HECTOR.

Je reviendrai dans un instant,
Tout frétillant
Sautillant,
Sémillant,
Puis garde à vous, beauté superbe,
Car, nous dit un ancien proverbe :
O belles } (*Bis.*)
Cruelles }
Faut pas heurter (*Bis.*)
Celui qu'on ne veut pas écouter,

LE BARON, LE CHEVALIER.

Il reviendra dans un instant,
Tout frétillant,
Sautillant
Sémillant,
Ah ! quelle rencontre superbe.
Un Adonis encore imberbe !...

Il est charmant
Et vraiment, (*bis.*)
Ravissant!
O belles
Cruelles,
Gardez-vous bien de l'écouter,
Vous ne sauriez lui résister!

ENSEMBLE.

HECTOR.

Je reviendrai; etc.

LE BARON, LE CHEVALIER, LES FEMMES.

Il reviendra!... etc.

(Ils sortent par le fond en courant; prêt à sortir par la gauche, au baron qui s'en va par le fond.)

HECTOR.

Vous dites nº 15?

LE BARON.

Oui! (Il disparaît.)

HECTOR.

Près d'elle!

LE BARON, de la coulisse.

Oui!

HECTOR, seul.

Bon! — Ah! voilà une petite femme qui peut se vanter de m'irriter! Oh! qu'elle m'irrite! (Il se sauve.)

(Entr'acte, sans baisser le rideau, musique.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, PITOIS, BRABANÇON.

LE BARON, le manuscrit de la pièce à la main.

Allons ! allons ! les décors sont prêts; ces dames s'habillent. Nous tenons l'Adonis... et je n'ai plus... (A Pitois qui entre.) Ah ! vous voilà ! Pitois !... et votre femme ?

PITOIS.

Elle me renvoie, ma présence redouble sa crise ! (Il va s'asseoir devant le feu sur le canapé.)

LE BARON.

Ah !

BRABANÇON, au fond, il a des papillotes.

Monsieur le baron... il y a là un homme qui demande à vous parler ?

LE BARON.

Un homme ?

BRABANÇON.

Oui, monsieur le baron... faut-il le faire entrer ?

LE BARON, assis, parcourant le manuscrit de la pièce.

Oui !

BRABANÇON.

Entrez !

CAPDEVIEL, dehors.

C'est par ici, monsieur le baron de Mil'epertuis ?

BRABANÇON.

Oui, oui, c'est ici.

SCÈNE II

LES MÊMES, CAPDEVIEL.

CAPDEVIEL, saluant Brabançon *.

Eh ! adiousias, monsu le baron !

BRABAÇON.

Pas moi !... monsieur !...

CAPDEVIEL, à Pitois.

Eh ! adiousias !... monsu le baron !...

PITOIS, désignant le baron par-dessus son épaule.

Pas moi... monsieur !...

CAPDEVIEL.

Eh ! adiousias, monsu le baron ! Y suis-je à cette fois ?

LE BARON.

Oui, oui, vous y êtes !

CAPDEVIEL.

Et comment va cette préciûse santé, monsu le baron ?

LE BARON, sans le regarder.

Pas mal, pas mal... Et la vôtre ?

CAPDEVIEL.

Mais la mienne est assez...

LE BARON, l'interrompant, et se levant.

Oui, cela m'est égal ! qu'est-ce que c'est ?

* Le Baron assis, Brabançon, Capdeviel, Pitois assis.

CAPDEVIEL.

Cette lettre répondra pour moi !

LE BARON, à Pitois *.

Eh !... Le cachet de l'Opéra !... bravo !... L'homme que j'attendais ! (A Pitois, à demi-voix.) Le figurant !... mon sanglier !

PITOIS.

Ah ! (Le baron lit.)

CAPDEVIEL, à part, trop à distance pour les entendre.

Capdeviel, mon fils ! c'est ici le premier échelon de notre fortune ! tenons-nous bien !

LE BARON.

C'est bien cela ! (Lisant.) « Cher baron, l'homme que je vous envoie est ce que j'ai de mieux à l'Opéra ! » (Ils se retournent tous deux pour jeter un coup d'œil à Capdeviel qui se rengorge.) Oui !

PITOIS.

Oui !

LE BARON, à Pitois.

Oui, cela fera un beau sanglier ?

CAPDEVIEL, à part.

C'est quelque emploi dans l'armée où la bonne mine est de rigûr !

LE BARON, lisant.

« Indépendamment de sa taille dont vous pouvez juger. » (Le regardant.) Oui. (Lisant.) « Il rugit... » Ah ! écoutez bien cela... « il rugit comme personne au monde, et pourra vous jouer dans la pièce toute espèce de bête, (Il interrompt sa lecture et regarde Capdeviel...) dont il imitera les cris à s'y méprendre... »

PITOIS,

Ah ! (Ils se retournent tous deux, et regardent Capdeviel.)

* Pitois, le Baron, Capdeviel.

CAPDEVIEL, à part.

Je crois, Capdeviel, mon bon, que nous produisons notre petit effet.

LE BARON, lisant.

« Et enfin, je ne sais personne comme lui, pour marcher à quatre pattes ! » (Haut.) Eh bien ! mais voilà qui est charmant ! Et vous vous appelez, mon ami ?...

CAPDEVIEL.

Le chevalier Capdeviel d'Esbroussac, de Castres !

PITOIS, surpris, au baron.

Chevalier ?

LE BARON, de même à Pitois.

Gentilhomme ?

PITOIS, de même.

Où l'on peut déchoir !

LE BARON, haut.

Ah ! vous êtes un d'Esbroussac ?

CAPDEVIEL.

De Castres ! parfaitement !..

LE BARON, en faisant la grimace à Pitois.

Par exemple, il a un peu d'accent !...

PITOIS, à demi-voix.

Un peu, oui !...

LE BARON, de même.

Après cela... un sanglier... comme il ne parle pas dans la pièce...

PITOIS, de même.

Oui.... mais s'il rugit avec cet accent-là.

LE BARON, de même.

Sapredieu ! c'est vrai !

PITOIS.

Un sanglier gascon... en Grèce!... ça fera mal.

LE BARON.

Il faut le prier de rugir un peu, pour voir.

PITOIS.

C'est ça!... amenez-le doucement, sans avoir l'air... ces comédiens sont si susceptibles.

CAPDEVIEL, à part.

On se concerte, tenons-nous bien...

LE BARON, après avoir échangé des signes avec Pitois.

Et dites-moi, mon ami, vous savez de quoi il s'agit?

CAPDEVIEL.

Parfaitement. (A part.) Pas un traître mot.

LE BARON.

Alors vous vous sentez capable de remplir ces fonctions délicates?

CAPDEVIEL.

Té! tant plus elles sont délicates, tant plus elles me conviennent!

PITOIS, à demi-voix.

Ah! crédié, oui... il a un accent féroce!

LE BARON, de même.

Oui, oui... oh! pour de l'accent, il a de l'accent (Haut.) Et vous vous êtes déjà essayé dans cet emploi?

CAPDEVIEL.

Eh! toute ma vie! — Dès tout petit!

PITOIS, au baron, à part.

Il a débuté dans les marcassins.

LE BARON.

Oui. (Allant à Capdeviel.) Et voulez-vous rugir un peu pour voir?...

CAPDEVIEL.

Vous dites?...

LE BARON.

Je dis : voulez-vous rugir un peu, pour voir.

CAPDEVIEL.

Que je rugisse?

LE BARON et PITOIS.

Oui.

CAPDEVIEL, à part.

Bizarre examen!... (Haut.) Et dans quel but ce rugissement?

PITOIS*.

Monsieur a raison!... attendons qu'il ait mis son costume; cela résonnera tout autrement... avec son grouin.

CAPDEVIEL, stupéfait.

Avec mon grouin?

LE BARON.

Oui; mais sans attendre le costume, ne pourrait-on pas au moins vous voir un peu... là... hé!... (Il lui montre la terre en faisant avec ses doigts le signe de courir.)

CAPDEVIEL, regardant à terre, sans comprendre.

Hé!...

PITOIS, même jeu.

Là... hé!... (Capdeviel les imite machinalement.)

LE BARON.

A quatre pattes?

CAPDEVIEL, s'arrêtant saisi.

A quatre pattes?

PITOIS, accroupi ainsi que le baron.

Oui... il paraît que c'est admirable de vous voir!...

* Le Baron, Pitois, Capdeviel.

CAPDEVIEL, à part.

Bizarre!... bizarre examen!... (Haut.) Certainement... ce n'est pas que je refuse... pour vous distraire! quoique gentilhomme, il faut bien quelquefois condescendre... Mais sandis!... entre nous sûlement!... entre amis!...

LE BARON.

Entre nous, maintenant!... Mais ce soir, devant le roi!

CAPDEVIEL, saisi.

Devant le roi?

PITOIS.

Dame! c'est votre emploi... vous ne venez pas pour autre chose!

CAPDEVIEL, à part, ravi, retroussant ses manches.

Un emploi à la cour!

LE BARON.

Eh bien! allons!

CAPDEVIEL, s'apprêtant à marcher à quatre pattes et s'arrêtant tout à coup.

Serai-je bien payé au moins pour cet acte de complaisance?

PITOIS.

Oh! soyez tranquille!

LE BARON.

Vous serez content!... Allons, dépêchons.

CAPDEVIEL, se redressant.

Et quant à l'habit dont il était question tout à l'heure, j'imagine qu'il est...

LE BARON.

Mais, dame... un sanglier... tout soies...

PITOIS.

Tout soies!

CAPDEVIEL, radieux.

Tout soie!...

LE BARON et PITOIS.

Allons ! marchons !... marchons !...

CAPDEVIEL, de même.

Sur la tête, sandis !... Et pour peu que le roi l'exige, je fais la roue à la portière de son carrosse, comme au temps de ma jùnesse !... (Il s'apprête à se mettre à quatre pattes.)

SCÈNE III

LES MÊMES, PERRINE.

PERRINE, arrivant, essoufflée.

Eh ! monsieur le baron !... Vite ! le lustre qui est tombé !

LE BARON.

Ciel ! j'y vais !... (Appelant.) Pitois !

PITOIS.

Je vous suis...

LE BARON, à Capdeviel.

A tantôt, grand homme !...

CAPDEVIEL.

Monsu le baron !

LE BARON.

Ah ! j'oubliais !... (A Perrine, montrant Capdeviel.) Dis à ton mari de prendre la tête de monsieur ! (Il se sauve.)

CAPDEVIEL.

Ma tête ! .. sandis !... Je m'y perds !... (Ingénue paraît, entrebâillant la porte de gauche.)

SCÈNE IV

CAPDEVIEL, INGÉNUE.

INGÉNUE.

Vous êtes seul !

CAPDEVIEL.

Enfin, c'est elle !

INGÉNUE, allant fermer la porte du fond.

Chut!... de la prudence!... Vous avez vu mon père!... il vous a bien reçu?

CAPDEVIEL.

Oh! comme un dieu!

INGÉNUE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?

CAPDEVIEL.

Il m'a dit de marcher à quatre pattes... et je voudrais bien connaître le but!...

INGÉNUE.

Bon, je vous expliquerai cela. Prenez toujours ce billet!

CAPDEVIEL.

Ceci!

INGÉNUE.

Oui, ma réponse!

CAPDEVIEL.

A quoi?

INGÉNUE.

A celui que vous m'avez glissé tantôt dans le parc.

CAPDEVIEL.

Eh! puisque vous voilà, la réponse serait plus vite faite de votre bouche!

INGÉNUE.

Oui, mais je n'ai pas besoin que vous sachiez ce que je lui écris, à lui.

CAPDEVIEL.

A lui, qui lui?

INGÉNUE.

Mon Dieu, vous savez bien qui je veux dire, puisque c'est lui qui vous envoie !

CAPDEVIEL.

C'est lui qui m'envoie... qui m'envoie ?...

INGÉNUE.

Eh bien, ce bel officier qui se promenait l'autre jour sur la terrasse... avec vous... et de qui vous m'avez remis ce matin une si jolie lettre... enfin votre maître !...

CAPDEVIEL.

Le colonel de Barbezac ! Mais sandis !... il n'est pour rien dans cette aventure.

INGÉNUE.

Comment !

CAPDEVIEL.

Et c'est moi-même qui vous remis tantôt pour mon propre compte, le billet où je vous dis que je vous aime !

INGÉNUE.

Vous m'aimez, vous ?

CAPDEVIEL.

Parfaitement ! — Et vous aussi, vous m'aimez !

INGÉNUE.

Vous avez cru ?... Ah ! l'horreur !

CAPDEVIEL.

L'horreur !... quoi, ces signes que vous me fîtes sur la terrasse ?

INGENUE.

Mais pour lui !

CAPDEVIEL.

Ces gants que vous jetâtes !

INGÉNUE.

Mais pour lui !

CAPDEVIEL.

Capdeviel !... vous ne m'aviez donc pas vu ?

INGÉNUE.

Mais je vous vois, et je vous trouve bien impertinents, (elle lui reprend le billet.) votre maître et vous ! — Lui, pour ne pas s'apercevoir de ce qui est, et vous, pour vous figurer ce qui n'est pas !

CAPDEVIEL.

A la bonne heure, mais...

INGÉNUE.

Un valet! un laquais! oser croire!... Ah! quelle honte et quelle leçon ! (Elle rentre à gauche.)

SCÈNE V

CAPDEVIEL, puis BRABANÇON.

CAPDEVIEL, après un silence.

Mais alors, si tu ne m'aimais pas, femme bizarre, quel emploi me destinais-tu dans ce château ?... Capdeviel ! je perdrai la femme et la place ! mais pour l'habit qui est tout de soie... Je ne partirai pas sans !

BRABANÇON, lui présentant la tête du sanglier en carton.

Voilà votre tête !

CAPDEVIEL, sautant effrayé et se mettant en arrêt, la main sur l'épée

Sandis !

BRABANÇON.

Ça vous fait peur ?

CAPDEVIEL, sans bouger.

Peur ! un Capdeviel !... Ah ! que tu me fais de peine !.. C'est une hure !...

BRABANÇON.

Eh bien, oui, c'est une hure!... Fourrez-moi ça sur vos épaules!... Et dépêchez-vous, j'entends messieurs les pages qui vont répéter la chasse avec vous. (Il jette le costume sur le canapé, lui campe la hure sur le bras et s'en va.)

CAPDEVIEL, stupéfait.

Je m'égare!... je m'égare!... je m'égare de plus en plus!... (Il va s'asseoir sur le canapé devant le feu, et contemple la tête de sanglier qu'il pose sur la cheminée.)

SCÈNE VI

CAPDEVIEL, puis LES PAGES, puis HECTOR.

Les pages entrent deux par deux en cortége. Ils sont costumés en roseaux avec panaches, et tiennent tous à la main une tige de roseau, avec son bourrelet et sa pointe en guise d'épieu.

MARCHE.

(Ils se rangent à droite et à gauche.)

HECTOR, entrant par le fond, il est costumé en Adonis, poudré, avec paniers, etc.

Air: *Valse de Psyché.*

Adonis, que partout on vante,
N'eut jamais mine plus piquante.
Adonis que partout on chante,
N'eut jamais
Plus charmants attraits!...

Admirez ma brillante tournure!
Voyez ma figure!
Voyez mon allure!
Oui, regardez-moi!
Bien qu'on me dénigre,
Sous ma peau de tigre,
Je m'avance en roi!
Adonis que partout on vante, etc.

Regardez et vous devez comprendre
Que sans se défendre,
Vénus fut si tendre

Pour le beau chasseur,
Dont l'arme invincible,
La prenant pour cible,
Lui perçait le cœur!...

Adonis, que partout on vante,
N'eut jamais mine plus piquante,
Adonis, que l'on chante
Et que partout on vante
N'eut jamais
Plus charmants attraits!

LES PAGES.

Adonis que partout, etc.

HECTOR.

Là tout de bon... vous me trouvez laid, messieurs les Roseaux?

LES PAGES.

Oh! non!

HECTOR.

Et j'ai mauvaise grâce?

LES PAGES.

Oh! que non!

HECTOR.

Vertudieu! cette petite femme ne sait donc pas ce qu'elle dit? Vive Adonis!

LES PAGES, s'inclinant.

Vive Adonis!

CAPDEVIEL, assis, et contemplant sa tête face à face.

Je m'égare... je m'égare!... jusqu'à la folie!

HECTOR, l'apercevant.

Tiens!... Capdeviel d'Estroussac!...

CAPDEVIEL.

Le chassûr!.. c'est mon chassûr!...

HECTOR, regardant les mains de Capdeviel où les gants n'ont pas pu entrer.

Ah! je pensais bien que tu ne pourrais pas mettre mes gants!

CAPDEVIEL.

Ah! les gants, ce n'est rien!... dites-moi sûlement où je puis mettre ceci?

HECTOR.

Ta hure... Eh bien, sur ta tête!

CAPDEVIEL.

Voilà où je m'égare!... Pourquoi sur ma tête?

HECTOR.

Parce que tu es un sanglier.

CAPDEVIEL.

Un sanglier!... Voilà encore où je m'égare. Comment suis-je un sanglier? depuis quand suis-je un sanglier?

HECTOR.

Depuis que tu joues dans la pièce que nous répétons!

CAPDEVIEL.

La comédie!... Ah! sandiou! le rugissement, les quatre pattes... c'était... Et voilà ce que me destinait cette femme... un emploi de bête fauve!...

HECTOR, l'imitant.

C'est un pétit commencement! continue, Capdeviel d'Estroussac! et tu feras ton chemin par les femmes!

CAPDEVIEL.

Cadédis!

HECTOR, de même.

Trouves-en sûlement une bonne qui te fasse jouer un rôle de singe!...

CAPDEVIEL.

Corne de biou! elle s'est jouée de moi! je me vengerai!

HECTOR.

Ah ! bah !

CAPDEVIEL.

Parfaitement, et tout à l'hûre même !... je la compromets de telle sorte !...

HECTOR, lui prenant la hure.

Eh bien, en attendant tout à l'hûre, répétons toujours ! Scène première... Je te poursuis, et tu te réfugies parmi les Roseaux qui te forcent à fuir en te piquant les oreilles... Y sommes-nous ?

CAPDEVIEL.

Jamais !... que dirait de moi Pantaléon d'Esbroussac, mon ancêtre ?

HECTOR.

Pantaléon dira ce qu'il voudra... Allons, messieurs les Roseaux... en avant !... et chassez-moi cet animal-là ! (Fanfare de chasse.)

LES PAGES, piquant les mollets de Capdeviel avec leurs roseaux.

Hors d'ici ! hors d'ici !

CAPDEVIEL, effaré, se sauvant.

Messieurs ! messieurs !

LES PAGES, de même.

A la bête ! à la bête ! tue ! tue ! (Musique : hallali !)

CAPDEVIEL.

Miséricorde !... à moi !... (Il se sauve poursuivi par les pages.)

SCÈNE VII

HECTOR, seul.

Là! voilà déjà une scène qui ne marchera pas mal! Passons aux autres. (Il regarde son rôle.) Nous disons: « Scène deux... Adonis, Vénus! — Scène trois... Adonis, la Source! — Scène quatre... Adonis et Diane! » C'est un fait exprès, je n'ai de scène qu'avec les femmes!... (Devant la glace, achevant de faire sa figure, avec une patte de lièvre.) Tout en m'habillant, il y a quelques minutes, et en me promenant cette patte de lièvre sur le visage, je soupirais à la vue de cette cause première de tout ce qui m'arrive, et je me disais que cette petite femme pourrait bien m'avoir fait commettre une sottise amère!... car c'est elle!... Oh! qu'elle m'irrite!... cette petite femme-là!... (Il descend.) Quand je pense que je vais jouer la comédie avec des dames!... devant la cour!... au centre de la fournaise! Vertuchou! si je n'étais pas moi, c'est-à-dire un être confit dans ma neige éternelle, comme le Mont-Blanc... Il est certain que tout à l'heure ce frou-frou des robes de soie dans les corridors! ces portes de loges entr'ouvertes pour laisser voir une jolie tête échevelée et de blanches épaules... « Eh! Marton, ce coiffeur!... Dorine, mes paniers!... Ah! mon Dieu! quelqu'un, » et crac! la porte close. Et ces petits rires étouffés que l'on entend derrière, et qui donnent envie d'enfoncer! c'est drôle!... (Il reste un moment rêveur.) C'est très-drôle!... (Frissonnant.) Brouh!... Eh! grand-papa, là-haut, tenons-nous bien!... De la neige! de la neige, s'il vous plaît!... Et qu'on m'apporte Vénus!...

SCÈNE VIII

HECTOR, CLORINDE.

CLORINDE, en Vénus, poudrée, entre par la gauche.

Me voici...

HECTOR, se retournant.

Ah! madame! — ah! c'est vous qui jouez Vénus!

CLORINDE, passant devant lui, en donnant le dernier coup de main à sa toilette.

Cela vous étonne?

HECTOR.

Au contraire...

CLORINDE.

De la galanterie.

HECTOR.

C'est dans mon rôle... Commençons-nous, charmante dame?

CLORINDE.

Quand vous voudrez! (Elle s'assied à droite.)

HECTOR.

Tout de suite, alors!... (Lisant.) « Le théâtre représente un bosquet!... » (Parlé) Supposons le bosquet. (Il range le canapé; lisant.) « Égayé par le chant des oiseaux! » (Parlé.) Supposons les oiseaux! (Lisant.) « Adonis!... me voici!... caché derrière une charmille... » (Montrant le canapé de gauche.) La voilà! (Lisant.) « Regarde Vénus qui sommeille, et l'admire!... » (Parlé.) Voulez-vous avoir la complaisance de sommeiller, que je vous admire!...

CLORINDE, sur le canapé.

Je sommeille!... admirez!...

HECTOR.

J'admire!... c'est fait!...

CLORINDE, se soulevant.

Déjà?

HECTOR.

Oui, nous ne pouvons pas prolonger cette situation-là! D'ailleurs, je n'ai pas de texte, et c'est vous qui parlez la première.

CLORINDE.

Mais c'est qu'il y a ici un jeu de scène!

HECTOR.

Voyons le jeu de scène!

CLORINDE.

Vous sortez de derrière l'arbre, vous vous avancez vers moi sur la pointe du pied...

HECTOR.

J'avance sur la pointe du pied... très-bien!

CLORINDE.

Vous tournez tout autour du gazon où je suis assise, et vous ôtez cette rose de mes cheveux!...

HECTOR.

Très-bien! et cela vous réveille!

CLORINDE.

Oh! pas du tout!

HECTOR.

Ça ne vous réveille pas?

CLORINDE.

Mais non!

HECTOR.

Ah!... vous avez le sommeil dur!

CLORINDE.

Dame!...

HECTOR, regardant son rôle.

C'est curieux! Il n'y a rien de cela dans mon rôle!...

CLORINDE.

C'est une tradition!... voulez-vous essayer?

HECTOR.

Comment donc?... (A part.) Il le faut bien!... (Haut.) Nous disons que je m'avance comme ceci?...

CLORINDE, les yeux fermés comme si elle dormait.

Oui, à gauche, maintenant !

HECTOR.

Voilà !

CLORINDE.

Vous tournez autour de moi, en me regardant de très-près.

HECTOR, tournant autour du canapé.

De la sorte !...

CLORINDE.

Vous passez du côté où est la rose... vous la prenez !...

HECTOR, prenant la rose.

C'est fait ! (Il pirouette pour s'en aller.)

CLORINDE.

Et vous déposez un baiser à la place !...

HECTOR, la rose à la main.

Plaît-il ?

CLORINDE

Vous déposez un baiser à la place !

HECTOR.

J'ai bien entendu... vous voulez dire que je suis sur le point de déposer un baiser, quand vous réveillant tout à coup...

CLORINDE.

Mais du tout.

HECTOR.

Vous ne vous réveillez pas ?...

CLORINDE.

Mais non !...

HECTOR.

Sarpejeu ! vous avez le sommeil dur !...

CLORINDE.

Il paraît que Vénus était ainsi. Y sommes-nous?

HECTOR.

Oui, oui!... ce qui est vraiment curieux, c'est qu'il n'y a rien de tout cela dans mon rôle.

CLORINDE.

C'est une tradition...

HECTOR.

Ah! c'est une tradition. Alors il faut que j'embrasse absolument à l'endroit où était la rose!

CLORINDE.

Absolument!

HECTOR, montrant l'épaule de Clorinde.

Là?

CLORINDE.

Oui!

HECTOR.

C'est vif!

CLORINDE.

Comment?

HECTOR.

Moi, je crains cela! vous croyez que le public acceptera sans se fâcher?...

CLORINDE.

Je l'accepte bien, moi!...

HECTOR.

Ah! si l'on se permettait devant toute la cour... Enfin j'aimerais mieux la rose sur le front, par exemple... Embrasser le front... c'est gentil, ça...

CLORINDE.

Mais, pas du tout! il est écrit que c'est là... et pas ailleurs!..

HECTOR.

Mais je n'ai pas ça dans mon rôle !...

CLORINDE.

Mais c'est la tradition!

HECTOR, agacé, à part.

Hum! .. si j'avais su! enfin!... je prends donc la rose! c'est convenu... toujours sur la pointe du pied... et... (Il fait le geste de se pencher pour l'embrasser et s'arrête) je le ferai en scène!

CLORINDE.

Ah! la mauvaise répétition! enfin! soit, continuez!

HECTOR.

Comment, que je continue!... mais vous vous levez en sursaut! et...

CLORINDE.

Non! je ne bouge pas!

HECTOR.

Malpeste! vous avez le sommeil dur!

CLORINDE.

Veuillez donc recommencer! et je vous en prie dans l'intérêt de l'art. (Elle se replace.)

HECTOR, s'inclinant en souriant.

J'ai compris... (S'arrêtant après avoir fait comme s'il allait l'embrasser et restant penché sur elle.) Madame!

CLORINDE, ouvrant les yeux et le regardant.

Monsieur?

HECTOR.

Connaissez-vous l'histoire du petit garçon à qui l'on apprenait à lire et qui ne voulait pas dire A!...

CLORINDE, sans bouger.

Non... à quel propos?

HECTOR.

Pardon!... on lui demandait!... « Mais voyons, pourquoi ne veux-tu pas dire A?... — Parce que, répondit l'enfant, je n'aurai pas plus tôt dit A, qu'ils voudront me faire dire B. »

CLORINDE, se soulevant.

Eh bien! monsieur?

HECTOR.

Eh bien, madame, je suis un peu comme ce marmot, avec cette seule différence que moi, je ne veux pas dire B, qui est la première lettre du baiser, parce que je ne veux pas dire A... qui est la première lettre de l'amour!... et là-dessus, chère madame, laissons la tradition de côté, je vous prie, et serrons le texte de près!... serrons, serrons le texte!...

CLORINDE, se levant.

Non, monsieur, non... nous n'irons pas plus loin, car décidément vous n'entendez rien à l'art dramatique!

HECTOR.

Ah! c'est de l'art dramatique?

CLORINDE, prête à sortir, s'arrêtant.

Mais on n'accepte pas un rôle aussi charmant que le vôtre, quand on n'est pas capable de le jouer... (même jeu sur le seuil) et l'on ne risque pas de compromettre une pièce adorable...

HECTOR, allant près d'elle.

En refusant de compromettre une femme délicieuse?... (Il lui présente la rose.)

CLORINDE, prenant la rose avec dépit.

Petit fat! (Elle sort.)

HECTOR, seul.

Le fait est que si nous jouons comme ça nos scènes d'amour!... Enfin!... (Soufflant.) Et d'une!... à un autre maintenant!... (Il regarde son rôle.) « Adonis fatigué de sa chasse... » (S'arrêtant.) Oui, ce doit être de sa chasse. (Lisant assis, sur le fauteuil à gauche.) « Vient se dés-

altérer à une source qui est amoureuse de lui! » (Parlé.) Encore une qui est amoureuse de moi!... que de malheureuses, mon Dieu!... où est-elle cette source qui est amoureuse de moi?...

SCÈNE IX

HECTOR, GABRIELLE.

GABRIELLE, entrée par la gauche, costumée en source.

Ici!...

HECTOR.

Ah! c'est à vous, divine source, que je me désaltère?

GABRIELLE, de même.

Oui!

HECTOR.

Je ne vois pas comment, mais avec un peu d'étude!

GABRIELLE.

Oh! oui, nous trouverons!

HECTOR.

D'ailleurs ces yeux sont d'une limpidité!... ces lèvres d'une fraîcheur!... je comprends Adonis! Nous disons donc que je vous trouve en arrivant, source si pure?

GABRIELLE.

A droite... au milieu des roseaux.

HECTOR.

Très-bien! assise!...

GABRIELLE, doucement.

Comme vous voudrez!

HECTOR.

Assise!... c'est plus convenable! (Gabrielle s'assied sur le fauteuil

à gauche.) J'arrive donc brusquement, essoufflé, comme ceci!... (Il fait l'entrée en déclamant des vers.)

« Ah! la soif me dévore et dans ce frais bosquet... »
(Comme l'apercevant tout à coup.)
« Une source, ô bonheur! »

(Parlé.) Je me précipite!... (Il se penche sur elle et s'arrête court.) Est-ce que vous ne m'arrêtez pas?

GABRIELLE, languissamment.

Pourquoi?...

HECTOR.

Non... mais je vous demande si vous ne m'arrêtez pas?

GABRIELLE, de même.

Comme il vous plaira!

HECTOR.

C'est que naturellement j'ai soif, et si vous me laissez... D'ailleurs, il faut que vous m'arrêtiez.

GABRIELLE.

Comment, il faut que je vous arrête...

HECTOR.

C'est dans le texte.

GABRIELLE, regardant son rôle.

C'est dans le texte?...

HECTOR.

Certainement, puisqu'il y a là un couplet que je sais par cœur, et que je vous chante en m'accompagnant.

COUPLET, avec l'accompagnement des mains.

« — Accorde-moi, source limpide et claire,
Le droit charmant de me désaltérer... »

Et vous me répondez :

« — Ah! finissez-donc, monsieur, qu'allez-vous faire?
Finissez-donc, papa va me gronder,
Car je crois que vous m'embrassez!...
Finissez!... (*Bis.*)

— Ah! cette eau si calme et si pure,
Séduit par sa douce fraîcheur,
Repos, abri, léger murmure
Tout en ces lieux charme le cœur...

Et je reprends:

Source limpide et claire; etc.

GABRIELLE.

Mais qu'est-ce que vous chantez là?... *finissez, finissez!...* mais il n'y a rien de tout cela!

HECTOR.

Comment, il n'y a rien?

GABRIELLE, lui tendant son rôle.

Mais c'est coupé!... voyez!

HECTOR, regardant.

C'est coupé!... oui, c'est coupé, c'est fait pour moi! (A part.) Et elle me laisse chanter encore : *finissez, finissez!...* alors je me reprécipite, (il va prendre un tabouret; sans conviction) je me mets à genoux, n'est-ce pas? (Il se met à genoux devant elle sur le tabouret.)

GABRIELLE.

Je veux bien!

HECTOR, à part, l'imitant.

Elle veut bien!... (Haut.) Et me penchant vers vous, je... je... (embarrassé et restant en position) voilà!

GABRIELLE.

Eh bien?...

HECTOR.

Eh bien, mais voilà où je m'embrouille!... (La parcourant du regard.) Vous n'avez pas d'urne?...

GABRIELLE.

Je n'ai pas d'urne.

HECTOR.

Vous pourriez me donner à boire dans le creux de la main... ce serait assez gracieux.

GABRIELLE.

Je veux bien ! (Lui tendant la main.)

HECTOR, à part.

Elle veut bien. (Il fait le geste et se lève.) Eh bien, non, c'est ridicule... une source qui se respecte un peu ne doit pas se laisser boire comme ça, sans résistance.

GABRIELLE, montrant son rôle.

Puisque je vous aime.

HECTOR.

Ce n'est pas une raison, au contraire.

GABRIELLE.

Comment ?

HECTOR.

Mais oui... je ne sais... mais la situation qui me semblait piquante quand vous me disiez : Finissez... finissez !... si vous dites toujours : (l'imitant) *Oui... je veux bien... volontiers... comme il vous plaira...*

GABRIELLE.

Eh bien ?

HECTOR.

Eh bien, je n'ai plus soif !... et cela me rappelle, tenez, certaine épigramme que le poëte Clément Marot fit pour une de mes aïeules... une aimable dame qui voulait bien aussi celle-là... et avec qui toutes les permissions... ah ! mon Dieu, venaient... (la regardant) de source !... Voulez-vous que je vous dise cette épigramme ?

GABRIELLE.

Je veux bien !

HECTOR, à part, l'imitant.

Elle veut bien !... toujours !... (Haut.) La voici donc... à peu près...

Un doux *nenni*, avec un doux sourire,
A tant de grâce!... Il faut donc vous l'apprendre
Quant à ce *oui*, que vous venez de dire...
D'avoir trop dit, j'oserai vous reprendre...
Non qu'un baiser ne soit chose fort tendre!
Mais cependant, on veut qu'il vienne à point,
Et je voudrais qu'en me le laissant prendre
Vous me dissiez: « *Non!* » vous ne l'aurez point!

Et maintenant, voulez-vous que nous reprenions la scène et que...?

GABRIELLE, dépitée.

Non! (Elle fait la révérence et sort.)

HECTOR, seul.

Eh bien, au moins elle l'aura dit une fois!... ouf!... Et de deux!... Mais ce ne sont pas celles-là qui m'intéressent... Non! c'est l'autre, la troisième : Diane!... celle qui me trouve laid, affreux! et qui est cause que je joue! et qui me crispe! vous verrez qu'elle ne viendra pas répéter, celle-là! ce serait pourtant curieux avec l'adoration mutuelle que nous professons l'un pour l'autre!... mais elle ne viendra pas!... J'aurais tant envie de lui donner une leçon!...La voilà!... ah!

SCÈNE X

HECTOR, HENRIETTE.

HENRIETTE, entrant, roide, pincée, après être descendue en silence *.

Monsieur! je commence par vous déclarer que je suis ici contre mon gré.

HECTOR, à part.

Très-bien! portez armes! en joue feu! mais comme je vais te faire enrager, toi!

HENRIETTE.

Il a fallu toute l'insistance du baron, pour que je me décidasse

* Hector, Henriette.

à venir ici répéter avec vous. (Avec révérence.) Rien ne saurait m'être plus désagréable!...

HECTOR, sur le même ton, saluant.

Madame!... je vous en offre autant!

HENRIETTE, de même.

Maintenant, monsieur, commençons!

HECTOR.

Mais c'est déjà bien commencé, madame, et pour peu que cela continue sur ce ton-là!

HENRIETTE, lisant sèchement.

« Scène quatre! »

HECTOR, de même.

J'y suis! — Qu'est-ce que nous faisons à la scène quatre?

HENRIETTE, de même.

Mais vous avez des yeux pour lire, j'imagine.

HECTOR.

Oui, madame, d'autant que vous ne leur donnez aucune distraction! (A part.) Ah! je suis laid! attrape!... (Il lit.) « Adonis rencontre la farouche Diane... qui l'arrête... » Arrêtez-moi!

HENRIETTE.

Pardon, monsieur!... est-ce que vous pensez que je vais vous arrêter par la main?

HECTOR.

Je n'y tiens pas, madame!

HENRIETTE.

Alors! il me semble que nous pouvons être plus éloignés l'un de l'autre.

HECTOR.

Oh! madame, tant qu'il vous plaira! (Ils vont chacun à une extrémité de l'avant-scène.) Est-ce assez loin comme ça?

HENRIETTE.

Oui, monsieur! « Où courez-vous, bel Adonis? »

HECTOR, l'interrompant et frappant du pied.

Pardon!

HENRIETTE, parcourant son rôle.

Quoi?

HECTOR.

Je gèle... ici... est-ce que vous n'avez pas froid?

HENRIETTE.

Si! ce salon est glacé!...

HECTOR.

Il n'y a qu'à ranimer le feu!... (Il va à la cheminée.) Vous permettez?

HENRIETTE.

Est-ce fini?

HECTOR.

Je n'ai pas encore commencé... c'est fait...

HENRIETTE, prenant une chaise qu'elle place près du canapé.

C'est heureux. (Assise.) « Où courez-vous, bel Ad...? »

HECTOR.

Pardon! il y a quelque chose d'ouvert, par là!...

HENRIETTE.

C'est la porte!...

HECTOR, fermant la porte du fond en prenant la clef.

Oui, oui, c'est la porte. (Plaçant la clef sur la cheminée; il se rassied.) Voilà qui est fait.

HENRIETTE.

« Où courez-vous, bel Adonis? »

HECTOR.

Pardon.

HENRIETTE.

Encore?

HECTOR, assis sur le canapé, devant le feu, tisonnant.

Vous savez que vous m'aimez dans la pièce?

HENRIETTE*.

Pourquoi cette remarque?...

HECTOR.

C'est que si vous me dites : Où courez-vous, bel Adonis! sur ce ton-là... je prends mes jambes à mon cou et on ne me revoit plus!...

HENRIETTE.

Mais, monsieur.

HECTOR, railleur et gai.

Et notez bien que je dois m'arrêter séduit par le charme de votre voix : cette phrase-là ne saurait donc être dite avec trop de tendresse!... car c'est tout une déclaration... et le bel Adonis!... n'a de valeur que si vous le prononcez absolument comme s'il y avait : Je vous aime!

HENRIETTE.

Mais je trouve que vous allez bien plus loin que l'intention de l'auteur.

HECTOR.

Ah! que non!...

HENRIETTE.

D'ailleurs, je ne dirai jamais cela comme vous le désirez!

* Henriette, Hector.

HECTOR.

Alors c'est que vous ne jouez pas bien le rôle.

HENRIETTE.

Mais, monsieur...

HECTOR.

Mais, dame!

HENRIETTE, piquée.

J'essayerai!

HECTOR, à part.

Allons donc!... ah! tu me trouves laid! et je te déplais!... Je veux que tu me trouves adorable et que tu me le dises! petit monstre!... (Il vient s'asseoir près d'elle sur le canapé, et se place de manière à la gêner par son regard.)

HENRIETTE.

« Où courez-vous, bel... où courez-vous, bel Ad!... » (Elle le regarde.) Peuh!... où cour... je ne peux pas! (Elle se lève.)

HECTOR, railleur et taquin, gaiement.

Bah!... courage! Figurez-vous que ce n'est pas moi qui suis là, mais lui!

HENRIETTE.

Qui, lui?

HECTOR.

Celui à qui vous dites quelquefois des choses tendres!

HENRIETTE.

Mais je ne sais ce que vous voulez prétendre, monsieur, avec...

HECTOR.

Enfin, M. Pitois, voyons!... Prenons que c'est Pitois! ce pauvre Pitois... vous lui dites bien de loin en loin...

HENRIETTE.

Mais jamais!...

HECTOR.

Jamais!... alors si ce n'est pas Pitois!... l'autre!

HENRIETTE.

Quel autre?

HECTOR.

Que sais-je, moi? il y en a toujours un autre... surtout dans ce cas-là!

HENRIETTE.

Mais je vous dis que non, monsieur, et cette impertinence...

HECTOR, se levant.

Ah! pardon, madame, je me serais cru plus impertinent cent fois, à supposer que personne ne se fût mis en peine... de vous arracher de ces jolies phrases!

HENRIETTE, après un silence *.

Ah! vous avez de l'esprit quand vous voulez.

HECTOR.

Même sans le vouloir! (A part.) Elle n'aime personne!... ah! c'est curieux!.... ah! c'est très-curieux!

HENRIETTE.

Nous en étions...?

HECTOR, la regardant.

Nous en étions au bel Adonis.

HENRIETTE, vivement.

Que vous voulez plus tendre?

HECTOR.

Ah! je crois bien!...

HENRIETTE, tendrement.

« Où courez-vous?... »

* Hector, Henriette.

HECTOR.

Très-bien, mais il faut me regarder en parlant.

HENRIETTE.

Vous regarder aussi?

HECTOR.

Ah! certainement! un regard aussi amoureux que la parole est tendre... et qui signifie clairement : Dieu que cet Adonis est donc beau!

HENRIETTE, embarrassée.

Ah! pour cela!... vous êtes trop exigeant!

HECTOR, gaiement.

C'est forcé! comment vous résisterai-je, si vous ne me provoquez pas un peu?

HENRIETTE.

Oui, elle est très-ridicule, cette Diane!... enfin.

HECTOR, à part.

Tu me regarderas avec amour, ou tu me diras pourquoi!

HENRIETTE.

Est-ce moi?... Est-ce moi?... (Elle essaye de le regarder tendrement et s'arrête à demi-voix.) Non! je ne sais pas vous regarder comme cela!

HECTOR.

Oh! c'est pourtant si simple!... supposons que je sois à votre place, et que je vous dise :

Où courez-vous, chaste beauté?
Est-ce moi qui vous mets en faits?

(Il la regarde amoureusement.) Voyez le regard... voyez-vous le regard?...

HENRIETTE, un peu troublée du regard.

Oui, oui! je vois le regard! (Elle l'évite et passe à droite.)

HECTOR, à part, demeurant en place.

Par exemple!... elle a de jolis yeux!...

HENRIETTE.

Chut!

HECTOR, prêtant l'oreille.

Des gouttes d'eau!... tiens, il dégèle!... c'est le dégel!

HENRIETTE.

C'est donc cela que je sens des frissons! (Elle s'assied sur le canapé.)

HECTOR, vivement.

Si je fermais le paravent?

HENRIETTE.

Fermez!

HECTOR, après avoir fermé le paravent

Là! voilà un bon petit coin...

HENRIETTE.

Oui, on est bien ici!...

HECTOR, revenant à elle avec empressement.

Nous disons donc que vous m'adorez!... c'est convenu?... Qui vous fait sourire?

HENRIETTE.

Rien!

HECTOR.

Si! je veux savoir ce qui vous fait sourire!

HENRIETTE.

La pensée que nous disons-là des choses dont nous ne croyons pas un mot.

HECTOR, la regardant.

Qu'importe!... ce n'est pas désagréable!

* Henriette, Hector.

HENRIETTE, baissant les yeux en souriant.

Non, mais c'est effronté!

HECTOR.

Bah! une déesse! (A part.) Elle a aussi un joli sourire.

HENRIETTE.

Enfin, voyons, on ne court pas ainsi après un homme, même après Adonis!...

HECTOR.

Pourquoi non, s'il a bonne mine? suis-je laid, ridicule et déplaisant à voir?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela!

HECTOR, bas.

Ah! elle ne le dit plus! (Haut.) Ou bien ai-je l'air d'un homme de rien et d'un sot?

HENRIETTE.

Oh! je ne dis pas cela!

HECTOR, bas.

Ah! elle ne le dit plus! (Haut.) Mais alors, qu'est-ce que vous dites, ô Diane? (Il se penche sur elle et la regarde de très-près.)

HENRIETTE, rêveuse et laissant tomber son rôle, ce qui la réveille.

Rien!

HECTOR, ramassant le rôle qu'il lui tend.

Pardon!... (A part.) Et une jolie oreille!...

HENRIETTE.

Chut!

HECTOR.

Non, c'est le dégel! (Assis très-près d'elle.) Nous disons donc qu'on peut m'aimer!

HENRIETTE, souriant.

Dans la pièce!

HECTOR, insistant.

Ailleurs aussi !...

HENRIETTE, de même.

Je n'en sais rien !

HECTOR.

Continuons, je vous prie.

HENRIETTE, avec tendresse, déclamant.

Hélas ! dans ces forêts, frais et discrets abris,
C'est vous seul que je cherche et vous seul que j'évite...
Tu fuis!...

Est-ce cela?...

HECTOR, qui la regarde des pieds à la tête, tandis qu'elle parle, se réveillant à son tour.

Hein !...

HENRIETTE.

J'ai dit... Est-ce cela ?

HECTOR.

Je n'en sais rien ! je n'en sais rien !... moi je me figurais ici quelque chose d'assez gentil !

HENRIETTE.

Quoi donc ?

HECTOR, la faisant lever.

Tenez !... voici ce que je vous demande... Tu fuis !... regarde-moi !... comprenez-vous ? (Il la prend amoureusement par la main et l'attire vers lui, en la forçant à tourner la tête.)

HENRIETTE, émue.

Oui, oui, je comprends... (Elle cherche à se dégager.)

HECTOR.

Qu'avez-vous ?...

HENRIETTE.

Rien! rien! la tête... c'est le feu, je crois! (Elle se dégage, se lève et descend à l'avant-scène.)

HECTOR, comme elle, grisé.

Oui, oui, le feu et puis l'action, la chaleur!... le... ça grise! ça grise! (Il la suit et ne la quitte plus.)

HENRIETTE.

Vous jouez avec un entrain!...

HECTOR.

Un débutant!...

HENRIETTE.

Cela promet! (Tressaillant.) Quelqu'un!

HECTOR, vivement, tournant derrière elle, et la reprenant de l'autre côté.

Non! le dégel! toujours!... continuons.

HENRIETTE.

Tu pars!... regarde-moi... (S'arrêtant.) Je ne sais plus où j'en suis!... si nous nous arrêtions?

HECTOR, vivement*.

Oh! non! non! non! ne nous refroidissons pas!

HENRIETTE.

Regarde... Qu'est-ce qu'il y a après?...

HECTOR.

Oh! après!... ébloui, fasciné, je m'écrie : « Ciel! quel trouble nouveau!... » Mais voilà ce qui est ridicule, par exemple!

HENRIETTE.

Quoi?

HECTOR.

Ah! le texte du baron!... Est-ce que l'amour parle ainsi?... on voit bien qu'il ne sait pas ce que c'est, le baron!

* Hector, Henriette.

HENRIETTE.

Et vous?

HECTOR, avec une chaleur croissante.

Moi?... ah! je suis mieux placé que lui pour le savoir... Il oublie, lui... moi, je devine! je devine très-bien même, et il ne me viendrait jamais à l'esprit de vous exprimer ma passion avec cette poésie de confiseur!

HENRIETTE.

Et que diriez-vous donc?

HECTOR.

Ah! ce que je dirais?... tout ce qui me viendrait à l'esprit... sans ordre... au hasard... comme un fou... Je vous dirais : Tout à l'heure encore, vous m'étiez indifférente... presque odieuse... et maintenant...

HENRIETTE, émue.

Mais tout cela n'est pas dans la scène.

HECTOR.

Je la refais, la scène...

HENRIETTE.

Mais...

HECTOR.

Oh! ne m'arrêtez pas... je suis lancé... l'inspiration me vient... le feu sacré s'éveille... je trouve... je sens... j'improvise...

COUPLET.
Air *d'Azémia*.

En faisant ce texte si doux,
Mon cœur bat et s'agite,
En le repétant, près de vous,
Il bat encor plus vite,
Divin tourment et doux émoi!
Je tremble et je ne sais pourquoi,
Je tremble, (*bis.*)
Et je ne sais pourquoi?
Le secret de ce trouble est ême
Comment le trouver de moi-même
Ah! si je l'osais! (*bis.*)

Si je l'osais, à vos genoux,
Je l'apprendrais bien avec vous. (*Bis.*)

II

Le printemps succède en vainqueur
A l'hiver de mon âme
La neige qui couvrait mon cœur
Fond à sa douce flamme,
Divin tourment et doux émoi !
Je brûle et je ne sais pourquoi, (*bis.*)
Je brûle !
Je brûle !
Et je ne sais pourquoi !
Le secret de ce trouble extrême,
Comment le trouver de moi-même ?
Ah ! si je l'osais... (*bis.*)
Si je l'osais, à vos genoux,
Je l'apprendrais mieux avec vous.

HENRIETTE, très-troublée.

Mais tout cela n'est pas dans la scène !... (Elle recule.)

HECTOR, la poursuivant.

Je la refais, la scène...

HENRIETTE.

Mais mon Dieu !... où allons-nous ?...

HECTOR, avec tendresse, et à demi-voix.

A l'amour !

HENRIETTE, reculant devant lui, un peu effrayée, et à demi-voix aussi.

Mais enfin ! Est-ce *Adonis* qui parle ? Est-ce vous ?

HECTOR, les bras ouverts, marchant toujours vers elle.

C'est Adonis qui parle ! et c'est moi qui le souffle !

HENRIETTE.

Mais alors, je ne veux pas !

HECTOR.

Et moi je veux !

HENRIETTE.

Mais je vous ordonne de me laisser !

HECTOR.

Oh ! la bouche me dit : Va-t'en !... mais le regard me dit : Reste !... Et voilà bien ce que je demande ! et je...

HENRIETTE, l'arrêtant.

Chut !

HECTOR.

Non, c'est le dégel !

HENRIETTE.

Taisez-vous !

PITOIS, dehors.

Madame Pitois ! (Il frappe à la porte.)

HENRIETTE, effrayée.

Mon mari !...

HECTOR.

Oh !

PITOIS, ébranlant la porte.

Ouvrez donc !

HENRIETTE, bas.

Ouvrez !... ouvrez...

HECTOR, bas.

La clef ! la clef !

HENRIETTE.

Vous l'avez !

HECTOR, effaré, se fouillant et perdant la tête.

L'ai-je ? où l'ai-je ?... Je ne sais plus !...

PITOIS, dehors.

Mordieu ! vous êtes avec quelqu'un, madame, je le sais ; ouvrirez-vous ? (Il frappe plus fort.)

HECTOR, cherchant la clef sur le canapé.

Mordieu ! mais je ne te crains pas, toi !

HENRIETTE.

Et moi ! s'il vous trouve, je suis perdue !

HECTOR, courant partout comme un fou.

C'est vrai ! vous êtes perdue... elle est perdue... et la clef aussi !... la clef est perdue !...

PITOIS.

Ouvrez !... ou j'enfonce !... (Il frappe à la porte.)

HECTOR, apercevant la fenêtre.

Ah ! bien ! enfonce ! Tu ne me trouveras pas ! (Il court à la fenêtre qu'il ouvre.)

HENRIETTE, effrayée.

La fenêtre !

HECTOR.

Dix pieds de haut ! une bagatelle !

HENRIETTE, avec amour.

Ah ! prenez garde ! (Pitois continue à frapper.)

HECTOR, enjambant la fenêtre et lui envoyant des baisers ; Pitois pousse la porte qui commence à céder.

Merci... merci... (Gaiement.) Voilà ce que c'est que de n'avoir pas encore l'habitude de ces choses-là !... mais je m'y ferai ! Oh ! je m'y ferai... (Il saute ; Henriette pousse un cri et tombe assise ; la porte du fond s'ouvre violemment.)

SCÈNE XI

HENRIETTE, PITOIS, CLORINDE, GABRIELLE.

PITOIS, il entre en costume d'Actéon, avec deux grands bois de cerf sur la tête.

Madame !... monsieur !... (Il se retourne et cherche.) Monsieur !... il est inutile de vous cacher derrière ce paravent, sortez... sortez... (Derrière le paravent.) Eh bien, où est-il ?

HENRIETTE, assise, se remettant.

Qui ?

PITOIS.

M. de Bassompierre, madame, qui était enfermé ici avec vous ?

HENRIETTE.

Avec moi ? qui vous a conté cette belle histoire ? (Elle se lève.)

PITOIS, montrant Clorinde et Gabrielle.

Ces dames ! qui sont venues me prévenir !

HENRIETTE.

Merci ! (Les saluant.) Chères bonnes ! mais j'étais seule, vous le voyez !

CLORINDE.

J'en suis sûre, chère amie ; mais pourquoi ce soin de vous enfermer ?

PITOIS.

Oui.

HENRIETTE.

Pour mieux étudier mon rôle !

GABRIELLE.

Et pourquoi ne pas ouvrir tout de suite ?

PITOIS.

Oui.

HENRIETTE, impatientée.

Parce que je m'étais assoupie !

PITOIS, descendant.

Et pourquoi ?...

HENRIETTE, vivement.

Ah ! vous m'impatientez ! Puisque M. de Bassompierre était avec moi, trouvez-le ! car il n'est pas sorti par la cheminée, j'imagine ?

CLORINDE, montrant la fenêtre ouverte.

Mais il est peut-être bien sorti par la fenêtre? (Mouvement d'Henriette.)

PITOIS.

Certainement! Il a sauté par là! c'est évident!

SCENE XII

Les Mêmes, HECTOR.

HECTOR, entrant tout droit.

C'est ce que je dis! c'est évident! nous sommes prêts!... commençons!... Quand commencera-t-on? pourquoi ne commence-t-on pas?

PITOIS.

C'est lui!

HECTOR.

Eh bien, oui, c'est moi! puisque je vous cherche partout! (Se retournant vers lui, et regardant ses bois de cerf.) Oh! sarpejeu!... ça vous va bien, ça!

PITOIS, bégayant de colère.

Monsieur le marquis, vous étiez ici à mon arrivée!...

HECTOR, l'imitant.

Plaît-il?

PITOIS.

Et vous avez sauté par cette fenêtre!...

HECTOR.

J'ai sauté par la fenêtre! Tiens, cette idée.

PITOIS.

Et la preuve...

CLORINDE, vivement.

La preuve... c'est que les pieds de monsieur doivent être marqués en bas sur la neige !

HENRIETTE.

Oh !

PITOIS.

J'y cours... (Il s'élance vers la fenêtre.)

HECTOR, tranquillement.

Oh ! c'est inutile, allez, ne regardez pas !... il n'y a plus de neige... tout est dégelé !

PITOIS, au fond.

Rien !

HENRIETTE.

Et pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, monsieur, je vous prie, en qualité de capitaine de la vénerie, de vouloir bien donner gain de cause à monsieur dans le procès qui l'amène; afin que rien ne le retienne plus près de nous !

PITOIS, descendu *.

Ah ! ah ! du moment que vous l'éloignez vous-même, chère amie, ah ! du moment qu'elle l'éloigne ! c'est entendu, monsieur le marquis, votre cause est jugée ! vous avez raison !

HECTOR, vivement.

Je gagne mon procès ?

PITOIS.

Sur tous les points, et je ferai condamner l'adversaire aux dépens !...

HECTOR, lui serrant la main.

Merci ! vous êtes bien bon. (A Gabrielle.) Ah ! il est bien bon !...

GABRIELLE, à demi-voix.

Ah ! vous avez du bonheur !

* Henriette, Pitois, Clorinde, Gabrielle, Hector.

HECTOR, souriant.

Le dégel !...

PERRINE, dehors et BRABANÇON.

Monsieur le marquis ! monsieur le marquis !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PERRINE, BRABANÇON, l'une en Hamadryade, l'autre en Faune.

PERRINE, une bourse à la main.

Votre argent qui arrive !

HECTOR.

Très-bien ! le dégel !

BRABANÇON, de même, agitant un papier.

Et une lettre d'audience pour le ministre !

HECTOR.

Le dégel ! toujours ! (A lui-même.) L'argent pour faire figure, l'audience pour avoir charge à la cour, et... (A Henriette.) Je reste pour gagner mon procès tout à fait !

HENRIETTE.

Chut !...

SCÈNE XIV

HENRIETTE, HECTOR, GABRIELLE, CLORINDE, LE BARON.

LE BARON, en Vulcain.

Alerte, alerte ! le roi fait demander si nous sommes prêts à commencer !

HECTOR.

Tout prêts !

LA BARONNE, en furie.

Mais ma fille, mais le sanglier?

INGÉNUE, dehors.

Maman! papa!

LE BARON.

Ces cris!

LA BARONNE.

C'est elle!

SCÈNE XV

LES MÊMES, INGÉNUE.

INGÉNUE, effarée, en Galathée.

Maman! papa! Ah! maman, ah! papa!

LA BARONNE.

Eh bien, quoi donc?... quoi donc?...

INGÉNUE.

Le sanglier a voulu m'enlever!

LA BARONNE.

Le sanglier?

HECTOR.

Ah! Capdeviel!

INGÉNUE.

Oui, il m'emportait; mais, en traversant la cour, les chiens l'on vu avec sa peau de bête! ils se sont mis à aboyer et à courir après lui... il m'a laissée, il s'est sauvé et...

CAPDEVIEL, dehors.

A moi!

INGÉNUE.

L'entendez-vous?

CAPDEVIEL, accourant.

Aux secours!... aux chiens! aux chiens!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CAPDEVIEL, LES PAGES.

Il arrive en courant, son costume de sanglier en loques, haut-de-chausses déchiqueté, la moitié de la hure sur la tête avec une oreille arrachée ; les pages entrent derrière lui en riant.

CAPDEVIEL.

Sauvez-moi de ces bêtes féroces !...

TOUS.

Ah ! mon Dieu !...

CAPDEVIEL, sautant à la vue du baron.

Ah !... ah !... c'est un homme... Est-ce un homme ?

HECTOR.

Oui, c'est un homme.

CAPDEVIEL.

Ah ! je suis mort ! (Il tombe sur le fauteuil et pousse un cri de douleur.) Oh ! oh !

LA BARONNE, agitant ses serpents avec fureur.

Ah ! c'est vous qui enlevez ma fille, scélérat !

LE BARON, levant son marteau.

Qu'on m'arrête ce gaillard-là qui enlève les demoiselles !...

HECTOR.

Allons, monsieur le baron, un peu de pitié ! Il ne recommencera pas, allez !

CAPDEVIEL.

Eh ! non !

HECTOR, l'imitant.

Eh ! non ! c'est assez de bonnes fortunes pour une fois !

CAPDEVIEL.

Eh ! oui !...

HECTOR.

CAPDEVIEL, se levant.

Oh!... oh!... la, la!...

HECTOR, le couvrant de son chapeau.

Veux-tu bien te cacher!... devant les dames. (On entend le tambour battre aux champs. Les portes du fond s'ouvrent toutes grandes et laissent voir tous les acteurs en costumes, les pages, les gardes, etc.)

HECTOR.

Le roi!...

SCÈNE XVII

Les Mêmes, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Oui, oui! voici le roi qui arrive! En scène!... en scène!...

LE BARON, ému, allant de l'un à l'autre.

Mes amis!... mes amis!... Je vous en supplie... de la chaleur! de l'esprit! nous allons jouer ma pièce devant le roi!

HECTOR.

Et devant les dames!

PERRINE.

Tiens! cela vous touche donc maintenant!

HECTOR.

Énormément!

GABRIELLE.

Depuis?

HECTOR.

Depuis le dégel! — Vertudieu! le sang des Bassompierre, figé dans mes veines, tressaille! tressaille!... je me sens une audace... Ah! je vous réponds que je jouerai bien ma scène avec madame! (Il montre Henriette.)

PITOIS.

Sans l'avoir répétée?

HECTOR.

Nous la répéterons demain!... et après-demain!... on ne saurait jamais assez se perfectionner dans son art!

CLORINDE, à demi-voix.

Et le serment d'Annibal?

HECTOR.

Eh bien, c'est à vous que je le ferai!... à d'autres! (A part.) Et ça ne m'engagera pas davantage.

HENRIETTE, à demi-voix pour lui seul.

Et le talisman?

HECTOR, de même.

Au feu! et nous le remplacerons par une seule tresse... blonde!

HENRIETTE.

Chut!... (Elle remonte)

HECTOR.

Ce sera toujours un commencement!... (A part.) Allons!... allons!... Grand-papa radotait un peu... Il faut toujours en passer par où elles veulent.

COUPLET.

Air *d'Azémia*.

Mon mépris du sexe vainqueur
A son courroux m'expose.
Vous qui savez toucher mon cœur,
Messieurs, plaidez ma cause;
Vous me voyez glacé d'effroi
Et l'auteur tremble autant que moi.
Il tremble, je tremble, et vous savez pourquoi!
Mais ce froid qui glace nos âmes
Peut cesser, grâce à vous, mesdames;
Ah! si vous vouliez, (*bis*)
Un seul rayon de vos beaux yeux
Saurait nous réchauffer tous deux,
Oui, vos beaux yeux,
Peuvent nous réchauffer tous deux.

CHŒUR, avec tambour qui bat aux champs.

En scène, (*ter*) déjà nos cœurs battent d'effroi!
En scène, (*ter*) voici le roi! (*Ter.*)

FIN

Imprimerie L. TOINON et Ce, à Saint-Germain.

DON QUICHOTTE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 25 juin 1864.

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes de mouche, comédie en trois actes, en prose.
Nos Intimes, comédie en quatre actes, en prose.
Les Ganaches, comédie en quatre actes, en prose.
Les Diables noirs, drame en quatre actes, en prose.
Piccolino, comédie en trois actes, en prose.
La Perle noire, comédie en trois actes, en prose.
M. Garat, comédie en deux actes, en prose.
Les Gens nerveux, comédie en trois actes, en prose.
La Papillonne, comédie en trois actes, en prose.
Les Prés Saint-Gervais, comédie en deux actes, en prose.
L'Écureuil, comédie en un acte, en prose.
La Taverne, comédie en trois actes, en vers.
Les Premières armes de Figaro, comédie en trois actes, en prose.
Bataille d'amour, opéra-comique en trois actes.
Le Dégel, comédie en trois actes, en prose.
Les Femmes fortes, comédie en trois actes, en prose.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18.

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

(2)

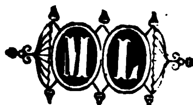
DON QUICHOTTE

PIÈCE EN TROIS ACTES

EN HUIT TABLEAUX

PAR

VICTORIEN SARDOU



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

PERSONNAGES

DON QUICHOTTE.	MM.	LESUEUR.
SANCHO PANÇA.		PRADEAU.
CARDENIO.		BERTON.
DON FERNAND.		DESHAYES NERTANN.
BASILE.		LANDROL.
CARRASCO.		MENEHAND.
DON ANTONIO.		DALBERT.
LE CORRÉGIDOR.		GODFRIN.
GIL ORTIZ.		BLAISOT.
UN LICENCIÉ.		DERVAL.
GINÈS.		LEFORT.
VINCENT.		FRANCÈS.
NUNEZ.		VICTORIN.
UN COLPORTEUR.		FRANCISQUE.
UN ALCADE.		BLONDEL.
UN LICENCIÉ.		WIDMER.
UN TORÉADOR.		DAMOUREY.
UN ÉTUDIANT.		ULRIC.
PREMIER COMÉDIEN.		BORDIER.
DEUXIÈME COMÉDIEN.		LEFORT.
TROISIÈME COMÉDIEN.		ALFRED.
PREMIER GALÉRIEN.		WIDMER.
DEUXIÈME GALÉRIEN.		ULRIC.
MARITORNE.	Mmes	CHÉRI LESUEUR.
CHIQUITA.		MÉLANIE.
DOROTHÉE.		FROMENTIN.
JUANITA		CÉLINE MONTALAND.
LUSCINDE.		BLANCHE PIERSON.
SANCHICA.		CÉLINE CHAUMONT.
DAME ORTIZ.		GEORGINA.
LÉONA.		DIEUDONNÉ.
QUITTERIE		DESJARDINS.
PIQUILLA.		DUBREUIL.
JUANA.		DERMONT.
UNE COMÉDIENNE.		CLÉMENCE.
AUTRE COMÉDIENNE.		DIEUDONNÉ.

Ballet par douze danseuses italiennes et douze enfants de la classe de M. Monnet.

S'adresser pour toute la musique à M. Couder, chef d'orchestre du théâtre du Gymnase, et pour la mise en scène exacte et détaillée à M. Hérold, régisseur.

DON QUICHOTTE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La maison de don Quichotte. — Grand dressoir qui occupe la plus grande partie du fond, et qui est tout chargé de faïences, de verreries, etc. — A gauche, premier plan, fenêtre sur la rue. — Pan coupé du même côté ; porte d'entrée. — Au premier plan, à droite, porte de la bibliothèque recouverte de la tenture, au lever du rideau. — Pan coupé ; porte de la chambre à coucher de don Quichotte. — Bahuts, crédences, tables, fauteuils, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

BASILE, CHIQUITA.

BASILE, monté sur un escabeau et achevant de recouvrir, avec l'étoffe de la tenture, la porte de la bibliothèque qui est murée.

Là!... voilà qui va bien, et dans trois minutes, dame Chiquita, je mets le plus habile au défi de reconnaître qu'il y avait là une porte.

CHIQUITA.

Enfin! Je ne la verrai donc plus la damnée bibliothèque.

BASILE.

J'achève en trois coups de marteau...

CHIQUITA.

Allez! allez, seigneur barbier; ce que vous faites-là vous vaudra des indulgences dans le ciel!...

BASILE, clouant.

Que cela me mérite d'abord vos bonnes grâces sur la terre, dame gouvernante, et aussi la reconnaissance de la demoiselle Quitterie, nièce du seigneur don Quichotte, et je serai le plus heureux des barbiers... comme je suis en ce moment le plus adroit des tapissiers... (Il se frappe sur les doigts.) Ah!...

CHIQUITA.

Prenez garde!... voici mon maître!...

BASILE, regardant par dessus l'épaule.

Non!... c'est un étranger... (Il continue.)

SCÈNE II

LES MÊMES, CARRASCO.

CARRASCO, sur le seuil.

Pardon!... le seigneur don Quichotte est-il céans?

CHIQUITA, tenant toujours la boîte à clous pour Basile.

Le seigneur don Quichotte!... Ah! Dieu sait où il est en ce moment!... dans la lune peut-être!

CARRASCO, entrant.

Dans la lune?

CHIQUITA.

Pour le moins!... Il est sorti à l'heure de la sieste, avec l'un de ses damnés bouquins, et quand une fois il est dans ses lectures...

CARRASCO, se débarrassant de son manteau.

Je l'attendrai donc avec votre agrément, dame Chiquita.

CHIQUITA, se retournant surprise.

Vous savez mon nom?... (Même jeu de Basile.)

CARRASCO.

Se peut-il que huit ans d'absence m'aient changé au point de n'être plus reconnaissable?...

CHIQUITA.

Eh! mon Dieu, attendez!...

BASILE.

Ce serait?...

CHIQUITA.

Samson...

BASILE.

Carrasco!...

CARRASCO.

Eh! oui, Samson Carrasco! qui revient de l'université de Salamanque!

CHIQUITA, l'embrassant.

Ah! le cher enfant!

BASILE, lui serrant la main.

L'excellent ami!

CHIQUITA.

A-t-il grandi!

CARRASCO.

Dame, huit ans de théologie et de droit canon!...

BASILE.

Et bachelier pour le moins?...

CARRASCO.

En attendant mes licences!... Mais ne parlons pas de moi et venons à mon excellent parrain, le seigneur don Quichotte, à qui

j'apporte l'étrenne de mon grade... et que je vais retrouver, j'espère, aussi gaillard qu'à mon départ!...

CHIQUITA, soupirant.

Ah! voilà!...

BASILE, se grattant l'oreille.

Voilà... oui!

CARRASCO, vivement.

Quoi donc?... ces figures!... lui serait-il arrivé...?

CHIQUITA.

Oh! rien!... rien!...

CARRASCO.

Alors... sa santé?...

BASILE.

Toujours vert!... et sec!...

CARRASCO.

Mais pour peu que l'esprit se comporte aussi bien que le corps!...

BASILE.

Oui, mais voilà où ça se gâte!

CARRASCO.

Quoi! la tête! (Vivement et inquiet.) Il aurait perdu la raison?...

BASILE.

Perdu... pas tout à fait... mais il y a une fuite...

CARRASCO.

Quoi, cet homme excellent, généreux, charitable; la probité, l'honneur même!...

BASILE, l'arrêtant.

Mon Dieu!... ce sont toujours les mêmes vertus: seulement... avec des casques sur la tête!... et des plumets hauts comme cela!

CARRASCO.

Je ne comprends pas!

BASILE.

Je vais me faire comprendre!... Les symptômes de cette étrange maladie remontent bien à deux ans environ. Le seigneur don Quichotte se trouva atteint d'une pleurésie dont je me rendis maître par des saignées abondantes, mais je le condamnai à garder la chambre... et de là tous ses malheurs; car, pour se distraire, il envoya dame Chiquita lui quérir au grenier une vingtaine de bouquins rongés par les rats et qu'il n'avait ouverts de sa vie!... Et quels livres! Dieu les bénisse!... des romans de chevalerie, dont la lecture mit d'abord le seigneur don Quichotte au point que les ayant lus; il n'eut rien de plus pressé que de s'en procurer de semblables!

CARRASCO, surpris.

Se peut-il?

BASILE.

Tournez les yeux de ce côté, sire bachelier!... Cette porte que vous voyez, ou plutôt que vous ne voyez plus, est celle d'une bibliothèque que nous venons de murer, dame Chiquita et moi, et qui ne contient pas moins de quatre mille sept cent soixante-douze volumes!...

CARRASCO.

Miséricorde!

BASILE.

Tous romans de même farine dont il fait sa lecture assidue. A force de se bourrer de cette nourriture malsaine, l'imagination du seigneur don Quichotte s'est si bien remplie de tout ce qu'il lisait : enchantements, querelles, défis, batailles, galanteries, amours, princesses, géants... et fariboles de toutes sortes, que ces créations chimériques sont devenues pour lui autant de réalités, et qu'il n'y a pas aujourd'hui, pour lui, histoire plus certaine que celle de tout ce monde là!

CARRASCO.

Misère de moi : tant de folie!...

BASILE.

Et voilà ce qui nous a décidés à mettre hors sa portée ces livres maudits qui entretiennent tout le mal.

CARRASCO.

Et l'explication que vous comptez donner de cette disparition subite...?

BASILE.

Bah!... la première venue. L'agrément avec lui, c'est qu'en fait de raisons il n'y a jamais à craindre que de lui en donner de trop naturelles. (On entend un bruit de voix dehors.)

CARRASCO.

Est-ce lui?

CHIQUITA.

Non! c'est encore ce maudit Pança qui veut forcer la porte malgré ma défense et qui se dispute avec les filles de basse-cour.

CARRASCO.

Sancho Pança... le paysan, votre voisin?

CHIQUITA.

Oui! oui! encore un, celui-là!... Depuis trois jours, mon seigneur don Quichotte et lui se concertent en secret, et il y a là-dessous quelque manigance... Mais attends, va!... j'y vais!... moi!... le plus souvent que tu entreras!... païen!... (Elle sort rapidement.)

SCÈNE III

BASILE, CARRASCO.

CARRASCO.

Qu'a-t-elle à craindre de ce bonhomme?... Plût au ciel que nous n'eussions à redouter que lui!... Mais je voudrais ramener mon excellent parrain à des idées plus sages; puis-je compter sur vous?

BASILE.

Vive Dieu! seigneur bachelier; rasoir, lancette, rapière et langue!... Toutes mes armes sont à votre service! Mais si vous avez besoin de mon aide, j'ai terriblement besoin de la vôtre!...

CARRASCO.

Pour?...

BASILE.

Le motif le plus honorable du monde!... Il faut que vous m'aidiez à obtenir la main de celle que j'aime, et qui n'est autre que la toute belle et adorable Quitterie, nièce du seigneur don Quichotte, votre parrain...

CARRASCO.

Mais vous n'êtes pas noble!

BASILE.

Bah! autant qu'elle!... Les Basile sont de *vieux chrétiens*, et je ne jurerais pas que nous ne descendons pas un peu de ce Basile qui fut empereur de Constantinople... il y a longtemps!

CARRASCO.

Cela m'étonnerait!...

BASILE.

Et moi donc!... mais chose bien autrement grave, j'ai un rival!

CARRASCO.

Dangereux?

BASILE.

Formidable... Le seigneur Gamache!... le plus riche habitant du pays.

CARRASCO.

Ah!

BASILE.

Aussi le père de Quitterie est tout engamaché! et m'a très-gentiment invité à ne plus mettre le pied chez lui...

CARRASCO.

Mais si Quitterie vous aime... que craignez-vous?

BASILE.

Eh! je la connais, Quitterie!... charmante Quitterie!... douce, tendre, mignonne Quitterie!... mais coquette!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, QUITTERIE.

On aperçoit sur le seuil de la porte Gamache vêtu magnifiquement, un valet porte un parasol derrière lui; Gamache tient un éventail et fait politesse à Quitterie.

BASILE.

Là, que vous disais-je?... ne voilà-t-il pas le seigneur Gamache qui lui fait mille politesses sur le pas de la porte?

QUITTERIE, prenant congé de Gamache.

Mille grâces, voisin! (Gamache lui baise la main.)

BASILE, préparant ses rasoirs.

C'est cela!... aux embrassades, maintenant! (Gamache disparait.)

QUITTERIE, descendant en fredonnant.

Rosa fresca! Rosa fresca!...

(Elle aperçoit Carrasco.)

Eh! c'est mon cousin Samson!... (Elle lui saute au cou.)

CARRASCO, de même.

Êtes-vous aussi jaloux de celui-là, ami Basile?... (Basile sans répondre, repasse ses rasoirs avec frénésie.)

QUITTERIE, se retournant pour regarder Basile en riant.

Jaloux?... Ah! bien, si vous l'écoutez...

BASILE.

Ne faudrait-il pas voir de sang-froid ce que j'ai vu?...

QUITTERIE.

Et qu'avez-vous vu?...

BASILE, de même agitant son rasoir.

Tenez! señorita!... vous serez cause que quelque jour, de ma propre main!...

QUITTERIE.

Fi! le vilain!

BASILE, fermant le rasoir et le mettant dans sa poche.

Je le ferai!

CARRASCO.

Allons! allons!... vous êtes deux enfants!... qui vous disputez là sans raison! — L'ami Basile, chère petite, m'a dit son espoir!... il vous aime!...

BASILE.

Hélas!...

CARRASCO.

Et vous l'aimez?

QUITTERIE.

C'est un bruit qu'il fait courir!...

BASILE.

Là!... vous voyez!...

CARRASCO.

Silence! (A Quitterie.) Le seigneur Gamache vous poursuit toujours de ses galanteries?

QUITTERIE.

Plus que jamais!... il vient de demander ma main à mon père!...

CARRASCO.

Qui a répondu?...

QUITTERIE.

Oui!

BASILE, saisi.

Ah!...

CARRASCO.

Et vous avez dit vous-même...?

QUITTERIE.

Non!...

BASILE.

Ah!... Quitterie!... Quitterie!... Quit... te... rie... (Il court se mettre à ses genoux et saisit sa main qu'il couvre de baisers.)

SCÈNE V

LES MÊMES, CHIQUITA.

CHIQUITA.

Alerte!... voici le seigneur don Quichotte.

QUITTERIE.

Mon oncle!... eh bien?...

BASILE, lui montrant le mur.

Et la bibliothèque?...

QUITTERIE, saisie.

Ah!...

BASILE, prenant sa savonnette et son plat.

A la barbe! à la barbe! et n'ayons l'air de rien!... voici le grand coup!

CHIQUITA.

Ah! j'ai le cœur qui bat!...

BASILE.

Pour vous, sire bachelier, ne vous montrez pas tout de suite, je vous prie.

CARRASCO.

D'autant plus volontiers que je désire l'observer avant que de paraître. (Il se tient à l'écart, à gauche.)

BASILE.

C'est cela! dans le coin !... vous, señorita, à vos fleurs !... dame Chiquita, à son ménage !... Et moi, à la barbe ! à la barbe! à la barbe! (Il s'élance dans la chambre de don Quichotte. Chiquita feint d'essuyer les carreaux et Quitterie d'arranger les fleurs.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, DON QUICHOTTE.

Il entre par la porte de gauche; tenant son épée d'une main et de l'autre un livre de chevalerie dont il lit les deux dernières pages. Il marche, puis s'arrête! et indique par ses gestes que la situation est émouvante et forte. Tantôt la main sur son cœur avec amour, tantôt brandissant son épée avec défi; arrivé à la dernière page qui n'est pas coupée, il se sert de son épée comme d'un coupe-papier. Il descend ainsi en faisant le tour de l'appartement. Personne ne bouge. Il passe près de Carrasco qui s'efface, devant Basile qui imite un de ses gestes et qu'il ne voit pas, et arrive à la porte de la bibliothèque. Là, les yeux toujours fixés sur son livre, il cherche par habitude le bouton de la porte, ne le trouve pas, et tourne la dernière page; même jeu. Il cherche le bouton plus haut, puis descend en faisant la même recherche machinalement et après avoir frotté le mur avec impatience en avant et en arrière, lève le nez et reste stupéfait de ne pas voir sa porte où il la croyait, il remonte un peu, la cherche plus haut, plus bas, recule; et, au comble de la stupeur, s'écrie enfin :

DON QUICHOTTE.

Par la barbe du Cid !... où est la porte?

CHIQUITA et BASILE, se retournant et jouant l'innocence.

Plaît-il ?

DON QUICHOTTE.

Je dis; où est la porte de ma bibliothèque qui était là?... (Il cherche du regard tout autour de la chambre.)

QUITTERIE, CHIQUITA, BASILE, jouant la surprise.

Ah !... c'est vrai !...

DON QUICHOTTE, frottant le mur.

Il n'y a plus de bibliothèque?... je vois ce que c'est! c'est un tour que l'on m'a joué!

BASILE, CHIQUITA et QUITTERIE, détournant la tête avec inquiétude.

Ah! (Carrasco indique par son geste à Basile, que l'on devait s'attendre à ce qu'il devinât tout.)

DON QUICHOTTE, poursuivant l'examen.

C'est un tour... que m'a joué l'enchanteur Pantafilando!... (Basile, Chiquita et Quitterie respirent; stupeur de Carrasco.) mon ennemi personnel!... (Descendant en haussant la voix, et, à l'avant-scène, avec menace comme si l'enchanteur était dans la salle) mais je lui déclare, moi, que ces plaisanteries sont du plus mauvais goût; et je ne lui dis que cela! A bon entendeur, salut!...

BASILE.

Et à la bonne heure! voilà comme il faut parler à ces gens-là!... Je vois là, seigneur don Quichotte, quelqu'un qui a grande hâte de vous rendre ses devoirs!

DON QUICHOTTE.

Quelqu'un?

CARRASCO.

Moi!... mon très-honoré parrain! (Il s'avance et met un genou en terre pour baiser respectueusement la main de don Quichotte.)

DON QUICHOTTE, joyeux.

Eh! c'est Samson!...

CARRASCO, ému, sans se relever.

Que Dieu vous donne d'heureux jours, seigneur, à vous qui m'avez tenu lieu de père!

DON QUICHOTTE, de même.

Te voilà donc revenu de l'université, garçon?

CARRASCO.

Oui, seigneur!

DON QUICHOTTE, lui serrant la main avec affection.

Sois le bienvenu chez moi : je ne suis par riche, mon fils, la profession des armes ne s'accommodant pas de l'embarras des richesses!... mais le peu que j'ai est aux autres, autant qu'à moi!... et ma maison est la tienne!... Ne l'oublie pas, enfant... (Il le relève.)

CARRASCO.

Ah! seigneur, vous êtes toujours le meilleur des hommes!

DON QUICHOTTE, prenant le plat que lui tend Basile.

Donc, te voilà bachelier?... Samson...

CARRASCO.

Bachelier en théologie, seigneur...

DON QUICHOTTE.

La théologie a du bon!... certainement... mais je t'aimerais mieux chevalier errant!...

CARRASCO, saisi.

Votre Grâce a dit...?

DON QUICHOTTE.

Ah! Samson... nous manquons de chevaliers errants!... S'il y avait là, comme autrefois, quelque bon paladin pour soutenir le droit et redresser les torts, verrions-nous tant de filles séduites, tant de femmes à mal... tant de maris trompés, tant de félons! d'enchanteurs!... de magiciens et de géants!...

CARRASCO.

Des géants!... où Votre Grâce prend-elle les géants dont elle parle?

DON QUICHOTTE.

Où je les prends!... pardieu!... où ils sont!... sur toutes les routes!

CARRASCO.

Votre Grâce a vu des géants sur les routes?

DON QUICHOTTE, à Basile.

Il me demande si j'ai vu des géants!

BASILE.

Ah! ah!... Mais nous ne voyons plus que cela, sire bachelier...

DON QUICHOTTE, assis et savonné par Basile.

Je ne vois plus que cela!...

CARRASCO.

Aux champs de fête, sur des tréteaux, pour un maravédis...

DON QUICHOTTE, repoussant Basile et se mettant sur son séant.

Oh! oh! la théologie aurait-elle à ce point troublé cette jeune cervelle? (Basile appuie et lui montre Carrasco en se frappant le front.) Il n'y a peut-être pas non plus d'enchanteurs et de magiciens?...

CARRASCO.

Mais pas plus que de géants, cher parrain!...

DON QUICHOTTE, se levant.

Il n'y a point d'enchanteurs?...

CARRASCO.

Mais nulle part!...

DON QUICHOTTE, l'interrompant.

Alors, veuillez m'expliquer, monsieur le théologien, s'il n'y a point d'enchanteurs, comment il se fait que tous mes livres qui étaient là, aient disparu, la chambre et la porte avec?...

CARRASCO.

Parbleu tout a disparu parce que... (Mouvement de Basile qui fait semblant de s'étrangler, Carrasco s'arrête.)

DON QUICHOTTE.

Parce que...? Voyons ce parce que!...

BASILE.

Oui, oui, dites-le, si vous le pouvez!...

CARRASCO.

Eh! non, je ne peux pas le dire!...

DON QUICHOTTE, triomphant.

Il ne peut pas le dire!...

BASILE, à Carrasco qui remonte et qui fait un geste de dépit.

Battu!...

DON QUICHOTTE, triomphant.

Et voilà comme il faut confondre ces esprits tortus!... en leur faisant toucher du doigt la vérité!...

BASILE.

Oui, seigneur don Quichotte, mais si nous discutons ainsi toute la matinée, cette barbe ne sera jamais faite!... (Il le fait asseoir et commence à le raser.)

DON QUICHOTTE, rasé par Basile.

Et sache bien, cher enfant, que le début de cette persécution est une rivalité amoureuse entre cet enchanteur et moi, au sujet de la belle Dulcinée du Toboso!

BASILE.

Dulcinée?...

DON QUICHOTTE, commençant à s'agiter.

Du Toboso!... Une beauté pour laquelle je fais et ferai les plus grands exploits de chevalerie qui se soient jamais vus au monde!...

BASILE, le contenant de peur de le couper.

Ah! ah!... Et où est cette Dulcinée du Toboso, seigneur don Quichotte?

DON QUICHOTTE.

On ne sait pas!...

CHIQUITA, marronnant.

Le fait est que je ne l'ai jamais vue...

DON QUICHOTTE.

Ni moi non plus!

CHIQUITA.

Alors, si vous ne l'avez pas vue..., comment savez-vous qu'elle est belle?

DON QUICHOTTE.

Que grogne cette femme? Et qui ose mettre en doute que Dulcinée du Toboso soit la plus belle princesse qui soit au monde?

BASILE.

Oh! Dieu, personne...

DON QUICHOTTE, sans l'écouter.

Et pour sa vertu!... Ceux qui ont osé dire qu'elle avait eu quatre enfants du grand Khan de Tartarie!... Ceux-là en ont menti par la gorge!

BASILE.

Évidemment, mais veillez à la vôtre, seigneur don Quichotte!...

DON QUICHOTTE, de plus en plus agité, arrêtant subitement Basile et lui secouant le bras.

Il se peut qu'elle ait cédé par hasard aux instances de don Rodrigo Narvaez, marquis de Mantoue... son oncle!...

BASILE.

Ah! vous croyez que?...

DON QUICHOTTE, sans l'entendre.

Mais ce fut par distraction!...

BASILE.

C'est clair!

DON QUICHOTTE.

Et quant à l'enfant qui est résulté de ce moment d'oubli, j'ose dire qu'il est le premier à déclarer que sa naisssance n'a point de raison d'être!

BASILE, criant.

Oui!... mais vous allez vous faire couper.

DON QUICHOTTE, se levant.

Je ne me ferai point couper!... je ne me ferai plus couper le poil ni la barbe, je le jure sur le saint Graal!... (il étend la main sur le plat à barbe) que je n'aie arraché à ce Rodrigo l'aveu qu'il n'a triomphé de Dulcinée du Toboso qu'en s'offrant sous mon image.

BASILE.

A la bonne heure, mais cette image sera déplorable si vous restez ainsi rasé d'un seul côté!. .

DON QUICHOTTE, sans l'écouter, agitant sa serviette avec défi.

Je resterai rasé d'un seul côté!... et c'est à cette marque que don Rodrigo doit me reconnaître!

BASILE, à part.

Ah! va te promener!... le voilà parti!...

DON QUICHOTTE.

Je le défie à pied, à cheval!... par la lance et par l'épée!... et je veux bien qu'il sache : qu'il n'est pour m'arrêter, ni dragons à cent têtes, ni géants à cent bras, ni hordes de Tartares et de Mongols; et qu'eût-il pour se défendre Alifanfaron de Taprobana!.... Espantafilardo du Bocage et Brandabarbaran de Boliche! je les écraserai tous! tous!... (Épuisé, il commence à s'étrangler avec la mousse et à tousser.) Dragons... génies... licornes!... tous!... tous!... (Même jeu.) La gorge... le flanc!... Qu'ils viennent!... flanc!... tous!... tous!... Un verre d'eau!... j'étrangle!... (Il tombe épuisé dans son fauteuil. — On l'entoure.)

CHIQUITA.

S'il est permis de se mettre dans un état pareil!

QUITTERIE.

Buvez, mon oncle!

BASILE, l'essuyant.

Allons! allons! du calme! seigneur don Quichotte!

DON QUICHOTTE, d'une voix cassée.

Il est bon de lui faire voir qu'il aura à qui parler!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, SANCHICA.

SANCHICA, accourant à Chiquita.

Dame Chiquita!...

CHIQUITA.

La fille de Sancho!... Veux-tu te sauver, petite peste!...

SANCHICA.

Oh! là!... ne vous fâchez pas, dame Chiquita, c'est un voyageur dont le cheval s'est abattu sur la route et qui demande à se reposer ici, tandis que l'on panse sa bête.

CHIQUITA.

Sans doute!... Il peut entrer...

SANCHICA, allant à la porte.

Entrez, monsieur!... (Basile, Carrasco et Chiquita sont toujours occupés à don Quichotte, qui reprend ses esprits.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CARDENIO.

CARDENIO, saluant Quitterie.

Mille grâces, señora!... Je ne vous importunerai pas longtemps, et dès que mon cheval sera en état de me porter...

QUITTERIE.

Le voyageur, seigneur cavalier, est toujours le bienvenu dans la maison de mon oncle... (Elle lui montre don Quichotte.)

CARDENIO.

Ah!... pardon!... Je n'avais pas vu monsieur!... (Il salue don Quichotte.)

DON QUICHOTTE, d'une voix de l'autre monde.

Si ce cavalier vient, comme tout me porte à le croire... de la part de l'archevêque Turpin!... (Mouvement de surprise de Cardenio.)

QUITTERIE.

Mon oncle!...

DON QUICHOTTE, se levant.

Dites-lui bien que, dès ce soir, je prends la lance et l'écu pour

me mettre en campagne, et qu'avant trois jours, j'aurai rejoint le gros de l'armée, pour la conduire à la victoire!...

CHIQUITA.

Mais, monsieur!

DON QUICHOTTE, appuyé sur Carrasco, avant d'entrer dans sa chambre, se retournant vers Cardenio.

Et qu'on ne livre pas bataille sans moi!... (Accès de toux.) ou tout est perdu!... (Il entre chez lui, courbé en deux par la toux.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins DON QUICHOTTE et CARRASCO.

BASILE, à Cardenio.

Ne vous étonnez pas de ce que vous venez d'entendre, seigneur cavalier, le maître de céans a certaines heures d'exaltation!

CARDENIO.

Mais oui, il me semble!...

BASILE.

Oui!... oui!... Oh! oui!

CHIQUITA.

Si ce seigneur veut se rafraîchir.

CARDENIO.

Oh! ne vous occupez pas de moi, je vous en prie... Un siége pour m'asseoir, c'est tout ce qu'il me faut!... (Les deux femmes le saluent et entrent chez don Quichotte. Cardenio poursuit, en parlant à Basile qui range ses rasoirs, etc.) Suis-je loin de Tolède?...

BASILE.

Deux heures de route, avec votre cheval; mais s'il est blessé!...

SANCHICA.

Oh!... ce n'est rien; je l'ai conduit chez Ambrosio!

BASILE.

Cet âne bâté qui se mêle de me faire concurrence?...

CARDENIO.

Ah! vous êtes!...

BASILE.

Barbier, chirurgien, vétérinaire... pour servir Votre Grâce!

CARDENIO.

Alors, je vous serais fort obligé si vous vouliez bien jeter un coup d'œil à ce genêt auquel je tiens beaucoup... d'autant que je dois être à Tolède vers l'*Angelus* du soir!

BASILE.

Vous y serez, mon gentilhomme!... Le coup d'œil de l'aigle et c'est fait... (A Sanchica.) Petite bête, va, qui mène ce cheval chez l'autre... (Il sort.)

SANCHICA.

Tiens! Ambrosio m'a donné deux maravedis!...

CARDENIO.

Et voici pour moi, fillette...

SANCHICA.

Merci, monseigneur!.. (A part.) Je ne le dirai pas à papa Sancho... il me le prendrait... (Elle se sauve.)

SCÈNE X

CARDENIO seul, puis DON FERNAND.

CARDENIO.

Fâcheux accident qui m'arrête si près du port!... Enfin, je ne suis attendu qu'à la nuit close, et s'il ne faut que deux heures!... Prenons patience... (Il remonte vers la porte et regarde à l'extérieur.)

DON FERNAND, en habit d'aventure, poussant la fenêtre de l'extérieur et regardant, sans voir Cardenio.

Ma foi... personne dans les jardins!... personne ici!... je me risque. (Il enjambe et saute.)

CARDENIO.

Quelqu'un!

DON FERNAND.

Cardenio!

CARDENIO, surpris.

Don Fernand!... Vous ici, monseigneur?...

DON FERNAND.

Oui! oui!... Mais ne me donne pas ici du monseigneur! (Il ferme la porte d'entrée.)

CARDENIO.

Quelque aventure galante?

DON FERNAND, descendant gaiement.

Tu l'as dit!...

CARDENIO.

Encore?...

DON FERNAND.

Toujours!

CARDENIO.

Comme à l'université d'Alcala...

DON FERNAND, lui serrant les deux mains.

Où mon excellent père t'avait placé près de moi, à titre de compagnon d'études et d'ami!... Ah! l'heureux temps, Cardenio, et l'aimable folie que celle qui commence... Mais laissons le passé? Que fais-tu? où vis-tu?... depuis mon départ de l'université, et la mort de mon vénéré père... dont Dieu ait l'âme...

CARDENIO.

Je dois à sa prévoyance ma place actuelle de secrétaire intime du marquis de Rio-Villegas... ministre des grâces!

DON FERNAND.

Ah! je reconnais bien là son amitié pour toi, et je la veux continuer, Cardenio. Argent, épée, crédit... Tout ce qui est mien est tien! et tu sais quel fonds on peut faire sur moi, tant qu'il ne s'agit pas d'amour?...

CARDENIO.

Pourquoi cette réserve?...

DON FERNAND.

Oh!... parce que l'amour est l'amour, Cardenio, et qu'en fait d'amour, je ne connais plus rien que l'amour!

CARDENIO.

Au point d'oublier honneur, loyauté?...

DON FERNAND.

Ah! je crois bien!...

CARDENIO.

Oh! monseigneur!

DON FERNAND.

Ne te fâche pas, ami!... c'est la profession qui le veut!... Le bourgeois le plus honnête à son foyer, n'est-il pas souvent le commerçant le plus fripon à son comptoir; l'homme le plus doux à la ville, n'est-il pas le soldat le plus féroce à la bataille?... Ainsi de nous autres, jeunes fous, qui faisons commerce de galanterie. Tel risque aujourd'hui sa vie pour te défendre d'un voleur, qui demain sera le premier à te voler lui-même, ta maîtresse ou ta femme!.. car il y a deux hommes en lui... Cardenio: — le galant homme qui fait son devoir!... et l'homme galant qui fait son métier!...

CARDENIO.

Voilà de méchants principes, monseigneur, et si nous étions encore à l'université!...

DON FERNAND.

Tu me ferais de la morale, oui!... mais!... chut!

CARDENIO.

Eh!

DON FERNAND.

Non ! rien !... J'ai cru entendre aboyer...

CARDENIO.

Votre Grâce aurait des chiens à ses trousses !

DON FERNAND, riant.

Ah ! ah ! la bonne aventure !... Bah ! il faut que je te conte cela !... * mais d'abord tu sais que les trois quarts du pays sont à moi jusqu'à Tolède !

CARDENIO.

Oui, monseigneur.

DON FERNAND.

Tu comprends donc, de l'humeur dont je suis, que, mis en possession de mes domaines à la mort de mon père, j'aie voulu commencer l'inventaire de mes biens par la revue des plus jolis minois du pays; mais pour cela il me parut plaisant de ne me pas faire connaître, et c'est sous ce costume d'emprunt, que je fis ma tournée de village en village. Je me donnais pour soldat revenu d'Afrique ! Les villageoises raffolaient de moi, les villageois enrageaient, et, au premier signe d'orage, je disparaissais pour aller mettre le feu à d'autres clochers !...

CARDENIO.

Étrange plaisir !

DON FERNAND.

Adorable, cher ami !.... au début, car un beau jour, cela me fit bailler terriblement et j'y renoncai !... Or *... ce matin ; préoccupé de certaine dame de Tolède, dont je me suis épris à la promenade, et qui jusqu'ici ne m'a donné nulle espérance ; loin de là !... J'apprends qu'elle est d'une partie de chasse en ces alentours !... son frère (la dame est orpheline et en puissance de frère), son frère, dis-je, me connaît et se méfie de moi !... je me décide à suivre la chasse en curieux, et sous un accoutrement quelconque, comptant sur mon audace et sur le hasard d'une rencontre pour dire à cette

* Les parties de dialogue comprises entre astériques peuvent être supprimées à la représentation.

beauté tout ce qu'elle m'inspire!... Je pars à cheval et nous voici en chasse! mon cheval s'emporte et me sépare du gros des chasseurs!... Je le ramène et m'égare; j'avise des paysans dans un champ; je mets pied à terre, pour leur demander mon chemin! surprise, malédictions, injures!... j'étais tombé sur un territoire où j'avais laissé des souvenirs!... Une fourmillière de femmes séduites!... un guêpier de maris trompés!... Je cours à mon cheval, on m'entoure!... Je fuis, je vole!... on me poursuit!... j'aperçois ce village; je franchis halliers, buissons, clôtures!... Et j'atteins enfin ce logis où je respire... heureux de n'avoir perdu dans la bagarre, que mon cheval, mes armes, mon chapeau, mes éperons, mon manteau, mes gants, et ma fraise!...

CARDENIO.

Et c'est là ce que Votre Grâce appelle de charmantes aventures?

DON FERNAND.

Tu ne trouves pas cela délicieux?

CARDENIO.

Et croyez-vous, monseigneur, puisqu'il faut absolument que vous aimiez, qu'un amour sérieux et vrai ne vaudrait pas mieux que toutes ces folies?

DON FERNAND.

Hélas!... Je l'ai cru, mon pauvre Cardenio et j'en ai essayé une fois... de ton amour vrai!

CARDENIO, vivement.

Eh bien?...

DON FERNAND.

Eh bien, cela n'a pas réussi!... C'était dans ce village même, tiens; autre raison pour que je me cache!... Figure-toi, Cardenio, la créature la plus adorable; une grâce, un esprit, un charme!... Dorothée avait été élevée aux *Demoiselles nobles* de Valladolid!... Enfin, cher Cardenio; c'était une conquête royale!... seulement je trouvai ici une résistance à laquelle je n'étais pas accoutumé et que rien ne put fléchir. Je me fis connaître!... dans l'espoir que

ma noblesse!... mais ce fut bien pis; car elle me déclara qu'il fallait renoncer à nous voir... J'insiste... elle menace de prévenir son père... et ma foi, désespéré, enivré, presque fou... Je vois bien qu'il faut en venir au mariage!... et...

CARDENIO.

Ce mariage a lieu?...

DON FERNAND, souriant.

Oh! si peu!... Deux anneaux échangés certain soir, au pied du maître-autel de l'église de ce village!... sans prêtre, ni témoin!... sous prétexte que mon deuil s'opposait à une cérémonie plus sérieuse : tout cela n'a pas grande force, comme tu vois!... mais c'est assez pour frapper l'imagination d'une femme, et je n'ai pas encore rencontré de vertu qui sût y résister!...

CARDENIO.

Et Dorothée?

DON FERNAND.

Et Dorothée fit comme les autres!... Et je fus heureux!... trois mois!... pas plus, Cardenio!... car dès que l'amour fit place à la raison, Dorothée me pressant chaque jour de rendre notre union publique!... J'eus heureusement conscience de la folie qu'il y aurait à pousser plus loin ce caprice!... Je prétextai une absence forcée! des affaires m'appelaient à Tolède... et je partis... pour ne plus revenir!...

CARDENIO.

Et vous ne l'avez plus revue?...

DON FERNAND, assis.

Jamais!... et maintenant esclave d'un autre amour! ..

CARDENIO.

De l'amour!... cela!... Oh! non! monseigneur!... ce n'est pas de l'amour... autrement il faudrait le maudire et l'exécrer comme la plus horrible peste qui fût au monde!

DON FERNAND, souriant.

Et à ton avis qu'est-ce donc?... camarade?

CARDENIO.

De la galanterie, et de la pire!...

DON FERNAND.

C'est tout un.

CARDENIO.

Autant qu'honneur et déloyauté!

DON FERNAND, railleur.

Vive Dieu, vous en parlez, maître Cardenio, comme si vous saviez ce que c'est!...

CARDENIO.

Et pourquoi ne le saurais-je pas?... monseigneur?

DON FERNAND, railleur.

Amoureux... toi!... Cardenio! Ah! par exemple!

CARDENIO, gravement et simplement.

Mais oui, oui, monseigneur! amoureux, moi, Cardenio! oui, j'aime, et d'un amour qui ne ressemble guère au vôtre, puisque là où Votre Grâce prend tout et ne donne rien, pas même son cœur en échange, je me donne tout entier, moi, et ne demande rien en retour!

DON FERNAND.

C'est peu?...

CARDENIO, de même.

Non! monseigneur, ce n'est pas si peu qu'il vous semble que de pouvoir se dire: « Celle que j'aime est chaste et pure! Et ce trésor sacré d'innocence et de vertu, je le respecte et le vénère; car c'est mon bien; et je serais infâme et stupide de le disperser au vent de mon caprice. » Ce n'est pas si peu, croyez-moi, que de vivre avec cette douce pensée: « Je l'adore au point de mettre son honneur plus haut que mes désirs. » Et nous avons tous les deux assez d'amour pour ne pas trouver pénible un sacrifice qui ne nous condamne qu'à nous estimer un peu plus, l'un et l'autre!...

DON FERNAND.

Bon! bon? du platonisme!... c'est une autre façon de voir les

choses! Tu as donc trouvé une femme qui s'en contente, cher ami?

CARDENIO.

Il faut croire, monseigneur!

DON FERNAND.

Et le nom de cette beauté?...

CARDENIO.

Il y a encore cette différence entre nous, monsieur le duc, que mon amour se plaît à l'ombre et au secret... comme le vôtre au grand soleil et au scandale!...

DON FERNAND.

Holà! scandale est un peu dur, camarade, et... (Il se lève.)

CARDENIO.

Brisons là! monseigneur, nous ne saurions nous comprendre; Votre Grâce se laisserait aller par habitude à railler ce que je vénère, et je serais forcé de lui rappeler que je fais respecter ma dame, autant que mon roi, et mon Dieu!

DON FERNAND, hésitant, puis, lui tendant la main.

Tu as raison, Cardenio, et j'ai tort... Aime à ta guise, cher ami!... et bonne chance!... Des deux méthodes, va!... la meilleure est celle dont on se trouve le mieux!

SCÈNE XI

LES MÊMES, BASILE.

BASILE.

Pardieu, seigneur cavalier, il était temps que j'arrivasse. Cet âne d'Ambrosio allait estropier votre cheval!

CARDENIO, vivement.

Eh bien, est-il en état?

BASILE.

A peu près, et Votre Grâce peut se mettre en route; mais je lui conseille de le ménager.

CARDENIO.

Merci!... voici pour votre peine. — Dieu vous garde et vous éclaire, don Fernand!...

DON FERNAND, souriant.

Et qu'il vous donne mille joies!...

CARDENIO.

Merci!... (Il sort, Basile remonte jusqu'à la porte et le suit des yeux.)

SCÈNE XII

DON FERNAND, BASILE.

FERNAND, suivant des yeux Cardenio, à part.

Ah! Cardenio amoureux... lui aussi... pardieu!... je serais curieux de connaître celle... Mais d'abord, songeons à nous!... (A Basile). Dites-moi, s'il vous plaît, connaissez-vous quelqu'un dans ce pays qui puisse aller promptement à Ciudad-Réal pour une bonne récompense?..

BASILE.

Pour une bonne récompense, on ira sur la tête.

DON FERNAND.

Il s'agit d'un billet à porter pour que l'on m'amène un cheval... (il se fouille) seulement je vois que j'ai perdu mes tablettes comme tout le reste...

BASILE, vivement.

Ah! Votre Grâce me fait songer que j'en ai là qui doivent appartenir à votre ami; car Sanchica les a trouvées sur la route, à l'endroit où le cheval s'est abattu!... (Poussant la fenêtre et appelant.) Monsieur!... mons... ah! il est déjà bien loin?... mais puisque monsieur est son ami!... (il fait le geste de lui remettre les tablettes,

puis s'arrête) seulement vous avouerai-je un faible?... (Fernand le regarde d'un air surpris.) J'ai ouvert ces tablettes pour voir à qui elles appartenaient : et les ouvrant!... mais d'abord, monsieur, êtes-vous poëte?

DON FERNAND.

Moi!... oh! pas du tout!

BASILE.

Tant pis! car alors, Votre Grâce ne pourra pas comprendre qu'étant tombé sur certaine improvisation poétique, écrite au courant du crayon, je l'ai lue avec un empressement qui fait l'éloge des vers plus que celui de ma discrétion!

DON FERNAND.

Des vers?... oui, oui, Cardenio doit rimailler!

BASILE.

Ah! monsieur? que je voudrais avoir fait cette poésie!... Bah! une fois de plus!... écoutez, de grâce! (Il lit.)

C'est moi!... Tu peux ouvrir, ô suivante discrète!
Toute la ville dort! Il fait nuit?... Sans effroi,
Ce signal convenu, ma bouche le repète :
C'est moi!

C'est moi!... de ta fenêtre, ô beauté, si tu voi
A l'angle du pilier, où la lune blafarde
Eclaire le blason que t'envierait un roi...
Si tu vois, dans la nuit, quelqu'un qui te regarde...
O Luscinde!...
(Mouvement de Fernand.)
O ma vie! ô mon âme!... *C'est moi!*...

C'est moi!... moi... c'est-à-dire un être qui n'aspire
Qu'à de chastes baisers déposés sur ta main!...
C'est moi... moi... qui fuyant quand l'aurore va luire...
Au soleil, aux oiseaux, aux arbres du chemin
Pourrai crier dans mon délire!...

Resplendis, ô Nature!... aussi fleuri, je croi,
Est le cœur qui pour elle et respire et soupire!
Sois radieux, ô Jour!... plus radieux que toi,
Est l'amant accueilli par son divin sourire!...
Et celui-là, Soleil!... je veux bien te le dire!
C'est moi!!!

DON FERNAND, vivement.

Donnez!...

BASILE.

Ah! ah!... vous y prenez goût!...

DON FERNAND, cherchant.

Luscinde... avez-vous dit?

BASILE.

Oui? le nom de la dame. (Lui montrant l'endroit.) « O Luscinde, ô ma vie, ô mon âme!... » Je le sais déjà par cœur!...

DON FERNAND, à lui-même, les yeux sur les tablettes.

Luscinde!... c'est bien cela!... Étrange rapprochement!... cette fière beauté qui me dédaigne, et qui ce matin encore à la chasse... Luscinde est son nom... Et Cardenio!... c'est à Tolède qu'il va!... oui!...

BASILE, surpris.

Plaît-il?

DON FERNAND, à lui-même.

Rien!... rien!... (Il relit.)

BASILE, souriant.

Eh bien, mais pour un homme qui n'aime pas la poésie... il me semble que...

DON FERNAND.

Oui, oui!... c'est fort intéressant!

BASILE.

N'est-ce pas? (Déclamant.)

A l'angle du pilier où la lune blafarde
Eclaire le blason que t'envierait un roi!

On voit la maison!... ne trouvez-vous pas?... on la voit!

DON FERNAND.

On la voit!... (A part.) C'est bien cela, en effet! la maison de Luscinde?... le pilier!... le blason!...

BASILE.

Et ce signal!...

Ce signal convenu que ma bouche repète.
C'est moi!

DON FERNAND, frappé.

En effet!... c'est un signal, évidemment!...

BASILE.

Ah! monsieur!... c'est d'une vérité!... ne vous semble-t-il pas que vous y êtes, à la place du galant?...

DON FERNAND.

Si! si!...

BASILE.

Et que vous prononcez ce mot tout bas : *c'est moi*, et que la suivante vous introduit sans bruit... le manteau sur les yeux et dans l'ombre!...

DON FERNAND.

Dans l'ombre, oui!...

BASILE.

Par le ciel!... on voudrait y être!...

DON FERNAND, à part.

Par le diable! on y sera!

BASILE, se retournant.

Plaît-il?...

DON FERNAND, vivement.

Je dis comme vous, monsieur le rimeur. La poésie a quelquefois... de la réalité!...

BASILE, enthousiasmé.

Ah! monsieur! la poésie... le...

DON FERNAND, l'interrompant.

Oui!... Vous qui vous occupez de chevaux, savez-vous un cheval à vendre, dans ce pays?

BASILE.

Un cheval?...

DON FERNAND.

Vif, rapide!... emporté, si vous voulez!

BASILE.

J'ai le mien que je prêterais à votre seigneurie.

DON FERNAND, vivement.

Le prix?

BASILE.

L'honneur de vous obliger...

DON FERNAND.

Pardon!... Je compte crever le cheval!

BASILE.

Oh! alors, je crois que cent pistoles...

DON FERNAND.

Voici le double!...

BASILE.

Je suis faché de n'avoir pas la paire à vous offrir.

DON FERNAND.

Vite!...

BASILE, se sauvant.

A la seconde!...

FERNAND, regardant les tablettes.

Voilà donc le secret des rigueurs de la dame!... Allons! allons! je crois, doña Luscinde, que celui qui vous verra le premier ce soir... *c'est moi !...* (Il sort derrière Basile, on entend un grand vacarme dans le jardin. — Comme précédemment les filles de basse-cour armées, de leurs balais, défendent le passage à Sancho dont la voix domine le bruit.)

SCÈNE XIII

SANCHO, LES SUIVANTES, puis DON QUICHOTTE.

SANCHO, sur l'appui de la fenêtre.

Je vous dis que j'entrerai!...

TOUTES.

Non!

SANCHO, entrant par la fenêtre, comme un ouragan, armé d'un grand cabas de mulet avec lequel il tape à tort et à travers.

Vous voyez bien que si, puisque m'y v'là!...

LES FEMMES, entrant par la fenêtre et par la porte, tombant sur lui à coup de balai.

Dehors!... le Sancho!...

SANCHO, se défendant avec le cabas.

Ah! carognes!... En voilà du San... cho... Pan... ça! (Il tombe sous les coups)

DON QUICHOTTE, sortant de chez lui et arrachant un balai à une servante.

Par le Cid!... qu'est-ce à dire?

SANCHO.

Ces pestes-là qui ne veulent pas me laisser voir Votre Grâce!...

UNE FEMME.

Seigneur!... dame Chiquita nous a commandé de prendre nos balais!...

SANCHO.

Eh bien, maintenant que vous les avez!... balayez-vous donc!

LES FEMMES.

Insolent!

SANCHO, sautant debout.

Laveuses de vaisselle!

DON QUICHOTTE.

La paix!... ou je fais chair à pâté du premier qui bouge!...

SANCHO, descendant.

Quel malheur!... j'en tenais une dans mon cabas!

LES FEMMES, menaçantes.

Hein!...

DON QUICHOTTE, tenant le balai comme une lance.

Silence!... Sortez, femmes!...

LES FEMMES.

Mais...

DON QUICHOTTE, terrible.

Sortez!

SANCHO, de même.

Sortez!... (Les femmes sortent en le menaçant encore du balai.)

SCÈNE XIV

DON QUICHOTTE, SANCHO.

SANCHO, s'époussetant.

Voilà parler cela!... mais si on se mêle de raisonner avec cette engeance...

DON QUICHOTTE.

Laissons cela, (il dépose le balai) ami Sancho!... et assurons-nous d'abord que personne ne saurait nous entendre.

SANCHO, fermant la porte d'entrée.

Pour celle-là, je défie bien le diable lui-même de l'ouvrir, eût-il une cornette et des cotillons, à son ordinaire... et quant à l'autre...

DON QUICHOTTE.

C'est assez !... (Il s'assied et le regarde gravement. Après une pause.) As-tu bien réfléchi, Sancho, à la proposition que je te fis, il y a trois jours?...

SANCHO, debout devant lui.

Si bien réfléchi, seigneur, que j'en ai maigri d'un bon tiers, comme vous voyez!

DON QUICHOTTE.

Et le résultat de ces pénibles réflexions?...

SANCHO, se grattant l'oreille.

C'est que je ne dis pas *non!*

DON QUICHOTTE.

Ah!

SANCHO.

Seulement, je ne dis pas *oui*, non plus!

DON QUICHOTTE.

Dites quelque chose, personnage captieux!... Et sortons-en!...

SANCHO.

Eh! doucement donc, seigneur don Quichotte!... Le feu n'est pas à l'église, et la mariée n'est pas en mal d'enfant!... Si je ne dis ni *oui*, ni *non*, c'est que jusqu'à présent, dans cette affaire-là, je vois plus clair pour vous que pour moi; et comme dit le proverbe: — A deux de jeu... prends le blé, mais laisse-moi la paille! Si la farine est au meunier, l'avoine est pour l'âne... Tu ne verras pas mieux de l'œil droit quand tu te seras crevé l'œil gauche; et enfin ce n'est pas d'un sac de pois chiches...

DON QUICHOTTE.

Bon Dieu! Laissons là l'œil gauche, et l'avoine, et l'âne, et le reste!... et revenons à la chevalerie qui n'a rien à voir avec les pois chiches.

SANCHO.

J'en ai donc causé avec Thérèse ma ménagère ..

DON QUICHOTTE.

Pourquoi cette confidence?

SANCHO.

Bon!... Est-ce qu'il ne faut pas qu'elle fourre son museau partout?... à force de me voir geindre toute la nuit, sous le coup de ces idées-là... Thérèse a fini par me demander hier soir : « Mais qu'est-ce que t'as donc? Mais qu'est-ce que t'as donc, mon homme, à te trémoussailler comme ça?... » jusqu'à ce que je lui aie répondu : « Eh bien, tiens, femme, voilà ce que c'est!... Le seigneur don Quichotte, notre voisin, a résolu de se faire chevalier errant!... »

DON QUICHOTTE, gravement.

Pour renouveler l'âge d'or!...

SANCHO.

Pour renouveler... oui: c'est ce que je lui ai dit!... « Et comme un chevalier errant ne peut pas aller sans écuyer, le seigneur don Quichotte m'offre d'être le sien!... Voilà la chose! »

DON QUICHOTTE.

A quoi Thérèse a répondu?...

SANCHO.

Miséricorde!... Elle s'est mise à pousser des cris de mère Lusine!...

DON QUICHOTTE.

Dis de Mélusine, Sancho!... et pour que tu n'en ignores; c'est une fée qui était femme par le haut du corps... et serpent par l'autre moitié.

SANCHO.

Alors elle ne valait pas cher, d'un côté ni de l'autre! — Mais enfin

Merlusine!... ou Merluchine... La Thérèse se lamentait que c'était pitié!... si bien que j'ai fini par lui dire. (Elevant la voix.) « Mais voyons! voyons... Femme, ne braillons pas!... que diable!... Le seigneur don Quichotte est raisonnable, après tout... Il ne m'offre pas de quitter comme ça, ma maison, ma femme, mon champ, avant la récolte, et Sanchica ma fille, qui se fait grandelette, et Sanchico mon garçon, et mes poules, et mes vaches et mes cochons, qui se sont fait une habitude de me voir... tout ça, pour courir le monde sans profit!... »

DON QUICHOTTE.

Certes!...

SANCHO, appuyant et finement.

« Certes,... le seigneur don Quichotte sait bien que la poule ne pond que là où il y a un œuf, et que pour tirer de l'eau du puits, comme dit le proverbe... »

DON QUICHOTTE, agacé.

Oui, oui! mais pour Dieu, laissons là les proverbes...

SANCHO.

Oui, seigneur... La femme m'a donc demandé ce que votre grâce me donnerait, comme salaire : à quoi j'ai répondu : « Ce qu'il me donnera... Ah! des choses par-dessus les maisons!... des choses... vois-tu... dont tu ne peux pas te faire une idée... (finement) ni moi non plus, du reste... attendu que le seigneur don Quichotte ne m'en a pas encore soufflé mot. »

DON QUICHOTTE.

Très-bien, maître Sancho! c'est-à-dire que vous ne vous fiez pas à moi du soin de régler votre salaire?

SANCHO.

Oh! Dieu! je me fie à Votre Grâce comme à mon grand père... mais enfin je ne serais pas fâché d'avoir quelque idée... Voyons!... Seigneur don Quichotte... qu'est-ce qu'un chevalier errant donne de gages à son écuyer... ordinairement?...

DON QUICHOTTE, cherchant.

Ordinairement!...

SANCHO.

Oui.

DON QUICHOTTE.

J'ai toujours vu que les chevaliers récompensaient le zèle de leurs écuyers par le don de quelques provinces dont ils s'étaient rendus maîtres en passant...Et je suis très-décidé à ne rien changer à ces habitudes!

SANCHO.

Des provinces...?

DON QUICHOTTE.

Il est même certain, au train dont je compte mener les aventures, que j'aurai conquis, dans la huitaine, quelque grand Empire, flanqué de royaumes dépendants!... et d'îles tributaires!... parmi lesquelles, maître Sancho, vous n'aurez que l'embarras du choix!...

SANCHO.

Une île!... un royaume!... Mort de ma vie, mais à ce compte-là, si j'ai un royaume, je serai donc roi?

DON QUICHOTTE.

Nécessairement!

SANCHO.

Et Theresa Guttierez, ma femme, serait donc reine?... Et Sanchico, mon fils... et Sanchica, ma fille seraient infants?

DON QUICHOTTE.

Qui en doute?

SANCHO.

Crrr... moi j'en doute... c'est trop beau!...

DON QUICHOTTE.

Bon! bon! c'est que tu n'es point au fait de la chevalerie... Mais tu en verras bien d'autres!...

SANCHO, se grattant l'oreille.

Je ne dis pas! je ne dis pas!... Mais... pourquoi Votre Grâce ne me donnerait-elle pas, par avance, quelque argent tous les mois... que je lui rembourserais, quand j'aurais l'île pour tout de bon?

DON QUICHOTTE.

Holà!... sire écuyer! Je vous ai dit mes conditions! — Gouverneur ou roi d'une île, à votre choix ? Voyez si cela vous suffit; car je n'ajouterai pas un maravédis, pour vous éclairer, ni vous blanchir, vous, votre femme, vos enfants et vos cochons!...

SANCHO, de même.

Je ne dis pas! je ne dis pas!... Mais au moins, cette île-là, où sera-t-elle située?... car enfin, si c'est dans un pays chaud, comme j'entends dire de l'Afrique, où l'on grille?...

DON QUICHOTTE, l'interrompant.

Nous la ferons faire pour vous, maître Sancho, entre ciel et terre; à distance égale des deux pôles, avec soleil fabriqué tout exprès pour votre usage... (Se levant.) Par le nom de ma mère!... impudent que vous êtes!... je vous offre un royaume et vous me chicanez sur la latitude!...

SANCHO.

Eh! là! seigneur, ne vous fâchez pas ; ce que j'en dis, c'est pour ne pas entendre crier la femme qui va trouver des *si*, des *mais*!... Mais après tout, vive la poule!... encore qu'elle ait la pépie! Et quand l'île serait un peu trop ronde ou pointue!... voilà qui est fait, seigneur don Quichotte ; je suis votre écuyer à ce prix-là... et prêt à vous suivre, où et quand il vous plaira!...

DON QUICHOTTE.

Ce sera donc ce soir même.

SANCHO.

Ce soir?...

DON QUICHOTTE, avec enthousiasme.

Témoin mes apprêts qui sont faits. (Il ouvre l'armoire du fond... on aperçoit une vieille armure raccommodée et pendue.)

SANCHO, surpris.

Nous emportons une batterie de cuisine?

DON QUICHOTTE.

Une batterie de cuisine, ignorant !... Ne voyez-vous pas que c'est là mon armure?...

SANCHO.

Çà ?

DON QUICHOTTE.

Ne voilà-t-il pas les brassards?... et les cuissards?... la rondache... (décrochant le casque) et la demi-salade, si bien enchantée par la science du magicien Tripoton, mon parrain, qu'elle est à l'épreuve du fer? comme nous allons en faire l'expérience... (Il pose la demi-salade sur la table et va décrocher l'épée.)

SANCHO, regardant le casque.

Prenez garde, seigneur don Quichotte, que cette demi-salade, comme vous dites, est racommodée avec des ficelles,... et que si vous frappez un peu fort...

DON QUICHOTTE.

Ecarte-toi seulement, ami Sancho,... et regarde bien ce coup là! (Il assène un grand coup d'épée et met la salade en pièces.)

SANCHO.

Maintenant, c'est une vraie salade.

DON QUICHOTTE, stupéfait d'abord, se remettant et se frappant le front.

Je vois ce que c'est !... je vois ce que c'est!... l'épée est aussi enchantée, pour que rien ne lui résiste! De sorte que d'une part, le salade ne pouvant pas être entamée, et d'autre part l'épée ne pouvant pas ne pas l'entamer, il fallait nécessairement que l'un des deux entamât l'autre!... Et la demi-salade était l'autre!...

SANCHO, ramassant les morceaux.

Eh bien, je m'en doutais à sa mine.

DON QUICHOTTE, apercevant le plat à barbe qui est sur la table à l'autre bout de la piece, et faisant un geste d'admiration.

Heureusement que l'enchanteur Tripoton, voyant mon embar-

ras, vient de m'envoyer, par quelque génie, le fameux armet de Mambrin, lequel rend invulnérable celui qui le porte!

SANCHO, stupéfait.

Où ça cet armet de Mambrin?

DON QUICHOTTE.

Sur la table...

SANCHO, cherchant.

Sur la table?

DON QUICHOTTE.

Où il étincèle!... Car il est de l'or le plus pur!... vois-tu?...

SANCHO.

Je vois un plat à barbe! (Il l'apporte.)

DON QUICHOTTE, souriant.

Ah! ah! Tu as, Sancho, des naïvetés qui me charment... (Il prend l'objet.) J'avoue qu'au premier abord cet armet ne ressemble pas mal à ce que tu dis, et cette entaille due à l'épée de quelque géant, complète encore l'illusion...

SANCHO.

Comment, l'illusion? Ce n'est pas un plat à barbe, ça? (Il le met sous son menton.)

DON QUICHOTTE, souriant de son ingénuité.

Non, Sancho, non, mon fils, ce n'est pas un plat à barbe!... Tu verras ainsi dans ta vie errante, mille objets affectant les ressemblances les plus surprenantes, par la malice des enchanteurs; mais il suffit de mettre ce armet sur la tête, pour détruire toute confusion, regarde plutôt!... (Il se coiffe.)

SANCHO.

Eh bien, Votre Grâce dira ce qu'elle voudra; il serait mieux sous son menton que sur son crâne! Et tout casque qu'il est, je lui réponds, moi, qu'il a été plus souvent dessous que dessus!

DON QUICHOTTE, se décoiffant.

Ah! pour cela! il se peut!... Le saint Graal, lui-même, ce vase

fameux dans la chevalerie, n'a-t-il pas servi maintes fois à des usages tellement profanes que je n'oserais les dire ?

SANCHO.

Et l'heure du départ.

DON QUICHOTTE.

La nuit close !...

SANCHICA, poussant la fenêtre.

Papa !... la soupe !

SANCHO.

Vite !... Voici justement que l'on m'appelle pour souper !... Et la ferraille !... Autant l'emballer tout de suite !... (Ouvrant la fenêtre.) Voici la nuit !... J'emporte le paquet, je franchis la haie qui nous sépare; je selle Rossinante et le Grison !... Et en route pour mon île... (Il saute par la fenêtre.)

DON QUICHOTTE, qui pendant ce temps à ouvert l'armoire et décroché l'armure.

Voici les armes !... (Il les traîne jusqu'à la fenêtre en en laissant tomber la moitié.)

SANCHO.

Prenez garde !... ça fait du bruit !

DON QUICHOTTE, enthousiasmé.

Elles feront bien un autre bruit dans le monde !

SANCHO.

Eh ! vous perdez un couvercle de marmite...

DON QUICHOTTE.

La rondache !

SANCHICA, impatientée, appelant.

Mais, papa.

SANCHO, criant.

Oui !... (à don Quichotte) Vite !

DON QUICHOTTE.

Voici l'épée !... la lance !... c'est tout !

SANCHO.

Et le plat armé?

DON QUICHOTTE.

Le plat armé?

SANCHO.

Oui, le Mambrin à barbe!...

DON QUICHOTTE.

Ah! l'armet de Mambrin! (Il le lui donne.)

SANCHO, s'en couvrant.

Alerte! c'est votre chipie de gouvernante... A tantôt.

DON QUICHOTTE.

A tantôt!... et en campagne!!!

SCÈNE XV

DON QUICHOTTE, CHIQUITA, CARRASCO, QUITTERIE.

CHIQUITA, une lampe à la main.

Tiens! ce voyageur est déjà parti?

QUITTERIE.

Mais dame, il est tard, voici la nuit!... Samson va m'accompagner chez nous... Bonsoir mon oncle! (Don Quichotte ne l'entend pas, et descend, l'œil fixé dans le vide, sans parler.)

CARRASCO, à demi-voix aux deux femmes, prenant la main de Quitterie.

Le voilà encore à ses rêveries, tenez!...

QUITTERIE, de même.

Toujours!...

CARRASCO.

Allons! il est temps d'y porter remède!

CHIQUITA, dressant le couvert de don Quichotte.

Vous attendra-t-on pour le souper, sire bachelier?

CARRASCO.

Non! ne m'attendez pas!... (A demi-voix.) J'ai à me consulter avec Basile! Ce soir nous prendrons un parti.

QUITTERIE.

Bonsoir, mon oncle!... Bonsoir, Chiquita!...

CHIQUITA, éclairant leur sortie.

Bonsoir, chère señorita!...

SCÈNE XVI

DON QUICHOTTE, CHIQUITA.

Pendant tout ce qui précède, don Quichotte est allé s'asseoir dans son fauteuil, à droite, et continue à réfléchir sans prendre garde à ce qui se passe autour de lui. Il indique seulement par quelques gestes le cours que suivent ses idées, son départ dans l'inconnu et les merveilles qui vont signaler son apparition dans le monde.

CHIQUITA, mettant le plat sur la table.

Là! voici un *puchero,* seigneur don Quichotte, comme le roi n'en mange pas!... (Don Quichotte tout à son idée fait un geste noble que Chiquita interprète comme témoignage d'admiration pour son plat.) N'est-ce pas qu'il a bonne mine?... Et ce fromage de Burgos; Votre Grâce m'en dira aussi des nouvelles!... (Don Quichotte, sans répondre, saisit son assiette comme un bouclier et sa fourchette comme une lance.) Oui, oui! escrimez-vous contre cela, allez! Voilà de bonnes batailles qui ne font de mal à personne; je vais préparer votre lit! (Elle entre dans la chambre de don Quichotte, qui reste seul.)

SCÈNE XVII

DON QUICHOTTE, seul, puis SANCHO.

La chambre n'est éclairée que très-faiblement par la lampe de cuivre placée sur la table.

DON QUICHOTTE, toujours la fourchette en arrêt et l'assiette au poing, parlant à voix forte, comme s'il avait quelqu'un devant lui.

Et maintenant que nous sommes seuls!... sachez, Sarrasin félon!... qu'il est temps de délivrer la douce Mélisandre, et de rendre cette infortunée princesse à son époux don Gaïferos!... (**Après un silence.**) Vous ne répondez pas, larron que vous êtes... et vous vous croyez à l'abri de ma colère, derrière les grilles de ce château. (**Sur le mot Mélisandre, le décor laisse paraître en réalité ce que don Quichotte voit en imagination. Le dressoir du fond se change en forteresse avec sa plate-forme, ses créneaux et ses fenêtres à vitraux. Mélisandre paraît derrière les fenêtres grillées et agite son voile. Une sentinelle sarrasine la menace et la force à disparaître. Une suivante cherche à l'attendrir, il la repousse; elle offre de l'or, mais au même instant, le Sarrasin, maître du château, paraît, saisit la suivante, la traîne par les cheveux, et finit par la jeter du haut de la plate-forme.**) Ah! chien maudit!... païen!.. Voilà comme tu traites les fidèles suivantes de ta victime!... Et tu viens de paralyser ma valeur, en me clouant sur ma chaise par la force de tes enchantements!... Mais voici venir les vengeurs que tu n'attendais pas!... (**Sons de cor lointains; les Sarrasins accourent se ranger autour de leur maître et se penchent sur le fossé, puis se retirent en bon ordre; au même instant, paraissent des chevaliers armés de toutes pièces, qui escaladent les créneaux, menacent le château avec leurs armes et commencent à le démolir : ils sont accueillis par une décharge de mousqueterie, étouffée comme elle peut l'être dans une vision. — S'agitant comme un homme vissé à son fauteuil.**) Ah! canailles!... il est bien digne de vous d'employer vos armes à feu contre ces vaillants paladins qui ne combattent qu'à l'arme blanche!... Courage, braves chevaliers! le ciel est pour vous!... Arrivez, courageux Gaïferos, venez au secours de votre fidèle Mélisandre!... Voici du renfort! (**Coup de tonnerre, Gaïferos paraît monté sur**

un dragon vert, le château se hérisse de monstres qui menacent les chevaliers. Don Quichotte s'enthousiasme de plus en plus.) A la rescousse... chevaliers!... à la rescousse!... (Bataille entre les Sarrasins et les chevaliers; Gaïferos paraît, et combat avec le Sarrasin qui est terrassé.) Victoire!... au fossé toute cette vermine! Et en feu leur caverne! (Gaïferos sort du château enlevant Mélisandre, les Sarrasins sont défaits, le château brûle et s'écroule, les chevaliers tiennent les Sarrasins enchaînés. — Tableau. — Sancho frappe à la fenêtre, tout disparaît. Don Quichotte enthousiasmé) Et que l'on ose contester après cela, l'utilité de la chevalerie errante!

SANCHO, paraissant à la fenêtre.

Seigneur don Quichotte!.. Rossinante et le grison sont là!... sellés, bridés!... (Il entre par la fenêtre.) Que cherche Votre Grâce?

DON QUICHOTTE.

Je vois si quelque Sarrasin ne s'est point caché sous la table!...

SANCHO.

Est-ce que nous laisserons derrière nous, ce poulet qui a bonne mine?

DON QUICHOTTE, reposant la lampe.

Que ferais-je d'un poulet en campagne?

SANCHO.

Ça se mange, seigneur, ça se mange!... (Il prend le poulet en se léchant les doigts.) Et le pain donc! et le vin donc! et le fromage donc! (Il fourre dans le bissac tout le dîner.)

DON QUICHOTTE, sur la fenêtre prêt à sortir.

J'ai peur, ami Sancho, que tu ne sois trop porté sur ton ventre!...

SANCHO.

Ma foi, seigneur, c'est de la panse que vient la danse!... et si on ne nourrit pas sa bête!...

DON QUICHOTTE, le faisant sauter par la fenêtre.

Pas de proverbes!... Et en route!...

DEUXIÈME TABLEAU

Une place publique à Tolède, au coucher du soleil. — Au fond, rue à escaliers, grandes draperies d'un toit à l'autre. — A gauche, le Parador ou hôtellerie de Gil Ortiz. — Porte vitrée surmontée d'un grand balcon enguirlandé de fleurs tombantes. — Banc près de la porte. — A droite, faisant angle sur la place, la maison de dona Luscinde; la petite porte d'entrée est précédée d'un porche de pierre à trois baies formant terrasse au premier étage. — Sur cette terrasse des fleurs; sur le pilier du coin, une sainte avec une lanterne; contre le pilier, la petite table de Juanita garnie d'éventails et de parasols en papier; contre le mur de l'hôtellerie de Gil Ortiz, celle de Piquilla couverte d'oranges et de fruits de toutes espèces, et couronnée de grandes palmes. — Au fond, des gamins jouent aux osselets; passants et mendiants traversent la rue avec leurs besaces.

SCÈNE PREMIÈRE

JUANITA, PIQUILLA, à leurs boutiques, puis ORTIZ, puis DAME ORTIZ, PASSANTS.

PIQUILLA, entourée de deux femmes qui marchandent des fruits et s'adressant à Juanita tout en montrant sa marchandise.

Laisse-moi donc tranquille avec ton Nuñez... une épée de bois!

JUANITA, de même entourée de chalands.

Et ton fameux Guerrero... une main de coton!... au premier taureau qui saura son affaire,... il ira se promener dans la lune.

PIQUILLA.

Oui, oui, à l'heure qu'il est, je suis sûre que toutes les femmes le reconduisent chez lui... en triomphe!... vive Guerrero!

JUANITA.

Vive Nuñez!

PIQUILLA, irritée.

Entendez-vous cette fille de Maure?...

JUANITA, de même.

Et voyez-vous cette fille de Satan!...

PIQUILLA, s'avançant menaçante.

Répète voir ça!...

JUANITA, de même armée d'un parasol.

Oui, je le répéterai!...

ORTIZ, sortant de chez lui et les séparant.

Holà! holà! les belles filles! ajournez la partie, vous ne savez donc pas?...

JUANITA et PIQUILLA.

Quoi?

ORTIZ.

Il est mort!

JUANITA et PIQUILLA.

Nuñez?... Guerrero!

ORTIZ.

Ah! quel coup! et dire que je n'ai pas vu ça, parce que j'ai quitté la place au cinquième taureau... Au huitième, un beau taureau noir, à ce qu'il paraît, rablé et taillé en Hercule.. Guerrero agite devant lui sa *muleta*, et, au moment où il fonce..., veut poser son pied sur sa tête; mon taureau fait un écart, Guerrero tombe, l'autre recule, prend son élan, et d'un coup de corne vous l'envoie rouler par-dessus la barrière... Ah! quel coup! quel taureau!... Bravo, taureau!!!

PIQUILLA.

Ah!... (Elle s'évanouit.)

JUANITA.

Eh bien, eh bien, Piquilla!... Piquilla!

ORTIZ.

Elle se trouve mal!

JUANITA.

Un citron!... vite!

DAME ORTIZ, sortant de chez elle.

Qu'est-ce que c'est?...

ORTIZ.

Une pamoison! (On assied Piquilla sur une chaise.)

DAME ORTIZ.

Ah! la pauvre petite, comme elle est pâle!

JUANITA.

La voilà qui revient!... c'est cette nouvelle subite!

DAME ORTIZ.

Quelle nouvelle?

ORTIZ.

Mon Dieu, rien! nous causions taureau et je lui ai seulement dit...

DAME ORTIZ, frappant dans les mains de Piquilla.

Que Nuñez vient d'être tué!

JUANITA, effrayée.

Nuñez? (Piquilla se ranime.)

ORTIZ, à sa femme.

Non!... Guerrero!

DAME ORTIZ.

Mais non!... Nuñez!

JUANITA.

Santa-Madre!... (Elle s'évanouit dans les bras de Piquilla qui se ranime.)

ORTIZ.

A l'autre!...

PIQUILLA, tapant dans les mains de Juanita.

Juanita! Juanita! ma chérie! je te le disais bien que Nuñez était invincible!... Juanita! Juanita!...

ORTIZ.

Décidément! j'y cours!

DAME ORTIZ.

Où?...

ORTIZ.

Aux courses!... je saurai lequel! ça m'intéresse!... Nuñez qui m'a commandé à souper pour toute la cuadrilla... Miséricorde! j'en serais pour mes frais! (On entend des cris de triomphe; trompette, guitare, etc.)

DAME ORTIZ, au fond.

Ne bougez pas; les voici qui viennent!

ORTIZ, courant au fond du théâtre.

Oui! oui, les voici!... Eh! je ne me trompe pas! c'est Nuñez!... vivant! (Juanita se redresse.)

PIQUILLA, effarée, prête à retomber.

Dieu! et Guerrero?

ORTIZ, sautant, enthousiasmé.

Vivant aussi! tous les deux!... Eh! Juanita! Piquilla! viva! viva la cuadrilla!

PIQUILLA.

Viva Guerrero!

JUANITA.

Viva Nuñez! (Elles s'embrassent.)

ORTIZ, aux marmitons, qui attendent.

Aux fourneaux! aux fourneaux! au feu! au feu!... voici les toréadors!

TOUS.

Vive Nuñez! vive Guerrero!...

SCÈNE II

Entrée de gamins qui font la roue, puis hommes et femmes jouant des castagnettes, du tambour de basque et de la crécelle; musique, marche. — Nunez et Guerrero avec toute la cuadrilla. — Les Picadors, les Chulos, les Banderilleros; les marchands d'eau courent autour de la charrette en se disputant à qui offrira à boire aux Toréadors; les fenêtres se garnissent; les femmes de Lusinde leur jettent des fleurs du haut du balcon.

CHŒUR.

TOREADORS.

AIR de *Guillaume Tell*, (Grétry): *A Roncevaux*; etc.

I

Douze taureaux
Ardents et beaux,
Ont de leur sang rougi l'arène.
Ils sont à bas
Grâce à nos bras!... (*Bis.*)
La nuit en ces lieux nous ramène:
Amis, servez un bon repas!...
Au plaisir qu'on se livre!
Que l'on boive et s'enivre...
Si nous savons mourir... nous savons vivre!...

REPRISE ENSEMBLE.

Au plaisir qu'on se livre; etc.

II

Jeunes beautés
Qui résistez...
Le soir de ces luttes mortelles,
Vos tendres cœurs
Sont aux vainqueurs! (*Bis.*)
Les feux ardents de vos prunelles
Cherchent partout nos yeux moqueurs.
Vous n'êtes plus cruelles!
Vous n'êtes plus rebelles...
A nous, amis, à nous, toutes les belles!...

REPRISE ENSEMBLE.

Vous n'êtes plus cruelles; etc.

(Toutes les femmes courent aux Toréros.)

JUANITA, à Nunez.

Ah! *querido mio!*... que tu es beau! et que les femmes ont dû t'envoyer de baisers!

NUNEZ.

Et je les ai tous gardés pour toi! (Il l'embrasse.) Or ça! je ne sais pas si vous êtes comme moi, camarades; mais la poussière de la place m'a sablé le palais et en attendant le souper...

TOUS.

Oui! à boire!

UN VALENCIAN, s'avançant avec ses outres.

Señor!... un verre d'*orchata*, glacée à la neige...

GUERRERO.

De l'orgeat!... à nous? allons donc! c'est de l'*aguardiente* qu'il nous faut!... Vite! Ortiz, des verres!

TOUS.

Des verres! des verres!

NUNEZ.

Et voici de petites jambes qui ne demandent qu'à se trémousser!... allons enfants! la nuit vient, la rue est à nous!... En avant! (Les assistants accompagnent la ritournelle, en frappant dans leurs mains.)

CHANSON ET DANSE.

JUANITA et PIQUILLA.

AIR *de la Rota.*

— Où courez-vous, ô la belle ?...
— Je cours où l'amour m'appelle!
— Et si je disais : je t'aime!
— Je vous répondrais de même.
— Oui, voilà, sur mon âme, une fille
Qui peut bien passer pour piquante et gentille!...

Danse : La cloche d'une église sonne l'*angelus* en carillon! Tous s'arrêtent et tombent à genoux; moment de recueillement et de prière, pendant le tintement de la cloche; puis tous se relèvent et la danse recommence avec les chants et les cris.

TOUS.

Ah! *La salida! anda la muchacha!...*

ORTIZ, sur le seuil de l'hôtellerie.

Le souper est sur la table!

TOUS, agitant leurs chapeaux et leurs instruments.

Bravo! (Ils se précipitent dans le Parador; les passants s'éloignent; le jour baisse.)

DON ANTONIO, sort de chez lui, suivi d'un valet.

Et tu dis que tu as reconnu ce don Fernand?

LE VALET.

Oui, seigneur, à la chasse, il était déguisé et cherchait toujours à aborder doña Luscinde, votre sœur...

DON ANTONIO.

Surveille cette porte, et si tu le vois rôder autour de la maison...

LE VALET.

Oui, seigneur!... (Ils s'éloignent en parlant.)

SCENE III

FEMMES, DAME ORTIZ, UN LICENCIÉ, UN PETIT GARÇON, puis DOROTHÉE.

La nuit vient, peu à peu, l'hôtellerie s'éclaire et, de temps en temps, on entend retentir des chants et des cris à l'intérieur. — La cloche tinte et des femmes à longs voiles sortent des maisons le livre de messe à la main, pour aller à l'office du soir.

LE LICENCIÉ, suivi d'un petit garçon qui tient une lampe allumée et porte une échelle.

Avanceras-tu, petit garçon?... on voit bien que tu as couru avec les autres pour voir les taureaux!... Allons, suspends cette lampe! (L'enfant pose l'échelle contre le poteau, et grimpe pour suspendre la lampe sous une statue de sainte.) Eh bien, veux-tu ôter ton bonnet!... irrévérencieux!... (L'enfant ôte son bonnet.) Là, descends

maintenant !... (L'enfant descend et remet son bonnet.) Venez ici !... plus près !... (Il lui jette son bonnet par terre.) Cela vous apprendra à qui vous devez respect !... allez maintenant !... (L'enfant sort, emportant l'échelle. Dorothée qui a paru au fond en vêtements de deuil, cherche autour d'elle, comme pour demander des renseignements à quelqu'un. Elle s'approche de l'hôtellerie et en est repoussée par le bruit des chants et des rires qui retentissent à l'intérieur.)

DOROTHÉE, apercevant le Licencié et s'avançant.

Dieu soit avec vous, mon père !... (Elle lui remet son offrande.)

LE LICENCIÉ.

Et avec vous, ma fille !... avez-vous besoin de prières ?...

DOROTHÉE.

Hélas ! ces vêtements de deuil vous disent que j'ai à prier pour un mort !

LE LICENCIÉ.

Votre mari ?...

DOROTHÉE.

Mon père !...

LE LICENCIÉ.

Qu'il soit en paix !... Et comment vous nomme-t-on, ma fille ? vous n'êtes point de cette paroisse, ce me semble ?

DOROTHÉE.

Je ne suis pas de Tolède, mon père, mais des environs de Ciudad-Réal, et je m'appelle Dorothée Clénardo.

LE LICENCIÉ.

On priera pour le repos de votre père, ma fille !... adieu !

DOROTHÉE, l'arrêtant après un peu d'hésitation.

Veuillez me dire si vous connaissez dans cette ville, la demeure d'un certain duc Ricardo ?...

LE LICENCIÉ.

Don Fernand ?

DOROTHÉE.

Don Fernand, oui!... c'est bien son nom!

LE LICENCIÉ.

Dieu vous aide, ma fille, connaissez-vous ce maudit?

DOROTHÉE, tressaillant.

Ce maudit?...

LE LICENCIÉ.

Ah! ne me demandez pas où demeure cet homme! un libertin sans foi, ni retenue, qui ne recule devant rien pour satisfaire ses damnables caprices et ses amours adultères!...

DOROTHÉE.

Quoi?... ce don Fernand!

LE LICENCIÉ.

Heureusement, il n'habite plus guère cette ville où ses déportements ont fait trop de scandale. Je sais qu'il est parti, il y a quelques mois; il parcourt la sierra; voyage de curiosité et de plaisir!...

DOROTHÉE.

Ah! vous êtes sûr?

LE LICENCIÉ.

Allez! allez!... mon enfant... retournez à votre village, et ne prononcez jamais ce nom ni tout haut, ni tout bas!... il brûlerait votre cœur autant que vos lèvres! (Fausse sortie.)

DOROTHÉE, tristement.

Et voilà ce qu'il me disent tous!... Encore un mot, je vous prie, mais il ne s'agit plus de moi, cette fois!

LE LICENCIÉ, s'arrêtant.

Parlez! mon enfant!

DOROTHÉE, avec anxiété.

Un mariage... est-il valable devant le ciel et devant les hommes, lorsqu'il a été contracté... en secret... dans une église, par un simple échange de serments et d'anneaux au pied des autels?...

LE LICENCIÉ.

Certes!... mon enfant, ce mariage est sans vertu, si Dieu n'était pas représenté à cet autel par l'un de ses ministres!...

DOROTHÉE.

Mais si la Providence, mon père, avait voulu qu'un prêtre, agenouillé dans l'ombre, fût témoin de cet acte solennel; qu'il recueillit les serments échangés, et les consacrât de loin par sa sainte bénédiction!...

LE LICENCIÉ.

Alors, le cas est bien différent, et il suffira pour que le mariage soit indissoluble, d'un simple écrit du prêtre, attestant le fait sous la foi du serment!...

DOROTHÉE, avec joie.

Ah! J'ai cet écrit, mon père!... je l'ai!

LE LICENCIÉ.

Il s'agit donc de vous?... ma fille, vous disiez...

DOROTHÉE.

J'ai menti, pardonnez-moi!...

LE LICENCIÉ.

Allons! je ne vous demande pas vos secrets, mon enfant, mais si le fardeau devient trop lourd, vous trouverez une âme chrétienne pour en prendre sa part!... au revoir! (Il s'éloigne.)

DOROTHÉE, seule, elle tire un papier de son sein.

Ce papier!... cet écrit, le voilà! ah! je ne suis pas ta maîtresse, don Fernand! je suis ta femme!... L'amour que je te garde, malgré ton abandon, je puis le proclamer, et m'en faire gloire. C'est mon droit!... c'est mon devoir! — Bénie sois-tu, divine Providence, qui dans cette ruine de toutes mes espérances!... m'as du moins gardé l'honneur! (Elle s'agenouille devant la sainte.)

SCÈNE IV

DOROTHÉE, DAME ORTIZ, LUSCINDE, LÉONA.

D'autres femmes voilées viennent avec leurs enfants s'agenouiller autour du pilier, la cloche sonne le second appel des offices du soir. Le jour baisse encore; bruit dans l'hôtellerie.

DAME ORTIZ, sortant de chez elle.

Neuf heures!... l'office du soir sera commencé... et le *padre* va me gronder d'arriver en retard!... (**Elle passe devant la madone et fait la révérence.**)

UNE DES PRIEUSES, sans se retourner, tirant sa robe.

Vous pourriez bien marcher par terre!... vous faut-il des tapis?... Il est des gens qui font le bien d'une main et qui font le mal du pied!

DAME ORTIZ.

Je vous demande pardon, señora, il en est aussi qui prient des dents, et médisent de la bouche..

LA PRIEUSE, se relevant.

Eh! c'est vous, dame Ortiz!... que ne le disiez-vous?... je croyais parler à une autre. Vous êtes une bonne âme, vous, je le sais, nous ferons route ensemble, si vous voulez!...

DAME ORTIZ.

Volontiers! on se voit si rarement!... Étiez-vous aux courses cette après-midi!...

LA PRIEUSE.

Non!

DAME ORTIZ.

Ah! c'était charmant!... (**Elles s'éloignent en causant. — Les autres prieuses se lèvent peu à peu pendant ce qui suit, et il ne reste plus que Dorothée.**)

LUSCINDE, sur son balcon, où elle a paru pendant les dernières répliques, elle se penche et regarde dans la rue.

Personne encore!... Voici pourtant le soleil couché... et c'est l'heure!... Ah! Cardenio! cher Cardenio! êtes vous-là?... (Elle se penche et regarde.)

LÉONA, sortie de la maison derrière elle, la chambre s'éclaire.

Pas encore!...

LUSCINDE.

Ah! tu m'a fait peur! nourrice.

LÉONA.

Ce n'est que moi, chère enfant, qui apportais la lampe?

LUSCINDE.

Tais-toi!... (Elle regarde et aperçoit Dorothéa.) Non! c'est une femme qui prie!

LÉONA.

D'ailleurs, il n'est jamais arrivé à cette heure, vous le savez bien chère enfant!

LUSCINDE.

Crois-tu? (On voit paraître au fond un sereno, avec une lanterne au bout de sa pique.)

LÉONA.

J'en suis sûre!

LUSCINDE.

Quelle heure est-il?

LÉONA.

Voici un sereno qui va vous répondre!

PREMIER SERENO, chantant.

Il est neuf heures! il fait beau! (Il passe.)

AUTRE SERENO, dans le lointain.

Il est neuf heures!... Il fait beau!

LUSCINDE, pendant ce jeu de scène.

Hélas! quand pourrons-nous donc nous voir, sans nous cacher de cet amour si pur, comme d'une action mauvaise? Et cela parce que je suis noble et riche et que lui...

LÉONA.

Patience, señora... Le ministre des grâces l'a pris en amitié, et si le seigneur Cardenio obtient ce qu'il espère... il faut croire que votre frère consentira enfin...

LUSCINDE.

Chut!... J'entends un pas!...

LÉONA.

Non! ce sont les toréadors qui se réjouissent à leur manière!...

LUSCINDE.

C'est le pas d'un homme, te dis-je?

LÉONA.

Quelque passant qui traverse la place. (Elles guettent à l'abri des fleurs.)

SCÈNE V

LES MÊMES, DON FERNAND.

DON FERNAND, entrant vivement, enveloppé de son manteau.

Enfin!... j'y suis!... Vive l'audace! A la faveur du crépuscule, j'ai dépassé Cardenio qui ne m'a point reconnu! une demi-heure d'avance! c'est plus qu'il ne faut pour mener à fin l'aventure!...

LUSCINDE.

Il parle tout haut: entends-tu?

LÉONA.

Oui, j'ai cru entendre quelque chose comme Cardenio!

LUSCINDE.

Écoute!...

DON FERNAND.

Voici la sainte! la porte! viennent maintenant la suivante qui doit m'ouvrir. (S'arrêtant et sautant en arrière, au moment de marcher sur Dorothée accroupie au pied de la statue.) Par le diable! qu'est cela? (Il regarde, Dorothée se lève sans le voir, la lampe de la sainte l'éclaire en plein visage.) Dorothée!... (Il se cache vivement derrière le pilier, Dorothée toujours recueillie traverse la place et sort.)

LÉONA, à Luscinde.

La femme s'en va! le cavalier reste!

LUSCINDE.

Paix! attendons!

DON FERNAND, qui a fait le tour du pilier, sortant de l'arcade.

Ici!... en deuil!... son père est donc mort? pauvre fille!... quelle paleur! elle est très-belle!... (Il fait un pas pour la suivre, puis s'arrête.) C'est le *noir!* le noir sied bien à toutes les femmes! Charmante figure!... âme douce et bonne et tendre... et qui m'aime!... Ah!... tu es un grand misérable! ami Fernand!... comment peux-tu voir passer une créature si touchante sans... Bah! quand j'écouterais une fois mon bon ange!... arrive ce que Dieu voudra! (Il va pour la suivre.)

LÉONA, fredonnant une chanson, pour attirer son attention.

Sous les grenadiers en fleurs...

DON FERNAND, s'arrêtant.

Eh!...

LUSCINDE, vivement et à demi-voix.

Tais-toi donc! si ce n'était pas lui?

DON FERNAND.

On m'appelle!... c'est l'autre!

LÉONA.

Nous verrons bien; mais je gage que c'est lui! (Elle fredonne.)

DON FERNAND, hésitant un moment.

Luscinde!... Dorothée!... ah! la tentation... Bah!... le diable

est trop fort!... bonsoir, l'ange!... (Il s'avance, sur la pointe du pied, et dit tout bas avec intention.) « *C'est moi !* »

LÉONA, à Luscinde.

Voyez-vous?

LUSCINDE.

Chut!... je ne le reconnais pas!

DON FERNAND, de même.

C'est moi!... Cardenio!

LUSCINDE, se penchant.

Enfin!... attendez! Léona va descendre et... (Bruit de guitares, et de voix, dans la coulisse.) On vient: cachez-vous.

DON FERNAND.

Mais j'aurais le temps...

LUSCINDE.

Non! non! ce sont les étudiants qui viennent chanter sous mes fenêtres, tous les soirs, laissez-les passer. (A Fernand.) Tout à l'heure!... vite! cachez-vous! (Elle rentre avec Léona et rabat le rideau.)

DON FERNAND.

Maudits fâcheux!... comment les éloigner?...

SCÈNE VI

LES ÉTUDIANTS, armées d'épées et d'instruments. FERNAND.

PREMIER ÉTUDIANT.

Vivat! messieurs! La rue est vide! au vent les guitares!

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Et une sérénade à la perle de Tolède!

PREMIER ÉTUDIANT.

A doña Luscinde!

TOUS.

Viva doña Luscinde!

SÉRÉNADE.

PREMIER ÉTUDIANT.

Romance espagnole.

PREMIER COUPLET.

L'oiseau dort, la fleur sommeille
Le jour fuit à l'horizon.
Mais l'amour qui me conseille,
Me ramène à ta maison!
O beauté!... Chaste merveille!
Ton cœur est-il endormi?
A ma voix qu'il se réveille!
Et qu'il m'écoute en ami!

Fron-fron de toutes les guitares, continuant l'accompagnement.

SCÈNE VII

LES ÉTUDIANTS, ORTIZ, NUNEZ.

NUNEZ, à la fenêtre.

Holà! messieurs les étudiants, ne pourriez-vous aller étudier plus loin? (Rires de mépris des étudiants.)

PREMIER ÉTUDIANT.

Non, señor toréro!... c'est ici que nous avons affaire! (Reprise du refrain.)

DON FERNAND, à part, sous l'arcade.

Ah! le bruit vous gêne, là-haut!

NUNEZ.

Messieurs les étudiants!... (Refrain des étudiants.) Une fois!... (Même jeu.) Deux fois!... (Même jeu.) Trois... (Doucement.) Voulez-vous souper avec nous?

PREMIER ÉTUDIANT.

Gardez votre souper, dont nous n'avons que faire! Nous voulons chanter et nous chantons! (Même jeu.)

DON FERNAND, paraissant.

Oui, mais plus haut... la señora ne vous entend pas, permettez! (Il prend la guitare des mains de l'étudiant et chante, tourné vers l'hôtellerie en haussant la voix de plus en plus.)

DEUXIÈME COUPLET.

Levez-vous, ô ma déesse!
Puis ouvrez, tout doucement,
Votre cœur à la tendresse,
Votre porte à votre amant.
C'est à l'heure où tout est sombre,
Qu'il faut ouvrir à l'amour...
Il y voit plus clair dans l'ombre,
Que les autres en plein jour.

LES ÉTUDIANTS, tournés vers l'hôtellerie et criant avec intention.

En plein jour!...

NUNEZ, reparaissant sur le balcon de l'hôtellerie avec Guerrero.

Votre vacarme de guitares commence à nous échauffer les oreilles!...

DON FERNAND.

Bouchez-les, seigneur toréro, vous en viendrez à bout, si grandes qu'elles soient! (Rire des étudiants.)

NUNEZ, criant dans l'intérieur.

Ah! c'est ainsi!... Hôlà Guerrero, Ferro! Matto! et tous les toréros! Fuentes! Caldez! Miguel! et tous les piccadores! sus à ces effrontés qui nous raillent! et aux taureaux! (Guerrero saute du balcon à terre, saisit les oranges de Piquilla et les jette aux étudiants.)

TOUS LES TORÉROS, sortant de l'hôtellerie.

Aux taureaux!

LES ÉTUDIANTS.

A l'assaut! et en avant!

LES TORÉROS.

Mort aux étudiants!

LES ÉTUDIANTS.

Mort aux toréros! (Ils tombent sur les Toréros à coups de guitare et

d'instruments de toutes sortes. Les Toréros ripostent avec tout ce qui se trouve sous leur main. Gens aux fenêtres avec des lumières qui éclairent la scène.

CHŒUR.

AIR : *Nouveau de M. Couder.*

LES TORÉROS.

Sus à qui nous raille!...

LES ÉTUDIANTS.

Sus à ces marauds!

LES TORÉROS.

Hors d'ici, marmaille!

LES ÉTUDIANTS.

Hors d'ici, taureaux!

TOUS.

Au vent les couteaux!
Bataille!...

Ils tirent les couteaux et roulent autour du poignet leurs manteaux et leurs écharpes.

LES FEMMES.

A l'aide! au secours!...

ORTIZ, cherchant à les séparer.

Señores! de grâce! vous ferez fermer ma boutique! Au secours! (Il reçoit sur la tête une guitare dont il reste coiffé.) Au secours! mes amis! (Il se sauve : la musique continue.)

PREMIER ÉTUDIANT, à Nunez.

Dieu avec toi!

NUNEZ, de même.

Dieu avec toi! (Bataille aux couteaux, deux à deux : Nunez est blessé.)

LES TORÉROS, consternés, emportant Nunez dans l'hôtellerie.

Blessé! blessé! (Ils reculent.)

LES ÉTUDIANTS, entraînant le vainqueur.

Vivat!...

PIQUILLA, voulant se jeter sur l'étudiant.

Misère de moi!... mon Nunez... Je t'aveuglerai, bandit! (On l'emporte.)

DEUXIÈME ÉTUDIANT, accourant.

Les archers! les archers!... (En un clin d'œil tout à disparu. Les Étudiants se remettent en posture de gens qui jouent une sérénade, et les Toréros sur le pas de l'hôtellerie se groupent en gens qui, ainsi que les femmes, prennent le frais.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN ALCADE, ARCHERS, SERENOS, ORTIZ.

CHŒUR.

AIR de *Beniouski.*

Le soir, mes amis, qu'il est doux
De rêver au clair de la lune!
De voir, bras dessus, bras dessous,
Un chacun avec sa chacune!...
Que l'air est frais, que l'air est doux,
Admirez l'éclat de la lune!... (*Bis.*)

La musique continue en sourdine.

L'ALCADE à Ortiz, après les avoir regardés.

Que me dites-vous donc, señor Ortiz, que l'on se bat! tout est dans l'ordre, ce me semble!

ORTIZ, effaré de ce calme.

Mais tout à l'heure!... cependant!... j'atteste que...

L'ALCADE.

Bon! bon! pour vous apprendre à vous railler de la justice, vous passerez la nuit en prison!...

ORTIZ.

Miséricorde! et ma femme?

L'ALCADE.

Elle fera ce qu'elle voudra, votre femme! allons! en route!

ORTIZ.

Et dire que c'est toujours comme ça.... (Rires de tous : on l'emmène, reprise plus douce de l'ensemble. Les Archers font le tour de la place ; poussant devant eux les Toréros et les Étudiants qui s'éloignent.)

CHŒUR.

La soir, mes amis, qu'il est doux, etc.

La place reste vide.

DON FERNAND, reparaissant.

J'étais sûr qu'avec un peu de vacarme, la justice finirait par me faire place nette... Eh! señora!... (Il frappe doucement à la porte de Luscinde, don Antonio paraît au fond avec le valet.)

LÉONA, ouvrant la porte.

Vite! entrez! seigneur Cardenio!

DON FERNAND.

Enfin! (Il entre.)

DON ANTONIO, au valet.

Va chercher ceux que je t'ai dit.

LE SERENO, au loin.

Il est dix heures!... il fait beau!...

(Changement.)

TROISIÈME TABLEAU

La chambre de Luscinde. — Au fond grande fenêtre donnant sur la campagne. — A gauche, premier plan, petite porte d'entrée. — A droite, deuxième plan, grande porte d'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE

LUSCINDE, puis LÉONA et DON FERNAND.

LUSCINDE, à la petite porte.

Il monte... enfin!... c'est lui!...

DON FERNAND, entrant avec Léona qui le conduit et s'arrêtant à la vue de la lampe. Il a le manteau et le chapeau sur les yeux et parle bas pour dissimuler sa voix.

Éteignez ce flambeau. (Il souffle la lumière et l'éteint.)

LUSCINDE.

Pourquoi?

DON FERNAND, montrant la fenêtre.

On verrait nos ombres par cette fenêtre!...

LUSCINDE, tendant les deux mains à don Fernand.

Enfin! vous voilà!...

DON FERNAND, les prenant avec passion et s'oubliant.

Chère Luscinde!

LUSCINDE, retirant ses mains.

Qu'avez-vous donc?... cette voix?...

DON FERNAND, vivement.

Ce n'est rien!... l'émotion!... la fatigue!... (A part.) Est-ce que cette duègne va rester là?

LUSCINDE.

Ah! Cardenio, vous ne saurez jamais quelles inquiétudes vous me donnez!... une heure de retard me fait rêver mille désastres, je vous vois malade... blessé. . mort!

DON FERNAND, arrêtant le mot sur ses lèvres

Oh! je suis trop heureux!... (A part.) Cette duègne ne s'en ira donc pas?...

LUSCINDE.

Et à propos de bonheur, ne me direz-vous pas cette grande nouvelle que m'annonce votre lettre et qui peut hâter notre mariage?...

DON FERNAND.

Quand nous serons seuls.

LUSCINDE, surprise.

Comment... mais nous sommes seuls!

DON FERNAND.

Non!... cette femme!...

LUSCINDE.

Léona!... n'est-elle pas toujours présente à nos entretiens?

DON FERNAND.

Toujours?

LUSCINDE, surprise.

Sans doute!... et pour sa discrétion, vous savez bien, mon ami...

DON FERNAND.

Oui? oui, je sais bien; mais aujourd'hui, enfin, j'aimerais mieux qu'elle fut plus loin!... très-loin!

LUSCINDE.

Vous êtes mon seigneur et mon maître!... (Appelant.) Léona! va jusqu'à la galerie!

LÉONA.

Oui, madame!... (Elle sort par la grande porte d'appartement.)

SCÈNE II

LUSCINDE, DON FERNAND.

En se retournant, après la sortie de Léona, Luscinde aperçoit don Fernand qui est remonté doucement et qui ferme la fenêtre du fond.

LUSCINDE.

Que faites-vous donc là?

DON FERNAND.

Rien, je m'assure que personne...

LUSCINDE, souriant.

Cette fenêtre donne sur les jardins et sur la campagne!... Il n'y a rien à craindre.

DON FERNAND, redescendant.

C'est vrai.

LUSCINDE, assise.

Enfin!... nous voilà comme vous le désiriez... Et maintenant... ami!... qu'avez-vous à me dire?

DON FERNAND, à ses pieds.

Oh! rien que de bon, et de doux, et de tendre, Luscinde, puisque je suis à vos pieds... (Luscinde tressaille et retire sa main.) Qu'avez-vous?

LUSCINDE.

Rien!... mais cette voix à laquelle je suis si peu faite... Et cette main!...

DON FERNAND.

Si elle est plus rude qu'à l'ordinaire, Luscinde, c'est que, pour vous, elle a subi l'ardeur du soleil pendant trois jours de route.

LUSCINDE, lui rendant sa main.

C'est vrai!... Vous disiez donc?...

DON FERNAND

Que je vous aime!

LUSCINDE.

Je sais cela!

DON FERNAND.

Non! vous ne le savez pas assez, Luscinde, car il me semble que jusqu'à ce jour, je ne vous l'ai jamais dit, aussi bien que je le pense!

LUSCINDE.

Oh! que si!

DON FERNAND.

Ah! jamais, j'en suis sûr... jamais! je n'ai pressé votre main avec tant d'ivresse...

LUSCINDE, surprise.

En effet... oui!...

DON FERNAND, avec passion.

Jamais ces lèvres ne les ont couvertes de baisers si brûlants...

LUCINDE, inquiète et troublée.

Mais non!... jamais...

DON FERNAND.

Ah! c'est que je ne vous aimais pas encore, autant que je vous aime, Luscinde... c'est que je ne vous voyais pas encore aussi belle que vous l'êtes...sur cette route, qui me semblait éternelle... je dévorais l'espace, et mon cœur bondissait dans ma poitrine... ivre d'espoir!... Je me disais: « oui, elle m'attend!... » Et la joie divine que je me promets!,.. elle la rêve comme moi!...

LUSCINDE, se dégageant de ses mains.

Mon Dieu!... ce langage... Cardenio!...

DON FERNAND.

Ah! Luscinde! vous êtes belle! je vous adore!... ne me demandez plus de raison! je n'en ai plus! Et si j'en avais! je ne vous aimerais pas!... Je t'adore!... et je veux mon bien sans réserve! ou j'en meurs!

LUSCINDE, révoltée.

Oh!... (Elle se dégage et s'élance vers la gauche.) Oh! tu n'es pas Cardenio!

DON FERNAND, à l'extrême droite.

Luscinde!

LUCINDE, séparée de lui par toute la largeur de la pièce.

Laissez-moi! Sortez!... qui êtes-vous?...

DON FERNAND.

Eh bien, non, je ne suis pas Cardenio, non!... mais un être qui vous aime cent fois plus que lui... (Mouvement de Luscinde.) Ah! pour votre honneur, Luscinde, ne criez pas... écoutez-moi!... Vous ne sauriez voir tant d'amour sans être émue... (Il fait un pas vers elle.)

LUSCINDE.

N'avancez pas!... ou j'appelle!

DON FERNAND.

Oh! votre frayeur vous fait plus belle encore!... Il ne vous aime pas, ce Cardenio! qui n'a pas trouvé dans son amour même le courage de braver votre colère!... (s'élançant et lui prenant les mains) comme je le fais!... moi!...

LUSCINDE.

Ah! misérable!... à l'aide! (La grande porte s'ouvre et laisse voir don Antonio entouré d'amis, de parents, avec des épées, et des valets avec des flambeaux.)

SCÈNE III

LUSCINDE, DON FERNAND, DON ANTONIO, GENTILSHOMMES, VALETS.

DON FERNAND.

Malédiction!... Qu'est-ce que cela?

LUSCINDE.

Mon frère!... Ah! (Elle s'évanouit.)

DON ANTONIO, l'épée à la main.

Gardez toutes les portes! Et si cet homme fait un pas... qu'on le tue! (On garde la porte de gauche.)

DON FERNAND.

On n'a pas si bon marché de don Fernand!... Le brave qui l'ose!... (Il tire l'épée.)

DON ANTONIO, éclairant son visage de loin.

Don Fernand!... Que vous disais-je, messieurs? c'est bien lui!...

DON FERNAND.

Pourquoi nierais-je ce qui est évident?... Oui, je suis Fernand, duc de Ricardo!... et qui plus est, homme à signer son nom de tout votre sang! (Mouvement des gentilshommes.)

DON ANTONIO.

Arrêtez!... messieurs!... et sachons d'abord ce que cet homme osera nous dire, pour justifier sa présence!

DON FERNAND.

Je ne dirai que deux mots, c'est que je suis entré dans cette maison, parce que j'aime votre sœur Luscinde... qui me paie de retour!... (Mouvement.)

DON ANTONIO.

Vous vous doutez bien après cela, n'est-ce pas, que vous n'en sortirez pas vivant?...

DON FERNAND.

C'est ce que Dieu sait mieux que vous et moi!

DON ANTONIO.

Don Fernand! l'honneur ne se paie que par le sang, ou par l'honneur!... Comment comptez-vous acquitter votre dette?

DON FERNAND.

Je vous le dirai, quand vous aurez ordonné à ces hommes de remettre l'épée au fourreau... et de me laisser la sortie libre!...

DON ANTONIO.

Qu'on lui ouvre cette porte, messieurs...

TOUS.

Mais...

DON ANTONIO, avec force.

Et vos épées au fourreau!... Elles sauront bien le retrouver s'il le faut. (Tous mettent l'épée au fourreau et s'écartent, laissant la porte de gauche libre, pour la sortie de don Fernand.)

DON FERNAND. Il traverse toute la chambre, jusqu'au seuil de la porte, comme s'il allait sortir, sans que personne bouge, et jette un regard, en passant, à Luscinde toujours évanouie, puis il s'arrête, remet son épée au fourreau et revient sur ses pas, jusqu'à don Antonio.

Et maintenant, que je ne suis plus suspect de me courber sous la menace... (Il se découvre.) Don Antonio Solis,... hautement et librement... je sollicite de Votre Grâce, l'honneur et la joie d'appeler votre sœur doña Luscinde... ma femme.

DON ANTONIO, se découvrant avec tous les gentilshommes.

Cela sera, don Fernand, à mon désir comme au vôtre... et avant une heure!... (A un laquais.) Vois si la chapelle est prête!

DON FERNAND, à part.

Le cas était prévu... Allons! je n'étais pas venu pour cela... mais une grande fortune!... un beau nom!... ma folie ressemble à de la raison!... (regardant Luscinde évanouie) et puis, quelle adorable duchesse!!

DON ANTONIO, à Luscinde.

Doña Luscinde!

LUSCINDE, revenant à elle.

Où suis-je?

DON ANTONIO.

Entre votre frère et votre mari.

LUSCINDE, se levant.

Mon mari!...

DON ANTONIO.

Aimeriez-vous mieux qu'il restât votre amant?

LUSCINDE.

Lui!... mais cela n'est pas!... c'est faux! Mais cet homme, je ne le connais pas!... Je ne veux pas...

DON ANTONIO, la contenant.

Allons! ne vous abaissez pas à mentir!... Il a tout avoué!

LUSCINDE, désespérée.

Mais avoué, quoi?... mais c'est... Oh! mon Dieu!... mais sur le nom sacré de notre mère!...

DON ANTONIO.

Oh! assez!...

LUSCINDE.

Laissez-moi vous dire!...

DON ANTONIO.

Je ne veux rien savoir, sinon qu'un homme s'est trouvé cette nuit dans votre chambre, et que cet homme, pour notre honneur, ne peut être que votre mari!...

LUSCINDE.

Ah!... je suis perdue alors!...

DON ANTONIO.

Don Fernand, donnez la main à votre femme!

DON FERNAND.

Madame!... (Il prend la main de Luscinde qui le suit, en chancelant. Don Antonio vient derrière avec tous ses amis et ses parents; les valets escortent avec les flambeaux; la porte de l'appartement se referme et la chambre reste vide.)

SCÈNE IV

CARDENIO, puis LÉONA.

Cardenio escalade le balcon de la fenêtre et descend la scène avec précaution en appelant à demi-voix.

CARDENIO.

Luscinde! Luscinde!... (Surpris.) Personne sur la place pour

m'attendre!... et pour m'ouvrir!... J'ai pris par les jardins! Et la chambre... vide?... (Il regarde.) Vide, oui!... Que se passe-t-il donc dans cette maison?... A la vue de ces lumières qui couraient de chambre en chambre, je n'ai plus été maître de mon impatience... et au risque d'être vu... Mais la place est déserte, heureusement!... ah! il faut que je voie Luscinde, que je lui parle... qu'elle me dise!...

LÉONA, entrant par la grande porte de l'appartement et effrayée à sa vue.

Le seigneur Cardenio!...

CARDENIO, sans remarquer sa frayeur.

Léona!... Enfin!... oui, je suis en retard, vous ne m'attendiez plus, n'est-ce pas?... mais mon cheval est mort sous moi et j'ai dû achever ma route en courant!... Et tu vois, j'arrive... épuisé... haletant... mais un seul de ses regards me ranimera!... où est-elle, Léona, où est-elle?

LÉONA.

Ah! seigneur Cardenio, retirez-vous!...

CARDENIO.

Ce langage!... qu'y a-t-il?

LÉONA.

Le malheur est entré dans cette maison!... par pitié... allez-vous-en!...

CARDENIO.

Le malheur!... (On entend les orgues.) Ah!... ces chants d'église!... Luscinde est morte?...

LÉONA.

Pour vous, oui!...

CARDENIO.

Mais parle donc!... Explique-toi, par charité!... parle, et dis tout!...

LÉONA.

Eh bien, ce ne sont pas ses funérailles que vous entendez!.. c'est son mariage!...

CARDENIO.

Mariée!...

LÉONA.

Avec un homme, introduit ici, sous votre nom et que l'on a surpris dans cette chambre.

CARDENIO.

Et elle consent!... Mais cela ne sera pas!... Je dirai, j'avouerai!... Ah! la stupide folie!... Ouvre cette porte!....

LÉONA.

Misère de moi!... Ils sont tous là, en armes!... Ils vous tueront!

CARDENIO.

Eh! que m'importe leurs armes! ouvre, te dis-je!

LÉONA.

Non!

CARDENIO, l'écartant et ouvrant.

Mais, ouvriras-tu! (Il s'élance dans la galerie; le son de l'orgue éclate plus fort; il recule.) Trop tard... trop tard!... oui!... (Il chancelle, et tombe.) Trop tard!... Ah! je meurs!...

LÉONA.

Seigneur!... cher seigneur!... ah! mon Dieu!.,. (Elle tombe à genoux et cherche à le ranimer; on entend sur la place; la chanson d'un passant qui s'éloigne, en raclant sa guitare)

Au revoir ma charmante!...
Ma douce amante!...
. . . .
. . . .

Ma douce amante!
Voici l'aube naissante,
Et l'oiseau chante!...

. . . .
. . . .

Mais sois certaine,
Que je viendrai, ma reine,
La nuit prochaine...

Au fond, dans la plaine, on voit le soleil qui se lève et don Quichotte et Sancho sur leurs montures, qui apparaissent au loin chevauchant dans la campagne et se détachant sur le ciel tout embrasé.

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Une grande route. — Au fond, un moulin ; d'autres, plus loin ! Côteaux garnis de vignes brûlées par le soleil et route praticable, montant de gauche à droite. — A droite et à gauche, taillis, buissons ; sol crayeux, blanc, herbe rare et sèche, aloës, genêts et chardons. — A gauche, un petit tertre de terre et de pierres, grand soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

BASILE, CARRASCO, **en costumes de voyage.**

CARRASCO, assis sur une pierre au premier plan.

Ne voyez-vous rien, Basile?

BASILE, au fond, regardant dans la campagne.

Rien que la route blanche et poudreuse et l'implacable soleil qui me brûle les yeux.

CARRASCO.

Ils ne sauraient pourtant être allés bien loin depuis hier au soir. Mais quelle route auront-ils prise?

BASILE, descendant.

Je connais assez mon don Quichotte pour être assuré, qu'en vrai paladin, il a laissé le soin du chemin à sa monture ; et la pauvre bête a dû prendre celui qu'elle fait deux fois par semaine avec

Chiquita, pour aller au marché de Tolède... Ils sont dans ces environs, j'en réponds... (Il s'assied et s'essuie le front.)

CARRASCO.

Quoi qu'il en soit; soufflons un peu, camarade, car cette chaleur m'oppresse...

BASILE.

Et buvons, car la soif m'étrangle!

CARRASCO.

Dites-donc? n'entendez-vous rien?

BASILE.

Non!

CARRASCO.

Si!... de ce côté!... (Il montre la droite.) C'est le bruit d'un ruisseau.

BASILE, se levant.

Dieu soit loué!... nous trouverons par là quelque fraîcheur pour déjeuner et faire la sieste!

CARRASCO.

Mais si nos hommes passent pendant ce temps?

BASILE.

Bah! nous les retrouverons, fiez-vous à moi!... Allons! sire bachelier, en avant et gardez-vous des broussailles... (Il écarte les buissons et entre dans le fourré à gauche.)

CARRASCO.

Je vous suis... (Ils disparaissent.)

SCÈNE II

DON QUICHOTTE, SANCHO.

Au moment où Carrasco et Basile disparaissent dans le taillis, don Quichotte et Sancho paraissent au fond; l'un sur son cheval et l'autre sur son âne, don Quichotte armé, de pied en cap, le plat à barbe sur la tête et la lance au poing.

Sancho, le chapeau sur les yeux et le bissac en croupe. Ils sont tous deux assoupis par la grande chaleur, et descendent en scène, la tête penchée sur la poitrine, puis la lance de don Quichotte lui glisse des mains et le fer frappe la terre avec un bruit qui le réveille en sursaut.)

DON QUICHOTTE.

Alerte, seigneur Turpin!... voici l'ennemi!... (Il tire son épée et va pour en asséner un grand coup à Sancho qui se gare.)

SANCHO, sautant à terre et s'abritant sous son âne.

Eh! là, seigneur, je ne suis pas l'ennemi!... Je suis Sancho Pança!

DON QUICHOTTE.

Ah! ah! c'est toi!... Tu as bien fait de parler, Sancho; ce grand soleil m'avait assoupi et je me croyais sur le point d'en découdre avec le perfide Ganelon!

SANCHO.

Moi, je rêvais que nous cassions une croûte à l'ombre et que nous buvions frais!

DON QUICHOTTE.

Rien ne nous empêche de faire halte, si tu as faim!

SANCHO, suant et tout rouge.

Par ma barbe! quel soleil! J'ai mon compte, et le Grison aussi!... (A son âne.) Pauvre bête, va! (Il essuie sa figure.) Ce sont les mouches qui le taquinent!... mais il ne dirait rien, allez!... (Il l'embrasse.) C'est si bon!

DON QUICHOTTE, après avoir regardé autour de lui.

Ce lieu me sourit, ami Sancho; car tu sauras que les plus glorieuses aventures de la chevalerie se nouent et se dénouent presque toujours dans un carrefour!...

SANCHO, l'aidant à descendre.

C'est donc comme les aventures de voleurs! — Est-ce que Votre Grâce ne va pas se dépêtrer de toute cette ferraille?...

DON QUICHOTTE, marchant tout d'une pièce dans son armure qui ne joue pas aux articulations.

Un vrai chevalier, Sancho, ne quitte jamais le harnais, pour être toujours prêt à la bataille!...

SANCHO, le regardant marcher.

Ça a l'air très-gênant pour marcher!

DON QUICHOTTE.

C'est la rouille!... mais avec un peu d'exercice!... (Même jeu.)

SANCHO.

Comme ma mâchoire!... (remuant les deux rateliers) ça a besoin de travailler! (prenant la bride du Grison) et Grison aussi!... Pauvre poulet! il a faim! tenez, il pleure : viens ça, mon chéri! voici des chardons! oh! les beaux chardons pour la bonne bête à Sancho!... viens, mon fils! allons manger les bons chardons!... (Il l'entraine dans le fourré de droite. Rossinante suit. Pendant les quelques secondes où Sancho reste absent; don Quichotte s'exerce à faire jouer les charnières de son armure. Il secoue la jambe droite et finit par la faire ployer un peu; mais la jambe gauche résiste, et le genou grince et crie comme un vieux gond rouillé. Sancho revient et le regarde avec surprise.)

DON QUICHOTTE.

Sancho! n'as-tu point là quelque corps gras?

SANCHO.

J'ai du lard!

DON QUICHOTTE.

Frotte un peu cette genouillère qui ne veut point fonctionner.

SANCHO, prenant du lard dans son bissac et frottant.

Oui, mais si nous frottons comme ça toute l'armure, avec quoi souperons-nous ce soir?

DON QUICHOTTE.

Patience!... cela craque!

SANCHO.

Courage! (Don Quichotte ploie le genou qui peu à peu finit par céder, en grinçant.)

DON QUICHOTTE.

C'est fait !... mais maintenant c'est la cuirasse qui ne joue pas. (Il fait effort pour faire jouer la ceinture, et ne peut pas venir à bout de ployer le corps.)

SANCHO.

Monsieur, ménageons le lard !...

DON QUICHOTTE.

Tu as raison !... D'ailleurs, un chevalier ne doit se courber que devant sa dame, et puisque Dulcinée n'est pas ici... !

SANCHO, vidant le bissac.

Voilà le couvert mis !... si Votre Grâce veut s'asseoir ! (Il s'assied à terre, tire une petite écuelle pleine de viande et commence à frotter un oignon sur son pain.)

DON QUICHOTTE, après avoir essayé de s'asseoir sur le tertre, sans en venir à bout.

Ah ! ah ! voici du nouveau... je crois, Sancho, que la malice de l'enchanteur Pantafilando s'oppose à ce que je puisse prendre place sur ce gazon.

SANCHO, stupéfait, le regardant sa tartine aux dents.

A cause ?...

DON QUICHOTTE.

La jambe gauche menace d'éclater... si j'insiste !

SANCHO, la bouche pleine.

Diable !

DON QUICHOTTE, assis sur une jambe.

Ceci, ami, est d'un grand enseignement. C'est une voix du ciel qui me rappelle qu'un chevalier errant ne doit jamais dormir que d'un œil et ne se reposer que d'un pied !

SANCHO, étalé.

Heureusement que son écuyer peut s'asseoir sur tout son être... Et manger avec toutes ses dents... Goûtez-moi ceci, seigneur don Quichotte, vous m'en direz des nouvelles !... (Il lui passe un couteau

et un chignon de pain. Don Quichotte mange avec une extrême difficulté, tant pour piquer la viande qui est dans la terrine, que pour la porter à sa bouche.) Eh! seigneur, que faites-vous là?...

DON QUICHOTTE.

Je mange, Sancho, mais péniblement, comme tu vois!... (Il perd l'équilibre et roule à terre.)

SANCHO.

Quand je vous disais d'ôter la cuirasse!...

DON QUICHOTTE, se ramassant.

Ce n'est rien! je me contenterai de noix!... Passe-moi l'outre, je te prie!... (Il boit et passe l'outre à Sancho.)

SANCHO, après avoir bu.

Voilà toujours un repas dont je suis sûr! car on a ce qu'on tient, comme dit le proverbe...

DON QUICHOTTE, allant s'asseoir sur le tertre.

Oh! pas de proverbes!.

SANCHO.

Seulement, je voudrais bien savoir maintenant où nous allons, comme ça?...

DON QUICHOTTE.

Nulle part!

SANCHO.

C'est loin!

DON QUICHOTTE.

Et partout!... ne suis-je pas chevalier errant; et mon chemin n'est-il pas là où il y a des faibles à protéger et des méchants (il casse ses noix avec son coude) à écraser?...

SANCHO, après avoir bu.

Oui, mais mon île... nous n'y arriverons jamais de ce train-là!... Et Votre Grâce ne doit pas oublier qu'elle m'a promis une île!...

DON QUICHOTTE.

Sois tranquille, ami! tu vas l'avoir!... et pour n'en point différer l'événement, lève-toi!

SANCHO.

Tout de suite!

DON QUICHOTTE.

Et va sonner du cor à l'entrée de cette route. (Il lui montre la gauche du théâtre, au fond.)

SANCHO, prenant le cornet à bouquin qu'il porte suspendu au cou.

Avec mon cornet à porcher, pourquoi faire?

DON QUICHOTTE.

Pour apprendre à tout l'univers que le valeureux don Quichotte de la Manche est enfin sorti de son castel! Y sommes-nous?...

SANCHO.

Oui, seigneur!... (Il sonne du cor.)

DON QUICHOTTE.

Crie tout fort : *Toboso!*... c'est le crie de guerre que j'ai choisi.

SANCHO, hurlant.

Toboso!

DON QUICHOTTE, frappant le sol de sa lance et criant.

Tremblez, félons!...

SANCHO.

Toboso!

DON QUICHOTTE.

A l'autre route, maintenant... sonne!... et crie.

SANCHO, même jeu, après avoir traversé de l'autre côté.

Toboso!...

DON QUICHOTTE, de même.

Tremblez, félons!...

SANCHO.

Toboso!! (On entend des pourceaux grogner du côté où Sancho vient de crier.)

DON QUICHOTTE.

N'entends-tu pas déjà les frémissements d'horreur des coupables?...

SANCHO.

J'entends les cochons qui grognent dans la plaine.

DON QUICHOTTE.

C'est assez! .. Il n'y a plus maintenant qu'à attendre; et les aventures vont pleuvoir sur nous, dru comme grêle!... Mais quoi qu'il arrive, Sancho, n'étant pas chevalier, que ton ardeur ne t'emporte pas jusqu'à te jeter dans la mêlée! et me verrais-tu dans le plus grand péril du monde...

SANCHO.

Bon! bon!... je vous laisserai couper en quatre... soyez tranquille.

DON QUICHOTTE.

Silence!

SANCHO.

Eh!

DON QUICHOTTE, humant l'air.

Je flaire une aventure de ce côté.

SANCHO.

Dieu permette que ce soit déjà le commencement de mon île!

DON QUICHOTTE.

Où vas-tu!

SANCHO.

Me mettre à l'abri des coups, pour obéir à Votre Grâce!... (Il s'cache derrière un arbre.)

DON QUICHOTTE.

[illegible] et pour n'en point [illegible]

SANCHO.

[illegible]

DON QUICHOTTE.

[illegible] du cor à l'entrée de cette route. (Il lui montre la [illegible], au fond.)

SANCHO, [illegible] le cornet à bouquin qu'il porte suspendu au cou.

[illegible] cornet à porcher, pourquoi faire?

DON QUICHOTTE.

Pour [illegible]mettre à tout l'univers que le valeureux don Quichotte [illegible] est enfin sorti de son castel! Y sommes-nous?...

SANCHO.

Oui, seigneur!... (Il sonne du cor.)

DON QUICHOTTE.

[illegible] Toboso!... c'est le cri de guerre que j'ai choisi.

SANCHO, hurlant.

Toboso!

DON QUICHOTTE, frappant le sol de sa lance et criant.

Tremblez, félons!...

SANCHO.

Toboso!

DON QUICHOTTE.

[illegible] route, maintenant... son[illegible]

SANCHO, même jeu, après avoi[illegible]

Toboso!...

DON QUICHO[illegible]

Tremblez, félons!...

SANCHO.

Toboso!! (On entend des pourceaux grogner du côté où Sancho vient de crier.)

DON QUICHOTTE.

N'entends-tu pas déjà les frémissements d'horreur des coupables?...

SANCHO.

J'entends les cochons qui grognent dans la plaine.

DON QUICHOTTE.

C'est assez! .. Il n'y a plus maintenant qu'à attendre; et les aventures vont pleuvoir sur nous, dru comme grêle!... Mais quoi qu'il arrive, Sancho, n'étant pas chevalier, que ton ardeur ne t'emporte pas jusqu'à te jeter dans la mêlée! et me verrais-tu dans le plus grand péril du monde...

SANCHO.

Bon! bon!... je vous laisserai couper en quatre... soyez tranquille.

DON QUICHOTTE.

Silence!

SANCHO.

Eh!

N QUICHOTTE, humant l'air.

ire de c

ce ... mmencement de mon île!

TTE.

... obéir à Votre Grâce!...

SCÈNE III

LES MÊMES, UN COLPORTEUR JUIF avec son ballot sur l'épaule.

DON QUICHOTTE, d'une voix tonnante.

Arrêtez!

LE COLPORTEUR, saisi.

Dieu d'Israël!... Ce fantôme!

DON QUICHOTTE, la lance en arrêt.

Le voilà donc enfin, celui que je cherche depuis si longtemps!

LE COLPORTEUR, se garant avec sa balle.

Votre seigneurie fait quelque erreur!... je ne suis qu'un pauvre colporteur qui vais à la foire de Valence.

SANCHO, de sa cachette.

Prêtez bien l'oreille à ceci, seigneur, c'est un juif, je le jure à son accent!

DON QUICHOTTE.

Croit-il m'abuser par ce déguisement? tu es l'enchanteur Pantalifando!... Et ce que tu portes là, ce sont les dépouilles de tes victimes! jette ces trésors! vil magicien!

LE COLPORTEUR.

Seigneur!... tous mes échantillons!... des besicles! des lunettes!

DON QUICHOTTE, fondant sur lui avec sa lance.

Jetteras-tu ce ballot!... te dis-je!...

LE COLPORTEUR, jetant le ballot et se sauvant par la route du fond.

Au secours!... à l'aide! à la garde! (Il s'enfuit.)

DON QUICHOTTE, fièrement un pied sur le ballot.

Voilà qui est fait!...

SCÈNE IV

SANCHO, DON QUICHOTTE.

SANCHO, reparaissant.

Il se sauve?...

DON QUICHOTTE.

Comme le vent!...

SANCHO.

Votre Grâce est-elle bien sûre que nous sommes des chevaliers errants?... et que nous ne sommes pas des voleurs?

DON QUICHOTTE.

Qu'est-ce à dire, âne bâté que vous êtes?...

SANCHO.

C'est que les voleurs de grand chemin ne s'y prennent pas autrement que votre seigneurie!...

DON QUICHOTTE, riant.

Ah! ah!... Il faut bien le prendre en plaisantant, ami Sancho, quand je te vois confondre des choses si dissemblables!... sache bien qu'en procédant ainsi, loin de troubler l'harmonie du monde, je la rétablis au contraire!...

SCÈNE V

DON QUICHOTTE, SANCHO, DON FERNAND, DON ANTONIO.

DON FERNAND, entrant par la droite. Il est en costume de cheval et parle à un valet dans la coulisse.

Laissez nos chevaux à l'ombre!

DON ANTONIO.

Voici quelqu'un qui va nous renseigner?...

SANCHO, à don Quichotte.

Eh! monsieur! regardez!

DON QUICHOTTE.

Silence! (Il brandit sa lance et jette aux deux hommes, de terribles regards.)

DON FERNAND.

Par le ciel, voici une étrange figure!

SANCHO, bas à don Quichotte.

Prenez garde, seigneur, que ceux-ci sont de gros bonnets et qu'on ne peut pas les détrousser aussi lestement que le colporteur!

DON QUICHOTTE.

Pas de conseils!...

DON FERNAND.

Pardon!... cavalier! Pouvez-vous nous renseigner sur le compte de certaine dame que nous poursuivons, ce gentilhomme et moi?

DON QUICHOTTE, debout sur le tertre.

Je ne renseignerai personne sur le compte de cette princesse que je ne sache d'abord à quel titre vous la poursuivez l'un et l'autre!

DON ANTONIO.

C'est trop juste!... sachez donc qu'il s'agit de ma sœur doña

Luscinde, et que je suis, moi qui vous parle, don Antonio Solis bien connu à Tolède!... Pour ce gentilhomme, il est son mari, l'ayant épousée cette nuit même; — seulement au sortir de la chapelle, dona Luscinde a mis à profit un moment où elle était seule pour s'enfuir, et...

DON FERNAND.

En voilà bien assez, mon frère, si ce n'est trop!... Allons à ce moulin où l'on ne vous demandera pas tant de détails et ne perdons pas notre temps.

DON ANTONIO, montrant Sancho.

Celui-ci a pourtant bien la mine de vouloir parler!...

SANCHO.

Si la dame que vous cherchez est une belle blonde, vêtue d'un surcot gris...

DON QUICHOTTE.

Un mot de plus, écuyer bavard, et je vous coupe les oreilles!

DON FERNAND, faisant briller de l'or aux yeux éblouis de Sancho.

Va toujours, l'ami et dis-nous...

DON QUICHOTTE, furieux.

Et si vous prenez cette pièce, félon que vous êtes, je vous cloue contre cet arbre, avec ces deux malandrins, ne faisant du tout qu'une brochette!

DON FERNAND, la main sur son épée.

Holà!

DON QUICHOTTE.

Je suis don Quichotte de la Manche, défenseur des princesses éplorées!... et maintenant, à cheval, chevalier discourtois, que nous vidions sur l'heure ce débat!... (Il descend du tertre, et arrange ses éperons pour le combat. Don Fernand s'arrête étonné et regarde don Antonio qui sourit.)

DON ANTONIO, bas.

Ne voyez-vous pas qu'il est fou! (Sancho leur montre du doigt la

direction à suivre, et reçoit lestement le ducat qu'il empocha, sans être vu de son maître.)

DON FERNAND, à don Antonio.

En route! c'est bien la direction du couvent, comme vous le disiez!...

DON ANTONIO.

J'en étais sûr!

DON QUICHOTTE.

Je vous attends!...

DON FERNAND.

Oui! oui! attendez-nous!... (A Sancho.) Mon ami, vous ne devriez pas laisser votre maître au grand soleil!... (Il lui fait signe avec la main, que cela frappe le cerveau; geste que Sancho répète sans comprendre) et vous devriez lui faire raser la tête!...

DON ANTONIO, dehors.

Mon frère!

DON FERNAND.

Voilà! voilà! (Il sort.)

SCÈNE VI

SANCHO, DON QUICHOTTE.

DON QUICHOTTE.

Que dit ce malandrin?...

SANCHO.

Il dit qu'il faudrait vous raser la tête.

DON QUICHOTTE.

C'est moi qui vais raser la sienne jusqu'aux épaules!...

SANCHO.

Ce ne sera pas aujourd'hui toujours, car il est déjà loin!

DON QUICHOTTE.

Comment, il est loin!

SANCHO.

Oh! les voilà qui courent la plaine à bride abattue!...

DON QUICHOTTE, indigné les poursuivant de ses cris.

Lâches poltron!... chevaliers couards!... (Apaisé.) Mais cela te donne une idée, Sancho, de la réputation qui m'est faite... à la pensée d'en venir aux mains avec moi, ils décampent.

SANCHO.

Et mon île avec!...

DON QUICHOTTE.

Allons! Voilà une matinée qui n'aura pas été sans gloire pour mes armes! plions bagage, et allons tenter ailleurs la fortune! (On entend le chœur des Galériens qui s'approchent.)

SANCHO, regardant au fond et accourant effrayé.

Misère de moi! nous pourrions bien trouver ici ce que nous ne cherchons pas!...

DON QUICHOTTE.

Quoi donc?

SANCHO.

Les archers! — Le colporteur a averti la justice!... faisons feu des quatre pieds, monsieur; et sauve qui peut!

DON QUICHOTTE, l'arrêtant par la ceinture.

Par la mort! je vous défends de bouger, trembleur que vous êtes!... ne suis-je pas votre sauvegarde?

SANCHO, épouvanté.

Ah! monsieur, les archers! oh! la, la, la, la!... les archers! les archers!... (Il se cache derrière son maître.)

DON QUICHOTTE.

Par le Cid campeador! je prévois ici une aventure auprès de laquelle les autres ne sont rien.

SCÈNE VII

SANCHO, DON QUICHOTTE, UN COMMISSAIRE avec bâton noir, ARCHERS, GINÈS et GALÉRIENS enchaînés.

CHŒUR.

LES GALÉRIENS, avec accompagnement de chaînes.

AIR : *la Brigue dondaine.*

Gnia pas d'plaisir sans chaîne !
La brigue dondaine!
L'amour même! n'a-t-il pas
La brigue donda!...
Ses chain's de fleurs aux bras, (*Bis.*)
Ah!...

GINÈS.

Pas d' créature humaine,
Qui n'porte son licou,
Pas de plaisir sans chaîne
Sans chaîne autour du cou!...

TOUS.

REPRISE.

Gnia pas d'p'aisir sans chaîne, etc.

LE COMMISSAIRE, aux Archers.

Halte!... reposons-nous ici avant de monter la côte?...

DON QUICHOTTE.

Pardon! seigneur commissaire!... quels sont, je vous prie, ces hommes que vous conduisez enchaînés?

LE COMMISSAIRE, après l'avoir regardé avec surprise, assis sur le tertre.

Des forçats que nous menons aux galères du roi!... je n'ai rien de plus à dire, et vous rien de plus à connaître.

SANCHO, derrière don Quichotte.

Eh! monsieur, il a raison; ce ne sont point nos affaires; et entre l'arbre et l'écorce...

DON QUICHOTTE.

Silence !... je redoute ici quelque acte d'arbitraire qui va réclamer mon entremise.

LE COMMISSAIRE.

Vous dites?...

DON QUICHOTTE.

Je désirerais, sire commissaire, questionner ces hommes chacun en particulier, sur la cause de leur disgrâce.

LE COMMISSAIRE.

Oh! pour cela tant qu'il vous plaira... ils seront trop heureux de vous conter leurs prouesses!

SANCHO, de même.

Monsieur, n'allez pas là... il n'y a que coups à gagner!

DON QUICHOTTE.

Silence! vous dis-je !...

SANCHO.

Oh! là, là!...

DON QUICHOTTE, à un jeune Galérien.

Pourquoi allez-vous aux galères, mon ami?

PREMIER GALÉRIEN, doux et mélancolique.

Une erreur de jeunesse!... une boîte de bijoux que j'ai empruntée et que j'ai oublié de rendre!...

DON QUICHOTTE.

Il est permis d'être distrait! Et celui-ci?

DEUXIÈME GALÉRIEN.

Trop de talents!...

DON QUICHOTTE.

Dans quel genre?

DEUXIÈME GALÉRIEN.

Dessinateur à la plume... ma fantaisie se jouait innocemment à tracer sur le parchemin de légères et fines arabesques!... on voulut y reconnaître la signature du trésorier de la couronne!...

DON QUICHOTTE.

Et qui prétendit cela?

DEUXIÈME GALÉRIEN.

Mes ennemis!...

GINÈS, assis à terre.

Le génie en a toujours!...

DON QUICHOTTE.

Et celui-là qui parle; pourquoi doubles menottes?

LE COMMISSAIRE.

Parce que c'est un double coquin qui a plus fait à lui seul que tous les autres... c'est le fameux Ginès de Passamonte!...

GINÈS, se drapant.

Dit Ginésille de Parapilla!...

TOUS LES GALÉRIENS.

Vive Ginès!

SANCHO.

Ah! ah! il a ses amateurs!...

DON QUICHOTTE.

Et la cause de votre chagrin, mon frère?

GINÈS.

Une erreur...

SANCHO.

De jeunesse?...

GINÈS.

Non, de la justice!... mon seul crime est d'avoir trop de bonheur au jeu... un don de naissance! je ne saurais jouer une partie de vingt-et-un, sans amener un as à tout coup... On me chagrine pour cette chance et me voilà condamné à faucher le grand pré, qui est la mer, sous prétexte que j'ai trop fauché le petit qui est le tapis vert!...

DON QUICHOTTE, fronçant le sourcil.

Voilà qui me paraît bien rigoureux, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Ah! bien, si vous écoutez ces bandits!... (Murmures des Galériens.)

GINÈS.

Holà! sire alcade! pas d'insultes! nous sommes tous gentilshommes!

TOUS.

Oui! oui!...

LE COMMISSAIRE, se levant.

Silence, drôles!... (On se tait.)

DON QUICHOTTE.

Or ça! de tout ce que je viens d'entendre, mes enfants, il résulte clairement pour moi que vous n'allez point aux galères de votre plein gré?...

LES GALÉRIENS.

Oh! non!...

DON QUICHOTTE.

On contrarie donc vos inclinations naturelles!... on vous fait donc violence?

LES GALÉRIENS.

Oui!

DON QUICHOTTE.

Et voilà ce que je ne saurais souffrir, m'étant donné pour mission de m'opposer à tout acte d'abus! En conséquence, monsieur le commissaire, qui est raisonnable, va se rendre à ma prière et vous mettre en liberté à l'instant même!

LE COMMISSAIRE, stupéfait.

Comment dites-vous cela?... (Pendant ce temps, Ginès qui s'est glissé derrière le commissaire, lui vole la clef de la chaîne qu'il montre à ses camarades, ils remontent et, se mettant en cercle, se détachent tous, pendant ce qui suit.)

DON QUICHOTTE, élevant la voix d'un ton menaçant.

Je dis que vous allez relâcher ces hommes, commissaire, et tout à l'heure, si vous ne voulez pas que je vous y contraigne!...

SANCHO, effrayé.

Merci de moi! voici qui est bien pis que les lunettes?...

LE COMMISSAIRE.

Ah! c'est pour accoucher de cette belle idée que vous lanternez là depuis une heure?. .

DON QUICHOTTE, terrible.

M'avez-vous entendu?...

LE COMMISSAIRE, se levant.

Allons! passez votre chemin, l'homme, et redressez votre plat à barbe!... sans chercher cinq pattes à notre chat!

DON QUICHOTTE, furieux.

C'est vous qui êtes le chat, le rat, le forçat, le verrat et le goujat!... (Il tombe sur lui à l'improviste et le renverse.)

LE COMMISSAIRE.

Archers! à moi!...

LES GALÉRIENS, délivrés de leurs chaînes.

Sus aux archers!... (Bataille.)

ENSEMBLE.

GALÉRIENS et ARCHERS.

Musique de M. Couder.

Camarade,
A tour de bras,
Rossons alcade, }
La bastonnade, }
Et soldats }
Aux forçats }
Eh! hue! Eh! frappe
Eh! cogne! eh! tape!

Carambos! carambas
Carambolons les {soldats. / forçats.}
A bas,
{Alcade et soldats,
{Voleur et forçats.

Le Commissaire et les Archers vaincus par don Quichotte et les Galériens, prennent la fuite.

SCENE VIII

DON QUICHOTTE, SANCHO, GINÈS, GALÉRIENS.

LES GALÉRIENS, hurlant et sautant.

Victoire!...

SANCHO.

Saint Jacques! nous voilà capitaines de voleurs, maintenant!

LES GALÉRIENS, aux genoux de don Quichotte, assis sur le tertre.

Ah! notre sauveur! notre père!...

DON QUICHOTTE, s'époussetant.

Ça mes enfants!... à présent que vous voilà libres par mon fait, vous allez remettre cette chaîne sur vos épaules!... (les Galériens surpris lèvent le nez et se regardent) et dans cet équipage, vous irez droit au Toboso, vous présenter de ma part à madame Dulcinée et lui raconter ce que j'ai fait pour vous!... Après quoi, vous pourrez aller chacun où il vous plaira! (Rires des Galériens, Ginès, debout derrière don Quichotte et appuyé sur sa lance, rit plus fort que les autres; don Quichotte lève le nez.) On rit?...

GINÈS.

Seigneur chevalier, ce que Votre Grâce demande serait le meilleur moyen de nous faire reprendre, si nous étions assez fous pour le faire.

DON QUICHOTTE, se levant.

Oh! oh! et moi je vous déclare, fils de mauvaise maison, don Ginès de Passamonte ou de Parapilla le coquin!... que vous irez

où je vous dis, seul, l'oreille basse, avec toute la chaîne sur le dos...

GINÈS, tranquillement.

C'est ça qui m'étonnerait !

DON QUICHOTTE.

Et tout de suite ! ou je vous remets tous à la chaîne !...

LES GALÉRIENS, riant.

Oh ! oh !

GINÈS, se plantant sur le nez une paire de besicles que les Galériens ont tirées du ballot et se sont passées l'un à l'autre.

Je demande encore à voir cela !

LES GALÉRIENS, de même, chacun avec ses besicles, regardant don Quichotte.

Et moi aussi !

DON QUICHOTTE.

Vous le verrez tout de suite, bandits !... mécréants !... païens !... (Il fond sur eux.)

SANCHO.

Seigneur !... (il reçoit une pierre) je l'ai dit ! (Il tombe, don Quichotte charge les Galériens qui l'accueillent par une grêle de pierres, en poussant des cris sauvages, les uns imitant le chat, les autres le coq. Ginès lui saute sur l'épaule au moment où il ne s'y attend pas, et le terrasse, empêtré dans son armure, après quoi les Galériens se sauvent, emportant tout ce qui reste, en riant et en criant :)

LES GALÉRIENS.

Vive Dulcinée du Toboso !...

SCÈNE IX

DON QUICHOTTE, SANCHO.

Ils sont tous deux étendus à plat ventre sur le sol.

SANCHO, d'une voix plaintive sans lever le nez, après un silence.

Seigneur don Quichotte...

DON QUICHOTTE, de même.

Que veux-tu, ami Saucho ?

SANCHO.

Êtes-vous mort ?

DON QUICHOTTE, d'une voix plaintive.

Non ! mais je n'en vaux guère mieux ! Viens ici, Sancho ; j'ai reçu dans la mâchoire, certain caillou qui m'inquiète, car j'y sens un vide inaccoutumé. (Sancho avance jusqu'à lui à quatre pattes et ils se trouvent nez à nez, toujours sur le ventre.)

SANCHO.

Que Votre Grâce ouvre la bouche!

DON QUICHOTTE, ouvrant la bouche.

En haut !... à droite !

SANCHO, le doigt dans la bouche de don Quichotte.

Combien de dents aviez-vous habituellement de ce côté ?...

DON QUICHOTTE.

Quatre, sans compter l'œillère, toutes saines et entières.

SANCHO, effrayé.

Que Votre Grâce fasse bien attention à ce qu'elle dit ?

DON QUICHOTTE.

Je dis quatre, si ce n'est cinq !

SANCHO.

Eh bien, à ce côté d'en bas, il n'y en a plus qu'une et demie! Et à celui d'en haut, ni demie ni quart !... Tout ras et plat comme le creux de ma main !

DON QUICHOTTE.

Miséricorde, Sancho !... Voilà de la mauvaise besogne ! Paix, je vois quelque chose à travers les branches !

SANCHO, retombant sur son séant.

Encore !...

SCÈNE X

LES MÊMES, DOROTHÉE, déguisée en jeune berger.

Elle descend avec précaution la route du fond, et s'avance timidement sur la scène.

DOROTHÉE.

Tous ces hommes qui se sont dispersés à travers bois, en poussant des cris, m'ont fait une frayeur... mais maintenant, il me semble que la route est libre, et...

DON QUICHOTTE, d'une voix terrible, se soulevant sur ses pieds et ses jambes.

Arrêtez !

DOROTHÉE, saisie.

Mon Dieu !

DON QUICHOTTE, à plat ventre.

Et confessez, sur l'heure, qu'il n'y a pas au monde beauté plus parfaite que celle de Dulcinée du Toboso. (Il retombe.)

DOROTHÉE, stupéfaite et sans le reconnaître.

Mais !...

SANCHO, à genoux, se frottant les reins.

Pour l'amour de Dieu, jeune homme, confessez tout ce qu'il voudra !... nous ne sommes pas en état d'entamer une autre aventure !... (Il se relève.)

DOROTHÉE, le reconnaissant.

Mais cette figure !... Je ne me trompe pas !

SANCHO.

Eh ! par le ciel !. . c'est Dorothée Clénardo, notre voisine !

DOROTHÉE.

Sancho !... et le seigneur don Quichotte, ensemble !... Eh ! mon Dieu, que faites-vous ici ?...

DON QUICHOTTE, se ramassant avec l'aide de Sancho.

Nous nous couvrons de gloire ! — Et vous, chère fille, pourquoi seule, sur la grande route,... avec ce costume ?...

DOROTHÉE.

Hélas ! cela serait trop long à vous raconter !... Qu'il vous suffise de savoir que, partie ce matin de Tolède, avec un seul muletier, je l'ai suivi dans ces bois où il n'a pas tardé à m'égarer, dans un dessein coupable. J'ai su heureusement lui échapper par la fuite... et, effrayé de mes cris, il s'est lui-même éloigné à la hâte, emportant avec sa mule tout mon bagage... Dans cette disgrâce, le ciel m'a fait rencontrer un petit berger qui a bien voulu troquer contre mes boucles d'oreilles, son costume de dimanche, avec lequel je compte gagner l'hôtellerie la plus proche, plus sûrement que sous mes vêtements de femme !

DON QUICHOTTE.

Vous voici sous ma protection, ma fille, et je vous conduirai où il vous plaira, mieux escortée par ce seul bras que par toute la phalange Macédonienne.

SANCHO, à Dorothée qui le regarde avec étonnement.

Voilà comme nous sommes !... (Se frottant le dos.) Ahi !...

DON QUICHOTTE.

Va seller Rossinante, Sancho, et partons !

SANCHO.

Oh ! pour partir ! j'en suis !... (Il entre dans le bois à droite.)

DOROTHÉE.

Je vous remercie de tout cœur, seigneur don Quichotte, mais ne me direz-vous pas quel motif vous fait ainsi courir la campagne, le casque en tête, et ?...

SANCHO, dans la coulisse.

Au secours !... à moi !

DOROTHÉE.

Ces cris !...

SANCHO, sautant sur la scène.

Seigneur don Quichotte !... seigneur !... Ah !...

DON QUICHOTTE.

D'où naît cet émoi ?

SANCHO.

Un mort !...

DON QUICHOTTE et DOROTHÉE.

Un mort ?

SANCHO.

Là ! dans ce fourré, au milieu des broussailles...

DOROTHÉE.

Oh ! le malheureux !

DON QUICHOTTE.

Voyons cela ! (Il entre dans le fourré.)

DOROTHÉE.

Il n'est qu'évanoui, peut-être ?... Prenez-le doucement !

SANCHO, frissonnant.

On voit ses bottes !... Oh !

DON QUICHOTTE, dans le taillis.

Viendras-tu, poltron ?...

SANCHO, calmé.

Au fait ! celui-là ne peut pas nous rosser !... (Il entre dans le taillis, Dorothée penchée regarde. — Musique.)

DOROTHÉE, regardant dans le taillis.

Oui !... un jeune homme !... Ici, ici, seigneur don Quichotte !... au grand air !... Ah !

SCÈNE XI

LES MÊMES, CARDENIO, porté par Sancho et don Quichotte qui le déposent sur le tertre.

DOROTHÉE, elle se met vivement à genoux, jette son chapeau et pose la main sur le cœur de Cardenio.

Dieu, qu'il est pâle !... Mais il n'est pas mort ! Le cœur bat !... (Mouvement de don Quichotte.)

SANCHO.

Monsieur, laissez faire les femmes ! c'est leur affaire de nous soigner !... (Cardenio soupire.)

DOROTHÉE.

Il a soupiré !... Écoutez !...

CARDENIO, faiblement.

J'ai soif ! de l'eau !

SANCHO.

Je n'ai que du vin !... (Il montre sa gourde.)

DOROTHÉE.

Donnez ! Je suis sûre qu'il est tombé là de fatigue et d'épuisement ! Et deux gouttes le ranimeront.

DON QUICHOTTE.

Je connais cette figure.

CARDENIO.

Où suis-je ?

DOROTHÉE, le faisant boire.

Avec des amis !... courage ! buvez !...

CARDENIO.

Je ne puis pas !

DOROTHÉE.

Si ! si ! un peu de force ! là !...

CARDENIO.

Merci !... (Il se soulève.) Je suis mieux !

DOROTHÉE.

Ne vous fatiguez pas !... appuyez-vous sur moi !...

CARDENIO, étonné, il la regarde.

Oh !... c'est une femme !... Je m'en doutais, à tant de douceur !...

DON QUICHOTTE.

Fort bien !... cette voix.. Je le reconnais à présent !... c'est cet envoyé de l'archevêque Turpin, qui m'est venu quérir pour la bataille !... Aurait-on combattu sans moi, jeune homme, et serait-ce dans la déroute ?...

CARDENIO.

Hélas ! ma déroute est d'une autre sorte !... Trahi par une femme que j'adorais et qui a épousé un autre homme, j'ai pris le premier chemin qui s'offrait à moi pour fuir cette ville maudite qui m'a volé tout mon bonheur... et cette nuit, égaré dans le bois, épuisé de douleur, de fatigue, de besoin, je suis tombé dans ce fossé profond où je suis resté de longues heures étourdi de ma chute et où je serais mort, sans reprendre connaissance si vous n'étiez venus à mon secours !...

DOROTHÉE.

Vous n'êtes point blessé ?

CARDENIO.

Non, malheureusement !

DOROTHÉE.

Malheureusement ?

CARDENIO, avec désespoir.

Ah ! plût à Dieu que j'eusse reçu quelque atteinte mortelle... et que cette heure fût celle de mon agonie !

DOROTHÉE.

Ah ! ne parlez pas ainsi !...

CARDENIO, de même.

Il fallait me laisser mourir sans secours et ne pas me rendre à la vie et à ses douleurs !

DON QUICHOTTE.

Pour Dieu ! enfant, ne blasphémez pas la vie, car c'est outrager celui qui vous l'a faite !

CARDENIO.

Ah ! qu'il le reprenne donc, ce présent fatal, qui n'est qu'amertume et désespoir !... (Il retombe et sanglote la tête entre ses mains.)

DOROTHÉE, doucement.

Chacun a sa peine, cher seigneur ; la mienne est peut-être plus grande que la vôtre !... Et pourtant je ne pleure pas .. moi qui suis femme !

DON QUICHOTTE.

Elle a raison, vive Dieu ! cela n'est pas d'un gentilhomme. Allons, mon fils ! point de faiblesse ; laissons le mal et pensons au remède !

CARDENIO, se soulevant.

Il n'en est qu'un, je vous l'ai dit ! Et c'est la mort !... (Il se lève.) Rendez-moi mon épée... et adieu !... (Don Quichotte le regarde sans lui rendre l'épée, Cardenio se tourne de son côté et répète d'un air sombre.) Rendez-moi mon épée, vous dis-je !

DON QUICHOTTE.

Il s'agit d'abord de savoir si je la rends à un sage ou si je la donne à un fou !

CARDENIO.

Monsieur !...

DON QUICHOTTE, sans l'écouter.

Car il faut bien que je tienne pour insensé, mon fils, l'homme qui parle si légèrement de disposer d'une vie qui est à son pays, à ses parents, à ses amis, à son roi, à son Dieu,... à tous enfin... hormis à lui-même !

CARDENIO.

Dieu et le roi sont loin ! de parents, je n'en ai plus!... d'amis je n'en ai pas encore!... Qui peut me demander compte de mes jours ?...

DON QUICHOTTE.

Tous ceux à qui tu dois l'exemple de la force et à qui tu vas donner l'exemple de la faiblesse !

CARDENIO.

Et qui, sans faiblesse et sans défaillance, accepterait l'horrible coup qui me frappe ?...

DON QUICHOTTE.

Celui qui au lieu de chercher son salut à ses pieds, le chercherait sur sa tête!... (Il montre le ciel, Cardenio le regarde surpris. Don Quichotte poursuit avec plus de force.) Celui qui redouterait, en quittant volontairement cette vie, d'être accueilli sur le seuil de l'autre par ces formidables paroles du juge irrité : « Je t'ai fait chevalier chrétien pour soutenir ma cause, et tu fuis au milieu de la bataille ! Maudit sois-tu, car tu n'es qu'un déserteur et qu'un lâche! » (Il lui montre l'épée.) Et maintenant, voici ton épée, mon fils ! dois-je te la rendre?...

CARDENIO, surpris et ému.

Pardonnez-moi! je m'étais trompé en vous voyant!... Mais je le reconnais maintenant! La vraie sagesse est ici!... (Il montre son cœur.) Et vous êtes un grand sage, par le cœur! — Donnez-moi ce fer! je vous jure qu'il ne fera que son devoir, comme moi le mien!

DON QUICHOTTE, lui rendant l'épée.

A la bonne heure!... Mais halte-là, mon fils ! ce n'est point assez de remettre un homme sur pieds, il faut lui venir en aide!

CARDENIO.

Que pouvez-vous pour moi ?...

DON QUICHOTTE.

Bon !... Deux mots de recommandation pour quelques enchan-

teurs de mes amis peuvent accommoder bien des affaires!... Dites-moi seulement le nom de celle que vous aimez!...

CARDENIO.

Je n'ai rien à vous refuser! On la nomme doña Luscinde!

DON QUICHOTTE et SANCHO.

Luscinde!

CARDENIO.

La connaîtriez-vous?...

DON QUICHOTTE.

N'est-ce point la sœur de certain gentilhomme de Tolède?

SANCHO.

Don Antonio de Solis?

CARDENIO, vivement.

Lui-même!

DON QUICHOTTE.

Eh bien, il n'y a pas une heure que ce don Antonio a traversé ce carrefour cherchant partout, en compagnie d'un autre cavalier, doña Luscinde qui s'est enfuie, cette nuit même, pour se réfugier dans un couvent!

CARDENIO, vivement.

Celui de la Merci, à Cuença où elle fut élevée!... ah! le ciel vous entende et que ce soit vrai!

DOROTHÉE.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas désespérer!

CARDENIO.

Oui, oui! mais cet autre cavalier était?...

DON QUICHOTTE.

L'homme qui se donne pour le mari de doña Luscinde!

CARDENIO, vivement.

Son nom?

DON QUICHOTTE.

On ne l'a pas dit devant moi!

CARDENIO.

Il me le dira donc lui-même!... Et ils se sont dirigés...?

SANCHO.

De ce côté! mais ils ont des chevaux... Et si vous êtes pressé, je ne vous offre pas le nôtre!...

CARDENIO.

Je sais où en trouver!... (A don Quichotte.) Ah! cher seigneur, c'est maintenant que je vous rends grâce de m'avoir sauvé la vie... Luscinde fidèle, Luscinde à protéger et à reconquérir!... Debout mon cœur!... et au vent mon épée!... Je suis redevenu moi-même!...

DON QUICHOTTE.

Dieu vous aide, mon fils!

CARDENIO, baisant les mains de Dorothée.

Merci, ange ou femme; c'est tout un!... merci mon père!... Et tous, de toute mon âme, merci!... (Il s'élance dehors.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins CARDENIO.

SANCHO, allant se mettre aux genoux de don Quichotte.

Ah! seigneur, laissez-moi embrasser vos genoux!

DON QUICHOTTE.

Qu'est-ce?

SANCHO.

Ah! que vous avez bien parlé!... Et que voilà une aventure comme je les aime!... Tout miel!... Pas de coups!... s'il y avait seulement une petite île au bout!...

DON QUICHOTTE.

Allons! bavard! aux montures et en campagne! (Les ailes du moulin commencent à tourner.)

SANCHO.

Oui, oui, pourvu que nous quittions la place... Par ici, señora,... (Apercevant le moulin.) Ah! le vent se lève!

DOROTHÉE, le suivant.

Dépêchons! car j'ai grande hâte d'arriver!... (Elle entre dans le taillis derrière Sancho; dès qu'ils ont disparu, le moulin se transforme en un géant que croit voir don Quichotte et ses ailes en bras armés d'un bouclier et d'un cimeterre.)

DON QUICHOTTE.

Oh! oh!... oh! oh!... le départ ne sera pas facile, ami Sancho!...

SANCHO, montrant sa figure entre les branches d'arbre.

Les archers?

DON QUICHOTTE.

Non!

SANCHO.

Oh! bien, si ce ne sont pas les archers. (Il disparaît.)

DON QUICHOTTE, regardant le moulin.

Par Hercule! voici la plus formidable aventure qui se soit offerte à nous depuis le départ... Viens voir... sur la hauteur, ce terrible géant qui s'apprête à nous disputer le passage!

DOROTHÉE, surprise, à la cantonade.

Un géant!

SANCHO, amenant Rossinante.

Un géant?... où ça?...

DON QUICHOTTE, montant à cheval sans regarder le géant qui redevient aussitôt moulin.

Celui que tu vois là-bas, et qui agite de grands bras!... qui ont bien deux lieues de long.

SANCHO, regardant le moulin.

Ça, un géant!... prenez donc garde, seigneur don Quichotte... c'est un moulin à vent, et ce que vous prenez pour les bras, ce sont les ailes que le vent fait tourner...

DON QUICHOTTE, à cheval.

C'est un géant, te dis-je, aussi géant que le plus géant des géants!

SANCHO.

Et moi je vous dis que c'est un moulin, aussi moulin que le plus moulin des moulins! (Il entre dans le taillis pour aller chercher son âne. Le moulin redevient géant.)

DON QUICHOTTE.

Pardieu! c'est le féroce Brokokuno!.... Et il y a longtemps que je veux lui apprendre à vivre! Oui! oui!... Tu as beau rouler les yeux et me tirer la langue! quand bien même tu remuerais plus de bras que le géant Briarée, tu trouveras à qui parler!... Allons, Rossinante! sus à ce vilain!... (Il sort par la gauche au petit trot de Rossinante, la lance en arrêt dans la direction du géant qui redevient moulin dès son départ.)

SANCHO, entrant en tenant l'âne par la bride. Dorothée le suit.

Voici la señora qui vous dira comme moi... Où est-il?

DOROTHÉE.

Seigneur don Quichotte!... (Don Quichotte reparaît au fond, galopant sur la route qui monte et qui doit le conduire au moulin.)

SANCHO, qui a couru au fond.

Malédiction, le voici qui court sur le moulin!

DOROTHÉE.

Ah! mon Dieu!...

SANCHO, il court effaré, désespéré, perdant la tête et s'arrachant les cheveux.

Seigneur!... seigneur don Quichotte!

DOROTHÉE, qui a sauté à terre, criant.

Prenez garde!...

SANCHO, hurlant.

Mais c'est un moulin! mais c'est un moulin!... mais c'est un moulin! (On voit au fond don Quichotte qui prend du champ pour fondre sur le moulin.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, BASILE, CARRASCO.

BASILE.

Ces cris !

CARRASCO.

Sancho !...

BASILE, apercevant don Quichotte.

Ah ! mon Dieu !

CARRASCO, courant et agitant son chapeau.

Arrêtez, seigneur !... arrêtez !...

DOROTHÉE, au fond.

Arrêtez !... au nom du ciel !...

TOUS, à grands cris.

Arrêtez !... (Don Quichotte donne de la lance dans l'aile du moulin qui l'enlève avec son cheval et les jette tous deux à distance. Poussant un cri d'effroi.) Ah !...

DOROTHÉE.

Il est mort !...

BASILE et CARRASCO.

Courons !...

SANCHO, désespéré.

Quand je lui disais que c'était un moulin ! (Ils s'élancent dehors.)

CINQUIÈME TABLEAU

Grande salle d'hôtellerie. — Au fond, porte d'entrée sur une cour. — A droite, porte intérieure; à gauche, deuxième plan, porte sur le jardin ; porte intérieure. — Au milieu de la scène, un peu vers la gauche, grand poteau avec statue de vierge; tables, bancs, etc

SCÈNE PREMIERE

MARITORNE, GINÈS, VINCENT, MULETIERS.

Au lever du rideau, les Muletiers assis boivent et chantent.

CHŒUR.

Musique de M. Couder.

C'est la Posada...
Halte là!
Ma mule!...
Ce ciel tout en feu
Ce ciel bleu
Nous brûle!...
Buvons!...
Et le verre en main...
Lavons
La poudre du chemin.

PREMIER MULETIER, appelant Maritorne

Eh! la Maritorne, ici!

MARITORNE, dehors.

Voilà!

DEUXIÈME MULETIER, frappant avec son gobelet.

Du vin, Maritorne !...

MARITORNE, de même.

Voilà !...

VINCENT, bruyamment.

Eh ! Maritorne de mon cœur ?

MARITORNE, entrant chargée de verres, de plats, etc., elle est grosse, ébouriffée, rouge et laide.

Voilà ! voilà !

GINÈS, entré depuis peu ; il est déguisé en muletier ; il arrête Maritorne par la taille et lui dit galamment :

Doucement ! belle enfant,... n'avez-vous rien à mettre sous la dent d'un pauvre voyageur affamé ?

MARITORNE, minaudant.

Si : du fromage de chèvre et des œufs !

GINÈS.

Va pour le fromage de chèvre et les œufs, s'ils sont frais !

MARITORNE.

Les v'là !

GINÈS.

Donnez !

MARITORNE.

Crus ?

GINÈS.

Tout de même !

VINCENT, s'avançant, à Maritorne.

Qu'est-ce que c'est !... Encore des coquetteries avec les étrangers.

MARITORNE.

Paix ! Vincent de mon âme !... Je ne peux pourtant pas l'empêcher de me trouver jolie !... (Elle court au fond, servir les autres.)

VINCENT, toisant Ginès avec jalousie, et se drapant dans sa guenille.

Le seigneur cavalier aurait des vues sur la Maritorne ?...

GINÈS.

Moi!... Je m'en soucie comme de cela!... (Il avale un œuf.)

VINCENT, magnifiquement.

A la bonne heure! (Il remonte.)

GINÈS, se frottant l'estomac.

Pour le poulet... il y est... je l'entends crier dans mon estomac!... c'est peut-être qu'il appelle l'autre. (Il avale l'autre œuf.)

MARITORNE, redescendant.

Eh bien, sont-ils frais?

GINÈS, après l'avoir regardée.

Comme vous!

MARITORNE, faisant la révérence.

Merci!

GINÈS.

Il n'y a pas de quoi!

MARITORNE, coquetant en lui passant une outre.

Seulement, ne me regardez pas comme ça; Vincent est jaloux comme un Sarrazin!

GINÈS, stupéfait de ses manières.

Il faut boire pour faire passer cela! (Il boit à l'outre.)

ORTIZ, dehors.

Par ici, compères, par ici!

SCÈNE II

LES MÊMES, ORTIZ, DAME ORTIZ, NUNEZ, GUERRERO, PIQUILLA, JUANITA, HOMMES et FEMMES, puis LUSCINDE.

Ils arrivent tous, bras dessus, bras dessous, essoufflés, ayant chaud. Les Toréros l'habit sur le bras, les femmes s'éventant.

ORTIZ.

Et vive la fraîcheur!... voici l'ombre!

MARITORNE.

Eh!... c'est le patron!

ORTIZ.

Oui, mes enfants!... oui, c'est moi! à boire!

TOUS, d'une voix étranglée.

A boire!

MARITORNE.

Je cours à la cave! (Elle descend à la cave par une trappe.)

VINCENT.

Vous venez comme ça de Tolède?

JUANITA.

A pied!

DAME ORTIZ.

Une partie de plaisir que mon mari a imaginée, sous prétexte qu'il a passé la nuit entre deux alguazils, et qu'il a besoin de se dégourdir.

ORTIZ.

Et puis c'est la veille de la Fête-Dieu, je me suis dit : Bah! fermons le *parador* de Tolède aujourd'hui, et allons voir ma petite *posada* de la route de Barcelone!... nous ferons en même temps la cueillette des fleurs pour le reposoir de demain, à ma grande porte!... J'ai offert à tous mes clients de m'accompagner...

JUANITA et PIQUILLA.

Et nous voilà !

NUNEZ.

Mais à boire !

TOUS.

A boire !... à boire !...

MARITORNE, arrivant avec du vin.

J'arrive !

TOUS, à table, se disputant à qui boira le premier.

A moi ! à moi !

GINÈS, à part.

Le vilain monde !... il n'y a rien à faire ici !

ORTIZ, assis.

Et tu ne nous attendais pas, hein ? (Tous se groupent et boivent.)

MARITORNE.

Ah ! mais dame non ! Et ça se trouve joliment bien qu'à ce matin je me suis faite belle !

JUANITA, riant.

Ah ! elle appelle ça belle ! (Rires.)

MARITORNE, montrant son chignon.

Seulement, je n'ai pas pu mettre la main sur ma queue de vache !...

ORTIZ.

C'est égal, tu es belle tout de même !... Et comment va l'auberge ! ma fille ?

MARITORNE.

Pas mal, donc ! nous avons eu de joli monde toute la semaine !

PIQUILLA.

Qui ça ?

MARITORNE.

Eh bien, les muletiers de Barcelone, donc ! de beaux gars, dà !...

Et puis les marchands de bestiaux de Pampelune qui ont passé ici avec toutes leurs bêtes!... Ah! j'ai ri avec ceux-là!... Ah! mais j'ai ri! Ah! mais j'ai ri!... s'il ne fallait pas toujours cogner après, pour la dépense!...

JUANITA.

Cogner?

MARITORNE.

Ils disent comme ça que quand ils m'ont un peu cajolée! c'est pas à eux de payer, mais à moi!... (Rires des femmes.)

ORTIZ.

Oh! oh! j'aimerais mieux une autre clientèle, et placés comme nous le sommes, je ne conçois pas que quelque voyageur de marque...

MARITORNE.

Eh bien, justement!... nous avons ça là-haut! une petite dame qui s'est ensauvée de chez elle!... et qui se cache : car elle a choisie la chambre la plus reculée, en me disant qu'elle attendait la nuit pour continuer sa route!

ORTIZ, fronçant le sourcil.

Et fait-elle de la dépense, au moins cette voyageuse?...

MARITORNE.

Chichement!... un petit déjeuner de rien du tout!

ORTIZ.

Pas de dépense!... c'est une coureuse! je ne veux pas de ça chez moi!

PIQUILLA.

Elle est jolie au moins?

MARITORNE.

Je n'en sais rien, elle n'a pas quitté son masque de voyage!

JUANITA.

Jeune?

MARITORNE.

Le printemps! Notre âge, quoi!

JUANITA et DAME ORTIZ.

Il faut la voir!

ORTIZ.

Et lui donner congé!

MARITORNE.

N'allez pas! la vlà!...

LUSCINDE, masquée sortant de sa chambre.

Mon Dieu!... ce monde!

ORTIZ, brusquement.

Señora, je suis le maître de cette hôtellerie, et j'allais vous demander...

LUSCINDE, embarrassée.

Je voulais aussi vous dire...

ORTIZ.

La señora, couche-t-elle ici ce soir?

LUSCINDE.

Non!... je compte partir à la nuit, et je venais vous prier de me retenir un muletier!

ORTIZ, grognant.

Oh! oh!... elle ne couche pas!... (Haut, sans politesse.) Du moins, la señora soupera-t-elle?

LUSCINDE.

Non!...

ORTIZ, aux autres, à demi-voix.

Ni coucher, ni souper!... c'est rien du tout, cette femme là!... Allons, allons! le paquet, et... (Haut, brusquement.) Señora!...

LUSCINDE.

Voici pour le muletier, par avance! veuillez régler avec lui, car je ne connais rien à ces comptes.

ORTIZ, ébloui.

Deux ducats!... (Empochant. A part.) Ah! c'est bien différent!... (Haut.) Que Votre Grâce prenne donc la peine de s'asseoir!

LUSCINDE.

Non! je ne désire que la solitude et le repos; et je rentre dans ma chambre.

ORTIZ, enthousiasmé, criant plus fort.

Le señora rentre dans sa chambre! Place à la señora!

LUSCINDE, rentrant chez elle.

Un muletier! n'oubliez pas!

ORTIZ, montrant Vincent.

Le voilà, señora!... vive la señora! (A Maritorne.) Et tu dis que cette femme-là est suspecte, toi! Deux ducats!... La vertu même!... (Il entre derrière elle.)

GINÈS, prêt à sortir.

De l'or et des bijoux! Il y a peut-être quelque chose à faire de celle-là (A Vincent, s'arrêtant.) C'est vous qui servirez de guide à cette dame?

VINCENT.

Oui, ça vous fâche!

GINÈS.

Au contraire! Venez donc vous rafraîchir avec moi, sous la tonnelle. (Ils sortent ensemble par le jardin. Au même instant on entend dehors une grande clameur.)

JUANITA.

Et nous!... au jardin!

DAME ORTIZ.

Écoutez!...

PIQUILLA.

Ces cris!...

NUNEZ, courant au fond.

C'est quelqu'un qu'on porte !...

DAME ORTIZ.

Un blessé ! (Mouvement.)

SCÈNE III

ORTIZ, DAME ORTIZ, JUANITA, PIQUILLA, MARITORNE, NUNEZ, GUERRERO, VINCENT, MULETIERS, BASILE, CARRASCO, DON QUICHOTTE, SANCHO.

SANCHO, entrant.

Non ! non ! ce n'est rien ! un fauteuil seulement !

ORTIZ, sortant de la chambre.

Qu'est-ce ?

SANCHO.

Mon maître, qu'une aile de moulin... (Il fait le geste.)

TOUS.

Oh !

SANCHO.

Mais rien de cassé ! heureusement !... Courage, seigneur don Quichotte, nous y voilà ! (Don Quichotte entre, porté par Maritorne et par Vincent. Sa cuirasse est toute bossuée.)

DON QUICHOTTE, en entrant.

Sonne du cor, Sancho ! et crie *Toboso*... que nous n'entrions pas dans ce château comme des croquants !

SANCHO.

Bon ! bon ! en fait de cor, tachons de raccommoder le vôtre !

ORTIZ, montrant le fauteuil.

Ici ! (Basile et Carrasco paraissent au fond et écoutent.)

DON QUICHOTTE, assis.

Ouf !...

SANCHO.

Ça y est !

MARITORNE, soufflant.

Il a sa charge, dà !... avec toutes ces casseroles là !...

ORTIZ, s'avançant, à don Quichotte.

Drôle d'équipage!

DON QUICHOTTE, levant le nez, après l'avoir regardé bien en face, un doigt au ciel.

Je bénis le ciel ! ô noble seigneur marquis de Mantoue... (stupeur de tous) qui m'a fait rencontrer cette disgrâce à la porte de votre castel !

ORTIZ.

Mon castel !...

SANCHO.

Là ! là ! laissons le castel, seigneur don Quichotte... êtes-vous blessé ?

DON QUICHOTTE.

Blessé ! non ! mais pour rompu, cela ne fait pas un doute, car ce bâtard de Roland vient de me rouer de coups avec le tronc d'un chêne.... mais il me le paiera, ou je ne m'appelle plus Renaud de Montauban.

SANCHO.

Prenez garde, seigneur, que cette chute n'ait encore détraqué d'un cran la machine !... Vous n'êtes point Arnaud de Montaudran, mais le seigneur don Quichotte, mon maître, c'est-à-dire le chevalier le plus illustre, et le plus moulu qui soit au monde !

DON QUICHOTTE, élevant la voix.

Je suis celui que je suis ! Et je sais que je puis être non-seulement celui-là, mais aussi les douze pairs de France !

SANCHO.

Merci de moi !... ce serait donc douze râclées pour une... (Don Quichotte s'évanouit.) Eh ! seigneur ! seigneur !

ORTIZ.

Il bat la campagne !... Ne serait-il pas à propos de le saigner ?

SANCHO.

Bon !... ce n'est qu'une pamoison !... laissez-moi seulement le frotter.

MARITORNE.

Oui ! en le récurant un peu ! (Elle retrousse ses manches.)

ORTIZ.

Allons !... aux fleurs, mes enfants !... Pour mon reposoir.

TOUS.

Aux fleurs !... (Ils sortent bras dessus, bras dessous, en sautant.)

BASILE, à Carrasco, au fond, sans se montrer.

Et nous !... à notre déguisement !... moi, en princesse barbue !... (Il montre la queue de vache de Maritorne qu'il a prise.)

CARRASCO.

Et moi en écuyer idiot ! (Ils disparaissent.)

SCÈNE IV

DON QUICHOTTE, SANCHO, MARITORNE.

MARITORNE, frottant don Quichotte sur sa cuirasse, à tour de bras avec une étrille.

Comment venez-vous de nommer ce cavalier, mon frère ?

SANCHO, de même.

C'est le seigneur don Quichotte de la Manche, ma sœur; avec qui je cours le monde pour trouver des aventures ; et jusqu'ici nous avons plutôt rencontré celles que nous ne cherchions pas ! Mais patience ; petit à petit, l'oiseau fait son...

DON QUICHOTTE, ouvrant un œil.

Pour Dieu ! Sancho ! pas de proverbes ! Tu me tournes le cœur !... (Regardant autour de lui.) La señora Dorothée n'est pas là ?...

SANCHO.

Dès qu'elle a vu que Votre Grâce n'était pas grièvement blessée, elle a désiré continuer sa route, étant pressée d'arriver, comme vous savez !

DON QUICHOTTE.

Elle a bien fait, Sancho, car je ne pourrai pas monter à cheval avant une couple d'heures, le gras des reins ayant reçu tout l'assaut !... Il nous faudrait ici un peu de baume de Fier-à-Bras!

SANCHO et MARITORNE.

De Fier-à-Bras?

DON QUICHOTTE.

Un baume dont la vertu est telle, frère Sancho, que si tu me vois jamais, dans quelque bataille, fendu par le milieu du corps, tu n'auras qu'à ramasser mes deux morceaux, et à les recoller bien exactement, en prenant garde de ne pas mettre le devant derrière; et après cela, que tu me donnes à boire une ou deux gorgées, et tu me verras aussitôt debout, plus frais et plus sain qu'une pomme d'api.

SANCHO.

Pardieu! que Votre Grâce me donne vite la recette de ce baume-là.

DON QUICHOTTE.

C'est facile!... Que cette noble damoiselle prenne une marmite !

MARITORNE, vivement.

Je l'ai !

DON QUICHOTTE.

Quelle y verse un peu de vin !

MARITORNE.

C'est fait !

DON QUICHOTTE.

Du sel !

MARITORNE.

V'là la boite aux épices !

DON QUICHOTTE.

Du romarin et des clous de girofle.

MARITORNE.

Ça y est !

DON QUICHOTTE.

Et maintenant de l'huile.

MARITORNE.

Voici l'huile !

DON QUICHOTTE.

Et qu'elle tourne !

SANCHO, accroupi près de la marmite, arrêtant Maritorne.

Attendez !... Si nous relevions ça par une petite gousse d'ail !

MARITORNE.

Avec un filet de vinaigre !...

DON QUICHOTTE.

Le vinaigre est l'emblème de la vie... et l'ail était vénéré des anciens !... Va pour l'ail et le vinaigre !...

SANCHO, vidant la boîte.

Avec une botte d'oignons crus, et un morceau de fromage !... Allez ! ma sœur, et flanquez-moi ça sur le feu !...

MARITORNE.

Et si ça n'est pas à faire revenir un mort ! (Maritorne sort avec la marmite.)

SCÈNE V

DON QUICHOTTE, SANCHO.

DON QUICHOTTE, appelant Sancho du geste, et lui parlant à demi-voix.

A présent que nous sommes seuls, Sancho, j'ai bien peur que

ces disgrâces successives ne soient l'effet d'une grande étourderie que j'ai commise...

SANCHO.

Pardine !... si Votre Grâce avait voulu m'écouter quand je lui criais que c'étaient des moulins !...

DON QUICHOTTE, élevant la voix.

Tu ne m'entends pas !... Je veux dire qu'en prenant la lance et l'écu pour renouveler l'âge d'or, j'ai oublié un point capital !...

SANCHO.

C'est...

DON QUICHOTTE.

C'est de me faire armer chevalier!

SANCHO.

Votre Grâce n'est point chevalier ?...

DON QUICHOTTE.

Je le suis de fait, Sancho, mais non pas de droit. Puisqu'il n'y a pas eu cérémonie pour me chausser l'éperon et me ceindre l'épée, et que je n'ai point reçu le baptême de quelque surnom caractéristique, tel que chevalier de *l'Ardente épée*, ou de l'*Ours blanc* ou du *Capricorne*.

SANCHO.

Par ma foi, appelez-vous chevalier de la *Triste-figure*, vous ne trouverez pas mieux !

DON QUICHOTTE.

Ce nom me plaît, Sancho ; il répond bien à la mélancolie de mon âme !...

SANCHO.

Dieu m'aide ! Qui nous vient-là ?...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BASILE, CARRASCO.

Basile en dame, grand peigne, grand voile ; la queue de vache en guise de barbe. Carrasco en écuyer.

BASILE, s'avançant avec des gestes d'admiration qui font tressaillir Sancho, et finissant par tomber aux pieds de don Quichotte qui le regarde effaré.

Le voilà ! c'est lui ! mon sauveur !

SANCHO, se cache derrière le pilier.

Monsieur, c'est le loup-garou ou le More enchanté !

DON QUICHOTTE.

Au nom du ciel, relevez-vous, *madame*, si j'en crois le costume !... *monsieur*, si j'en crois la barbe !

BASILE, d'une voix larmoyante.

Une femme, seigneur, qui ne se relèvera pas que vous ne lui ayez juré de la suivre, sans résistance, où elle vous conduira, et de la venger du traître qui tient son honneur et son royaume asservis !

SANCHO, s'avançant.

Une reine ?

DON QUICHOTTE, solennellement.

Je le jure !

BASILE, se relevant, et l'embrassant avec sa barbe.

Ah ! seigneur ! (**Don Quichotte s'essuie, étonné de cette barbe.**) Vous voyez en moi l'infortunée princesse Micomicona, légitime héritière du trône de Micomiconie dans le Micomicon d'Ethiopie, situé entre les sources du Nil et les montagnes de la lune !...

DON QUICHOTTE.

Je vois cela d'ici, princesse, continuez !...

BASILE.

Veuve à l'âge de seize ans, j'eus le malheur de plaire, par ces tristes charmes, au géant Pantafilando.

DON QUICHOTTE, vivement.

Mon ennemi personnel !...

BASILE.

Accueilli comme il le méritait, ce vil enchanteur après avoir conquis mon royaume, me départit un si gros soufflet, que de ce soufflet, seigneur, je suis sortie avec la barbe que vous voyez et qui résiste à tous les rasoirs !... (Il pleure dans les bras de son écuyer, qui lève le bras gauche au ciel en ouvrant la bouche.) Ah ! seigneur ! venez tuer le traître Pantafilando et m'arracher du même coup cette barbe phénoménale qui ne doit tomber que le jour où Votre Grâce acceptera la moitié de mon trône... et.. (avec pudeur) la moitié de mon cœur ! (Il se jette pudiquement dans les bras de l'écuyer en cachant son visage, l'écuyer lui caresse amicalement la barbe.)

DON QUICHOTTE, ravi.

Eh bien, mon fils Sancho, que t'en semble?... Ne te l'avais-je pas dit?... Vois maintenant si nous n'avons pas royaume à gouverner, et reine à épouser !

SANCHO, radieux et se frottant les mains.

Par ma barbe,... ou plutôt par celle de madame, je crois que cette fois, l'île se rapproche !

DON QUICHOTTE, se levant.

Charmante princesse !... Je suis à vous, je l'ai juré : avec deux réserves seulement... la première, c'est que je ne quitterai pas ce château, que je n'aie fait la veillée des armes dans la chapelle !... Et la seconde, c'est que ce cœur, tout plein de l'inimitable Dulcinée du Toboso, ne saurait correspondre à votre amour !

SANCHO.

Mort de ma vie, seigneur, qu'est-ce que j'entends-là ?... Vous n'épouserez pas cette reine Micomigrogna qui possède le royaume de Micomigrouillis dans le Micomenton de la lune?... Une princesse qui sera la perfection même, quand elle se rasera seulement tous les dimanches?...

DON QUICHOTTE.

Sancho !...

SANCHO, sans l'écouter.

Et tout ça pour qui?... pour la Dulcinée... qui est n'importe où, si elle est seulement quelque part.

DON QUICHOTTE.

Sancho!

SANCHO, sans l'écouter, redoublant.

A qui tend l'anneau, tend le doigt, dit le proverbe !... Chauve est l'occasion, prends son chignon !... car mieux vaut un petit oiseau dans la main, qu'une grue qui vole encore !...

DON QUICHOTTE, exaspéré.

Je vous défends de comparer Dulcinée à une grue !...

SANCHO.

Et moi, je dis, que si les moulins vous ont laissé un peu de cervelle, vous épouserez la femme à barbe !.. et que nous enverrons la Dulcinée à tous les diables, avec son Toboso !

DON QUICHOTTE, furieux.

C'est à présent, maraud, que vous allez mourir!... (Il saute sur lui, armé d'un escabeau.)

SANCHO, se garant derrière les tables.

Eh! là !... à moi !

BASILE.

Seigneur !

DON QUICHOTTE, lui échappant et sautant par-dessus les bancs.

Laissez-moi couper en quatre ce coquin qui ose porter la langue sur la sans pareille Dulcinée !

SANCHO, sous une table où il s'est fait une barricade d'escabeaux.

Eh! monsieur!...

BASILE, lamentable.

Seigneur ! seigneur! Vous avez juré de ne point tirer l'épée sans mon aveu !

DON QUICHOTTE, un pied sur un banc, un pied sur la table, s'arrêtant et à Sancho qui est dessous.

Rendez grâce au serment qui vous sauve, misérable vilain !... car sans lui je vous applatirais sous cette table, comme un cancrelat que vous êtes ! (Épuisé, il tombe assis sur la table.)

SANCHO.

Eh ! monsieur, ce que j'en dis, c'est pour votre bien.

BASILE.

Il dit vrai, seigneur ; et mes faibles appas ne méritent pas tant de débats !... Je m'humilie devant l'incomparable Dulcinée, et la moitié de mon royaume n'en est pas moins acquise à Votre Grâce.

DON QUICHOTTE, après avoir tapé sur la table.

Sancho !... écoute ce que dit cette admirable princesse !

SANCHO, sortant de dessous la table.

Bon ! bon ! mais où est-il encore situé ce royaume, avec mon île ?...

BASILE.

Au centre de l'Afrique !

SANCHO, assis.

Misère de moi, ce que je craignais ! Il fera une chaleur là-dedans... Et Teresa va grogner, sans compter que mes sujets doivent être d'une couleur !...

BASILE.

Tous nègres !

SANCHO.

Tous nègres !... (Se levant.) Je les vendrai !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARITORNE, portant le baume de Fier-à-Bras dans une large terrine.

MARITORNE.

V'là le bouillon !... Ça empeste que c'est une bénédiction !

DON QUICHOTTE.

Il vient à point, au moment de commencer cette terrible campagne. (Il prend la terrine des mains de Maritorne et commence à boire.)

SANCHO.

Que Votre Grâce me laisse seulement de quoi goûter !... Je me ressens encore de la galanterie de ces galériens !... (Il se frotte l'épaule.)

DON QUICHOTTE, après avoir bu.

Excellent breuvage !... Goûte, mon fils !

SANCHO, après avoir bu.

Mordi ! (Il lui repasse le vase.)

DON QUICHOTTE, avec satisfaction.

Hein ?...

SANCHO, le regardant avec inquiétude.

Hum !... je crois qu'il y a un peu trop d'ail !... à moins que ce ne soit l'huile. (Poussant un grand cri.) Oh !

TOUS.

Quoi ?

SANCHO.

Ah !... la porte ! la porte ! la porte ! (Il se sauve.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins SANCHO.

BASILE.

Prenez garde, seigneur, qu'il ne vous en arrive autant.

DON QUICHOTTE, reprenant le vase.

C'est qu'il n'est point fait aux usages de la chevalerie errante !... Cette liqueur est délicieuse !... (il va pour boire et s'arrête en s'essuyant le front) délicieuse... cela vous remue !... on sent là-dedans toute la vie qui frissonne !... cette huile chaude !... ce !... où est la porte ?...

BASILE.

Par là !

DON QUICHOTTE, chancelant et allant vers le poteau.

Par là, bon !...

BASILE, lui montrant le chemin.

Non ! par ici !

DON QUICHOTTE, blême et n'y voyant plus, mais toujours digne.

Ah! par ici !... (Il s'en va.) Trop d'huile !... Fier-à-Bras ne devait pas y mettre tant d'huile !... (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

CARRASCO, BASILE.

BASILE, éclatant de rire et ôtant sa barbe.

La farce est jouée et nous le tenons !

CARRASCO.

Il ne s'agit plus que de lui faire prendre demain le chemin du village, et une fois chez lui, nous verrons bien !

BASILE.

Pourvu que quelque lubie ne le fasse pas décamper ce soir.

CARRASCO.

C'est à quoi il faut encore aviser.

BASILE.

Chut ! voici l'hôtelier et toute sa quadrille !... Ne perdons pas de vue notre chevalier. (Ils sortent.)

SCÈNE X

ORTIZ, NUNEZ, GUERRERO, PIQUILLA, DAME ORTIZ, JUANITA, MARITORNE, GINÈS, GENS DE L'HÔTELLERIE.

Ils rentrent tous avec des bouquets, des corbeilles de fleurs et des branches de myrtes, de grenadiers, d'orangers, de lauriers roses ainsi que de grandes palmes vertes.

JUANITA.

Voilà ma récolte !

PIQUILLA.

Et la mienne !

TOUS.

Et la nôtre !...

ORTIZ.

C'est de quoi faire à Tolède un reposoir qui écrasera ceux de toute la confrérie !... Or ça, mes fillettes, un peu de guirlandes, avant de nous coucher,... la nuit vient, il faut que nous soyions en chemin au petit jour.

NUNEZ et GUERRERO.

Et le souper ?...

ORTIZ.

Quand on aura travaillé !... Fermez les portes de la cour, enfants !... (On entasse toutes les fleurs sur la table, près du poteau, Juanita pose deux palmes de chaque côté de la statuette. — Gens qui sortent avec des lanternes. — Ginès reste à l'écart et attend. — Les femmes commencent à s'occuper des bouquets.)

DAME ORTIZ.

Et cette dame qui veut partir à la nuit ?...

ORTIZ.

Ah ! j'oubliais !... (Il frappe à la porte de Luscinde.) Señora, voici la nuit !

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUSCINDE.

LUSCINDE.

Votre homme est prêt ?

ORTIZ.

Toujours !... Vincent, le muletier de la maison !... Eh bien, où est-il ?

MARITORNE.

Vincent !

TOUS.

Vincent !

GINÈS, dans son coin.

Ne vous donnez pas la peine d'appeler ! Il est dans l'écurie, ivre-mort !

ORTIZ, saisi.

Ah !...

GINÈS.

Mais je puis le remplacer, moi.

ORTIZ.

Vous, l'ami ?... On ne vous connaît pas !...

GINÈS.

Voici mes papiers... certificat du corrégidor ; lettres de passe de l'alcade mayor...

ORTIZ, examinant.

Mais oui, parfait !... très en règle.

GINÈS, à part.

Je crois bien, tous les cachets du commissaire...

ORTIZ.

Señora, voici un homme à qui vous pouvez... (On entend frapper à grands coups à la porte extérieure de l'hôtellerie.)

LUSCINDE.

Ce bruit !...

ORTIZ.

Des voyageurs !... ouvrez !

MARITORNE, sur le seuil de la porte.

Des cavaliers !... des armes !

LUSCINDE, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! Antonio peut-être, et cet homme avec lui !... Je suis perdue !...

TOUS.

Perdue!

LUSCINDE.

Ah! par pitié! sauvez-moi! cachez-moi! Qu'on ne me trouve pas!... sauvez-moi!... (Son masque tombe.)

JUANITA.

Doña Luscinde!

LUSCINDE.

Vous me connaissez?...

JUANITA.

Je crois bien, señora, nous tenons boutique à votre porte!.. Mais soyez tranquille, on ne vous enlèvera pas!... (A Nunez.) Allons, mes mignons,... alerte!

NUNEZ, GUERRERO et LES TORÉROS, tirant leurs couteaux.

On y est!

LUSCINDE, effrayée.

Des armes!... contre mon frère?

JUANITA.

Votre frère? (Ils s'arrêtent.)

DON ANTONIO, dehors.

De ce côté, Fernand!

LUSCINDE, épouvantée.

Le voilà! Ah! madone! sauve-moi! (Elle tombe à genoux au pied du pilier.)

JUANITA.

Alors! plus de couteaux, vous autres! Mais de la ruse! c'est le tour des femmes!

NUNEZ.

Mais...

JUANITA.

La paix!... (A Luscinde toujours agenouillée au pied du pilier.) Ne bou-

gez pas !... Je vous sauve ! (Elle jette sur elle toutes les fleurs qui sont sur la table, Piquilla et dame Ortiz l'imitent ; et Luscinde à genoux disparaît sous une masse de couronnes, de guirlandes et de palmes) Et veille aux bavards, Guerrero !

GUERRERO, la main sur son couteau et regardant les assistants d'un air menaçant ; même jeu de Nunez.

J'y veille !... (Toutes les femmes entourent Luscinde, sans la cacher au public, et font semblant de tresser les guirlandes.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, DON FERNAND, DON ANTONIO.

DON FERNAND, au fond : derrière eux, hommes armés avec des torches.

Holà ! sire hôtelier !... N'avez-vous pas céans quelque dame en voyage ?...

ORTIZ.

En fait de femmes, seigneur, j'ai celles-ci, des amies à moi, qui préparent un reposoir pour la Fête-Dieu !

DON ANTONIO.

Et dans ces chambres ?

ORTIZ.

Personne !

DON FERNAND, soupçonneux.

On nous a pourtant bien renseignés !

ORTIZ.

Si Votre Grâce veut voir !...

DON FERNAND.

Oui ! je veux voir !... (Il entre dans la chambre à gauche, suivi de don Antonio, Juanita commence à chanter, tout en tressant ses guirlandes.)

BALLADE.

AIR *ancien, arrangé par M. Couder.*

JUANITA.

« Ma fille ! ma fille ! écoutez-moi!
Vous allez épouser le roi! »
« Mon père, j'aurai pour mari
Celui que mon cœur à choisi ! »

II

« Soldats ! soldats! arrêtez-la!... »
Mais la fille n'était plus là.
Les soldats ont cherché partout,
Ici Antonio sort de la chambre de gauche.
Mais il n'ont rien trouvé du tout !...

Antonio aperçoit la statue, se découvre, et traverse, pour aller visiter la maison à droite.

III

Il ont cherché pendant longtemps,
A travers bois, à travers champs,
« Ma fille, hélas, où donc es-tu? »
Ah ! malheureux, j'ai tout perdu !

Fernand sort de gauche, comme Antonio, et traverse, comme lui, en saluant, il va pour chercher à droite, mais il s'arrête, à motié chemin, au milieu de la scène, pour écouter le quatrième couplet.

IV

« Mon père!... mon père!.... je suis au ciel !
La Vierge m'a prise avec elle...
Au ciel où l'on n'est pas forcé !
De se marier contre son gré !... »

Parlé, à don Fernand, qui la regarde, frappé qu'il est de sa beauté et qui descend doucement.

Est-ce que Votre Grâce ne jettera pas aussi sa fleur à la madone?

DON FERNAND.

Si fait ! la belle fille ! voici pour toi ! (Il lui donne une pièce d'or.) Et voici pour elle !... (Il prend la fleur qu'elle lui tend et la jette sur les autres.)

JUANITA, faisant la révérence.

Merci pour elle et pour moi !

DON ANTONIO, à droite, revenant à don Fernand

Rien !

DON FERNAND, haut.

Poursuivons notre chemin ! (Ils sortent.)

JUANITA, railleuse, les suivant en courant.

Des lumières à leurs seigneuries, pour qu'elles y voient plus clair ! (Maritorne et le valet sortent avec don Fernand et don Antonio. Mouvement de Luscinde qui écarte les fleurs et laisse voir son visage.) Pas encore !... (On prête l'oreille. On entend la grande porte qui se referme.)

TOUS.

Partis !...

JUANITA, enlevant Luscinde du milieu des fleurs.

Et sauvée !

TOUS.

REPRISE ENSEMBLE.

(Avec triomphe.)

Les soldats ont cherché partout,
Mais il n'ont rien trouvé du tout !

(Tableau.)

SIXIÈME TABLEAU

La cour de l'hôtellerie faiblement éclairée par la lune que l'on ne voit pas encore. — A gauche la maison. — Une petite fenêtre latérale. — Porte d'entrée. — A droite, hangar, étable, tas de foin. — Au fond, grand mur, avec porte charretière au milieu. — Au delà la campagne. — Un puits à droite ; contre le mur de la maison, de grandes jarres.

SCÈNE PREMIÈRE

DON QUICHOTTE, SANCHO.

Au lever du rideau, don Quichotte est appuyé contre le puits, la tête dans ses mains. — Sancho est étendu à terre sur la paille. Tous deux dans un profond état d'accablement.)

DON QUICHOTTE, d'une voix lamentable.

Sancho !...

SANCHO, soupirant.

Ah !...

DON QUICHOTTE.

Ne gémis pas, frère !... ceci n'est rien !...

SANCHO, de même.

Ah !

DON QUICHOTTE.

Que dirais-tu donc, si tu devais traverser la mer océane pour aller conquérir la *Toison d'or* !... c'est ici que le baume de Fier-à-Bras...

SANCHO, se soulevant furieux en donnant des coups de poing sur la paille.

Crève! crève! crève le fils de carogne qui l'a inventé!...

DON QUICHOTTE, tirant un seau d'eau.

Un peu d'eau nous remettra, mon fils?... mais ceci vient bien à l'appui de ce que je te disais, (se plongeant la tête dans le seau) c'est que tant que je ne serai pas armé chevalier!... tout ira pour nous à rebrousse poil!... le noble seigneur de ce castel ne peut me refuser une telle faveur!

SANCHO, se rajustant pour dormir.

Mort de ma vie! j'ai une faim d'enragé!...

DON QUICHOTTE.

Tu as faim?

SANCHO.

Ce baume m'a creusé l'estomac!... c'est d'un vide!...

DON QUICHOTTE.

Dors donc!... qui dort dîne!

SANCHO.

Oui! mais qui dîne dort mieux encore* (Il s'étend.)

DON QUICHOTTE, allant et venant sa lance sur l'épaule, puis s'arrêtant après un silence.

As-tu remarqué, Sancho, les regards tendres et langoureux que me décochait tout à l'heure l'aimable princesse qui accompagnait le marquis de Mantoue?...

SANCHO.

Qui, la servante qui m'a si bien arrosé?

DON QUICHOTTE.

Elle-même!.. si j'ai bien compris son dernier regard, il y avait là une invitation formelle à forcer ce soir la porte de sa chambre!

* Si la durée du spectacle l'exige, on peut enchaîner cette phrase de Sancho avec : L'odeur du foin me donne encore de l'appétit, et supprimer la scène intermédiaire.

SANCHO, de mauvaise humeur.

Votre Grâce me la donne belle avec sa princesse!... c'est la laveuse de vaisselle de cette maudite baraque?... et laide comme trois petits cochons!

DON QUICHOTTE.

Toujours l'enchantement qui te poursuit, Sancho, et qui te fait prendre un géant pour un moulin!

SANCHO.

Tenez! seigneur, je ne suis pas de bonne humeur, laissez-moi dormir, autrement je vous dirais des choses... des choses... des... (Il s'endort.)

DON QUICHOTTE.

Du reste, infortunée princesse, toutes ses avances sont bien perdues, et ce cœur est trop plein d'une seule image!.. ô Dulcinée! Dulcinée!... (Il va et vient, sa lance sur l'épaule.) Commençons la veillée des armes! (Moment de silence, il sort par la porte du fond, au moment où entre Vincent; on voit sa lance par-dessus le mur.)

SCÈNE II

Les Mêmes, VINCENT.

VINCENT, entrant par la droite au fond, il est gris.

Je crois que ce coquin de Ginès m'a fait boire plus que mon compte!... Tiens!... (Il arrive au puits et regarde dans le puits.) La cave!... (Il essaie de trouver la porte pour descendre, il fait tout le tour du puits et frappe du pied contre la margelle pour chercher l'entrée, après quoi il se penche et regarde.) Non! c'est une lucarne!... je vais retrouver la Maritorne!... (Il arrive à la maison et appelle Maritorne.) Maritorne!... Mari... torne!... (Voyant qu'on ne lui répond pas, il empoigne une pierre e la lance contre le volet de la petite lucarne.) Maritorne... corne!... borne!... (D'une voix tendre.) C'est moi, ton petit Vincent!... (Furieux, jetant une grosse pierre.) Mais cousine du diable, veux-tu m'ouvrir!... (Il jette la grosse pierre à la petite fenêtre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MARITORNE.

Elle paraît à la petite fenêtre, une chandelle à la main; elle est en déshabillé de nuit.

MARITORNE.

C'est toi, ivrogne!

VINCENT.

C'est moi, mignonne.

MARITORNE.

Je devrais te laisser coucher dans l'étable, avec tes pareils...

VINCENT.

Mon petit cœur!... je t'assure que je suis dégrisé!

MARITORNE.

C'est bon! je vais voir ça!... (**Elle disparaît en fermant le volet.**)

DON QUICHOTTE, **attiré par le bruit du volet.**

Hé!...

VINCENT, **décrivant des courbes sur la scène, en fredonnant.**

La Maritorgne
Est une borgne
Une belle borgne!
Une grosse borgne!

DON QUICHOTTE, **écoutant.**

Une sérénade!...

MARITORNE, **sortant du logis et cherchant Vincent.**

Monstre d'homme, va! dire qu'on aime ça... allons, où es-tu?... j'ai éteint la chandelle; si le patron se doutait de quelque chose, il nous chasserait tous deux... où es-tu, renégat?... (**En tâtonnant, elle arrive à don Quichotte qui la prend dans ses bras.**)

DON QUICHOTTE.

Que je voudrais me montrer plus digne, haute et charmante dame, de la faveur infinie que vous me faites!

MARITORNE, saisie.

Hé! qui... quoi!

DON QUICHOTTE, la serrant tendrement sur son cœur.

Mais j'ai juré fidélité à l'incomparable Dulcinée!

MARITORNE.

C'est le fou!... voulez-vous me lâcher, vous?

DON QUICHOTTE.

Non! non, n'insistez pas!... car malgré les appas que je devine...

VINCENT, qui est redescendu.

Ah! bohémienne!...

DON QUICHOTTE.

Hé!...

VINCENT.

Ah! tu te fais tâter par un autre!... (Il tombe sur don Quichotte à coups de poings, don Quichotte glisse et tombe en se gourmant avec lui.)

MARITORNE.

A l'aide! à moi! (Elle se dégage et va tomber sur Sancho qui se réveille en sursaut.)

SANCHO.

Au voleur! (Il frape sur Maritorne qui lui rend ses coups.)

DON QUICHOTTE.

Ah! traître Bernardo!... lâche magicien!

SANCHO.

Encore cette coquine?...

MARITORNE.

A l'assassin!... (Ils finissent par se rouler tous quatre sur le fumier et la

paille, frappant les uns sur les autres sans y rien connaître, Maritorne se dégage et se sauve, Vincent également et il ne reste plus que Sancho et don Quichotte se gourmant.)

SCÈNE IV

SANCHO, DON QUICHOTTE.

SANCHO, **continuant à frapper don Quichotte.**

Je te tiens, sorcière!...

DON QUICHOTTE.

Tu mourras, magicien!

SANCHO, **ahuri le reconnaissant.**

Mon maître!

DON QUICHOTTE.

Sancho!

SANCHO, **après s'être assuré que c'est bien don Quichotte qu'il a sous lui.**

Pour le coup, seigneur don Quichotte, voilà bien la preuve qu'il y a de la magie dans notre affaire... je terrasse une horrible goule, et il se trouve que c'est sur votre seigneurie que je tape!

DON QUICHOTTE.

Une goule?

SANCHO.

Même que je tiens encore une poignée de ses cheveux.

DON QUICHOTTE, **soufflant et se rajustant.**

Je te dirai, Sancho, que cette recrudescence de magie ne doit pas t'étonner... C'est sur la veille des armes que se concentrent ordinairement tous les efforts de nos ennemis infernaux, pour nous dégoûter de la divine chevalerie!

SANCHO.

Ah bien! c'est fait pour moi! mauvais repas et mauvais coucher!... **(Refaisant son trou dans le foin.)** Dieu! que j'ai donc faim! **(Il disparaît dans le foin, sauf la tête.)** L'odeur du foin me donne encore

de l'appétit ! (Il s'assoupit. Les nuages qui couvrent le ciel, commencent à défiler, éclairés par la lune.)

DON QUICHOTTE, se relevant et ramassant ses armes à tâtons.

Il s'agit de se bien tenir, ami, car cette hôtellerie me fait l'effet d'un nid de sorciers !... mais je les brave, eux et toute leur sequelle démoniaque... Paraissez, Mores et malandrins, chevaliers félons, châtelains perfides !... Celui qui vous défie est l'intrépide don Quichotte, chevalier de la Triste-Figure !... (Les nuages se décomposent et se dessinent en images fantastiques de chevaliers, de princesses, de géants, de tours, etc. ; puis ils se dégagent peu à peu, les fantômes se dissipent, et la lune resplendit sur un ciel pur.) O Lune !... qui a vu ma victoire sur ces légions infernales !... lucarne du ciel !... miroir de la terre !... œil-de-bœuf du paradis !... Sans doute, celle que j'aime te regarde à cette heure ainsi que moi, et comme tu es témoin de ma douleur, tu l'es aussi de ses regrets !... (Deux yeux, un nez et une bouche paraissent dans la lune, et forment la tête de Dulcinée mélancolique.) La voilà ! c'est elle ! je lis son chagrin sur son front ! (Les sourcils de la Dulcinée se contractent et elle finit par pleurer.) Tu pleures ! ô dame !... tu pleures mon départ !... sèche tes larmes, et daigne plutôt sourire à la pensée que c'est pour toi que je me couvre de gloire... (la lune commence à sourire) et qu'avant peu je déposerai à tes pieds mille lauriers et autant de couronnes !... (Il se met à genoux. La lune rit.) O bonheur !... elle rit !... elle rit aux éclats !... (Peu à peu, en contemplant la lune qui finit par disparaître derrière de nouveaux nuages, don Quichotte s'assoupit dans son extase, le bouclier au poing, un genou en terre.)

SANCHO, remuant dans son foin et rêvant.

Teresa... ma femme !... Teresa !... Eh ! Teresa !... Mais réponds donc, mâtine ! (Il allonge un coup de pied dans la foin et se réveille.) Ouf !... c'était un cauchemar. — C'est la faim, tenez !... j'ai une fringale ! Je ne trouverai donc rien à mettre sous la dent ? (Il se lève, traverse la scène et arrive aux jarres placées le long du mur, contre lesquelles il se cogne.) Gare là !... Eh ! des jarres !... quelques croûtes en réserve pour les poules ! (Il plonge la main dans une jarre jusqu'au fond.) Rien !... (même jeu avec une autre) si, des figues sèches... une bonne poignée !... je suis sauvé !... (il veut retirer sa main de la

jarre et ne peut pas) c'est étroit!... Eh! là!... Eh! donc! (Il secoue la cruche, sans venir à bout de dégager sa main.) Misère de moi!... mon poing est pris là-dedans!... une souricière!... Chienne de cruche!... attends, va, (apercevant don Quichotte agenouillé) une borne!... Voilà mon affaire! (Il assène un grand coup de la cruche sur le casque de don Quichotte. La cruche vole en éclats et don Quichotte sort de son extase en sursaut, en criant.)

DON QUICHOTTE.

Aux armes!...

SANCHO, stupéfait.

Mon maître!

DON QUICHOTTE, d'une voix tonnante, ferraillant à droite et à gauche, comme s'il se battait contre une nuée d'ennemis.

En avant, Turpin! voici Ganelon qui attaque à la fois nos deux ailes! courage, chevaliers, à la rescousse! Toboso!... Toboso! (Il frappe sur les jarres, sur le mur, sur le puits, à tort et à travers et pousse, sur la margelle du puits, Sancho qui perd l'équilibre et tombe dans l'ouverture.)

SANCHO, se raccrochant à la poulie et beuglant.

Euh! là, là!... je tombe!

DON QUICHOTTE, lui prenant les deux pieds pour le faire tomber dans le puits.

Au fossé, les mécréants! au fossé!

SCÈNE V

LES MÊMES, ORTIZ, MARITORNE, PIQUILLA, JUANITA, NUNEZ, GUERRERO, BASILE, CARRASCO.

ORTIZ, furieux, sa hallebarde à la main.

Mais, cornes du diable!... qu'est-ce qu'il se passe?

TOUS.

Quel bruit!

ORTIZ.

Il égorge quelqu'un!

TOUS, arrêtant don Quichotte.

Arrêtez ! c'est Sancho !

DON QUICHOTTE.

C'est Sancho ?

SANCHO.

Mais oui! c'est moi ! moi ! moi ! (On le remet sur pied.)

DON QUICHOTTE.

Pour le coup, Sancho, nous sommes de plus en plus enchantés tous les deux !

SANCHO.

Vous peut-être !... mais pas moi !

ORTIZ.

Et c'est pour ce beau travail qu'il met toute l'hôtellerie en l'air!

BASILE.

Patience ! maître hôtelier, voici le jour !

ORTIZ, exaspéré, à Basile, sans que don Quichotte l'entende.

Mais voulez-vous me laisser tranquille avec votre patience !... J'en ai assez de votre fou ! Il chasserait tout le monde de ma maison. Qu'il décampe !

DON QUICHOTTE, tombant à genoux derrière lui, au moment où il ne s'y attend pas.

Seigneur châtelain ?

ORTIZ.

Hein ?...

DON QUICHOTTE.

Maintenant que j'ai glorieusement achevé la veillée des armes... je ne me lèverai pas que vous ne m'ayiez armé chevalier !

ORTIZ.

Oh ! tout de suite ! (à Basile) pourvu qu'il parte !

DON QUICHOTTE, ravi.

Ah ! seigneur !

ORTIZ.

Oui, oui, nous allons vous bâcler ça!... (A Maritorne.) Passe-moi le livre de cuisine, toi! — Piquilla! Juanita... le poële! (Il leur jette son tablier qu'elles étendent sur la tête de don Quichotte, chacune tenant une lanterne. A Nunez et Guerrero.) Ici les témoins!... Et vous!... (à Sancho) la chandelle!...

BASILE.

Voici l'épée, seigneur!

CARRASCO.

Et les éperons!

ORTIZ, ouvrant le livre avec une extrême rapidité.

Marchons!... (Marmottant.) Pour faire un civet de lièvre. Prenez un lièvre, découpez-le par morceaux! l'empilez avec du bouillon, faites bien cuire, assaisonnez d'un bouquet, puis mettez-y du vin, et prenez un peu de farine, avec un oignon, et fort peu de vinaigre, épices, clous de girofle, etc. (frappant sur l'épaule de don Quichotte le plat de l'épée) et servez!... servez!... servez chaud!... (Il lui donne l'épée.) Voilà qui est fait! Et maintenant, ouvrez lui la porte et qu'il détale!... (Maritorne va ouvrir la porte du fond, le jour commence à poindre.)

DON QUICHOTTE, à genoux.

O nobles demoiselles! comment vous nomme-t-on?

PIQUILLA.

Piquilla!

JUANITA.

Et Juanita!

DON QUICHOTTE.

Pour l'amour de moi, señoritas! appelez-vous désormais doña Piquilla et doña Juanita!...

JUANITA et PIQUILLA, faisant la révérence.

Nous n'y manquerons pas! (Elles lâchent la serviette qui lui tombe sur le nez; il se couvre de son plat à barbe.)

ORTIZ.

Allons! en route! en route, chevalier!

BASILE.

Et rappelez-vous, seigneur, que c'est à moi de vous conduire!

DON QUICHOTTE.

Oui, princesse, mais avant de vous suivre au bout du monde, je dois régler mes comptes avec ce vil magicien qui m'a tracassé toute la nuit et qui se cache assurément dans cette maison!... (Il va pour entrer dans l'hôtellerie.)

MARITORNE, apercevant Basile.

Ah! ma queue de vache! (Elle arrache la barbe de Basile.)

SANCHO.

Basile!...

CARRASCO et BASILE.

Ahi!

DON QUICHOTTE, stupéfait.

Oh! oh!... qu'est-ce à dire? et comment m'expliquerez-vous que le barbier Basile et la princesse Micomicona ne soient qu'une seule et même personne?

BASILE.

C'est... la... le... la magie qui...

DON QUICHOTTE, fronçant le sourcil.

Cela suffit, seigneur râpeur de barbes!... vous vouliez m'en donner à garder... mais que je ne vous trouve pas à mon retour, ou, par là mordieu!... je vous traite comme je vais traiter ce Pantafilando!... (Il entre dans l'hôtellerie l'épée à la main.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins DON QUICHOTTE.

BASILE, à Carrasco.

Allons! c'est à refaire!... (A Maritorne.) Vous aviez bien besoin de m'arracher ma barbe, vous!

MARITORNE.

Tiens! ma queue de vache.

SANCHO, suivant son maître, à Basile.

Toi!... reine Micomigrogna!... allons donc!...

BASILE.

Eh! au diable!...

ORTIZ, arrêtant Sancho.

Pardon! pardon! mais l'écot de ce chevalier, qui me le paiera maintenant, si ceux-là s'en vont!

SANCHO.

L'écot!... quel écot?

ORTIZ.

Et le coucher donc, pour lui et pour vous?

SANCHO.

Tu appelles ça un coucher, fils de moricaud, le foin que tu devrais manger!...

ORTIZ.

Vous ne voulez pas me payer la nuit que vous avez passé chez moi?

SANCHO.

C'est bien toi, Algérien, qui n'aurais jamais assez d'argent pour me la payer, une nuit pareille!...

ORTIZ.

Et mes cruches cassées! Et les figues!... et le souper?

SANCHO.

Quel souper, rénégat! (furieux) je n'y ai rien pris dans ta bicoque... au contraire!... (Il rentre dans l'hôtellerie.)

ORTIZ.

Ah! c'est comme ça!...

CARRASCO, l'arrêtant.

Allons, silence! voici leur écot, tenez, avec le nôtre!

ORTIZ.

A la bonne heure !...

BASILE, vite et bas à Carrasco.

Je prends Rossinante, vous, prenez le grison !... et nous les tenons encore.

CARRASCO, de même.

C'est juste !

BASILE.

Vite !... suivez-moi !... (Ils sortent par la droite.)

ORTIZ.

Allons! enfants... puisque nous sommes réveillés.

JUANITA.

Écoutez !...

ORTIZ

Quoi ?...

JUANITA.

Ce bruit !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, DON FERNAND, DON ANTONIO, GENS MASQUÉS, LUSCINDE, puis CARDENIO.

La porte du fond s'ouvre violemment toute grande; deux hommes masqués paraissent d'abord; puis Luscinde entraînée par don Fernand et don Antonio. Elle est masquée, et tous ceux qui l'entourent sont masqués comme elle.

PIQUILLA.

Ah ! voyez !

ORTIZ, à la vue de Luscinde.

La dame de tantôt !

DON FERNAND.

Silence !... si l'un de vous connaît le nom de cette dame, qu'il

ne se hasarde pas à le prononcer devant l'homme qui nous suit... (Silence profond; tous reculent. Cardenio paraît sur le seuil de la porte l'épée à la main.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CARDENIO.

CARDENIO, gardant le seuil de la porte.

Pour d'honnêtes gens, messieurs, vous êtes prompts à la fuite, mais heureusement mon cheval valait le vôtre!

DON ANTONIO.

Entre vous et nous, jeune homme!... il n'y a rien, passez votre chemin!

CARDENIO.

Vous vous trompez!... il y a cette femme! — Ses cris m'ont attiré vers une partie de la forêt, où un scélérat s'apprêtait à la voler. J'ai poursuivi le misérable qui prenait la fuite à ma vue, et je l'ai puni comme il le méritait, mais à mon retour, cette femme avait déjà disparu, entraînée par vous... et je veux savoir si mon épée n'a pas à finir ici pour sa défense, ce qu'elle a si bien commencé là-bas!

DON ANTONIO.

La señora vous remercie de votre secours! — Que cela vous suffise.

CARDENIO.

Le compliment n'aura pour moi bonne grâce que sorti de sa propre bouche... qu'elle parle!... car aussi bien, elle ressemble trop à certaine dame que je poursuis, pour que je vous laisse franchir le seuil de cette porte, avant d'avoir vu son visage! (Il ferme la porte.)

DON FERNAND, la main sur son épée.

Par l'enfer!...

DON ANTONIO, le contenant.

Arrêtez! mon frère!... la colère ne vaut rien... (A Cardenio.) Vous tiendrez-vous pour satisfait, jeune homme, si la señora vous assure elle-même qu'elle n'est point celle que vous cherchez?

CARDENIO, descendant.

J'écoute!

DON ANTONIO, à Luscinde.

Vous entendez, madame, et vous savez ce qu'il vous reste à faire! (Luscinde fait effort pour parler sans le pouvoir.)

CARDENIO, vivement.

Ah! vous voyez bien que...

DON ANTONIO, vivement, l'arrêtant.

La señora est émue de ce qui se passe; mais elle saura dompter cette faiblesse pour répondre comme elle le doit!... (avec intention) entre son frère et son mari!

CARDENIO, à Luscinde.

Ce gentilhomme est votre frère, señora? et celui-ci votre mari?... Et vous les suivez de bonne grâce? (Luscinde fait signe que oui.)

CARDENIO.

Ainsi... ainsi, vous n'êtes point... doña Luscinde? (Silence. Luscinde fait signe que non.) C'est votre voix que je désire entendre!

LUSCINDE, avec effort, d'une voix sourde et sur un regard menaçant de son frère.

Non!...

CARDENIO.

Non!... pourtant!...

DON ANTONIO, l'arrêtant.

Ah! notre complaisance est à bout, seigneur cavalier!... maintenant que vous êtes convaincu, livrez-nous passage, que nous poursuivions notre route!

CARDENIO, s'écartant, sans quitter Luscinde du regard.

Ce n'est pas elle?

DON ANTONIO, reprenant Luscinde.

Allons, ma sœur!

DON FERNAND, aux hommes du fond.

Ouvrez la porte! (On s'écarte.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, DON QUICHOTTE.

DON QUICHOTTE, sortant de l'hôtellerie, l'épée à la main.

N'ouvrez pas!

DON FERNAND, furieux.

Encore!

DON QUICHOTTE.

Car, par le Cid Campeador, je ne laisserai pas sortir ce lâche magicien qui pour m'échapper s'est déguisé en femme!... (Il arrache le masque de Luscinde.)

CARDENIO, s'élançant et entraînant Luscinde de son côté.

Luscinde!... A moi, mes amis!...

DON FERNAND, aux siens.

A nous!...

JUANITA.

Aux couteaux, mes mignons!...

LES TORÉADORS.

Aux couteaux! (Les gens de don Antonio et de don Fernand se rangent d'un côté l'épée à la main; de l'autre, Cardenio, Nunez, Guerrero, les femmes; tous sur le point d'en venir aux mains.)

DON QUICHOTTE, au milieu, d'une voix tonnante.

Toboso! Toboso!... (On entend frapper trois coups solennels à la porte du fond; tout le monde s'arrête.)

ORTIZ.

La justice !

LE CORRÉGIDOR, dehors.

Au nom du roi, ouvrez !

ORTIZ.

Le corrégidor ! (Toutes les épées rentrent au fourreau, Maritorne ouvre la porte. Le corrégidor parait sur le seuil, suivi d'Archers. Le jour parait.)

SCÈNE X

LES MÊMES, LE CORRÉGIDOR, ARCHERS.

LE CORRÉGIDOR, entrant gravement, après avoir regardé tout le monde en silence.

Voilà bien du vacarme !... Que se passe-t-il donc chez vous, sire hôtelier ?

ORTIZ.

Ah ! monseigneur ! ne me le demandez pas !... je crois que tous les diables s'y sont donné rendez-vous !

DON QUICHOTTE.

Non pas tous les diables, mais tous les enchanteurs de la Manche !

DON FERNAND, toujours masqué.

Seigneur corrégidor ! je vous requiers de faire ici par votre autorité, ce que nos épées allaient faire par la force ! — Voici ma femme !... ordonnez à cet insensé de me la rendre !...

CARDENIO.

Qui que tu sois, lâche voleur d'amour qui me caches ton visage et ton nom, tu ne l'auras qu'avec ma vie !

LE CORRÉGIDOR.

Silence, jeune homme !... (A Luscinde.) Est-il vrai, madame, que vous soyiez la femme de ce gentilhomme ?

LUSCINDE.

Hélas ! trop vrai pour mon malheur !

LE CORRÉGIDOR, à Cardenio.

De quel droit retenez-vous alors la señora?

CARDENIO.

Du droit de mon amour pour elle, et de son amour pour moi !... ce que l'on ne vous dit pas, seigneur corrégidor, c'est qu'il n'a obtenu la main de cette femme que par la plus noire trahison, et il a bien conscience de son infamie, le lâche... puisqu'il n'ose pas nous montrer son front à découvert !

DON QUICHOTTE.

Bien parlé, mon fils !

LE CORRÉGIDOR.

Ce jeune homme a raison !... On ne répond pas au corrégidor, la face voilée !... Au nom du roi, messieurs, bas les masques !... (Tous se démasquent, sauf don Fernand qui hésite.)

CARDENIO.

Tu n'entends donc pas !... bas les masques... (Il fait un mouvement pour lui arracher son masque, don Fernand le prévient du geste et se découvre.) Fernand !...

LE CORRÉGIDOR.

Vous, monsieur le duc?

DON FERNAND.

Pourquoi pas ?

CARDENIO.

Ah ! misérable ! lui !... toi !... c'est toi !... Ah ! tu ne mourras que de ma main !... (Il veut s'élancer sur Fernand.)

DON QUICHOTTE, le contenant.

Paix, là ! mon fils ! on n'assassine pas ! on se bat !

FERNAND, la main sur son épée.

Faites votre devoir, corrégidor, et finissons !

LE CORRÉGIDOR, gravement.

Vous avez raison, monsieur le duc! je ferai mon devoir!... Cette femme, dites-vous, est votre légitime épouse?

DON FERNAND.

Je l'ai dit et je le répète!

LE CORRÉGIDOR.

Il y a donc quelqu'un ici qui se joue effrontément de la justice!

DON QUICHOTTE.

Oh! si ce n'était que de la justice!... passe!... mais de la chevalerie!...

DON FERNAND.

Et qui donc?... seigneur corrégidor, se jouerait ici de la justice?

LE CORRÉGIDOR.

Vous ou une autre!... Archers! faites entrer cette femme déguisée en homme, que nous avons arrêtée sur la route!

DON FERNAND.

Mais, dites-moi!...

LE CORRÉGIDOR.

Tenez-vous à l'écart, monsieur le duc, et ne vous montrez pas!

DON FERNAND.

Mais...

LE CORRÉGIDOR.

Je vous l'ordonne!... (Fernand obéit.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, DOROTHÉE, elle paraît au fond entre deux archers.

DON FERNAND, à part.

Dorothée!...

LE CORRÉGIDOR.

Avancez, madame !... Ce que vous avez dit à mes archers lorsqu'ils vous ont arrêtée, sous cet habit d'emprunt, le répéteriez-vous ici, à voix haute?

DOROTHÉE, sans voir don Fernand.

Puisque votre seigneurie m'y oblige, il le faut bien !

LE CORRÉGIDOR.

Parlez donc, madame : que leur avez-vous dit?

DOROTHÉE.

Que j'allais rejoindre le duc Fernand Ricardo... mon mari !

TOUS.

Son mari !...

DON FERNAND, à part, stupéfait.

Moi ?

DON QUICHOTTE.

Ce malandrin !...

LE CORRÉGIDOR, l'arrêtant.

Prenez bien garde à ce que vous dites, madame !... Don Fernand ne saurait être votre époux, car il est dejà celui d'une autre femme.

DOROTHÉE.

D'une autre femme que moi !... Et qui donc?... Qui ose dire cela?... (Le corrégidor s'écarte.)

DON FERNAND, se montrant.

Moi, je le dis !

DOROTHÉE.

Fernand !

DON FERNAND, montrant Luscinde.

J'atteste que voilà ma légitime épouse ! — Et que celle-ci qui réclame ce nom n'y a aucun droit !

DOROTHÉE.

Elle!... sa femme!... Ah! Fernand, reconnais-moi, regarde-moi!... C'est que tu ne m'as pas reconnue ; je suis Dorothée!... c'est moi!... Et tu ne peux pas avoir oublié tant d'amour...

DON FERNAND, la repoussant.

Je vous reconnais bien, madame, non pas pour avoir jamais été ma femme... mais, puisque vous me forcez à le dire... pour avoir été quelque temps ma mai...

DOROTHÉE.

Ah!... ce mot-là!... tu ne le diras pas!... Seigneur corrégidor, cet homme m'a donné sa foi aux pieds des autels ; je le jure sur le nom sacré de Dieu qui m'écoute!... Et j'en ai la preuve!... je l'ai!... je l'ai sur moi!...

LE CORRÉGIDOR.

Voyons-la donc, madame ; mais n'allez pas plus loin, quand il est temps encore!... car... si vous mentez, il va pour vous de la prison éternelle!...

DOROTHÉE, cherchant l'écrit sur elle.

Eh! que m'importe, à moi!...

LE CORRÉGIDOR, achevant.

Et si vous dites vrai!... Il y va pour lui de la mort!...

DOROTHÉE, frappée, s'arrêtant.

La mort!

DON QUICHOTTE.

C'est encore trop peu pour une telle félonie!

LE CORRÉGIDOR, aux archers.

Gardez cet homme!... Et maintenant, madame, vos preuves!

DOROTHÉE, à elle-même.

La mort!... la mort!... oui, deux femmes!... c'est vrai!...

LE CORRÉGIDOR.

Cette preuve... allons!...

DOROTHÉE, regardant Fernand.

Cette... preuve!... j'ai... je... je ne l'ai plus!... (Résolument.) Je ne l'ai pas! (Mouvement.)

LE CORRÉGIDOR.

Ainsi, vous avez menti?

DOROTHÉE.

J'ai menti!... oui... je ne suis pas sa femme!... non... j'ai menti!... j'ai menti!... (Elle tombe dans les bras de Piquilla et de Juanita.)

LE CORRÉGIDOR, faisant passer Luscinde vers Fernand.

Monsieur le duc, voici votre femme! — Allez! vous êtes libre!

CARDENIO, contenu par ceux qui l'entourent.

Jamais! moi vivant!

LE CORRÉGIDOR, aux archers, tandis que sortent Fernand, Antonio, et Luscinde.

Désarmez ce furieux qui méconnaît la justice!...

DON QUICHOTTE, désarmant Cardenio.

Bon! bon! si ce n'était que la justice!... mais il méconnaît la chevalerie qui défend de convoiter la femme d'un autre.

CARDENIO, tombant dans ses bras, désespéré.

Sa femme!... C'est donc vrai!... (On l'entoure.)

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Un site sauvage dans la sierra Morena.— Grands arbres couvrant toute la scène, — gazon ; au fond, une grotte dont l'entrée est toute garnie de broussailles. — A droite un gros chêne.

SCÈNE PREMIÈRE

LES COMÉDIENS, LE ROI, LA REINE, LA PRINCESSE, LE DIABLE, LE GRACIOSO et SANCHICA, en amour.

Les comédiens sont étendus sur l'herbe autour d'une marmite suspendue à trois piquets, sur le feu. — Ils achèvent leur repas. Contre le chêne une bannière avec ces mots. — *Comédie : troupe d'Angulo le Mauvais.* Autour d'eux, tout l'attirail des comédiens ambulants, etc — L'Amour tient le fromage, la reine raccommode les culottes du roi ; le diable sert la soupe.

CHŒUR.

Air espagnol arrangé par M. Couder

A travers les champs,
Comédiens ambulants,
Colportons,
Plantons,
Nos palais de cartons,

LE DIABLE.

Et sans feu,
Et sans lieu...
On déjeune où l'on veut,
Quand on peut!

SANCHICA, tenant un plat creux plein de fromage.

V' là le fromage!

LE GRACIOSO.

Mets-le au frais! (On dépose le plat dans un coin.)

LA PRINCESSE.

Dites donc, mes enfants, si Sanchica allait aux environs nous chercher du vin?...

SANCHICA, se récriant.

Par ce soleil-là!...

LE ROI, fronçant le sourcil.

On se permet de raisonner!

SANCHICA.

Je ne vous ai pas suivis pour çà, moi!... Vous m'avez promis que j'aurais une couronne et de beaux habits. Et vous me faites faire vos commissions.

TOUS.

Plaît-il?

SANCHICA.

Ah! bien, si j'avais su...

AIR:

CHANSON ESPAGNOLE.

Arrangée par M. Conder.

Quand j'étais au village,
Chaque soir, en m'endormant,
Maman me disait : sois sage,
Dieu te garde, mon enfant,
De quitter jamais notre chaumière

Tes poules, ta mère,
Tes dindons .. ton père!...
Loin de nous, tu n'auras que misère...
Ah! la sotte affaire
Que l'on m'a fait faire!

(pleurant.)

Ah! Fanchette!
Ma pauvre fillette,
Si ton cœur regrette
Ce qu'il a perdu...
Ah! Fanchette!
Vilaine fillette,
Maudite coquette
Tu l'as bien voulu!

LE ROI.

Je vais flanquer l'Amour au pain et à l'eau!...

SANCHICA.

C'est çà!.... au pain et à l'eau!... Voilà ce que vous appelez être reine: — je le suis moins qu'avant...

II

Quand j' menais aux champs mes bêtes
Et qu'elles ne marchaient pas
J'avais qu'à m' mettre à leurs têtes,
Et tous, emboitaient le pas.
J' pouvais taper, sans qu'on me l'rende,
De toute la bande,
J'étais la plus grande!...
Et les oies qui couraient la plaine,
Me suivaient sans peine
Disant : v'la n'ote reine!...
Ah! Fanchette! etc.

LE DIABLE.

Allons voilà un douro, petite cigale, fais-moi le plaisir de détaler sans raisonner et de nous rapporter du vin tout de suite!

SANCHICA.

Mais!...

LE ROI.

Et si tu ne reviens pas!... Par la mort!... (Il se lève, menaçant.)

SANCHICA, pleurant.

Oui, autrefois, c'était moi qui menais les bêtes, et maintenant, c'est les bêtes qui me mènent! (Elle sort, répétant son refrain.)

LE ROI.

Or ça, maintenant, dormons! (Ils s'étalent tous pour dormir.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BASILE, CARRASCO.

BASILE, écartant les branches au fond.

Par ici!... voici du monde! (Aux comédiens.) Dieu avec vous, camarades! (Les comédiens se soulèvent à demi et le regardent sans parler.) Vous êtes comédiens, à ce que je vois?

LE ROI.

Seigneur vous voyez en nous des acteurs de l'illustre compagnie d'Angulo le Mauvais! Et là-dessus (il éternue) bonsoir!... (Ils se replacent.)

BASILE.

Très-bien!... Et vous avez d'autres costumes apparemment, tels qu'armures, casques, etc?...

LE ROI.

Plein nos coffres qui sont là-bas, sous la garde du Gracioso. (Il montre le bouffon.)

BASILE, à Carrasco.

Voilà notre affaire... avec une pièce d'argent!... (Au Gracioso.) Suivez-moi, l'ami!

CARRASCO.

Vite! vite! voici nos gens!

BASILE, au Gracioso.

Venez!... venez!... (Ils disparaissent à droite, derrière les arbres.)

SCÈNE III

LES COMÉDIENS, DON QUICHOTTE, SANCHO.

Ils arrivent tout deux à pied, échinés. — Don Quichotte traînant sa lance et Sancho portant le bât du grison, l'outre et le bissac. Les comédiens étendus à gauche et à moitié endormis, ne prennent pas garde à leur arrivée.

SANCHO, se laissant choir à quatre pattes avec toute sa charge.

Ouf!...

DON QUICHOTTE, se promenant toujours, en tirant sa lance.

Courage, ami Sancho!... voici la caverne de Montésinos, où demeure le sage enchanteur Tripoton, mon parrain!... C'est ici qu'il va nous dire le moyen de rendre le bonheur à ce pauvre Cardenio et nous montrer la divine Dulcinée du Toboso, que tu n'as pas encore vue, ni moi non plus!

SANCHO, échiné.

Qu'il nous montre seulement mon pauvre âne qu'on m'a volé, et je le dispense du reste! (Il flaire l'odeur du fricot et aperçoit la marmite.)

DON QUICHOTTE, regardant les comédiens.

Vois quel est le crédit de ce sage magicien.... puisque d'illustres empereurs et d'aimables princesses ne dédaignent pas de faire la sieste sur le seuil de sa porte!... (Sancho va, à quatre pattes, humer le parfum de la marmite et soulève le couvercle.)

LE DIABLE, couché levant sa tête qui est contre la marmite.

Trop tard!...

SANCHO.

Trop tard!... (Il retombe accablé, en recoiffant la marmite de son couvercle.)

DON QUICHOTTE, se penchant vers le roi, avec respect.

Votre Majesté ne saurait-elle me dire comment je dois m'y prendre, pour avertir le sage Tripoton de mon arrivée?

LE ROI, à moitié endormi.

Tripoton!... nous n'avons pas ça dans la troupe!...

DON QUICHOTTE, à la princesse.

Aimable princesse, ne sauriez-vous m'indiquer?...

LA PRINCESSE.

Quand tu auras fini de m'ennuyer, toi!...

DON QUICHOTTE.

Cette cour est mal élevée! Mais peut être que celui-ci... Hé! l'ami!... (Il secoue le diable.) L'ami!...

LE DIABLE, sautant furieux et montrant ses cornes.

Mais sacrebleu! nous laisserez-vous dormir tranquilles, vous, à la fin!... (Il retombe et se rendort sur l'autre flanc.)

DON QUICHOTTE, après un moment de silence.

Tout s'explique!... cette forêt est enchantée, et ces gens, ami Sancho, sont enchantés comme elle: de là, cet assoupissement bizarre... n'est-ce pas, Sancho?... (Sancho lui répond par un effroyable ronflement.) Lui aussi!... et moi-même... la lassitude... (Il s'assied.) L'envie de dormir... (Il s'étend.) Cela me gagne!... O Tripoton! je m'abandonne à tes sages volontés. (Ronflement variés de tous.) Apprends-moi, dans un rêve, comment je puis pénétrer dans ces palais enchantés et voir Dulcinée du Toboso... (s'endormant) du Tobo... boso!... boboso... so!... (Il appuie sa lance contre le tronc du chêne, passe à droite et s'endort à côté du roi, en tournant le dos au public. Musique. — Le Gracioso, en dormant, donne un coup de pied à la marmite qui dégringole.)

SANCHO, réveillé en sursaût, criant.

Toboso!.. Tremblez félons!... (Il se remet, se lève et va s'asseoir aux pieds de don Quichotte, endormi.)

RÊVE DE DON QUICHOTTE

Il entre par la gauche, la tête nue, et descend comme quelqu'un qui écoute une voix qui lui parle; il indique par ses gestes qu'il s'agit de franchir mille obstacles pour arriver à Dulcinée et qu'il saura les vaincre; il marche vers la grotte; au

moment où il arrive; une armée de cactus lui en dispute l'entrée en le chatouillant et le piquant. — Bataille contre ces plantes dont il est vainqueur après un combat acharné. — Il va pour entrer dans la grotte. — Les broussailles se resserrent, les fleurs représentent une quantité d'yeux de hibous menaçants et les épines autant de cornes et de dents formidables. — Il écarte les broussailles qui disparaissent, et cette fois, c'est une grande toile d'arraignée qui tapisse toute l'entrée de la caverne avec une araignée énorme et bizarre au milieu. — Don Quichotte effrayé recule. La bête grimpe au haut de sa toile et disparaît. Don Quichotte s'avance pour déchirer la toile; l'araignée suspendue à un fil, descend du plafond et se trouve devant lui. Efforts de don Quichotte pour l'atteindre. Bataille avec l'araignée qui finit par aller tomber, en expirant, dans la coulisse. — Don Quichotte fend la toile d'un coup d'épée, la grotte s'ouvre, s'élargit et se transforme en une gueule fantastique dans laquelle paraît un palais merveilleux tout de pierreries et de feux. — Dulcinée est entourée de ses femmes, toutes agitent des lauriers à la vue de don Quichotte.

UNE VOIX.

Air de *M. Giorza*.

Oui, c'est elle,
Qui t'appelle,
Oui, c'est elle
Cœur fidèle,
Que tu voi
Près de toi!...
C'est la dame
De ton âme
Qui proclame
Son amour pour toi,
Reçois la couronne,
Que sa main te donne!...
Reçois la couronne
Pour prix de ta foi.
O belle journée!
Chantons Dulcinée,
Chantons l'hyménée
Du chevalier roi!

Pendant ce chant, Tripoton fait signe à don Quichotte d'avancer; il entre dans la grotte, Dulcinée se lève, le couronne, et Tripoton les unit tous deux. Tableau : La grotte se referme et tout disparaît. — Sons de trompette.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BASILE en écuyer, avec un nez énorme qui le déguise, il tient une bannière, le Gracioso sonne la trompette.

BASILE, d'une voix tonnante, renversant les piquets et arpentant la scène.

Oyez! oyez! oyez tous. (Tous les comédiens se réveillent en sursaut ahuris, Sancho effaré se met sur son séant: Basile allant derrière l'arbre.) Debout, seigneur don Quichotte! debout!...

DON QUICHOTTE, sautant de derrière l'arbre, la lance à la main.

Qui m'appelle?

BASILE.

Moi! Gargarismo le Camard!... écuyer du chevalier du Miroir, qui vous somme, par ma voix, de reconnaître que la dame Cassildée de Vandalie, dite la belle aux yeux rouges, est infiniment supérieure en beauté à la très-laide, très-sotte et très-impertinente Dulcinée du Toboso, laquelle n'a que des roses d'emprunt, des dents rajustées et de faux cheveux!

DON QUICHOTTE, sautant.

Par la mort!

BASILE, avec noblesse.

Nous le prouverons!

DON QUICHOTTE, furieux.

Où est ce téméraire qui ose dire que les cheveux de ma Dulcinée sont de faux cheveux, et ses dents, de fausses dents?

BASILE.

Ce téméraire! le voici!

SCÈNE V

LES MÊMES, CARRASCO, au fond.

CARRASCO, paraît armé des pieds à la tête, et tout couvert de petits miroirs sur le casque, en guise de cimier, un miroir à alouettes.

DON QUICHOTTE, contenant sa colère et ébloui par l'éclat des miroirs.

Seigneur chevalier à tête folle!... à quelle condition vous plaît-il que nous nous mesurions ensemble? (Carrasco descend et montre Basile en faisant signe qu'il ne parle pas.)

BASILE.

Le vaincu s'engage dès à présent à déposer l'épée et à renoncer à tout jamais à la chevalerie.

DON QUICHOTTE.

J'accepte!... (Mouvement noble de Carrasco.)

BASILE.

Sonnez, trompettes! battez, tambours! (Trompettes et tambours.)

DON QUICHOTTE.

Mon bouclier, Sancho!... et mon casque!

SANCHO, étendu à terre, à moitié endormi.

Et dire que je ne pourrai pas seulement faire un petit somme! v'là le plat à barbe!... (Il lui passe par erreur le plat creux où est le fromage.)

BASILE, à Carrasco, bas.

Prenez garde qu'en faisant joujou!

CARRASCO, de même.

Soyez tranquille!... il en sortira sans une égratignure!

DON QUICHOTTE, il se couvre du plat au fromage qui commence à lui couler sur le front et la barbe.

Qu'est-ce que cela, Sancho, on dirait que mon crâne s'amollit? ou que ma cervelle fond!... ou que la sueur m'inonde; mais par Pollux!... ce n'est point celle de la peur!... En avant, chevalier! Toboso! Toboso!... (Le fromage lui inonde la face. Ils sortent en se faisant des politesses. Le tambour les précède. Tous les comédiens les suivent en tumulte pour assister au combat.)

SCÈNE VI

SANCHO, BASILE.

BASILE, arrêtant Sancho, prêt à sortir.

Halte-là, sire écuyer!... vous savez la coutume!...

SANCHO.

Quelle coutume?

BASILE.

Tandis que les patrons jouent de l'épée!... les écuyers s'escriment du couteau!... (Il tire un énorme couteau et se met en posture.)

SANCHO.

Cette coutume-là n'a pas le sens commun, sire écuyer; servez-vous de ce couteau pour rogner un peu votre nez, si le cœur vous en dit; mais le mien est trop bien fait pour que je me risque à le gâter! (Même jeu pour sortir.)

BASILE.

Si le couteau vous répugne, j'ai un autre genre d'escrime à vous proposer!

SANCHO.

Mais... quelle chienne d'idée de vouloir absolument que nous nous cassions les os sans motif!... je ne vous ai rien fait, vous ne m'avez rien fait!... vous me plaisez, je vous plais!... (Il lui baise le nez.) Vous êtes beau!... (il lui tape sur le nez) bonsoir! (Fausse sortie.)

BASILE.

Pardon!... voici mes armes! (Il tire un jambon.)

SANCHO, enthousiasmé.

Cette fois, vous y êtes!... (Prenant le jambon.) Oh! le fils de gueuse! — Quelle odeur!... (Il le serre sur son cœur.)

BASILE.

Et quelle chair! — il n'y manque que le vin pour le faire passer!

SANCHO, s'empare du jambon.

Bon! bon! plantons-le d'abord... nous verrons plus tard à l'arroser! (Il s'assied prêt à manger.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, SANCHICA.

SANCHICA, accourant, essoufflée avec une outre.

V'là le vin!

SANCHO, stupéfait.

Sanchica!

SANCHICA, saisie.

Papa!

SANCHO.

Ici!... toi!... ma fille!... (Il saute debout.) Mille diables!... comment es-tu ici?... loin de ta mère!

SANCHICA, avec aplomb.

C'est pour devenir reine!... papa!

SANCHO.

Reine?

SANCHICA.

Oui! on m'a promis que je serai reine!

SANCHO.

Et tu as cru ça!... (A lui-même.) Elle l'a cru! comme son père!... Et tu t'es sauvée sans prévenir ta maman, petite scélérate?

SANCHICA.

Tiens, je crois bien, elle m'aurait empêchée!...

SANCHO.

Comme moi!... et tes oies, malheureuse! et tes oies, où sont-elles?

SANCHICA.

Dans les champs !

SANCHO.

Seules ?

SANCHICA.

Oh ! il ne manquera pas de gens pour les ramasser, va !

SANCHO, *désespéré.*

Je crois bien ! des oies superbes ! ce que j'avais de plus précieux avec mes cochons et mes poules !

SANCHICA.

Oh ! le cochon ! il s'est sauvé, lui !

SANCHO.

Ciel !...

SANCHICA.

Et quant aux poules !... maman les a toutes... crac !... (*Elle fait le signe de tordre le cou.*)

SANCHO.

Assassinées !

SANCHICA.

Dame, maman a dit : « A quoi que ça sert les poules, puisque le poulailler est brûlé ? »

SANCHO, *sautant.*

Comment, le poulailler est brûlé ?

SANCHICA.

Mais oui, parce que mon frère a laissé la lampe allumée en se sauvant !

SANCHO.

Il s'est sauvé ?

SANCHICA.

Pour se faire soldat !

SANCHO.

Mon fils?...

SANCHICA.

Même qu'il a emporté tout l'argent que t'avais caché dans un pot!

SANCHO, tombant dans les bras de Basile.

Ruiné!... Mes poules, mes oies, mes enfants, mon argent, mon âne!... Ruiné!... ruiné!

BASILE.

Courage, frère! (Il lui passe la cruche de vin, que Sancho prend instinctivement: tandis qu'il boit.) Il vous reste encore votre femme!

SANCHO.

Ah! c'est bien ce qui m'achève!... et elle a laissé faire tout ça!...

SANCHICA.

Dame! t'étais pas là!

SANCHO.

Elle a raison! je n'étais pas là... Oui, tu n'étais pas là, nigaud, âne bâté! Tu courais après ton gouvernement et après ton île, et tu ne pensais pas que ton île, c'était ta maison! et que ton gouvernement c'était ton ménage!... et tout ça est au diable... par ta faute, imbécile!... c'est bien fait!... et voilà pour t'apprendre, animal, idiot, bête brute!... (Il se donne des soufflets et s'arrache quelques poignées de cheveux.)

BASILE.

Moralité, camarade... pierre qui roule n'amasse pas mousse! (Fanfares.)

CRIS, dans la coulisse.

Victoire au chevalier des Miroirs!...

BASILE.[1]

Mon maître est vainqueur!

SANCHO.

Et le mien, patatras!... comme toujours...

BASILE, ôtant son nez.

Ne vous désolez pas, ami Sancho!

SANCHO.

Basile!

BASILE.

Nous rentrons tous au bercail!

SANCHO.

Et le grison, en est-il?

BASILE.

Et le grison aussi! (Il se sauve.)

SANCHO, ravi, embrassant sa fille.

Et le grison aussi!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DOROTHÉE, CARDENIO, entrant par la droite.

DOROTHÉE, en femme.

Par ici, don Cardenio.

SANCHICA.

Tiens! notre voisine!...

SANCHO, prêt à sortir.

Et vous aussi, señora, vous rentrez à la maison! Comme nous!... comme le seigneur don Quichotte, attendez-nous! nous ferons route ensemble!... Vive la maison!... (Il sort avec sa fille.)

SCÈNE IX

CARDENIO, DOROTHÉE.

CARDENIO.

Où m'avez-vous conduit, madame?

DOROTHÉE.

A votre salut peut-être, Cardenio, ainsi qu'au mien!... Ce chemin est celui que doit prendre don Fernand, nous l'attendrons ici, et j'espère encore...

CARDENIO, l'interrompant.

Le voici!

SCÈNE X

LES MÊMES, DON FERNAND, DON ANTONIO, LUSCINDE, puis DON QUICHOTTE et SANCHO.

DON FERNAND, soutenant Luscinde.

Un moment de repos vous remettra, madame... (Apercevant Dorothée.) Dorothée!... vous ici? (Ironiquement.) Est-ce encore des menaces?...

DOROTHÉE, doucement.

Des menaces!... Oh! non! je ne vous accuse pas, don Fernand!... j'oublie ici mon orgueil, et moi qui suis trahie!... moi, qui souffre, moi, votre victime!... je tombe à vos genoux!... (Don Quichotte paraît au fond et écoute.)

DON FERNAND.

Madame!...

DOROTHÉE, à genoux.

Sauvez-moi!... sauvez ces deux êtres qui s'aiment et que vous condamnez au malheur! Tu te détournes!... Et ta main tremble... tu le vois... il n'y a rien ici qui t'offense!... Et j'implore seulement comme une grâce ce que je pourrais réclamer comme un droit!

DON FERNAND, se dégageant avec violence.

Ah! j'attendais ce mot!... Ce droit madame, ce droit n'est pas! Et je ne vous pardonne pas de l'avoir invoqué!

DOROTHÉE, doucement, debout.

Je te pardonne bien, moi, je l'avais oublié!

DON FERNAND.

Moi!

DOROTHÉE, doucement.

Au pied d'un autel, tu m'as juré devant Dieu que tu me prenais pour ta légitime épouse!

DON FERNAND.

Vain serment qui n'a rien de sacré!

DOROTHÉE, de même.

Le ciel n'en a pas jugé de même; puisqu'il a permis qu'un prêtre recueillît tes paroles et qu'il bénit de loin notre union!

DON FERNAND.

Si cela était, madame, vous auriez quelque preuve de ce que vous avancez!

DOROTHÉE, de même.

Je l'ai! cette preuve!...

DON FERNAND, railleur.

Et mise en demeure de la produire, vous n'en avez rien fait?

DOROTHÉE, de même.

Peut-être, Fernand, parce que je tremblais pour toi!

DON FERNAND.

Dites plutôt, parce qu'il n'y avait rien de réel dans tout cela, que votre mensonge!

DOROTHÉE, se redressant.

Oh!... Ah! tu es trop cruel aussi, Fernand! Si je n'ai pas montré ce qui t'enchaîne à moi pour la vie...

DON FERNAND.

C'est que vous ne l'aviez pas!

DOROTHÉE.

Je ne l'ai pas?... Le voici!

DON FERNAND, saisi.

Cet écrit?

DOROTHÉE.

Mais décidément, tu n'as rien dans l'âme!... Vous êtes tous témoins de ce que j'ai fait pour attendrir cet homme! Je l'ai supplié! moi!...je me suis mise à ses genoux, moi! — Ah! tu ne me connais pas encore, don Fernand!... J'ai trop d'orgueil pour te vouloir malgré toi!... Plutôt ma honte!... De mes droits d'épouse, je n'ai voulu prendre que celui de te sauver!... Et je n'en veux plus rien!... Ce lien qui nous unit, le voilà!... (Elle jette l'écrit à ses pieds.) Brûle-le! anéantis-le!... je te rends à toi-même!... Et de ce passé que j'efface, je n'emporte que l'éternel regret d'avoir aimé si longtemps un être tel que toi!... (Elle sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins DOROTHÉE.

DON FERNAND, qui a ramassé l'écrit, le regardant.

Cette signature!... C'est vrai!... c'est vrai!... Ceci vaut le mariage. Tant que cet écrit subsiste... Dorothée est ma femme!... Luscinde ne m'est rien! Mais une fois détruit!... Celle qui vient de sortir, n'est plus que... Eh bien, qu'il soit donc fait comme Dorothée le désire!... et que cette preuve anéantie!... (Mouvement pour déchirer le papier.)

LUSCINDE, poussant un cri.

Ah!

CARDENIO, saisissant le poignet de don Fernand.

Misérable!

DON QUICHOTTE, désarmé.

J'ai entendu une voix suppliante, et j'ai vu une femme aux genoux d'un homme, chose contraire à toutes les lois divines et hu-

maines !... Cet homme l'eût payé cher, quand l'épée m'était encore permise; mais aujourd'hui qu'un serment condamne ce bras au repos, je me demande si la parole d'un vieillard n'aura pas quelque crédit sur une âme trop jeune encore pour être tout à fait mauvaise!

DON FERNAND, avec hauteur.

Je ne vous connais pas... et n'ai de conseils à recevoir de personne !

CARDENIO.

Ecoute au moins celui de la prudence, car je n'ai pas juré, moi, de tenir l'épée au fourreau !...

DON QUICHOTTE.

Vous avez tort, mon fils ! la violence appelle la violence !... Et ce n'est pas là ce qu'il faut dire !... Rappelez plutôt à cet homme ce que doña Dorothée vient de faire pour lui... et ce souvenir sera plus puissant que vos menaces !... (Don Fernand le regarde tenant toujours froissé le papier; don Quichotte avec chaleur.) Dites-lui que cette femme trahie, abandonnée, humiliée n'a rien vu !... rien, (montrant don Fernand) que son danger !... que forte de ses droits d'épouse, elle a préféré se donner publiquement pour sa maîtresse... et de son propre déshonneur lui faire son salut !...

DON FERNAND.

C'est vrai... elle a fait cela !...

DON QUICHOTTE, avec plus de force.

Et vous verrez, si, ému d'un tel dévouement, il ne s'écrie pas avec moi... et tous les preux de la chevalerie !... O nobles ! ô grandes et saintes femmes ! Vous seules êtes capables de tant d'amour ! Bénies soyez-vous, ô femmes ! nos mères, nos sœurs et nos épouses ! Et maudits ceux qui vous méconnaissent ! Maudits ceux qui vous outragent ! Maudits ceux qui vous blasphèment !

TOUS, voyant don Fernand qui hésite.

Seigneur !

CARDENIO.

Fernand !...

DON FERNAND, touché de l'accent de Cardenio.

Cardenio !... (A don Quichotte.) Merci !... où est-elle ?...

CARDENIO.

Ah !... venez !... (Il l'entraîne.)

SCÈNE XII

SANCHO, DON QUICHOTTE, puis SANCHICA.

SANCHO, qui est entré pendant le discours de don Quichotte et qui a tout entendu, regardant son maître avec admiration.

Ah ! seigneur !... (Il s'avance vers lui, et vient se mettre à ses genoux.) Quel chevalier vous faites, quand vous ne vous battez pas ! (Musique au dehors.)

DON QUICHOTTE, cherchant son épée à son côté.

Le clairon !

SANCHO, le contenant, doucement.

Non ! non ! une musique de noces ! — Et quelles noces !... celles du seigneur Gamache !

SANCHICA, accourant.

Papa ! la noce ! la noce !

DON QUICHOTTE.

Allons donc prendre notre part des joies de ce monde... maintenant que tout le monde est heureux !...

SANCHO.

Grâce à vous. Et rentrons chez nous, car comme dit le proverbe...

DON QUICHOTTE, effrayé.

Sancho !...

SANCHO.

Le fou en sait plus long dans sa maison, que le sage à travers champs !...

DON QUICHOTTE, souriant.

Pour celui-là, je te le passe!... car il est bon! (Ils sortent, le décor change.)

HUITIÈME TABLEAU

Une vaste pelouse ombragée de grands arbres. — A gauche, la porte gothique d'une église de village, exhaussée de trois marches.— A droite, cabaret de feuillages. — Tentes, estrades, banderolles, guirlandes de feuilles et fleurs, drapeaux, emblêmes de toutes sortes. — Estrades de saltimbanques, cuisines en plein vent, marmites énormes, grappes de jambons et chapelets de saucisses, de melons, de grenades, etc. — Tonneaux, outres, bouteilles, poules et poulets, chevreuils et sangliers suspendus aux arbres. — Tables chargées de victuailles. — Monceaux de petits pains, de fromages. — Fourneaux en plein vent, poêles à frire — Jeu de bagues, tir à l'arbalète, etc., etc. — Musique, danses, pétards. — Tout le tableau d'une fête villageoise arrivée au plus haut degré du fracas, de la gaieté et de la bombance. — Musique tout le temps ; cloches, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

SANCHO, SANCHICA, ORTIZ, NUNEZ, GUERRERO, CHIQUITTA, JUANITA, PIQUILLA, DAME ORTIZ, MARITORNE, COMÉDIENS, ARCHERS, PAYSANS, PAYSANNES, MULETIERS, ETC. Tous mangeant et buvant.

CHŒUR.

AIR *espagnol, Habas verdes.*

Versez ! versez-nous à boire !
Le couvert est mis pour nous,

Amis, buvons à la gloire
De ces généreux époux!...
Buvons sans soif, mangeons sans faim !
Buvons, mangeons sans fin! } *bis.*

SANCHO, un jambon à la main, avec un collier de cervelas autour du cou.

I

Les gigots et les volailles,
Couvrent partout le gazon !
Les tonneaux et les futailles
Obscurcissent l'horizon !
Amis ! noyons dans ce bon vin,
Tourments, soucis, chagrin! } *bis.*

II

Je ne veux plus pour couronne,
Que ce rond de cervelas;
Et ce sceptre de Bayonne !...
Pour gouverner le repas !...
Car, par ma foi !...
Le plus grand roi
N'est pas si gai que moi ! } *bis.*

REPRISE.

TOUS.

Oui, par ma foi! etc.

(Fanfares.)

ENFANTS, entrant en criant et précédant le cortége.

Voilà les mariés !... vive les mariés! (Mouvement pour voir leur arrivée.)

JUANITA, sautant au bras de Guerrero.

Ah! mon Guerrero, quand est-ce que tu me conduiras aussi à l'église ?

GUERRERO, l'entraînant.

Quand Nuñez y conduira Piquilla !

PIQUILLA, à Nunez.

Et quand irons-nous ?

NUNEZ, l'entraînant.

Le même jour qu'eux ! (Fanfares. Les musiciens paraissent.)

TOUS.

Vive les mariés !...

CORTÉGE

Musiciens, tambourins et fifres. — Conducteur du cortége, hallebardiers, archers. — Les étudiants, les toréadors, les muletiers, les comédiens, les saltimbanques, les cuisiniers avec leurs bannières. — Gamache, Quitterie. — Le père de Gamache, parents, amis, etc. — Valets qui jettent des pièces de monnaie et des dragées que se disputent les enfants. — Détonations d'artifice, chœur. — Cloche et orgue dans l'église. — Basile appuyé sur le bras de Carrasco qui cherche à le consoler.)

TOUS.

Vive Gamache !... Vive Quitterie !...

SCÈNE II

LES MÊMES, DON QUICHOTTE, CARDENIO, LUSCINDE, DON ANTONIO, DOROTHÉE, puis DON FERNAND.

Au moment où s'ouvre la porte de l'église et où le cortège va y entrer au son des orgues, Dorothée en sort pour s'éloigner et descend les marches, tout le monde s'arrête et s'écarte respectueusement pour lui faire place. Silence, on n'entend plus que le son des cloches, don Quichotte, Luscinde, Cardenio, don Antonio, paraissent à gauche au même instant ; Dorothée étonnée de voir tant de monde s'apprête à traverser la foule pour remonter la scène et s'éloigner. Tout le cortége se range sur une ligne pour la laisser passer, et

les derniers, en s'effaçant, laissent paraître don Fernand au milieu de la scène ; mouvement de Dorothée pour s'éloigner à sa vue. Les cloches sonnent toujours.

DON FERNAND.

Où donc allez-vous, duchesse?... L'église est là qui vous attend! et voici votre mari pour vous y conduire... (**Il met un genou en terre.**)

DOROTHÉE.

Ah! Fernand!... (**Don Fernand se relève et la soutient.**)

TOUS, **agitant leurs chapeaux.**

Vive les mariés!

DON ANTONIO, **poussant Luscinde dans les bras de Cardenio.**

Tous les mariés alors!

CARDENIO, **l'entraînant.**

Ah! Luscinde!

TOUS.

Vive Cardenio! Vive doña Luscinde!

QUITTERIE.

Ah! c'est ainsi : et l'on épouse celui qu'on aime!... Alors j'épouse don Basile! (**Elle court à Basile.**)

BASILE.

Ah! je m'évanouis!... (**Il tombe dans les bras de ses amis.**)

TOUS.

Vive Quitterie!

GAMACHE, **protestant.**

Comment? comment? elle épouse Basile!... Et moi qui ai payé le repas?

DON QUICHOTTE, **gravement.**

Vous payerez les guitares!

BASILE, **radieux.**

Vous payerez les guitares! (**Gamache est entraîné.**)

BALLET

A la fin du ballet, don Quichotte et Sancho reparaissent montés, l'un sur son cheval, l'autre sur son âne ; on les entoure, en agitant les chapeaux et les bannières, et en criant : *Gloire à don Quichotte*, tandis que les danseuses continuent à tourbillonner autour d'eux. Clameurs, cloches, etc., et cris : *Gloire à don Quichotte*. Tableau.

FIN

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES FEMMES FORTES

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 31 décembre 1860.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes de mouche, comédie en trois actes, en prose.
Nos Intimes! comédie en quatre actes, en prose.
Les Ganaches, comédie en quatre actes, en prose.
Les Diables noirs, drame en quatre actes, en prose.
Piccolino, comédie en trois actes, en prose.
La Perle noire, comédie en trois actes, en prose.
M. Garat, comédie en deux actes, en prose.
Les Gens nerveux, comédie en trois actes, en prose.
La Papillonne, comédie en trois actes, en prose.
Les Prés Saint-Gervais, comédie en deux actes, en prose.
L'Écureuil, comédie en un acte, en prose.
La Taverne, comédie en trois actes, en vers.
Les Premières armes de Figaro, comédie en trois actes, en prose
Bataille d'amour, opéra comique en trois actes.
Le Dégel, comédie en trois actes, en prose.
Les Femmes fortes, comédie en trois actes, en prose.
Don Quichotte, comédie en trois actes et huit tableaux.
Les Pommes du Voisin, comédie en trois actes et quatre tableaux.
Le Capitaine Henriot, opéra comique en trois actes.
Les Vieux Garçons, comédie en cinq actes, en prose.
Nos Bons Villageois, comédie en cinq actes, en prose.
La Famille Benoiton, comédie en cinq actes, en prose.
Maison Neuve! comédie en cinq actes, en prose.
Séraphine, comédie en cinq actes, en prose.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Format grand in-18.

Clichy. — Imp. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

(3)

LES

FEMMES FORTES

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

VICTORIEN SARDOU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

PERSONNAGES

QUENTIN	MM.	NUMA.
JONATHAN		FÉLIX.
TOUPART		CHAUMONT.
LAZAROWITCH		MUNIÉ.
LACHAPELLE		BOISSELOT.
CLAIRE	Mmes	FARGUEIL.
Mme TOUPART		GUILLEMIN.
Mme LAHORIE		JANE ESSLER.
DEBORAH		ALEXIS.
GABRIELLE		BLANCHE PIERSON.
JENNY		SIMON.
JEAN	M.	ROGER.

Le 1er acte à Paris, le 2e et le 3e à Marville, près du Havre.

LES

FEMMES FORTES

ACTE PREMIER

Un salon. — Trois portes au fond. — A gauche, un bureau. — Au-dessus, deux vases. — Une fenêtre. — A droite, une cheminée avec deux vases, pendule. — Un guéridon, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, JENNY.

Gabrielle regarde par la fenêtre ; Jenny assise, lit un roman.

GABRIELLE.

Ah ! que ce n'est pas beau, les hauteurs de Chaillot, quand on les admire tous les jours depuis l'âge de raison !... Je ne vois que le Champ de Mars qui poudroie, la Seine qui verdoie, et personne qui se noie ! Jenny !

JENNY.

Quoi ?

GABRIELLE, **descendant en scène.**

Tu t'ennuies, n'est-ce pas ?

JENNY, **jetant le livre.**

Oh ! oui !... La jolie existence que nous menons depuis que papa est parti pour New-York ! Père dénaturé, qui n'a pas voulu nous emmener !...

GABRIELLE.

Ah ! Dieu !... voyager !... Changer de place, être secouée, bal-

lottée et faire naufrage, quel bonheur!... Au moins cela changerait l'heure des repas!

JENNY, soupirant.

Si seulement on avait le droit de rêver à son aise!

GABRIELLE.

Oui, c'est bon pour toi, qui passes ta journée à lire des romans. Mais moi, il faut que je m'agite, que je me déplace, que je coure... (Allant et venant.) Je suis ici comme une lionne en cage, je voudrais égratigner quelqu'un, et je sais bien qui!

JENNY.

Et moi aussi. C'est mademoiselle Claire. (Elle se lève.)

GABRIELLE.

Voilà une compagnie que papa avait bien besoin de nous donner avant son départ!

JENNY.

Au lieu de nous confier à notre tante Toupart, qui loge au deuxième étage!

GABRIELLE.

Une demoiselle qui fait du zèle, sous prétexte que papa est son parrain, qui prend ses fonctions de chaperon au sérieux, nous défend de sortir à nos heures...

JENNY.

De lire les livres qui nous plaisent...

GABRIELLE.

N'a en tête que nos leçons, les convenances, la morale et autres soins domestiques.

JENNY.

Prosaïque comme un livre de cuisine!...

GABRIELLE.

Et avec cela si douce, si prévenante, si bonne, qu'elle a trouvé le moyen de n'être jamais dans son tort, ce qui fait qu'on enrage encore bien plus, parce qu'on ne peut rien lui reprocher.

JENNY.

Comme c'est gai! (L'heure sonne.) Ah!

GABRIELLE.

Quoi donc?

JENNY.

Rien! (A elle-même.) Une heure! Il va passer.

GABRIELLE, regardant par la fenêtre.

Tiens! Voilà ton prince monténégrin, M. Lazarowitch Durandoio à cheval!

JENNY.

Ah!

GABRIELLE.

Toujours le soupir aux lèvres! Pauvre jeune homme! Viens donc le voir, il est plus triste que jamais!

JENNY, voulant la retenir.

Es-tu folle! Après ce qui est arrivé...

GABRIELLE.

Quoi! parce que mademoiselle Claire l'a prié de ne plus venir si souvent?... Elle ne nous a peut-être pas défendu de le saluer!

JENNY.

C'est vrai!

GABRIELLE, à la fenêtre.

Bonjour, monsieur. Vous allez en promenade?

LAZAROWITCH, dehors, soupirant.

Hélas, oui! mademoiselle! je vais au bois!

GABRIELLE, se retournant vers Jenny, en imitant son soupir.

Il va au bois!

JENNY.

Mauvaise!

LAZAROWITCH, de même.

Oserai-je vous demander comment se porte mademoiselle Jenny?

GABRIELLE, l'imitant.

Hélas! elle ne va pas mal, monsieur.

JENNY, avec reproche.

Gabrielle!

GABRIELLE, poussant Jenny vers la fenêtre.

Car elle est là, qui se cache derrière moi, pour que vous ne la voyiez pas!

LAZAROWITCH, dehors, soupirant.

Ah! Adieu, mademoiselle!... Adieu! (Il s'éloigne.)

JENNY descend.

La! tu vois bien, tu l'as blessé avec tes railleries.

GABRIELLE, riant.

Il est trop triste aussi, ton Lazarowitch.

JENNY.

Pauvre jeune homme... Il ést exilé!

GABRIELLE.

Sur la terre étrangère!...

Oui! Eh bien, cela ne m'étonne pas, s'il était gai comme cela dans son pays.

JENNY.

Oh! tu n'as pas de cœur, tiens! Si je te disais que M. Lachapelle est laid, moi!...

GABRIELLE, vivement.

Je ne sais pas ce que tu veux dire avec ton M. Lachapelle! M. Lachapelle est un ami de papa, et...

(Toupart entre par le fond.)

JENNY, riant.

Alors, pourquoi rougis-tu?...

GABRIELLE.

Je ne rougis pas!

JENNY.

Si!

GABRIELLE.

Non!

SCÈNE II

Les précédents, TOUPART.

TOUPART, un panier à la main.

Eh bien! Eh bien! On se dispute ici?

GABRIELLE.

Ah! c'est mon oncle Toupart! Comment va ma tante?

TOUPART.

Bien... Elle va bien! (A Gabrielle, qui veut regarder ce qu'il y a dans le panier.) Prends garde!

JENNY et GABRIELLE.

Qu'est-ce que c'est donc?

TOUPART.

Ce sont des œufs!

JENNY.

Tu es allé au marché?

TOUPART.

Oh! j'y suis allé sans y aller!... Mais en flânant, on voit un œuf... on se dit : Tiens, tiens, voyons donc s'il est frais... celui-là... et on se laisse entraîner à en acheter...

GABRIELLE, regardant dans le panier.

De quoi faire une omelette!...

JENNY.

Avec une langouste!...

GABRIELLE.

Et des fruits!... (Elle porte le panier sur une chaise, près de la cheminée.)

TOUPART.

Oui, je me suis encore laissé entraîner... Je ne sais pas trop comment tout ça est là dedans?...

GABRIELLE.

Enfin, tu es un homme de précaution, toujours... puisque tu avais pris ce panier.

TOUPART.

Oh! je l'ai pris sans le prendre... pour me donner une contenance!

GABRIELLE.

Ah çà, mais, ta bonne, qu'est-ce qu'elle fait donc?

TOUPART.

La bonne! Il faut bien qu'elle garde la maison quand je n'y suis pas. Si on sonnait... ce n'est pas madame Toupart qui ouvrirait!

GABRIELLE et JENNY.

Pourquoi?

TOUPART.

Pourquoi? Ah çà, vous ne connaissez donc pas encore votre tante, depuis que vous êtes sorties de pension? Mais ce n'est pas une femme comme les autres, Pulchérie... C'est une femme... une femme... une femme supérieure!

GABRIELLE.

Supérieure à quoi?

JENNY.

Supérieure à qui?

TOUPART.

A tout le monde, et à moi, d'abord, je le dis avec orgueil.

Elle m'écrase de sa supériorité! Quand je me mariai, feu votre grand-père me dit en sortant de l'église : « Mon gendre, vous pouvez vous vanter d'avoir là une femme comme on en voit peu. Ce n'est pas ma Pulchérie qui perdrait son temps à broder ou à coudre; elle ne sait faire œuvre de ses dix doigts... rien!... n'attendez rien de Pulchérie; mais c'est une femme d'esprit, une femme faite pour le commandement.... une femme, enfin, à qui il n'a manqué que d'être un homme pour être parfaite. »

JENNY.

Mais qu'est-ce qu'elle fait tandis que tu vas au marché?...

TOUPART.

Ce qu'elle fait!... Pulchérie?... Mais elle travaille énormément... de tête... elle est toujours au fait de ce qui se passe... hors de chez elle... et elle est tellement au-dessus des petites choses, des détails vulgaires (Jenny et Gabrielle remontent en riant), des niaiseries du ménage, que j'en suis toujours à me demander comment le jour des noces elle ne m'a dit avec dédain : « Fi, monsieur Toupart, je suis au-dessus!...» (Se reprenant.) Qu'est-ce que je dis donc là, moi! (Haut.) Où donc est mademoiselle Claire?

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, CLAIRE.

CLAIRE, portant des fleurs.

La voilà! Bonjour, monsieur Toupart.

TOUPART.

Bonjour, mademoiselle: vous venez du jardin?... (Il remonte vers son panier.)

CLAIRE.

Oui, vous voyez. Eh bien, Jenny... Gabrielle... et ce piano!... Mais, malheureuses enfants, c'est l'heure du piano!

GABRIELLE.

Je suis si mal disposée ce matin!... (Elle prend des mains de Claire deux bouquets, qu'elle va mettre dans les vases sur la cheminée.)

JENNY.

Et moi...

CLAIRE.

Ah! que ce n'est pas bien, cela... de grandes filles qu'on laisse seules et qui se conduisent comme des enfants de six ans.

GABRIELLE.

J'ai des éblouissements...

JENNY.

Et moi des palpitations !...

CLAIRE.

Gabrielle a des éblouissements, et le cœur de Jenny palpite à la pensée d'une promenade au bois de Boulogne...

GABRIELLE, à demi-voix.

Il y a de cela !

CLAIRE, allant au bureau.

Voilà ce que c'est. Au lieu de travailler, on se met à sa fenêtre. Il fait un joli soleil, on voit passer du monde à pied, à cheval... (Avec intention.) A cheval surtout... (Mouvement de Jenny.) Et tous avec des visages si joyeux, si gais... (Elle met un bouquet dans chacun des vases qui sont sur le bureau.)

GABRIELLE.

Oh ! si gais ! Pas tous !

CLAIRE.

Mais jusqu'à M. Lazarowitch, que j'ai rencontré fredonnant sa petite chanson...

JENNY, vivement.

Lui ?

CLAIRE. (Elle s'assied près du bureau et ouvre un livre de comptes.)

Il faut croire que ma vue, pauvre jeune homme !... lui a rappelé soudain les douleurs de l'exil... car c'est avec un soupir déchirant qu'il m'a saluée, et les chants avaient cessé.

JENNY.

Quelque air de son pays... une ballade.

CLAIRE.

Oui, un air de Bataclan !

GABRIELLE, à Jenny.

Attrape !

JENNY, à demi-voix.

Qu'elle est mauvaise ! Oh ! je voudrais aller au bois de Boulogne... pour le voir.

GABRIELLE.

Attends ! (Elle passe et va à Claire, se penchant sur elle et d'un air câlin.) Petite maman... est-ce que vous ne voulez pas que nous allions faire une promenade dans l'intérêt de notre santé ?

CLAIRE.

Mais je ne peux pas vous accompagner, chère enfant! Lundi, c'est le jour de mes comptes.

TOUPART, sautant.

Lundi!... c'est lundi... le jour de ma blanchisseuse!

GABRIELLE.

Eh bien?

TOUPART, effaré, reprenant son panier.

Et mon linge qui n'est pas compté! Et vous ne me dites pas d'aller compter mon linge!

CLAIRE.

Mais...

TOUPART.

S'il est possible d'oublier... un homme de ménage!...

(Il se sauve par le fond.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins TOUPART.

CLAIRE.

Il court bien... pour une femme!...

JENNY, à Gabrielle.

Est-elle assez mauvaise! (Allant à Claire.) Petite maman...

GABRIELLE.

Vous ne voulez donc pas que nous sortions?...

CLAIRE.

Mes pauvres enfants, je ne veux que ce qui vous fait plaisir, moi... et je suis trop bonne, je vous gâte, votre père me grondera.

GABRIELLE, l'embrassant.

C'est dit, nous sortons! avec Jean!

CLAIRE. (Elle se lève.)

Non! non! Avec Denise! c'est plus convenable... et je suis sûre d'elle!

JENNY, à part.

Comme si nous n'étions pas assez grandes pour nous conduire nous-mêmes!...

GABRIELLE, de même.

Mais elle viendra, la liberté, elle viendra! Et ce jour-là!...

JEAN, annonçant.

M. Lachapelle!

CLAIRE.

Qu'il entre!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LACHAPELLE.

LACHAPELLE, saluant.

Mesdemoiselles...

CLAIRE *.

Je vous demande pardon pour elles, monsieur Lachapelle... Ces demoiselles sortent au moment où vous arrivez...

GABRIELLE, vivement.

Oh! nous pourrions...

CLAIRE.

Non! non! C'est une promenade de santé, et puisque monsieur veut bien le permettre...

GABRIELLE, à part.

La!... maintenant que cela m'est désagréable!

JENNY.

Viens-tu?

GABRIELLE.

Oui! (Elles saluent et sortent.)

SCÈNE VI

CLAIRE, LACHAPELLE.

CLAIRE.

Je regrette bien, monsieur Lachapelle, une sortie...

LACHAPELLE, l'interrompant.

Permettez-moi de m'en féliciter, mademoiselle, car je venais solliciter la faveur d'un entretien particulier...

CLAIRE.

Avec moi?

LACHAPELLE, s'asseyant.

Si vous voulez bien le permettre. (Claire s'assied à droite, près du guéridon, et prend une broderie. Lachapelle va chercher la chaise placée près du bureau et vient s'as-

* Gabrielle, Jenny, Lachapelle, Claire.

seoir près d'elle.) Mais avant tout, mademoiselle, oserai-je vous demander des nouvelles de mon ami, M. Quentin?

CLAIRE.

Elles sont excellentes, monsieur, et nous l'attendons tous les jours.

LACHAPELLE.

Déjà?

CLAIRE.

Dites si tard. Pour le peu qu'il avait à faire à New-York, car vous savez le but de son voyage...

LACHAPELLE.

J'ai entendu parler d'héritage...

CLAIRE.

Précisément! L'usine de Marville, près du Havre : une fabrique d'épingles!

LACHAPELLE.

Une propriété de deux millions; je suis du pays, mademoiselle, et je sais ce qu'elle vaut.

CLAIRE.

Alors, vous savez probablement que le défunt M. Quentin Mascaret, oncle de mon parrain, était un homme fort habile, mais fantasque et maniaque!...

LACHAPELLE.

Je l'ai ouï dire!

CLAIRE.

Comme depuis dix ans il refusait toujours, et sans motif connu, de recevoir ses héritiers légitimes, mon parrain et sa sœur, madame Toupart, M. Quentin se résignait à vivre modestement du produit de cette maison dont il est propriétaire, et madame Toupart des petites rentes de son mari, et ils faisaient tous deux leur deuil de l'héritage; mais M. Mascaret est mort sans faire de testament, et la propriété leur revient de droit!

LACHAPELLE.

C'est un million pour chacun!...

CLAIRE.

Non! car il existe un troisième héritier, un frère de M. Quentin et de madame Toupart, qui habite New-York. M. Quentin n'a pas pu se résigner à la vente ou au partage de l'usine; il a proposé l'association à sa sœur, qui l'accepte, et son voyage à New-York n'a d'autre but que d'obtenir le même consentement de son frère!

LACHAPELLE.

Que la mer lui soit légère! Et maintenant, mademoiselle, me sera-t-il permis de vous parler un peu de moi?

CLAIRE.

Mais comment donc, monsieur!...

LACHAPELLE.

Et de vous dire ma surprise, le mois dernier, à mon retour d'Italie, en retrouvant dans la maison de M. Quentin une personne que j'avais eu l'occasion de connaître... et mieux, d'apprécier, dans un milieu bien différent?

CLAIRE.

Qui donc, monsieur?

LACHAPELLE.

Mais vous, mademoiselle!

CLAIRE, *surprise.*

Moi!...

LACHAPELLE.

Il y a deux ans, chez madame de Rochaiguë, ma parente... où je vous fis danser... vous l'avez oublié.., et je devrais l'oublier aussi, car je danse horriblement.

CLAIRE.

En effet, monsieur...je me rappelle maintenant ce danseur...

LACHAPELLE.

Si gauche!... C'était moi!...

CLAIRE.

Que je vous demande pardon de ne pas vous avoir reconnu plus tôt!

LACHAPELLE.

Ah! mademoiselle, vous étiez entourée ce jour-là de tant d'hommages... il fallait fendre une foule si épaisse pour vous arracher la promesse d'une douzième contredanse...

CLAIRE.

C'est une raillerie?...

LACHAPELLE, *vivement.*

Oh! non! car vous étiez faite pour cette royauté du bal. Le chant, la danse, les fleurs, les bijoux, tout cela semblait votre domaine, et je ne saurais vous dire mon triste étonnement quand la personne que j'avais connue si brillante et si fêtée s'est offerte ici... à ma vue...

CLAIRE.

A l'état de simple gouvernante.

LACHAPELLE.

A ce point que j'hésite depuis longtemps à vous le dire de peur de réveiller un souvenir douloureux.

CLAIRE.

Un seul, monsieur, la mort de mon pauvre père.

LACHAPELLE, vivement.

Qui vous a ruinée, j'en suis sûr, car il spéculait !...

CLAIRE, l'interrompant.

S'il était là... je serais trop riche.

LACHAPELLE.

Et recueillie par M. Quentin, votre parrain, vous avez pu vous résigner à cette vie bourgeoise, étriquée, mesquine?...

CLAIRE.

Il n'y a pas de vie mesquine, monsieur Lachapelle, il n'y a que des esprits mesquins; et là où il y a des devoirs à remplir, tout est grand !

LACHAPELLE, la regardant.

Est-ce possible ! cette force d'âme ! (A part.) Quelle femme ! (Haut.) Et le piano, et le chant, et le dessin ! car vous dessiniez aussi... tous les arts d'agrément !

CLAIRE.

Chut ! ne parlons plus de cela !... Aujourd'hui, je couds, je range et je compte... Tous les arts d'utilité !...

LACHAPELLE.

Sans regrets ?

CLAIRE.

Sans regrets !... non ! mais sans chagrin !

LACHAPELLE, à part.

Quelle femme !

CLAIRE.

Mais vous vouliez me parler de vous... Il me semble que nous nous égarons.

LACHAPELLE.

Au contraire, nous sommes arrivés ! (Il se lève.) Mademoiselle, j'ai trente ans, je suis de bonne maison, estimé, honoré, aimé, j'ai vingt-cinq mille livres de rentes et des espérances; je vous aime, et j'ai l'honneur de vous demander votre main.

CLAIRE, très-surprise et se levant.

A moi ?

LACHAPELLE, vivement.

Oui, mademoiselle, j'hésitais encore, mais je n'hésite plus, car je vois clair dans mon cœur; c'est vous qui m'attiriez ici... et vous avez dû le remarquer?

CLAIRE.

Mais non!

LACHAPELLE, de même.

Eh bien, je vous aime.

CLAIRE.

Mais permettez, permettez!...

LACHAPELLE.

Je vous ai...

CLAIRE, l'interrompant.

Monsieur Lachapelle, vous êtes un fort galant homme, et je suis vraiment touchée de votre demande; mais, d'abord, je ne pense pas à me marier, et puis je crois que vous avez fait fausse route.

LACHAPELLE.

Fausse route!

CLAIRE.

Oui, car ce n'est pas moi que vous aimez.

LACHAPELLE.

Ce n'est pas vous!

CLAIRE.

Non! Vous vous êtes abandonné à votre enthousiasme qui galope!... qui galope, qui galope! Mais cherchez bien, et vous verrez que ce n'est pas moi...

LACHAPELLE.

Mais qui donc alors?

CLAIRE.

C'est Gabrielle!

LACHAPELLE, surpris.

Mademoiselle Gabrielle. Vous croyez?...

CLAIRE.

Oui!...

LACHAPELLE.

Certainement, elle me plaît beaucoup, mais elle n'est pas comparable...

CLAIRE.

Vous avez raison; il n'y a pas de comparaison possible: elle

est dans toute la fleur de sa dix-huitième année, et moi, monsieur Lachapelle, je ne suis plus une toute jeune fille! Elle en est à ses premières impressions, prête à se modeler sur la volonté de son seigneur et maître, et moi... j'ai mon petit caractère qu'on aurait bien de la peine à refaire... enfin, elle aura certainement une belle dot, et moi...

LACHAPELLE, se récriant.

Oh! mademoiselle!

CLAIRE.

Oh! je sais bien que vous avez le cœur trop noble pour vous arrêter à cela...

LACHAPELLE.

Dites au contraire que c'est une raison, mademoiselle.

CLAIRE.

Oh! je le sais, et c'est parce que je suis bien touchée de votre générosité, que je m'intéresse à votre bonheur et que je vous dis tout de suite où il est...

LACHAPELLE.

Vraiment, vous croyez que mademoiselle Gabrielle...

CLAIRE.

Vous l'aimez! Rentrez chez vous, pensez-y bien, et vous verrez ce soir si je n'ai pas dit la vérité.

LACHAPELLE.

Ah! je suis curieux... Je sais bien qu'elle est jolie!...

CLAIRE.

Je crois bien!...

LACHAPELLE.

Spirituelle, vive... trop vive, même!

CLAIRE.

Tant mieux! Avec vous, qui hésitez toujours!

LACHAPELLE.

C'est juste! Je n'avais pas pensé à cela. Seulement, je lui crois une volonté!

CLAIRE.

Elle en aura pour vous! qui n'en avez pas!

LACHAPELLE.

C'est juste! Elle en aura pour moi!

CLAIRE.

Et si bonne au fond...

LACHAPELLE.

Très-bonne !... c'est vrai !

CLAIRE.

Toujours gaie !...

LACHAPELLE.

Ah ! sa gaieté surtout !... C'est pour sa gaieté que je l'aime !

CLAIRE, vivement.

Ah ! vous voyez bien que vous l'aimez !

LACHAPELLE.

Plaît-il ?

CLAIRE.

Vous venez de le dire !

LACHAPELLE.

Je l'ai dit ?

CLAIRE.

Mais oui !

LACHAPELLE.

Ah ! mais, permettez...

CLAIRE.

Vous l'avez dit !

LACHAPELLE.

Mais...

CLAIRE.

Vous l'avez dit !...

LACHAPELLE.

Alors, il faudra donc que je l'aime pour l'amour de vous...

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, JEAN.

JEAN, vivement et criant du dehors.

Mademoiselle ! c'est lui !

CLAIRE.

Qui ?

JEAN.

Monsieur !... c'est monsieur !

CLAIRE.

Mon parrain !

QUENTIN, dehors.

Par ici, miss Deborah, par ici!

CLAIRE, courant au fond.

Mon bon parrain!

SCÈNE VIII

CLAIRE, LACHAPELLE, QUENTIN, puis MISS DEBORAH.

QUENTIN.

Eh! oui, c'est lui! Clairon, Clairette!... C'est le parrain!

CLAIRE, l'embrassant.

Oh! que je suis heureuse!

QUENTIN.

Et moi donc! Tiens, c'est Lachapelle! Bonjour, Lachapelle!... Eh bien! Gabrielle... Jenny... mes filles?

CLAIRE.

On va les chercher!... Jean!...

JEAN.

Oui, mademoiselle!... (Il sort.)

QUENTIN.

Elles sont sorties?

CLAIRE.

Avec Denise! Dame! vous nous surprenez, mon parrain

QUENTIN.

Est-ce qu'on sait jamais, avec ces paquebots américains!... C'est la foudre, mon enfant! c'est la foudre!... Ah! quelle nation!... quel peuple!... (On entend dans le fond la voix de Deborah.) Yes! les bagages! (Quentin va chercher miss Deborah, qui entre.) Ah! à propos!... Je te présente miss Deborah!... une personne qui... une femme que... Enfin tu verras! tu verras!

CLAIRE, saluant.

Miss est la bienvenue!

DEBORAH.

Aoh! Très-fortunée...

QUENTIN.

Miss Deborah... notre ami Lachapelle! un charmant jeune homme!...

DEBORAH, allant à lui.

Yes! il est très-confortable, qu'est-ce qu'il vaut?

LACHAPELLE.

Mais je vaux... Ma modestie...

QUENTIN, enchanté.

Eh! non! non! Il ne comprend pas. Oh!... c'est amusant! c'est un américanisme! Miss demande combien vous valez d'argent, de dollars.

LACHAPELLE.

Est-ce qu'elle veut m'acheter?

QUENTIN.

Mais non! C'est l'état de votre fortune qu'elle demande! Il vaut vingt-cinq mille livres de rentes, miss... cinq mille dollars! C'est un homme de cinq mille dollars, ni plus ni moins.

DEBORAH, souriant et allant donner la main à Lachapelle.

Aoh! Très-agréable gentleman!...

LACHAPELLE, stupéfait.

Par exemple, voilà...

QUENTIN, se frottant les mains.

Ah! ah! cela vous étonne, mon gaillard! Voilà ce que c'est que les États-Unis... un pays pratique, mes enfants, un génie essentiellement pratique! Le réel, le positif!... La base! Le dollar!... Magnifique nation, magnifique... magnifique nation!..

CLAIRE.

Ah! mon Dieu, est-ce que vous êtes devenu?...

QUENTIN.

Yankee, ma fille, *Yankee* dans l'âme, et des pieds à la tête! (Montrant ses vêtements.) Paletot cuir laine... maison Dibson!... pantalon cuir coton... maison Jobson! Gilet cuir soie... maison Tripson!... Chemise cuir-toile... maison Blagson!... Souliers caoutchouc-cuir, chapeau cuir-feutre et porte-monnaie cuir-cuir... maison Troutson!...

CLAIRE, regardant.

C'est affreux!

QUENTIN.

C'est affreux, oui; mais c'est indécousable, imperméable, inusable! Grande, grande nation! Ouf! Je prendais bien quelque chose! (Lachapelle sonne. Jean paraît. Claire lui donne des ordres.)

DEBORAH.

Yes, un petit *lünch!* (Elle va s'asseoir sur le guéridon.

QUENTIN, s'asseyant à gauche du guéridon.

C'est ça! *lunchons!* Un verre de *queue de coq*, ou de *vieux Tom*, ou de *casse-poitrine!*

(Jean entre portant un plateau sur lequel il y a une bouteille de Bordeaux et deux verres; Claire lui indique le guéridon. Jean sort.)

CLAIRE.

Plaît-il! (Elle verse dans les verres.)

QUENTIN, assis au guéridon et appelant comme au café

Cock tail... Gin toddly... Whisky punch!... Whisky!... Ah! non! non! sapristi! Je me crois toujours à New-York. Qu'est-ce que c'est que ça? du Bordeaux! C'est bien français; mais je tâcherai de m'y refaire. (Il boit; miss Deborah en fait autant.)

LACHAPELLE.

On ne boit donc pas de vin de Bordeaux, là-bas?*

QUENTIN.

Jamais de vin à table, monsieur, de l'eau glacée!... Pays de la sobriété et des sociétés de tempérance! Ainsi, miss Deborah...

DEBORAH, à Claire, qui verse, en lui tendant son verre vide.

Yes, encore!

LACHAPELLE.

Ah! comme ça!...

DEBORAH.

Aoh! Je ne buvais jamais l'eau... entre mes repas!

QUENTIN, buvant.

Oh! que c'est bon! Je crois que je m'y referai. Et dire que ces petites filles ne sont pas là pour embrasser leur père...

CLAIRE.

C'est votre faute, parrain, vous ne prévenez pas.

QUENTIN.

Ah! ah! prévenir! Ah! que voilà bien ces Français! Prévenir! Est-ce que nous prévenons, nous autres Américains? Nous partons comme l'éclair, mon enfant, avant même de savoir où nous allons. Nous nous mettons nous-mêmes à la poste! Vingt lieues à l'heure, en chemin de fer... *Prout!...* On se rencontre. *Boum!...* On saute et l'on tombe sur un bateau à vapeur!... *Priitt!...* La chaudière éclate... *Boum!...* On saute et l'on retombe à destination, sur ses pieds!...

* Lachapelle, Quentin assis, Claire debout, Deborah assise.

LACHAPELLE.

C'est admirable... mais j'hésiterais...

QUENTIN.

Et les maisons, jeune arriéré... et les rues!... Et les docks!... et les hôtels!...

DEBORAH, se levant.

Beautiful... yes!...

QUENTIN.

On parle des trucs de l'Opéra, quelle pitié! Vous êtes dans votre chambre, monsieur. Vous poussez un bouton, et un porte-voix crie à l'autre bout de l'hôtel : *M. Lachapelle demande un tire-botte!* Et le tire-botte surgit instantanément du parquet! Ou : *M. Lachapelle désire un coup de brosse.* Et un petit balai descend du plafond et vous brosse amoureusement des pieds à la tête. Est-ce un bain qu'il vous faut? Tournez cette clef! Et votre lit se transforme en baignoire aux sons d'une musique délicieuse. Frappez ici, votre lampe s'éteint! Cognez là, votre feu s'allume! Tirez ce cordon, voici le journal! Poussez ce piston, c'est un potage, et touchez enfin ce ressort... votre chemise de la veille disparaît par la cheminée, et revient blanchie par le dessous de la porte!

DEBORAH, vivement.

Aoh! shocking!... (Elle tombe sur une chaise, en pâmoison.)

LACHAPELLE.

Hein?

QUENTIN.

Ah! malheureux!... J'ai parlé de chemise!... La pudeur!... Ah! c'est une nation si pudique... Miss... miss!...

(Il lui frappe dans les mains. Tout le monde entoure Deborah.)

LACHAPELLE, à Claire.

Ah çà... est-ce que le cerveau?...

CLAIRE.

J'en ai peur!

QUENTIN.

Ce n'est rien. Un peu d'air. (Il va ouvrir la fenêtre.)

DEBORAH.

Yes!

QUENTIN.

Claire vous fera faire un tour de jardin.

DEBORAH, montrant Lachapelle.

J'aimais mieux le gaaçone...

QUENTIN.

Lachapelle ?

DEBORAH.

Yes ! le petite Chapelle...

QUENTIN, à Lachapelle.

Lachapelle, mon ami !...

LACHAPELLE, avec empressement.

Comment donc ! (A part.) Diable !...

DEBORAH, à Lachapelle.

J'étais faible... je appuyais beaucoup...

LACHAPELLE.

Appuyez, miss, appuyez !

QUENTIN, les regardant sortir.

Magnifique nature ! magnifique ! magnifique nature !

SCÈNE IX

CLAIRE, QUENTIN.

QUENTIN.

Ah çà, nous, parlons affaires en attendant ces petites malheureuses qui ne reviennent pas.

CLAIRE.

Dites-moi le résultat de votre voyage.

QUENTIN.

Oh ! excellent !

CLAIRE.

Vous avez le consentement ?

QUENTIN.

De mon frère... non !... non pas tout à fait !... Il est mort un mois avant mon arrivée.

CLAIRE.

Ah !

QUENTIN.

Pour ne pas me voir probablement ! Et cela ne m'affecte

pas beaucoup; tu sais!... Un gaillard qui a quitté la maison paternelle à seize ans (j'en avais dix) à la suite d'une dispute avec mon père, dans un grand dîner, et qui s'est sauvé en tirant à lui la nappe, avec les plats, les verres, les sauces, les bougies...

CLAIRE.

Ah! mon Dieu!

QUENTIN.

Oui, ce n'est pas d'un homme ordinaire, cela...

CLAIRE.

-Non!...

QUENTIN.

Aussi, il a fait fortune là-bas, le farceur! Ces Américains aiment les caractères bien tranchés!... Il a monté une scierie mécanique en grand, il a bâti des maisons, des maisons de bois, mobiles.

CLAIRE.

Encore une chose dont on ne se doute pas ici!...

QUENTIN.

Ah! non! Mais on vous plante une maison, là-bas, comme on plante un arbre; tellement que, pendant mon séjour, on en a volé une...

CLAIRE.

Une maison?

QUENTIN.

A deux étages! Quel peuple! Pour en revenir à mon frère... Au fait, comment s'appelait-il? Auguste, Antoine, Amédée... enfin, je ne sais plus... Cela commençait par un A... Il s'est marié! (Tiens! c'est justement notre oncle Quentin Mascaret qui l'a marié, dans un de ses voyages.) Sa femme est morte, il est mort, et tout cela sans avoir le cœur de m'en écrire un mot!

CLAIRE.

Mais alors...

QUENTIN.

Ah! voilà où je t'attends... Alors, oui. Mais il a un fils...

CLAIRE.

Ah!

QUENTIN.

Ah! parbleu! l'Américain! Il a bien eu soin d'avoir un fils pour hériter à sa place.

CLAIRE.

Un fils unique!

QUENTIN.

Oh! unique dans son genre, comme le père!

CLAIRE.

Vous l'avez vu?

QUENTIN.

Ah! oui. Il est en Californie, celui-là! Il est parti sans dire bonsoir, à vingt ans, tout seul... et n'a plus donné de ses nouvelles! Quelles natures! Quelles fortes natures!

CLAIRE.

Voilà tout ce que vous avez fait?

QUENTIN.

Tiens! tu veux que j'aille en Californie? J'ai fait bien mieux. J'ai mis une note dans les journaux. C'est l'usage là-bas : on s'écrit ses petites affaires par le journal, on se demande des nouvelles de sa santé, on se marie, on divorce, on joue aux échecs, on réclame son argent, sa femme, son parapluie, tout par le journal!... J'ai donc mis ma petite note ainsi conçue : « Jean-Marie-Onésime Quentin, propriétaire, désire savoir si « son neveu, Jonathan Quentin, fils d'Auguste, ou Antoine, « ou Amédée Quentin, de New-York, est toujours de ce « monde, et dans ce dernier cas seulement... seulement!... « l'invite à répondre. Il s'agit d'héritage. » Puis mon adresse à l'usine de Marville.

CLAIRE.

A Marville!

QUENTIN.

Car nous allons partir pour Marville, où je vais diriger l'usine, en attendant sa réponse. J'ai la tutelle de la succession; j'arrive du Havre; c'est en règle!

CLAIRE.

Mais s'il ne répond pas!

QUENTIN.

Française, va! S'il s'agissait de payer, certainement il ne répondrait pas; mais un héritage! On répondrait plutôt pour lui!

CLAIRE.

Et s'il répond?

QUENTIN.

Ah! j'ai mon plan! Je lui offre tout bonnement de s'associer

pour faire marcher l'affaire avec moi, et d'épouser une de mes fillettes!

CLAIRE.

D'épouser...

QUENTIN.

Voilà le plan!

CLAIRE.

Et s'il refuse?

QUENTIN.

Un Américain! Allons donc! un homme pratique, positif, carré sur sa base. Il épousera les yeux fermés.

CLAIRE.

Laquelle?

QUENTIN.

Eh! bien, l'aînée ou la cadette. Cela m'est égal à moi, et à lui aussi!

CLAIRE.

Oui, mais à elles, cela ne leur est peut-être pas égal.

QUENTIN.

Pourquoi ça?

CLAIRE.

Ce ne sont plus de petites filles; elles ont leur cœur et leur tête... et Gabrielle a des velléités d'indépendance...

QUENTIN.

Bah!

CLAIRE.

Inquiétantes!... Quant à Jenny, une imagination qui travaille, qui travaille!...

QUENTIN.

Oui-da!

CLAIRE.

Il ne m'a pas été facile de tenir la bride à ce petit monde pendant votre absence. C'étaient des discussions continuelles pour le travail, pour la promenade, pour les visites... Jenny a la passion de la lecture; Gabrielle, celle du spectacle. J'opposais mon veto, on prenait de l'humeur, on me boudait, on me donnait le soir de méchants baisers, gros de rancunes étouffées... et puis nous avons eu notre petit roman.

QUENTIN.

Ah! ah!

CLAIRE.

Un étranger... un exilé... un prince monténégrin, à ce qu'il dit, s'est fait présenter ici par madame Toupart. Ses façons mélancoliques, d'assez mauvais aloi, inspiraient à Jenny une compassion dangereuse. J'ai dû mettre un terme à des visites trop fréquentes... On a pleuré... Le chevalier a pris l'habitude de passer deux fois par jour sous les fenêtres de la tourelle où la jeune châtelaine est prisonnière, et... je ne suis pas fâchée que vous arriviez...

QUENTIN.

C'est tout?

CLAIRE. Elle va au bureau.

C'est tout!... Ah! pardon! Voici mes livres, vous vérifierez.

QUENTIN, prenant le livre qu'elle lui présente.

Qu'est-ce que c'est?

CLAIRE.

Le compte de l'argent que vous m'aviez confié.

QUENTIN.

Il en reste! Brave fille, va! Tiens, embrasse-moi; tu es une brave fille! Et maintenant que me voilà quasi millionnaire, je veux que tu sois chez moi comme chez toi, comme chez ton père!

CLAIRE.

Mon bon parrain!

QUENTIN.

Parce que tu es une bonne fille! une femme d'ordre, une femme économe, une femme de ménage, que je ne marierai jamais, entends-tu? car tu ferais le bonheur de ton mari... mais le malheur, le malheur de tes enfants!

CLAIRE.

Moi?...

QUENTIN.

Ah! Je te confie le gouvernement de mes filles, et tu les empêches de lire, et tu leur défends le spectacle, la promenade, les bals, tout ce qui fait le charme de la vie, et tu ne les laisses sortir que sous l'escorte d'une duègne. Mais tu es donc la routine incarnée, le préjugé, la réaction, la tyrannie, le moyen âge, l'obscurantisme!

CLAIRE.

Mais...

QUENTIN.

Mais pourquoi pas des grilles aux fenêtres, pourquoi pas des muets? Pourquoi pas des... ?

CLAIRE.

Mais je croyais...

QUENTIN.

Et tu oses te vanter de tes exploits à un homme qui revient d'un pays où les filles font toutes seules des voyages de trois, six et neuf mois... où elles reçoivent qui elles veulent, comme elles veulent, et si l'omnibus est complet, vont s'asseoir modestement sur les genoux des voyageurs...

CLAIRE.

Il est certain que je ne leur ai pas appris...

QUENTIN, sans l'écouter.

Et c'est le tort!... Est-ce que je veux, moi, que mes filles soient des petites niaises, des petites dindes, comme ces poupées qui ne savent dire que *papa* et *maman*. Pour que mon neveu Jonathan éclate de rire quand je lui proposerai d'en épouser une... Il me faut, morbleu, des jeunes filles résolues, viriles, des femmes fortes, élevées à l'anglaise et à l'américaine, en pleine liberté.

CLAIRE.

Pourtant, mon parrain...

QUENTIN, sans l'écouter.

Car la première condition pour agir bien, c'est d'être en mesure de mal faire; car la femme a droit à sa part d'instruction, de soleil, de plaisirs et de droits politiques aussi bien que l'homme; car les femmes ne sont pas faites pour rester femmes, ni les jeunes filles pour rester jeunes filles, et quand les jeunes filles seront femmes, si on ne les à pas traitées comme des femmes quand elles étaient jeunes filles, elles ne seront que de mauvaises femmes... puisqu'il faut être nécessairement jeune fille pour devenir femme, et qu'il n'y a pas de femme qui n'ait été préalablement jeune fille.

CLAIRE.

Mais je ne comprends pas.

QUENTIN.

Pot-au-feu! pot-au-feu! pot-au-feu!

GABRIELLE et JENNY, dehors.

Papa! papa!...

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, GABRIELLE, JENNY, TOUPART, Mme TOUPART, DEBORAH, LACHAPELLE.

QUENTIN.

Les voilà! *For ever!*

GABRIELLE, accourant.

C'est moi la première!

JENNY, accourant.

C'est moi!

GABRIELLE, embrassant Quentin.

Ah! papa!

JENNY, de même.

Papa!

QUENTIN.

Mes chers petits anges!... Allons! Voilà que je pleure, moi! Suis-je bête!

MADAME TOUPART, avec son binocle.

Où est-il?... où est-il!... C'est ma foi vrai, c'est lui!

QUENTIN.

Eh! c'est ma sœur! (Il l'embrasse.) Et Toupart (Même jeu.) Et tous! Ah! saperlotte, mes enfants, j'ai des cadeaux pour tout le monde!

TOUS.

Ah!

QUENTIN.

Des colibris empaillés pour Claire! Une bible mormone pour ma sœur et un costume de Peau-Rouge pour Toupart!

GABRIELLE.

Eh bien! Et nous deux?

QUENTIN.

Ah! vous, chères petites, une caisse pleine, mais surtout, ah! surtout, mes enfants, un cadeau inappréciable!

JENNY et GABRIELLE.

Quoi donc?

QUENTIN, montrant Deborah, qui entre avec Lachapelle.

Voilà le cadeau!... mademoiselle!

GABRIELLE.

Tiens! Pourquoi faire?

QUENTIN *.

Votre institutrice, ma fille, une institutrice américaine.

MADAME TOUPART.

Une Américaine! Saluez Monsieur Toupart! Voici l'avenir!

CLAIRE, à part, regardant Deborah.

C'est bien un peu le passé.

DEBORAH, à Quentin.

Introduisez-meâ, je vous prie!

QUENTIN.

Oui, miss, oui! Mais ne vous étonnez pas si je me suis recueilli un instant pour le faire dignement! (Avec sentiment.) Miss Deborah, mes enfants, n'est pas une institutrice vulgaire... Non! C'est une personne d'un mérite exceptionnel...

DEBORAH.

Yes!...

QUENTIN, à ses filles.

Yes! cela veut dire oui... (Continuant.) Un écrivain, un penseur!

DEBORAH.

Yes!

QUENTIN.

Un médecin surtout!

DEBORAH.

Yes!

QUENTIN.

Elle consent!... Enfin, une femme de génie...

DEBORAH.

Aoh!

QUENTIN, appuyant.

De génie, miss Deborah, disons-le!

DEBORAH.

Yes!

QUENTIN.

Et qui s'est vouée spécialement à l'éducation des demoiselles!... Bien, connue par son roman historique de *Cléopâtre*,

* Madame Toupart, Gabrielle, Quentin, Jenny, Deborah, Claire, Lachapelle, Toupart.

destiné à l'instruction des jeunes personnes... La doctoresse Deborah, mes enfants, a présidé trois meetings féminins à New-York sur la nécessité pressante d'enseigner aux femmes la géométrie descriptive. Orateur autant que journaliste redouté pour sa langue et pour sa plume... voilà trente ans...

DEBORAH, protestant.

Aôh!...

QUENTIN, appuyant.

Trente ans, disons-le, que miss Deborah sacrifie famille, affection, santé, jeunesse, beauté...

DEBORAH, même jeu.

Aôh!...

QUENTIN, appuyant encore plus.

Jeunesse, beauté, disons-le... à cette grande cause de l'éducation féminine... et voilà celle que votre père a choisie pour vous enseigner des devoirs dont vous ne vous doutez pas; des droits que vous n'auriez jamais soupçonnés sans elle, et des vertus que personne n'aurait eu l'idée de vous demander!... Pardonnez-moi si l'émotion... la joie!... (Il essuie ses yeux.)

MADAME TOUPART.

Et vous n'êtes pas ému, monsieur Toupart?

TOUPART.

Si! si!

DEBORAH.

Mistress et gentlemen... c'était pour moâ un journée very... grande et un... *What is it in French?*... *Yes*... satisfatchion!...

MADAME TOUPART.

Oui, oui, oui; nous vous comprenons avec le cœur, miss!

CLAIRE, à Lachapelle.

Seulement, il faudra prendre une institutrice pour lui enseigner le français.

QUENTIN.

Et maintenant, mes enfants, grande nouvelle. Nous partons tous demain pour aller prendre possession de l'usine de Marville.

GABRIELLE.

Ah! quel bonheur! quitter Chaillot!

QUENTIN.

Et là-bas, entendez-moi bien! là-bas, liberté pour vous! liberté entière!

GABRIELLE et JENNY.

Ah! papa!

QUENTIN.

Liberté d'écrire, liberté de lire, de sortir, d'aller, de venir... liberté absolue... liberté sans limites, liberté américaine!

GABRIELLE et JENNY.

Ah! quel bonheur!

MADAME TOUPART.

Ah! je reconnais mon sang!

GABRIELLE et JENNY, embrassant Quentin.

Le bon papa! Le grand papa!

QUENTIN.

Et allons voir les cadeaux!

TOUS.

Allons voir les cadeaux!

MADAME TOUPART, à Claire.

Votre règne est fini, mademoiselle, et le nôtre commence!

(Tous remontent et sortent.)

QUENTIN, à Claire en lui tapant sur la joue.

Qu'est-ce que tu dis de ça, pot-au-feu?

CLAIRE, prenant son bras.

Liberté sans limites, parrain! On a la liberté de protester, n'est-ce pas?

QUENTIN.

Parfaitement.

CLAIRE.

Eh! bien, j'en use!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A Marville. — Un salon. — Porte au fond. — A gauche, 1er plan, une armoire, un petit guéridon, une table, un petit tabouret en tapisserie. — 2e plan, porte d'appartement. — A droite, 1er plan, un cabinet. — 2e plan, une cheminée, un canapé. — Trois portes au fond ouvrant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

QUENTIN, JEAN.

QUENTIN, entrant et regardant sa montre.

Six heures et demie... Il est temps de dîner. (Il appelle.) Jean! (Jean paraît.) Où sont ces demoiselles?

JEAN.

Ces demoiselles ne disent jamais où elles vont, monsieur.

QUENTIN.

Elles sont donc sorties?

JEAN.

Depuis ce matin.

QUENTIN.

Toutes les deux?

JEAN.

Oui, monsieur... Je crois que mademoiselle Jenny était à cheval...

QUENTIN, grognant.

Et miss Deborah?

JEAN.

Miss Deborah est dans son laboratoire, monsieur. (Il sort.)

QUENTIN, seul.

On a pourtant sonné le dernier coup! C'est inouï, cela! Depuis six mois que nous sommes à Marville, je ne les vois plus, ces demoiselles; on ne se donne plus la peine de me dire bonjour, ni bonsoir...

SCÈNE II

QUENTIN, CLAIRE.

QUENTIN.

Ah! c'est toi!... Le dîner, n'est-ce pas?...

CLAIRE, lui remettant des lettres.

Non! des lettres! Jenny n'est pas rentrée?...

QUENTIN, tirant une carte de sa poche.

Non!... Ah! dis donc, qu'est-ce que c'est qu'un monsieur Lazarowitch?...

CLAIRE.

C'est ce Monténégrin dont je vous ai parlé, mon parrain.

QUENTIN.

Ah! oui! le prince!

CLAIRE.

Oh! prince, c'est douteux! Est-ce que vous ne trouvez pas que ce nom-là sonne faux?...

QUENTIN.

Je trouve qu'il sonne mal... Lazarowitch...

CLAIRE.

Du reste, il n'est plus inquiétant. J'ai su qu'il était perdu de dettes, et je le crois même à Clichy!...

QUENTIN, tirant une carte de sa poche.

A Clichy? Il est ici, puisque voilà sa carte!

CLAIRE, vivement.

Ici. (A part.) C'est donc pour cela que Jenny sort si souvent depuis huit jours... et qu'elle rentre si tard.

QUENTIN.

Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend?

CLAIRE.

Ah! vous le voyez bien! Jenny ne rentre pas, et je suis inquiète!

QUENTIN.

De quoi?

CLAIRE.

Je vous dis que j'ai peur, mon parrain. Avec ceux que l'on aime, on ne raisonne pas ces choses-là, on les sent!

(Elle remonte et disparaît dans le jardin, après avoir regardé de tous côtés si elle voit Jenny.)

QUENTIN.

Drôle de fille, va? elle a peur! Elle ne se fera jamais à l'éducation américaine!

SCÈNE III

QUENTIN, TOUPART.

QUENTIN, ouvrant et parcourant les lettres remises par Claire.

Tout seul?

TOUPART.

Oui, Pulchérie étudie l'emprunt ottoman!

QUENTIN.

Tu n'as pas vu Gabrielle?

TOUPART.

Gabrielle? Elle est à la chasse!

QUENTIN.

A la chasse?

TOUPART.

Oui, avec M. Lachapelle!

QUENTIN.

Elle chasse maintenant?

TOUPART, s'asseyant sur le canapé.

Ouf! je suis éreinté!

QUENTIN.

De quoi? C'est moi qui surveille les ouvriers du matin au soir, et tu n'as rien à faire!

TOUPART.

Rien à faire! Je suis debout depuis cinq heures; j'ai arrosé le jardin, frotté la rampe de notre escalier, battu les coussins, remonté les pendules!...

QUENTIN.

Pourquoi pas ciré les souliers?

TOUPART.

Cela viendra!

QUENTIN, s'arrêtant.

Avec deux domestiques?

TOUPART, se levant.

Voilà mon malheur! C'est que j'ai deux domestiques maintenant. Quand je n'avais qu'une petite bonne, je n'avais que sa petite besogne à faire; aujourd'hui il faut que je travaille pour deux grands diables!... Pulchérie a toujours des livres, des journaux à leur faire porter, rapporter, reporter au Havre... sans parler des lettres qu'elle s'avise d'écrire à tous les auteurs de Paris.

QUENTIN.

Pourquoi faire?

TOUPART.

Pour leur dire qu'ils montrent la femme sous un mauvais jour...

QUENTIN.

Et on lui répond?...

TOUPART.

Je crois bien, il y en a un qui lui a répondu : « Et vous donc!... »

QUENTIN.

Mais enfin, quand ils ne sont pas au Havre, les domestiques?

TOUPART.

Ah! alors... oui! Ils font les courses de madame Lahorie!

QUENTIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

TOUPART.

Madame Lahorie? une nouvelle amie de Pulchérie... Une jolie femme, très-vive, qui a fait deux fois le tour du monde.

QUENTIN.

Et bien d'autres tours, probablement...

TOUPART.

Enfin, une gaillarde! Tu vas la voir!

QUENTIN.

Je n'y tiens pas!

TOUPART.

Ni moi. Mais tu vas la voir... Ma femme l'a invitée à ton

dîner... C'est elle qui doit enseigner à ces demoiselles la natation, la gymnastique et l'escrime...

QUENTIN.

Sept heures moins le quart! et à la chasse! Je vous demande un peu! Avec tous ces accidents... Je suis d'une inquiétude...

(Il remonte.)

TOUPART*.

Tu t'y feras!... On s'y fait!... Où met-on les boutons chez toi?

QUENTIN.

Pourquoi faire?

TOUPART, montrant sa manchette.

C'est ma manche... (Regardant la manche de Quentin.) Tu as des boutons aux manches, toi... Tu es heureux. On voit bien que Claire n'est pas une femme supérieure!...

(Il va à gauche prendre un bouton, du fil, un dé, etc., dans la corbeille qui est sur le guéridon.

QUENTIN, ouvrant une lettre et poussant un cri.

Ah!

TOUPART, revenant avec son bouton.

Quoi donc?

QUENTIN.

Grande, grande nouvelle! notre neveu!

TOUPART, effrayé.

Notre neveu?

QUENTIN.

« Oui. (Lisant.) Jonathan William Quentin, fils d'Auguste, Amédée ou Antoine Quentin... » (Parlé.) Il paraît qu'il n'est pas mieux renseigné que moi... (Lisant:) « Faits avoir à son oncle Jean-Marie Onésyme, qu'il n'est pas mort, car... »

TOUPART, avec désespoir.

Il vit encore!...

QUENTIN.

« A Stockton (Californie), où il tient une maison de charpente qui peut se vanter d'être la plus importante des États-Unis. » Américain, va! Il fait sa petite réclame en passant!

TOUPART, avec mépris.

Un charpentier!

* Toupart, Quentin.

QUENTIN.

Oui, mais un charpentier d'Amérique! Un de ces Titans qui vous font en bois des églises, des clochers... qui se montent, qui se démontent...

TOUPART.

La suite?...

QUENTIN continuant.

« Et il se propose d'être à Marville au commencement de septembre de la présente année... »

TOUPART.

Septembre? mais nous y sommes!

QUENTIN.

C'est vrai, nous y sommes!... Il arrive en même temps que son avis! Il vient!

TOUPART, piteusement.

Il vient!... Il vient nous prendre six cent soixante-six mille six cent soixante-six francs soixante-six centimes!...

QUENTIN*.

Voyons! voyons! Il ne faut pas voir les choses en noir.

TOUPART.

C'est vrai, il y a encore la ressource d'un naufrage!...

QUENTIN.

Nous ne voulons pas le tuer, n'est-ce pas, ce garçon?

TOUPART, avec une concession pénible.

Dame! non!

QUENTIN.

Eh bien! (S'arrêtant et regardant Toupart, sous l'impression de cette idée de mer.) Oh! non! (Continuant.) Eh bien! j'ai mon plan!... Claire connaît mon plan... (Il se frotte l'estomac avec les gestes d'un homme qui a faim.) Un jeune homme qui sera enchanté de retouver ici les mœurs américaines... et ravi de l'éducation que j'ai fait donner à mes filles... et... (S'arrêtant.) Et... Ah! mais sapristi!... je n'y tiens plus, moi! je meurs de faim... Mais où diable sont-elles, ces enragées-là?

*Quentin, Toupart.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MADAME TOUPART.

(Toupart, assis sur le canapé, coud son bouton.)

QUENTIN.

Enfin ! j'en tiens une !...

MADAME TOUPART, en costume un peu masculin, tenant des brochures qu'elle parcourt à l'aide de son binocle.

Pathologie des femmes !

QUENTIN, la suivant.

Ma sœur !...

MADAME TOUPART.

Physiologie des femmes !

QUENTIN.

Ma sœur... je...

MADAME TOUPART.

Idiosyncrasie des femmes !

QUENTIN.

Ma sœur...

MADAME TOUPART, feuilletant sans l'écouter.

Parlez, j'écoute...

QUENTIN.

Je vous demande pardon de vous déranger ; mais est-ce qu'il n'est pas temps de dîner ?

MADAME TOUPART, montrant ses brochures.

Ça ? non ! Ce sont des brochures qu'on m'envoie.

QUENTIN.

Je sais bien ; mais le dîner est prêt, et je demande...

MADAME TOUPART, jetant les brochures sur la table à gauche.

Si c'est bon ? (Faisant la grimace.) Ma foi non !...

QUENTIN.

Alors, nous ne dînons pas ?

MADAME TOUPART.

Dîner ? Et qui est-ce qui y pense ?

QUENTIN, s'échauffant.

Mais moi, j'y pense !... Et vous aussi vous devriez y penser, car enfin le dîner, c'est de votre ressort, que diable !... une femme !...

MADAME TOUPART.

Une femme !... Ne savez-vous pas, mon frère, que je désavoue ce nom, et que, depuis ma naissance, je proteste contre cette erreur de la nature...

QUENTIN.

Mais enfin ! puisqu'elle s'est trompée, cette nature !

TOUPART, doucement.

Oui, ma bonne, depuis cinquante ans !...

MADAME TOUPART, sans les écouter.

Se sentir l'énergie, la volonté, la force d'un homme, et languir stérile, sous le jupon, et se voir l'esclave, la propriété, la chose de monsieur Toupart !

TOUPART, suffoqué.

De moi !

MADAME TOUPART.

Non ! je ne me ferai jamais à l'idée que je suis une femme !

TOUPART.

Mais je vous assure, Pulchérie...

MADAME TOUPART, montrant son front.

Le sexe est là, monsieur, il est là !

QUENTIN.

Mais sapristi !... mais sacrebleu... puisqu'il vous certifie... Non ! tenez ! vous me feriez dire des sottises !...

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LAHORIE.

MADAME LAHORIE, cheveux à l'homme, zouave, toréador, etc.

Me voilà ! ouf !... j'ai fait quatre lieues ! (A M. Toupart.) Bonjour, ma fille ! Bonjour, cher monsieur, touchez là !

QUENTIN *.

Pardon, mais...

MADAME LAHORIE, avec une extrême volubilité

Mon nom ! c'est juste ! (A madame Toupart.) Ne bouge pas, ma chère, on n'est pas timide ! (A Quentin.) Madame Lahorie, voyageuse, na-

* Mme Toupart, Mme Lahorie, Quentin, Toupart.

turaliste, botaniste et membre des instituts de Stockholm, de Dublin, de Philadelphie et de Novogorod.

QUENTIN.

Je suis flatté...

MADAME LAHORIE.

Je le comprends. (Continuant.) Chargée de diverses missions scientifiques par la Belgique, la Suède et le Brésil... (1847... 52!... 54!) Auteur d'une flore comparée des Cordilières des Andes, d'une carte rectifiée du Sahara africain, de six mémoires sur les montagnes de la Lune, et dans toutes mes courses comblée d'honneurs, admirée, adorée parfois et toujours... respectée !...

QUENTIN *.

J'admire !

MADAME LAHORIE.

Je le comprends. (Continuant.) Prisonnière des pirates javanais pendant six mois en 52.

QUENTIN.

Diable ! diable ! mais dites donc !...

MADAME LAHORIE, continuant.

Eh bien, non, mon cher ! Vendue sur les bords du Niger, en 56, et enfermée dans le harem du sultan d'Yaourie...

TOUPART.

Diable ! diable ! diable ! mais alors...

MADAME LAHORIE.

Non, mon cher ! Enrôlée dans les troupes d'amazones du roi de Dahomey, en 57, pour leur enseigner l'exercice à l'européenne, et comme telle, honorée de l'affection toute particuticulière du prince...

QUENTIN.

Oh ! c'est pour le coup !

MADAME LAHORIE, impatientée.

Eh ! non, mon cher ! D'ailleurs j'ai eu deux maris !

QUENTIN.

Eh ! il fallait donc le dire tout de suite !

* Mme Toupart, Mme Lahorie, Quentin, Toupart.

SCÈNE VI

CLAIRE, LES PRÉCÉDENTS, JENNY, en amazone blanche.

CLAIRE, entrant avec Jenny.

Enfin! la voilà!

QUENTIN.

Eh! arrive donc! (Madame Laborie et madame Toupart remontent en causant.)

JENNY, avec noblesse.

Bonjour, monsieur! (Elle lui tend sa main à baiser.)

QUENTIN*.

La main seulement! Merci! (Il lui baise le front.)

JENNY.

Ah! que vous êtes vulgaire, mon père!

CLAIRE.

Mais d'où viens-tu?

QUENTIN.

Oui, d'où viens-tu?

JENNY.

De la falaise!... où j'écoutais cette grande symphonie de la mer!

QUENTIN.

Oui, et puis le dîner sera trop cuit!

JENNY.

Ah! le dîner! Est-ce que l'on dîne?

QUENTIN.

Mais non, on ne dîne pas, et c'est ce dont j'enrage!

JENNY.

Adressez-vous à mademoiselle Claire.

QUENTIN.

Cette idée de se percher sur un rocher, toute seule, comme un albatros!

JENNY, mélancoliquement.

Je n'étais pas seule! J'étais avec un jeune homme... (Mouvement de Claire) que vous ne connaissez pas!

* Claire, Jenny, Quentin.

QUENTIN.

Que je ne connais pas?

JENNY.

Oui, je vous le présenterai. Il a dû vous envoyer sa carte; je l'ai invité à venir ce soir.

CLAIRE.

Ici?

QUENTIN.

C'est donc Lazarowitch?... (Mouvement de Claire.)

JENNY.

Oui! Un pauvre exilé qui me confiait ses rêves, ses espérances, et nous disions...

QUENTIN, vivement.

Et vous disiez?...

JENNY.

Mais je crois que vous m'interrogez, monsieur?

QUENTIN.

Pardieu! oui, je t'interroge!

JENNY, faisant la moue.

Ah!... monsieur... Est-ce que nous allons revenir à ces façons d'autrefois?

QUENTIN.

Je ne dis pas...

JENNY.

Renouveler les sottises de l'éducation française?

QUENTIN.

Il n'est pas question...

JENNY.

M'avez-vous laissée libre de voir qui je veux, où je veux, quand je veux?

QUENTIN.

Oui, mais...

JENNY.

Alors, embrassez-moi, monsieur, et ne recommencez plus! (Elle remonte vers le fond.)

QUENTIN, à Claire*.

Qu'est-ce que tu dis de ça, toi?

CLAIRE.

Et vous?

* Quentin, Claire.

QUENTIN.

Euh! euh!

CLAIRE.

Oui!...

QUENTIN.

Certainement... que...

CLAIRE.

Eh! bien, voilà!... (Coup de fusil. Toutes les femmes crient et redescendent.)

QUENTIN.

Mais qui est-ce qui se permet? (Claire disparaît.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, GABRIELLE, en costume de chasse : jupe courte, guêtres petit paletot, casquette, carnassière, fusil. LACHAPELLE.

GABRIELLE.

C'est nous!...

QUENTIN.

Mais conçoit-on?...

GABRIELLE, donnant son fusil à Lachapelle.

Tonton, tontaine, tonton!

QUENTIN *.

Voulez-vous m'écouter?

GABRIELLE.

Ah! qu'est-ce que c'est que ce ton-là, papa? Demandez pardon à votre fille, tout de suite.

QUENTIN.

Mais je veux...

LES FEMMES, se récriant.

Oh! *je veux!*

QUENTIN.

Mais si tu te blessais, malheureuse?

GABRIELLE, riant.

Allons donc!

* Toupart, Jenny, Quentin, Gabrielle, Mme Lahorie, Mme Toupart, Lachapelle au fond.

LACHAPELLE.

J'y veillais, monsieur Quentin !

QUENTIN.

Eh ! lisez les journaux... on ne voit que fusils qui partent sans être chargés ! Je vous défends de recommencer !

JENNY et GABRIELLE, riant.

Tu nous défends !

QUENTIN.

Oui... (Elles éclatent de rire.)

TOUPART.

Voilà l'effet que ça produit ?

MADAME LAHORIE.

Parbleu !...

QUENTIN.

Mais voyez-vous cette impertinence !...

GABRIELLE, lui tapant sur la joue.

Ah ! papa ! si tu savais comme tu as bien dit cela ! Et nos libertés ? Tu les biffes ?

QUENTIN.

Vos libertés ! Vous en prenez trop, de libertés !

TOUTES LES FEMMES, protestant.

Oh !

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, DEBORAH.

DEBORAH.

Aoh ! c'était un vacarme... qui gênait tout à fait le travail du cabinette.

QUENTIN.

Miss Deborah ! venez mettre à la raison ces petites filles et leur enseigner l'obéissance qu'elles doivent à leur père.

DEBORAH.

Aoh ! no !

QUENTIN.

Comment, no !

DEBORAH.

Je enseignai à elles le chimie, le médecine, le magnétisme, et les sciences natiourelles, mais je enseignais pas à elles le servitioude.

LES FEMMES.

Bravo! miss!

QUENTIN.

Ce n'est donc pas une science naturelle, d'obéir à son papa?

DEBORAH.

No! pas en Amérique!

MADAME TOUPART et MADAME LAHORIE.

Pas en Amérique!

GABRIELLE, à Quentin.

Ah! tu vois bien!

QUENTIN.

C'est bon! c'est bon! Ce qui est naturel, c'est de dîner. Allons dîner!

TOUS.

Allons dîner!.. (Les femmes et Lachapelle entrent dans la salle à manger.)

QUENTIN, à madame Lahorie en lui offrant son bras.

Madame!..

MADAME LAHORIE, passant majestueusement devant lui.

Allons donc! mon cher! j'ai fait le tour du monde toute seule! Ce n'est pas pour prendre votre bras aujourd'hui. (Elle entre dans la salle à manger.)

QUENTIN, ahuri.

Ah! (Il regarde Toupart.)

TOUPART.

Donne-moi le bras, va! Il n'y a plus que nous de femmes dans la maison! (Ils entrent dans la salle à manger. — Jean prend les objets de chasse et va pour sortir.)

SCÈNE IX

LAZAROWITCH, JEAN.

LAZAROWITCH, entrant par le fond, vivement.

On est encore à table?

JEAN.

On s'y met, monsieur.

LAZAROWITCH, mystérieusement.

Chut !.. Dites tout bas à mademoiselle Jenny que M. Lazarowitch désire lui parler tout de suite.

JEAN, hésitant.

Moi, monsieur ?

LAZAROWITCH.

Hein ! ah ! oui, je comprends ! (Il se fouille.) C'est ruineux, d'être prince... monténégrin surtout ! un peuple neuf ! On attend beaucoup des Monténégrins. — Tiens ! (Il lui donne une pièce d'or.)

JEAN.

Je vais la prévenir tout de suite, monsieur. (Il se dirige vers la porte de gauche, et arrivé près du seuil il répète :) Tout de suite.

LAZAROWITCH, seul.

C'est un drôle ! Un mauvais serviteur !.. heureusement ! car il n'y a pas à dire... il faut que je parte ce soir, moi !.. Ce télégramme de Paris est parfaitement clair... pour moi ! (Il lit) « On sait que tu es à Marville, et toute la société est en route. » — Toute ma société, ce sont mes créanciers ! Des maladroits qui me feraient manquer le plus joli mariage ! Il est vrai que jusqu'ici cette chasse à l'héritière me coûte plus qu'elle ne me rapporte. — J'en suis las, des promenades sentimentales et vertueuses sur les falaises et des ballades du Monténégro que je lui chante en alsacien ! Il est temps de brusquer le dénoûment ! — Un bon scandale ! la demoiselle compromise, les parents trop heureux de m'accorder sa main. Voilà le but !.. Un rendez-vous ce soir, sous prétexte d'adieux... Voilà le moyen ! Et si elle n'est pas demain à Londres avec moi... c'est que décidément je ne suis qu'un sot ! — La voilà !

SCÈNE X

JENNY, LAZAROWITCH.

(La scène à demi-voix. Jenny inquiète.)

JENNY, sortant de la salle à manger.

Déjà ?

LAZAROWITCH.

Ah ! Jenny !... je pars ce soir !

JENNY.

Vous partez ?

LAZAROWITCH.

Pour Londres... Mes ennemis... mes ennemis politiques ont découvert ma retraite. Il faut absolument que je vous parle seule à seul avant mon départ.

JENNY.

Ici ?

LAZAROWITCH.

Non... on pourrait nous surprendre... sortez... ce soir, je vous attendrai !

JENNY.

Mais ce n'est pas possible... A la nuit, toutes les portes sont fermées !

LAZAROWITCH.

Vous sortirez par le jardin.

JENNY.

Mais le jardin est fermé aussi, et je n'ai pas la clef !

LAZAROWITCH.

Vous l'aurez !

JENNY.

Mais...

LAZAROWITCH.

Ah ! Jenny, dites-moi que vous viendrez... il y va de mon bonheur... de ma vie !

JENNY.

Eh bien ! oui !... (Apercevant Claire.) Ah !...

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, CLAIRE.

CLAIRE*.

Monsieur Lazarowitch, croyez-vous que ce que vous faites soit d'un honnête homme ?

LAZAROWITCH.

Mais, mademoiselle, je ne sais ce que vous voulez dire... Je

* Claire, Jenny, Lazarowitch.

suis en visite chez M. Quentin, à qui mademoiselle veut bien me présenter, et...

CLAIRE, allant à Lazarowitch.

Et cela vous paraît convenable et digne, monsieur?

LAZAROWITCH.

Mais il suffit que mademoiselle le juge tel. Je la crois maîtresse de ses actions.

JENNY.

Sans doute!

CLAIRE.

Jenny! (Jenny, intimidée baisse les yeux sous le regard de Claire et rentre lentement dans la salle à manger, elle se retourne, nouveau regard de Claire plus impérieux que le premier. Jenny disparaît. A Lazarowitch :) Si vous persistez à vous faire admettre chez mon parrain, monsieur, c'est moi qui aurai l'honneur de vous présenter à lui.

LAZAROWITCH.

Vous, mademoiselle?

CLAIRE.

Tout de suite! Seulement... comment faut-il que je vous annonce? Etes-vous bien sûr d'être Monténégrin?

LAZAROWITCH.

Moi?

CLAIRE.

D'être prince?

LAZAROWITCH.

Mais...

CLAIRE.

Et de vous appeler... comme vous dites?

LAZAROWITCH.

Mais je crois, mademoiselle...

CLAIRE.

Cherchez bien!.. On croit se nommer Lazarowitch, et l'on s'appelle tout simplement Lazare, (Mouvement de Lazarowitch.) Durandoïo.., et l'on s'appelle Durand.

LAZAROWITCH, à part.

Elle y est... (Haut) Je...

CLAIRE.

Allons, monsieur Lazarowitch ou Lazare! retirez-vous, la partie devient mauvaise pour vous et votre masque ne tient plus. Vous vous êtes dit : Voilà une maison mal gardée... plus

d'autorité ! plus de maître ! Le père un peu léger... la fille très-romanesque !.. La proie est facile et le butin magnifique !

LAZAROWITCH.

Je vous jure...

CLAIRE.

Voilà ce que vous vous êtes dit ! Et puis, pas de mère pour veiller sur l'enfant !.. pas de mère, n'est-ce pas? Eh bien ! vous vous trompiez !.. Il y en a une ! qui vous a deviné le premier jour ! et qui veille, qui garde !.. qui défend !.. C'est moi, et je vous jure que vous n'êtes pas de force !

LAZAROWITCH.

Vous avez raison, mademoiselle, ici je ne suis pas de force ; car mon bras est désarmé par ce seul fait que mon adversaire est une femme. Mais il se trouvera bien quelque endroit où vous ne serez pas et où il me sera permis de prendre ma revanche. Je crois qu'en vous avertissant, je fais tout ce que peut un ennemi loyal et, quoi que vous en disiez, galant homme ! (Il s'incline et sort.)

CLAIRE, seule, inquiète.

Une menace ! Un danger ! Lequel? (On entend tout le monde qui sort de table.)

SCÈNE XII

CLAIRE, QUENTIN, TOUPART, LACHAPELLE, JENNY GABRIELLE, DEBORAH, MADAME LAHORIE, MADAME TOUPART.

QUENTIN, se frottant les mains.

Enfin ! j'ai dîné !

TOUPART et LACHAPELLE.

Nous avons dîné !...

QUENTIN.

Nous avons bien dîné ! Ah! les millions ont du bon ! (Il va s'asseoir sur le canapé.)

GABRIELLE.

Qu'est-ce qui a du papier à cigarettes?

MADAME LAHORIE.

Moi!

(Elles vont au fond et fument; Lachapelle leur donne du feu. Jenny, qui est entrée, cherche autour d'elle Lazarowitch.)

CLAIRE, à Jenny, à demi-voix.

Ne cherche pas, va! Il est parti!

JENNY.

Ah!...Eh bien! je ne le verrai pas aujourd'hui, voilà tout! (Elle remonte vers sa sœur.)

CLAIRE, à part.

Elle ment!... Ah! elle médite quelque folie; mais je l'en empêcherai bien!

(Jean apporté un plateau avec les tasses et ce qu'il faut pour prendre le thé et le café. Madame Toupart et Deborah entrent en causant.)

TOUPART.

Ah! le café!... qui veut du café?...

JENNY, TOUPART, LACHAPELLE, MADAME LAHORIE.

Du café!

MADAME TOUPART, GABRIELLE, DEBORAH.

Du thé!

QUENTIN.

Moi, j'aime mieux le café!... Mais je prends du thé; c'est plus américain!

CLAIRE, à madame Toupart et à Deborah.

Mesdames, ayez donc l'obligeance de servir...

MADAME TOUPART, avec dédain.

Nous!... allons donc!...

CLAIRE, se reprenant.

Ah! pardon, j'oubliais... Alors, messieurs... veuillez servir ces dames... (Elle donne à Lachapelle le sucrier, à Toupart la cafetière.) Et vous, mon parrain, offrez-leur du lait! (Elle lui donne le vase au lait.)

QUENTIN, se levant en grommelant.

Du lait!... Ça regarde les femmes, le lait!... Je ne tiens pas de lait, moi!

CLAIRE.

Pardon! Mais comme ces dames ne m'aident pas...

(Les trois hommes se trouvent seuls à l'avant-scène, portant : Lachapelle le sucre, Quentin le lait et Toupart le café d'une main, et de l'autre, chacun une tasse. Ils se regardent avec étonnement.)

QUENTIN, à demi-voix.

Nous avons l'air un peu bêtes comme cela!

TOUPART.

Peuh! quand on y est habitué!...

LACHAPELLE.

Hercule lui-même...

QUENTIN.

C'est égal! nous avons l'air un peu bêtes!...

(Ils remontent et servent les dames. Gabrielle redescend en prenant une tasse des mains de Lachapelle.)

JENNY *, à demi-voix, appelant Gabrielle.

Gabrielle!... (Gabrielle vient à elle.) Sais-tu...? (Quentin, qui a servi les dames, descend à Gabrielle et la sert, ce qui coupe la parole à Jenny puis Quentin remonte. (A demi-voix). Sais-tu où est la clef du jardin?

GABRIELLE, de même.

Au trousseau de Claire.

JENNY.

Tu la connais?

GABRIELLE.

C'est la plus grosse. Je la vois d'ici. Tu la veux?

JENNY.

Oui.

GABRIELLE.

Attends... Je vais essayer...

(Elle traverse lentement, en buvant son café, pendant les paroles suivantes.)

TOUPART, à Deborah, au fond.

Voulez-vous de la crème?

DEBORAH.

No!... Je voulais du rhum!

LACHAPELLE, à madame Lahorie.

Madame veut-elle se sucrer?

* Claire à la table, préparant les verres à liqueurs; au fond, les dames et les hommes, qui les servent; à droite, 1er plan, Gabrielle, sa tasse à la main; Jenny.

MADAME LAHORIE, assise sur le canapé.

Sachez, jeune homme, que j'ai pris le café sous la tente avec les tribus les plus féroces, et que je ne prends pas de sucre!

GABRIELLE, embrassant Claire.

Petite maman, je ne vous ai pas embrassée aujourd'hui!

(Elle cherche à prendre la clef au trousseau de Claire.)

CLAIRE, avec défiance.

Ce retour de tendresse!... Qu'est-ce qu'il te prend donc... à toi?...

GABRIELLE, l'embrassant.

Oh!... rien!... (Claire a versé du rhum dans un petit verre qu'elle donne à Quentin pour miss Deborah. Le trousseau échappe à Gabrielle, qui redescend avec dépit. A part.) Il n'y a pas moyen...

(Elle fait signe à Jenny qu'elle a échoué.)

QUENTIN.

Allons, Toupart! si nous faisions notre partie d'échecs, nous?

MADAME TOUPART.

Et pendant ce temps-là, miss Deborah va enseigner à vos filles les droits de la femme!

(Elle place une chaise au milieu, pour Deborah.)

QUENTIN.

Après dîner, est-ce bien amusant?

MADAME TOUPART.

Ce n'est pas amusant, monsieur, c'est instructif... et tout le monde en profitera... même mademoiselle...

(Elle désigne Claire qui a pris sa broderie et travaille assise près de la table. On enlève le plateau; Toupart et Quentin commencent une partie d'échecs; Gabrielle s'assied près de Claire sur un tabouret pour tâcher de prendre la clef. A droite, sur le canapé, madame Lahorie, Jenny. Au milieu de la scène, troisième plan, miss Deborah, madame Toupart, assise. Lachapelle, debout, regarde jouer.)

CLAIRE.

Oh! pour moi, je vous remercie, madame, car sur ce que vous appelez mes droits je me déclare suffisamment instruite, et ne suis curieuse que de mes devoirs.

MADAME LAHORIE, à madame Toupart.

Vous oubliez, ma chère Pulchérie, que mademoiselle désavoue notre programme, et n'aspire à rien moins qu'à devenir une femme forte.

CLAIRE.

Pardonnez-moi, madame; si vous entendez par la force ce courage qui nous soutient dans nos épreuves et qui nous permet

de vaincre la malice des autres et nos propres défauts, je ne sais rien de plus désirable; mais si la force consiste pour vous à lutter avec ces messieurs de vigueur, d'audace et de laisser-aller, j'avoue que je suis bien résolue à rester faible toute ma vie!

MADAME LAHORIE.

A ce compte, mademoiselle ne voit aucun avantage pour une jeune femme à pouvoir se conduire et se protéger elle-même.

CLAIRE.

Cela vaut-il, madame, à votre avis, la douceur de s'appuyer sur le bras de celui qu'on aime?

(Gabrielle détache la clef du trousseau de Claire. Elle se lève vivement et sans bruit, et passe derrière tout le monde en traversant la scène, au fond.)

TOUPART.

Très-bien! (Sa femme lui impose silence d'un coup d'œil.)

MADAME TOUPART.

Bref! Il faut nous abêtir, n'est-ce pas? et borner notre ambition à repriser des serviettes et à ourler des mouchoirs?

CLAIRE, n'apercevant plus Gabrielle auprès d'elle, regarde son trousseau et s'aperçoit de la disparition de la clef. A part.

Elle a pris la clef!... Ah! tu ne la garderas pas longtemps, cette clef!... (Elle reprend la conversation tout en observant Jenny et Gabrielle.) Oh! que non! madame! Je nous crois au contraire le droit de savoir tout ce que nous sommes capables d'apprendre.

LES FEMMES, vivement.

Eh bien! alors...

(Gabrielle est arrivée près de Jenny; elle lui donne la clef en cachette; Jenny se lève doucement, Gabrielle prend sa place sur le canapé, et Jenny, debout derrière elle, attend le moment de gagner la porte sans être vue.)

CLAIRE.

Mais c'est afin que nous soyons (A madame Toupart.) plus sensées... (A madame Lahorie.) plus douces... (A Deborah.) plus séduisantes, et pour tout dire en un mot, plus femmes! Autrement tout ce que l'on gagne ne vaut pas ce que l'on perd!... Que madame Toupart lise, médite, écrive même, j'applaudis des deux mains, si elle a du talent! mais ce que je regrette, c'est qu'elle n'écrive plus sa dépense. (A ce moment Jenny se dirige vers le fond.) Miss Deborah prétend nous guérir, je le veux bien... (Aux hommes.) Mais la voyez-vous disséquer! Que madame Lahorie voyage, rien de mieux! Mais sa vertu sera-t-elle mieux portante quand elle aura dormi sous la tente du Bédouin? Enfin (Elle se lève brusquement en regardant Jenny, qui est sur le point de sortir.

et qui s'arrête court.) que Jenny chevauche sur les falaises, ce n'est que romanesque. Mais qu'elle quitte la nuit le toit paternel pour courir je ne sais où, comment cela s'appellera-t-il ?

(Jenny baisse les yeux et redescend.)

MADAME LAHORIE.

Conclusion!... L'exploitation de la femme par l'homme! l'éteignoir du mari!... Et la société sera privée de tous les services et de tous les chefs-d'œuvre dont nous pouvons l'enrichir comme artistes, journalistes, médecins, jurisconsultes, magistrats et soldats au besoin, le tout pour que monsieur ait son dîner cuit à point, et ses enfants faits à terme!

DEBORAH, *se levant.*

Yes! le baby!... Mais nous voulons que les hommes étaient aussi des babys devant nous... et qu'ils étaient à nos genoux... et que nous serions les plus fortes!

LES FEMMES.

Certainement!

CLAIRE.

Ah! voilà justement le malheur, miss... c'est que vous n'êtes plus femmes, et alors vous n'êtes plus fortes...

LES FEMMES, *se levant.*

Plus fortes?

CLAIRE.

Non! non! mesdames! Car notre force, à nous, c'est notre bonne humeur, notre grâce, notre bonté, et tous ces fils dorés dont nous enlaçons les cœurs, par la plus grande des violences... celle qui ne se sent pas... C'est le conseil donné tendrement à l'oreille; c'est le reproche glissé dans une caresse... C'est l'amour que nous inspirons et l'estime où l'on nous tient. Et quand nous les voulons à nos pieds ces hommes, qui sont toujours de petits enfants pour leurs mères, et de grands enfants pour leurs femmes, ce n'est pas en fronçant le sourcil que nous les faisons plier; c'est en souriant. Ce n'est pas en criant bien haut : *Je veux!* mais en murmurant tout bas : *Si vous vouliez...*

TOUPART, *ému.*

Ah! voilà!...

(Les femmes remontent au fond en haussant les épaules.)

QUENTIN.

Je ne puis pourtant pas admettre que je me sois trompé, et qu'en élevant mes filles à l'anglaise et à l'américaine...

CLAIRE.

Eh! mon parrain! laissez les Américains faire à leur guise, ils sont chez eux, et nous sommes chez nous!... Que leurs demoiselles courent les champs... (Elle regarde Jenny.) qu'elles sacrifient leur candeur d'enfant au savoir précoce, et se préparent aux luttes de la vie par le danger, tant mieux pour elles, si elles s'en trouvent bien et si leurs mères y consentent... (Regardant Jenny et Gabrielle *.) Mais j'ai connu la vôtre, chères enfants... C'était une âme si craintive... un cœur si doux et si tendre... Ce n'est pas elle qui eût permis à sa Gabrielle la chasse et l'escrime!... Ce n'est pas de son vivant que Jenny serait sortie au clair de la lune... Car, au moment de fuir, elle se serait dit : Et si ma pauvre mère s'éveille... si elle trouve la chambre vide!... elle va m'appeler et me chercher partout, épouvantée, pleurant, folle de douleur! Ah! je suis donc bien coupable... ce que je fais là est donc bien mal... et... n'est-ce pas que tu ne serais pas sortie?

JENNY, frappée et laissant échapper un cri comme malgré elle.

Oh! non!

(Elle laisse tomber la clef. — Claire regarde Gabrielle qui se met à genoux lentement, ramasse la clef et la lui présente en lui disant d'un ton suppliant.)

GABRIELLE.

Petite maman!...

CLAIRE, les attirant dans ses bras.

Ah! chères enfants!

QUENTIN, à qui Jean a remis une carte, se levant tout à coup.

Debout, debout! C'est lui! c'est Jonathan Quentin!

TOUS.

Jonathan!

TOUPART, avec douleur.

Il n'a pas fait naufrage!

QUENTIN, se boutonnant et redressant son col.

Le citoyen de la jeune Amérique!... l'homme moderne!... l'homme sérieux, l'homme pratique!

MADAME TOUPART, vivement.

Ah! mon Dieu! suis-je bien coiffée?

DEBORAH.

Un compatriote!...

* Toupart, Quentin, Lachapelle et les femmes au fond; Claire au milieu du théâtre; à l'avant-scène, Jenny, Gabrielle.

QUENTIN, se tournant vers la porte.

Qu'il entre, ce fils de la civilisation moderne! qu'il entre!

(Tout le monde se range pour faire place à Jonathan *.)

JONATHAN, dehors.

By God! on y va! on y va!

JEAN, en dehors.

Par ici, monsieur, par ici!

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, JONATHAN.

Entre Jonathan, un nécessaire de voyage à la main, une canne et un chien.

QUENTIN.

Mon neveu!...

JONATHAN.

Ah! c'est vous qui êtes mon oncle! (A Jean.) Eh! le garçon! soigne mon chien!

(Il caresse son chien, que Jean emmène.)

QUENTIN, à ses filles.

Il pense d'abord à son chien! Quel homme pratique!

JONATHAN, de bonne humeur.

Eh bonjour, tout le monde! By God! En voilà-t-il des femmes, ici! (Tout le monde le regarde d'un air effaré.) Eh bien! qu'est-ce que vous avez tous à me regarder comme cela?

QUENTIN.

On vous admire, Jonathan!...

JONATHAN, riant.

Ah! ne vous gênez pas! Je suis un bon garçon, moi! Qui est-ce qui m'accroche mon chapeau par là?

(Il jette son chapeau en l'air.)

GABRIELLE, bas à Quentin.

Mais c'est un butor!

QUENTIN.

Oh! c'est un pionnier! ne perdons pas de vue que c'est un pionnier!

* Toupart, Deborah, Mme Lahorie, Mme Toupart, Lachapelle, à gauche; à droite, Quentin, Jenny, Gabrielle; Claire derrière le canapé.

JONATHAN, au fond.

Ah ! Dieu de Dieu !... Mais voilà-t-il des femmes !...

QUENTIN, présentant madame Toupart.

Votre tante, Jonathan... la sœur de votre père...

JONATHAN.

Tiens ! je la croyais morte !

MADAME TOUPART.

Morte !...

QUENTIN.

Vous ne l'embrassez pas ?

JONATHAN, se levant.

Si elle y tient ! Est-ce que vous y tenez ?... Oui ! Eh bien! allons!... (Il l'embrasse.)

JENNY, à Quentin.

Mais dis donc, il n'est pas poli !

QUENTIN, à demi-voix.

Poli !... Il en a bien le temps ! Une nature énergique ! vivace, pleine de séve !... (Haut à Jonathan.) Mes deux filles !...

JONATHAN, indifféremment.

Ah ! ah !... charmantes !

QUENTIN.

Madame Lahorie !... une voyageuse !

JONATHAN, serrant la main de madame Lahorie.

Ah ! ah !

QUENTIN.

Et votre compatriote, miss Deborah !...

JONATHAN, à lui-même.

Ah ! merci !... les compatriotes !... je sors d'en prendre !... (Haut.) Et ce petit ratatiné là-bas ? (Il montre Toupart.)

TOUPART.

Moi ?

JONATHAN.

Oui !

QUENTIN.

Chut ! C'est vótre oncle Toupart !

JONATHAN, riant.

Ah ! le mari de... bon ! bon ! Il a une drôle de tête !

TOUPART.

Mais il m'insulte !

MADAME LAHORIE, le lorgnant.

C'est un rustre ! mais il est bien attaché !

JONATHAN.

Ah çà! c'est fini, n'est-ce pas, le défilé? Je souperais bien, moi!

QUENTIN.

Vous n'avez pas soupé?

JONATHAN.

Si fait! à quatre heures; mais je recommencerais bien!

CLAIRE.

On va vous servir, monsieur. (Elle sort.)

JONATHAN, se retournant.

Tiens, ce n'est pas encore une cousine, celle-là?

QUENTIN.

Non!... C'est ma filleule.

JONATHAN, indifféremment.

Allons, tant mieux! C'est bien aimable à vous, mon oncle, d'avoir pensé à moi, comme cela, pour cet héritage...

QUENTIN, lui serrant les mains.

Ah! c'est que je suis un Américain, moi, pour les affaires!

JONATHAN.

Est-ce cette maison-là qui est à moi? (Surprise générale.)

TOUPART, rectifiant.

A moi! A nous!...

QUENTIN.

Mon Dieu! oui, à nous!... à lui, à nous enfin!

JONATHAN.

Qu'est-ce qu'il dit, le petit vieux?

QUENTIN.

Ne faites pas attention, il dit que la maison est à nous; c'est clair : à nous trois, comme tout l'héritage enfin!

JONATHAN.

Comment! à nous trois? Qu'est-ce que vous me contez là, mon oncle?

QUENTIN.

Comment! ce que je vous conte! Je vous conte ce que vous savez aussi bien que moi... que nous héritons tous les trois!

JONATHAN.

Mais voilà l'erreur! C'est moi qui hérite!

QUENTIN.

Vous?

JONATHAN.

Tout seul!

TOUS.

Tout seul !

TOUPART, riant.

Oh ! celle-là est bonne, par exemple... elle est trop bonne !

QUENTIN.

Voyons, voyons ! il y a coq-à-l'âne, mon neveu. Il s'agit de l'héritage de notre oncle Quentin-Mascaret.

JONATHAN.

Je sais bien !

QUENTIN.

Mort sans testament !

JONATHAN.

Oui !

TOUPART, s'échauffant.

Eh bien ! alors, nous sommes trois héritiers légitimes !

JONATHAN.

Ta ! ta ! ta ! ta ! ta ! Qu'est-ce qu'il jabote, le petit ? Il n'y a pas d'héritiers légitimes, puisqu'il y a donation entre-vifs de tous les biens du défunt !

TOUS.

Donation !

JONATHAN, tirant un papier.

Pardine ! à mon père, par contrat de mariage que voilà signé du défunt ! Ça vaut tous les testaments du monde, ça !

QUENTIN, regardant le papier.

Juste ciel !

TOUPART.

Enfer et donation !

QUENTIN, tombant accablé.

Nous sommes ruinés !...

TOUTES LES FEMMES FORTES, s'évanouissent sur les chaises, les canapés, etc.

Ah !...

JONATHAN, repliant son papier.

Voilà ! (Regardant Claire debout près de Quentin.) Tiens, il n'y a que celle-là qui n'a pas bronché !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Une table à droite, près de la cheminée, à la place du canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

LACHAPELLE, GABRIELLE.

LACHAPELLE, entrant.

Ah ! c'est trop fort !

GABRIELLE, entrant.

Plaît-il ?

LACHAPELLE.

Pardon ! je parle de ce coquin de Lazarowitch que je viens de rencontrer allant au chemin de fer.

GABRIELLE.

Le prince ?

LACHAPELLE.

Il m'a crié : « Eh bien ! ils sont donc ruinés, ces pauvres gens ?... Un neveu d'Amérique... on m'a conté cela .. c'est très-drôle !... » Et là-dessus, il s'est sauvé !

GABRIELLE.

Ah ! le monstre ! il s'en va maintenant que ma sœur n'a plus de dot.

LACHAPELLE.

Justement !

GABRIELLE.

Ma pauvre Jenny ; allons la prévenir...

LACHAPELLE.

Oui, mademoiselle !

GABRIELLE.

Ah ! les hommes !

LACHAPELLE, s'arrêtant.

Mais pardon... distinguons... (Prenant son parti.) Aussi bien, je suis pressé et le temps de l'hésitation est passé... Oui, je n'hésite plus!

GABRIELLE, reculant.

Mais qu'est-ce que c'est que ça? mon Dieu!

LACHAPELLE.

Voilà six mois, mademoiselle, que je consulte mon cœur à l'instigation de mademoiselle Claire, et que je me demande si je vous aime pour tout de bon, ou si je ne vous aime pas!

GABRIELLE.

Ce doute me charme!

LACHAPELLE.

Il n'y a plus de doute: mademoiselle, en vous voyant hier évanouie, j'ai compris pour la première fois ce qui se passe dans cette âme... je vous aime! C'est un fait avéré, incontestable!

GABRIELLE.

Mais prenez garde! S'il y avait malentendu, si c'était ma sœur au lieu de moi?

LACHAPELLE, frappé et réfléchissant un instant.

Votre sœur... (Avec décision.) Non!

GABRIELLE.

Alors, c'est très-décidément?

LACHAPELLE.

Vous!

GABRIELLE.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

LACHAPELLE.

Mais je veux que vous m'autorisiez à demander votre main à monsieur votre père.

GABRIELLE.

Sans dot?

LACHAPELLE.

Voilà ma nature: dès qu'une femme n'a plus de dot, je me présente!

GABRIELLE.

Mais c'est très-beau, cela!

LACHAPELLE, modestement.

Est-ce beau?

GABRIELLE.

Mais c'est héroïque !...

LACHAPELLE, *idem*.

Ah!

GABRIELLE.

Mais vous êtes tout bonnement un grand homme!

LACHAPELLE, *idem*.

Oh!

GABRIELLE.

Mais je vous aime beaucoup, moi!

LACHAPELLE, *vivement*.

Alors vous consentez...

GABRIELLE.

A quoi?

LACHAPELLE.

A m'épouser...

GABRIELLE.

Oh non!

LACHAPELLE.

Comment, non?

GABRIELLE.

Vous autoriser à me faire une cour assidue pendant un nombre illimité d'années, oui. Mais me marier!...

LACHAPELLE.

Eh bien?

GABRIELLE.

Moi! J'enchaînerais ma liberté!... et je vous jurerais obéissance... Jamais!

LACHAPELLE.

Ah! c'est moi qui mettrai mon bonheur à vous obéir!...

GABRIELLE.

Oui, oui... on dit ces choses-là! puis après!... Lisez l'ouvrag de miss Deborah sur le mariage, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Des maris qui ne veulent pas que leurs femmes sortent toutes seules... qui lisent leurs lettres, qui refusent de les mener au spectacle... qui les ramènent du bal à une heure du matin... qui se font tirer l'oreille pour un cachemire, qui les tutoient devant le monde, et pour diminuer d'autant leur impor tance par des comparaisons insultantes, les appellent mon petit chat, mon petit chien, mon petit chou...

LACHAPELLE.

Oh!... je ne vous appellerai jamais...

GABRIELLE.

Non ! non ! Je ne veux pas me marier, tant qu'on n'aura pas réformé tout cela !

LACHAPELLE.

Mais ce sera bien long !

GABRIELLE.

Tant pis pour vous ! Si toutes les jeunes filles faisaient comme moi !...

LACHAPELLE.

Mais vous ne serez plus une jeune fille !... Vous serez une vieille fille !...

GABRIELLE.

Miss Deborah l'est bien !

LACHAPELLE.

Elle l'est mal !

GABRIELLE.

Bien ou mal, je vous défends de demander ma main à mon père !

LACHAPELLE.

Mais...

GABRIELLE.

Car d'abord, je ne sais pas jusqu'à quel point il a le droit de la donner !

LACHAPELLE.

Et puis ?

GABRIELLE.

Et puis... Il faut aller prévenir ma sœur... Venez, venez !...

(Elle sort à gauche.)

LACHAPELLE, la suivant.

Mais ce n'est pas votre dernier mot !... et à mon retour... (Il va prendre son chapeau. Entrent Toupart et Quentin.) Ah ! mon Dieu !... monsieur Quentin ! Toupart !... Quelles figures !

SCÈNE II

TOUPART, QUENTIN.

Ils entrent tous deux la tête basse, et, arrivés à l'avant-scène, se regardent consternés.

QUENTIN, après un moment de silence.

Si nous consultions un autre homme d'affaires ?

TOUPART, soupirant.

Consultons!

QUENTIN.

Et quand je pense qu'il était en Californie et que c'est mo qui l'ai fait venir!

TOUPART.

Oui!...

QUENTIN, l'interrompant.

Quand tu me feras des reproches... c'est fait, c'est fait! n'est-ce pas?...

TOUPART, surpris.

Mais je ne dis...

QUENTIN, de même.

Toutes ces récriminations n'embelliront pas la situation présente!

TOUPART.

Mais puisque...

QUENTIN, de même.

Elles ne feront qu'ajouter à nos douleurs celle de la discorde!

TOUPART.

Mais je ne...

QUENTIN, de même.

Tu regrettes ta vivacité, n'en parlons plus! Donnons-nous la main, et soyons unis, Toupart, nous serons forts!...

TOUPART.

Mais je ne demande pas mieux!

QUENTIN, baissant la voix.

D'autant qu'il n'a pas l'air de l'être, lui!

TOUPART.

Non!

QUENTIN.

Un charpentier!

TOUPART.

Sans usage!

QUENTIN.

Aucun usage!... Est-ce qu'il n'est pas encore couché, à cette heure-ci?

TOUPART.

Et de vieux madrés comme nous! car je suis Normand, moi.

QUENTIN.

Et moi donc!

TOUPART.

Avec un peu de bonne volonté, on le jouerait par-dessous...

QUENTIN, l'interrompant.

Chut! le voilà!

(On aperçoit Jonathan, qui arrive tranquillement en taillant de petits morceaux de bois avec son canif.)

TOUPART, bas.

Ce charpentier! Il coupe de petits morceaux de bois avec son canif!...

QUENTIN, bas.

Oui, oui, ces Américains coupent toujours quelque chose!... Une manie!... comme de s'asseoir les jambes en l'air! Un joli pays pour les bonnes façons!... Ne faisons pas semblant de le voir!

TOUPART.

C'est cela! ayons l'air très-satisfait!... Il ne se doute pas que nous avons consulté.

SCÈNE III

TOUPART, QUENTIN, JONATHAN.

Toupart et Quentin affectent de ne pas voir Jonathan et fredonnent.

JONATHAN.

Eh bien, qu'est-ce qu'il dit, l'homme de loi?

QUENTIN, stupéfait.

Vous savez?...

TOUPART, idem.

Il sait!...

JONATHAN.

Moi, rien du tout! Seulement, je vous ai vus debout à quatre heures du matin. Je me suis dit : Ils vont au Havre consulter un avocat en cachette... je le saurai bien... et vous voyez! je le sais.

QUENTIN et TOUPART, un peu sots.

Ah!...

JONATHAN.

Il vous a donc dit que votre affaire n'était pas fameuse, hein?

QUENTIN et TOUPART.

Non!

JONATHAN, tranquillement.

Si!... Que ma donation était inattaquable?

QUENTIN et TOUPART.

Non!

JONATHAN.

Si!... Et que vous n'aviez plus droit à rien?

QUENTIN et TOUPART.

N...

JONATHAN.

Si!...

QUENTIN, éclatant.

Eh bien! oui!

JONATHAN.

Ah!

QUENTIN.

Mais il n'y a pas qu'un avoué en France! et tous les avoués ne sont pas du même avis; et nous en trouverons bien un qui nous dira que nous avons raison; et nous plaiderons! (A Toupart.) Faisons-lui peur!

TOUPART, bas.

C'est ça! (Haut.) Nous plaiderons!

JONATHAN.

Vous perdrez!

QUENTIN.

Ta, ta, ta. (Bas à Toupart.) Il ne connaît pas la loi française... Je vais l'éblouir. (Haut.) Ah! vous croyez, beau neveu, qu'on peut dépouiller sans réserves les héritiers légitimes?...

JONATHAN, à cheval sur une chaise; il a commencé à tailler le dos de la chaise après avoir jeté son petit morceau de bois.

« *Les libéralités par actes entre-vifs ou testamentaires peuvent épuiser la totalité des biens.* » Code civil, article 916.

TOUPART, à Quentin.

Il sait le code!

QUENTIN, à Jonathan.

Oui, mais en attendant, ne coupez pas ma chaise!

JONATHAN.

Bah! elle est à moi, la chaise!

QUENTIN.

A vous! à vous!... c'est ce qu'il faut prouver!...

TOUPART, qui a tiré et ouvert son code d'un air triomphant.

C'est ce qu'il faut prouver! — car... « *La donation deviendra caduque* (Appuyant.), CADUQUE, *pour cause d'ingratitude.* . » Article 953.

QUENTIN, vivement.

Et avez-vous été assez ingrat pour ce pauvre Quentin-Mascaret ! l'avez-vous assez abandonné dans ses derniers jours!...

TOUPART.

A sa dernière heure!

QUENTIN.

Ingratitude!

TOUPART.

Monstrueuse!

JONATHAN, de même.

« *Mais il n'y aura caducité pour cause d'ingratitude, que si le donataire a attenté à la vie du donateur, ou s'il l'a injurié ou battu, ou s'il lui a refusé des aliments...* » Article 955.

TOUPART, regardant le code.

C'est exact! — Il est joliment fort!

QUENTIN.

Cette législation n'a pas de cœur!... Mais ne coupez donc pas ma chaise!...

JONATHAN.

Mais elle est à moi, la chaise!

TOUPART, qui feuillette le code.

Pas encore! — Je le tiens!... nous le tenons!... « *Pour faire une donation, il faut être sain d'esprit!* » Article 901.

QUENTIN, lisant son code.

Parbleu! — Et le défunt n'était pas sain d'esprit, puisque c'est vous qu'il a choisi pour héritier!

JONATHAN.

Prouvez que *pas sain!...*

TOUPART.

Nous le prouverons!

QUENTIN, feuilletant.

Et nous prouverons qu'il était « *dans un état habituel d'imbécillité, de démence et de fureur.* » 489.

JONATHAN.

« *Les faits seront articulés par écrit!* » 493. Articulez!

TOUPART.

Nous articulerons!

JONATHAN.

Vos témoins et vos pièces!

QUENTIN.

Nous produirons nos témoins et nos pièces!

TOUPART, feuilletant avec rage.

Car il y a captation!

QUENTIN, feuilletant.

Captation! Où est la captation, Toupart?

TOUPART, feuilletant.

Je la trouverai! Où est-elle?

JONATHAN, tranquillement.

Elle n'y est pas!

TOUPART et QUENTIN, s'arrêtant.

Hein?

JONATHAN, de même, taillant toujours sa chaise.

Voyez Dalloz, RÉPERTOIRE GÉNÉRAL, *verbo : Dispositions entre-vifs et testamentaires*, titre II, chapitre 2, section 1re, article 1er, paragraphe 8, nº 247!

TOUPART, découragé, rengaînant le code.

Ah! nous ne sommes pas de force!

QUENTIN, exaspéré.

Mais ne coupez donc pas ma chaise, sapristi!

JONATHAN.

Mais elle est à moi, sapristi!

QUENTIN, rengaînant son code. Il prend Toupart à part.

Toupart! l'intimidation réussit mal!

TOUPART.

Bien mal!

QUENTIN, de même.

C'est un homme pratique. Voilà l'inconvénient des hommes pratiques! Si nous rusions, maintenant?

TOUPART.

Oui, rusons!

QUENTIN, revenant à Jonathan.

Voyons, mon neveu... (A lui-même.) Cette manie de coupailler! (Haut.) Je pense bien que vous n'avez pas l'intention de vendre l'usine?

JONATHAN.

Non!

QUENTIN.

Vous continuerez la fabrication des épingles?

JONATHAN.

Oui!

QUENTIN, souriant.

Eh bien, mais cela va tout seul, alors; nous voulions vous proposer l'association. — Offrez-nous-la, nous acceptons!

TOUPART, appuyant de même.

Voilà!

QUENTIN, bas à Toupart et regardant l'effet produit sur Jonathan.

Je crois que c'est assez rusé?

TOUPART, bas.

Je crois aussi!

JONATHAN, qui a entendu.

Je crois aussi!... Mais je n'ai pas besoin d'associés!

QUENTIN.

Vous ne connaissez pas la partie!... Un charpentier!

JONATHAN, se levant brusquement.

Allons donc! Des épingles ou des poutres! Mais je la sais par cœur, votre fabrique : c'est mal bâti, mal établi, mal mené, et je vais vous faire marcher ça, vous allez voir!...

QUENTIN et TOUPART.

Ah!

JONATHAN.

D'abord, les ateliers par terre, c'est trop petit; et le moulin à bas, c'est trop grand; et la rivière ici, c'est trop loin; et les forges au delà, c'est trop près! et ce salon-là : regardez-moi cela! — en voilà de la place perdue!... (Quentin et Toupart regardent d'un air effaré tout ce qu'il leur montre.) Quand j'aurai fait passer ici trois tuyaux de calorifère... sous le plafond, les conduits de gaz; sous le parquet, les conduits d'eau; un treuil dans un coin, un moufle dans l'autre, avec des fils électriques en travers pour les ordres et un chemin de fer en biais pour les paniers; vous verrez un peu la mine que ça aura!

QUENTIN, étourdi.

Eh bien, et le thé? où le prendra-t-on, le thé?

JONATHAN.

On le prendra au milieu!

QUENTIN, à Toupart.

C'est un homme qui défriche. Voilà l'inconvénient des hommes qui défrichent! Prenons-le par le cœur!

TOUPART.

Tâtons le cœur! Et ta famille, Jonathan, et tes bons parents, mon enfant, où les mettras-tu?

JONATHAN.

Qui ça, mes parents? Vous?

QUENTIN.

Oui. Voilà bien les rails, les treuils et les moufles; mais les bons parents?

JONATHAN.

Ah çà!... voyons, la main sur la conscience, êtes-vous bons à quelque chose, vous deux?

QUENTIN.

Mais, bons à tout!

JONATHAN.

Eh bien! on verra, on tâchera de vous caser quelque part!

TOUPART, avec amertume.

Il nous *casera!*

QUENTIN.

Caser tes oncles... les frères de...?

JONATHAN.

Ah! quand vous seriez mes grands-pères, est-ce que je vous dois quelque chose, moi? Je ne dois rien à personne! A quinze ans je gagnais ma vie tout seul! et le vieux... (mon père) ne me donnait pas un dollar! à dix-sept ans j'étais caissier; à dix-neuf, je montais une scierie; à vingt, j'étais riche; à vingt-deux, ruiné; à vingt-huit, je recommençais, et à quarante j'aurai triplé mon capital. Chacun pour soi et *en avant!* C'est la devise américaine, et la mienne. Ce qui ne m'empêche pas d'être un bon garçon, qui sera toujours enchanté de faire avec vous sa partie de quilles le dimanche!

TOUPART.

Pour le moment, c'est nous qui sommes les quilles!

QUENTIN, à lui-même.

Nature positive! Voilà l'inconvénient des natures positives! Mais, enfin, tu te marieras bien?

JONATHAN.

Pourquoi faire?

QUENTIN.

Mais pour avoir une petite femme!... élevée à l'américaine!...

JONATHAN.

Ah! avec ça que j'aime les petites femmes! Sans parler des mioches, du beau-père, de la belle-mère, et du reste!... Merci!.. Une femme qui n'a en tête que ses chiffons, qui bavarde, raconte vos affaires, vous brouille avec les amis, vous fait recevoir des

gens qui vous déplaisent et qui crie toute la journée ; qui crie si vous rentrez trop tôt, qui crie si vous rentrez trop tard, qui crie si vous ne rentrez pas du tout ! Non, non, non ! Pas si bête, Jonathan ! Je me marierai quand je ne serai plus bon à rien !

QUENTIN.

Pourtant... nous en avons ici...

JONATHAN.

Stop ! Je vais donner un coup d'œil aux livres. Préparez vos comptes de tutelle.

TOUPART.

Nos comptes ! ..

JONATHAN, se ravisant.

Ah ! si vous voulez rester pour dîner, je veux bien ; mais pas les femmes !... hein ?... pas les femmes !

(Il sort.)

SCÈNE IV

TOUPART, QUENTIN, puis CLAIRE, MADAME TOUPART, MADAME LAHORIE, GABRIELLE, DEBORAH.

TOUPART, imitant Quentin.

Ah ! ah ! vous allez voir l'homme moderne, le pionnier de la civilisation ! le pionnier qui défriche la nature ! — Défriché Toupart ! Défriché Quentin ! (Montrant la chaise.) Défrichés les meubles !

QUENTIN.

Et quand je pense que c'est moi qui l'ai fait venir de Californie !

MADAME TOUPART, entrant par le fond.

Eh bien ?

MADAME LAHORIE et DEBORAH, par la gauche.

Eh bien ?

JENNY, CLAIRE et GABRIELLE, par la droite.

Eh bien ?

QUENTIN.

Oui, oui ! arrivez. Il est gentil, le charpentier !

MADAME TOUPART.

Il ne consent pas ?

TOUPART.

A votre départ, si ! si !

TOUTES.

Notre départ?

QUENTIN.

Il veut bien nous caser, nous, mais il ne veut pas de vous. Voilà tout ce que nous avons obtenu.

MADAME TOUPART.

Je vous fais mes compliments, messieurs!

QUENTIN et TOUPART.

Mais... cependant...

MADAME TOUPART.

Et voilà ces hommes qui prétendent avoir le monopole de l'esprit, de l'intelligence et des affaires!

QUENTIN.

Mais...

MADAME TOUPART.

Taisez-vous!... Vous n'êtes pas seulement capables d'apprivoiser un imbécile!...

TOUPART.

Mais...

MADAME TOUPART.

Ah!... il est temps que les femmes s'en mêlent!

QUENTIN.

Vous?

MADAME LAHORIE.

Nous allons réparer vos sottises! Dehors les hommes!

TOUPART.

Mais... pourtant...

MADAME TOUPART, les poussant vers la porte.

Dehors les hommes!

QUENTIN.

Au moins, dites-nous...

TOUTES, criant.

Dehors les hommes!

(Quentin et Toupart assourdis se sauvent. — Toupart entraîne Quentin.)

MADAME LAHORIE.

Sexe bavard! (Toutes les femmes redescendent vivement.)

MADAME TOUPART.

Mesdames, le Capitole est menacé, et... (A Claire.) Vous nous quittez, mademoiselle?

CLAIRE.

Ah! madame, je n'ai pas qualité comme vous pour le sauver.

(Elle sort.)

SCÈNE V

MADAME TOUPART, MADAME LAHORIE, DEBORAH, GABRIELLE, JENNY.

MADAME LAHORIE.

Serait-ce une épigramme?

MADAME TOUPART.

Mesdames! mesdames! délibérons au pied levé. Catilina est à nos portes! il s'agit de dompter ce farouche personnage et de rester dans la maison; que chacune donne son avis, — je recueillerai les voix par rang d'âge.

TOUTES.

Oui!

MADAME TOUPART.

La plus âgée d'abord. Parlez!.(Silence.) Eh bien?

MADAME LAHORIE.

J'attends que miss Deborah commence.

DEBORAH.

Aoh! — C'était le plus âgé qui commençait...

MADAME LAHORIE.

Allons, ma chère! vous allez nous faire croire que je suis votre aînée, moi?...

DEBORAH.

Yes!

MADAME LAHORIE.

Mais, mon petit poulet, ne nous faites donc pas de ces histoires-là. — Tout le monde sait très-bien que vous avez quarante-cinq ans au moins...

DEBORAH.

J'en avais vingt-deux! vingt-deux!

MADAME TOUPART, les séparant.

Mesdames! mesdames! Catilina est à nos portes et nous nous chamaillons!

MADAME LAHORIE.

Eh bien, moi, je suis pour les moyens violents.

JENNY.

Et moi aussi, depuis la trahison de M. Lazarowitch !

GABRIELLE.

Et moi je suis pour la douceur ! — Qui dompte les bêtes les plus féroces ? l'Amour. Faisons-lui tourner la tête et nous lui dicterons nos conditions.

MADAME TOUPART.

Et quel moyen ?

GABRIELLE.

Un moyen de son pays : la *flirtation*.

TOUTES.

La *flirtation !*

MADAME TOUPART.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GABRIELLE.

La *flirtation !* c'est ce qui remplace, en Amérique, la coquetterie française... c'est une façon de provoquer ces messieurs... légèrement... en rougissant... et de les regarder en face, en baissant les yeux ! enfin... c'est la *flirtation*..... Demandez à miss...

DEBORAH.

Yes.

MADAME TOUPART.

Que les personnes qui sont pour la *flirtechione* lèvent la main !

(On lève la main.)

JENNY.

A l'unanimité !

GABRIELLE.

Et maintenant aux armes, c'est-à-dire à la toilette !

(Tout le monde sort. Madame Toupart reste.)

SCÈNE VI

MADAME TOUPART, PUIS JONATHAN.

MADAME TOUPART.

Puisque les convenances me défendent d'user comme elles de mes avantages, préparons-lui un speech ! Le voilà !

JONATHAN. Il entre tenant un crayon et un calepin et comptant.

Dix et quinze vingt-cinq, et huit trente-trois, et sept qua-

rante! — Ah! c'est ma tante Toupart! (Il fait comme s'il ne l'avait pas vue et va pour s'éloigner.)

MADAME TOUPART, l'arrêtant.

Mon neveu! Je laisserai à d'autres le soin de faire appel à votre générosité... à d'autres la tâche plus ingrate de discuter vos droits... à d'autres le pénible office de vous intimider!.. Je mettrai la question plus haut!.. Je ne vous dirai rien...

JONATHAN, lui serrant la main.

Eh bien, à la bonne heure, ma tante!.. vous êtes une femme raisonnable, vous! (Recommençant ses comptes.) Et huit, trente-trois, et sept...

MADAME TOUPART, continuant.

Rien que ce qui pourra toucher votre raison!.. Et d'abord examinons la question au point de vue philosophique et social, et voyons, sur le fait d'héritage, si la législation a sauvegardé les intérêts de la femme... Eh bien, non! mon neveu! interrogez l'histoire... Esclave chez les Grecs et reléguée à l'ombre du gynécée, — servante au moyen âge et reléguée à l'ombre du donjon, — la femme n'a jamais pu ni ester en justice, ni contracter, ni acquérir, ni donner, ni écrire, ni penser, ni parler...

JONATHAN, impatienté.

Mais vous voyez bien que si, ma tante.

MADAME TOUPART.

Ne m'interrompez pas, Jonathan! Et examinez d'abord les femmes antiques.

JONATHAN, la regardant.

Eh bien, c'est tout vu, ma tante... restons-en là!

MADAME TOUPART.

Plaît-il?

JONATHAN.

Je dis que c'est tout vu!.. Laissez-moi donc finir mes comptes, sapristi!... Et sept quarante, et dix... cinquante! cinquante!

MADAME TOUPART.

Mais je l'ai entendu! et cette allusion à mon âge est du plus mauvais goût.

JONATHAN.

Hein?

MADAME TOUPART.

Vous ne répondez à mes raisons que par des insultes, n'est-ce pas?

JONATHAN.

Moi?

MADAME TOUPART.

Comme un véritable rustre que vous êtes!

JONATHAN, riant.

Ah çà!

MADAME TOUPART.

Allez! vous êtes bien un homme!

JONATHAN, de même.

Je l'espère bien!..

MADAME TOUPART.

Mais ça ne durera pas!

JONATHAN.

Ah bah!

MADAME TOUPART.

Je m'entends!

JONATHAN, riant.

Vous criez assez fort pour ça!

MADAME TOUPART.

Et vous êtes un malappris!

JONATHAN, riant.

Oui, ma tante

MADAME TOUPART, exaspérée.

Adieu!

JONATHAN.

Bonsoir! (Seul, reprenant son compte.) Et sept, quarante, et huit, quarante-huit... (Il continue tout bas, et va pour sortir à droite. Entre Gabrielle.)

SCÈNE VII

JONATHAN, GABRIELLE, JENNY.

GABRIELLE.

Ah! mon cousin!

JONATHAN.

Pardon... (Il gagne la gauche : entre Jenny.)

JENNY.

Monsieur Jonathan... (Il salue et va pour sortir par le fond.)

GABRIELLE.

Comment! vous nous quittez?...

JONATHAN.

Oui, oui, je cours après la tante Toupart.

JENNY, minaudant.

Oh! pas si vite!

GABRIELLE, de même.

Pas avant que nous ayons fait connaissance... Venez... venez...

JONATHAN.

Plus tard! plus tard!

GABRIELLE, l'attirant à droite vers la chaise.

Asseyez-vous là... allons! allons! je vous en prie...

JONATHAN, à part.

Qu'est-ce qu'elle me veut, celle-là?

(Il prend la chaise et va pour s'asseoir.)

JENNY, à part.

Ah! mais, elle va trop vite! (Au moment où Jonathan prend la chaise, elle pousse un cri.) Ah! (Elle jette son mouchoir à terre.)

JONATHAN.

Hein!

JENNY, languissamment.

J'ai laissé tomber mon mouchoir.

JONATHAN.

Eh bien, ramassez-le!

JENNY.

Ah! mon cher Jonathan!

GABRIELLE, à part.

A-t-elle de l'aplomb, cette Jenny!

JONATHAN, ramassant le mouchoir.

Le voilà, cousine!... (Il le lui jette.)

JENNY.

Tenez! (Elle lui tend sa main à baiser.)

JONATHAN.

Quoi?

JENNY.

Je vous permets...

JONATHAN.

Quoi?

JENNY.

Il faut donc vous le dire? — un baiser.

JONATHAN, indifférent.

Ah! (Il prend brusquement sa main pour en finir.)

GABRIELLE, à part.

Ah! mais non! Elle va trop vite. (Poussant un cri au moment où Jonathan va baiser la main.) Oh!

JONATHAN.

Hein!

GABRIELLE.

Mon peigne est détaché!.. Jonathan! mon cher Jonathan!..

JENNY, à part, avec dépit.

Est-elle effrontée, cette Gabrielle!

GABRIELLE, à Jonathan.

Aidez-moi à le remettre.

JONATHAN.

Ah çà, est-ce que vous me prenez pour votre domestique, à la fin?

JENNY et GABRIELLE, protestant.

Oh!

JONATHAN.

Mais vous savez que vous ne m'amusez pas du tout avec vos grimaces!

GABRIELLE.

Ah! le vilain cousin!

JENNY.

Vous ne voulez donc pas *flirter*?

JONATHAN.

Flirter?

GABRIELLE et JENNY.

A l'américaine?

JONATHAN.

Ah! vous voulez? — Ah! c'est... Il fallait le dire! (A part.) Attends, va! Je vais t'apprendre à flirter, moi! — Laissez-moi remettre votre peigne, ma toute belle.

GABRIELLE.

A la bonne heure!

JONATHAN, baisant les cheveux de Gabrielle.

Voilà!

GABRIELLE, saisie.

Mon cousin...

JONATHAN, réitérant.

Oui, mon ange!

JENNY, se levant.

Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc?

JONATHAN, courant à Jenny et lui prenant la taille.

Je *flirte*, mon mignon!

JENNY, effrayée, en se sauvant.

Monsieur...

JONATHAN.

Ah! vous voulez *flirter*, *flirtons!* (Il court à Gabrielle.)

GABRIELLE, attrapée par Jonathan dans un coin et cachant son visage.

Au secours! (Le menaçant.) Je griffe!...

JONATHAN.

Flirtons! flirtons! (Il la ramène de force sur le devant de la scène.)

JENNY, perdant la tête et se sauvant.

Ah! c'est indigne!

JONATHAN, courant à elle sans laisser Gabrielle et la ramenant également sur le devant de la scène.

De vous abandonner!... oui, ma charmante!

JENNY, se défendant.

Au secours!

GABRIELLE, de même.

A l'aide!

JONATHAN, vivement.

Voilà pour vous apprendre... (Il embrasse Jenny) à ne pas faire (il embrasse Gabrielle) des avances... (il embrasse Jenny) qui ne sont (il embrasse Gabrielle) ni convenables (il embrasse Jenny) ni décentes! (il embrasse Gabrielle.)

GABRIELLE et JENNY.

Grâce!

JONATHAN.

Vous ne recommencerez plus?

TOUTES DEUX.

Non.

JONATHAN.

Jamais! jamais?

TOUTES DEUX.

Jamais!

JONATHAN.

C'est bien; allez! et ne péchez plus! (Reprenant son compte.) Quarante-huit et deux, cinquante.

GABRIELLE, se frottant la joue.

Cinquante! Il y en a bien cent!

(Elles se rajustent.)

JONATHAN, se retournant.

Eh bien !

GABRIELLE et JENNY, effrayées, courant.

Ah !... (Elles se sauvent.)

(Madame Laborie entre et les regarde sortir.)

SCÈNE VIII

JONATHAN seul, puis MADAME LAHORIE.

JONATHAN.

Cinquante et huit.... Je ne sais plus où j'en suis !

MADAME LAHORIE, lui frappant sur l'épaule.

Des gamines, mon cher monsieur Jonathan, de véritables gamines !

JONATHAN.

Encore ! By God !

MADAME LAHORIE.

Ce qu'il faut à un homme comme vous, c'est une femme énergique, une maîtresse femme !

JONATHAN, fermant son calepin.

(A part.) J'y renonce ! (Haut.) Ah ! vous croyez ?

MADAME LAHORIE.

Parbleu ! est-ce que vous resterez en France, vous ? Vous étoufferiez dans ce potager ! Il vous faut l'Amérique, les sierras, les savanes... le désert, le désert surtout ! avec ses prairies plantureuses... et ses forêts vierges, et dedans, une femme comme les prairies...

JONATHAN.

Oui, et comme les...

MADAME LAHORIE.

Un détail ! un détail ! L'important, c'est qu'elle soit capable de faire au besoin le coup de fusil et de pousser la charrette par derrière. Ah ! Jonathan, j'ai vécu de cette existence aventureuse, toute parfumée de senteurs balsamiques, j'ai chassé l'ours dans les montagnes Rocheuses, j'ai pioché l'or... J'ai été attachée au poteau de guerre des Apaches...

JONATHAN, joignant les mains.

Et ils vous ont lâchée !

MADAME LAHORIE.

Ah ! vous allez voir comment ! Nous étions en caravane de six : trois bandits échappés des présidios du Mexique, deux nègres et moi ! Nous nous égarons : plus de vivres ; on mange les mulets... puis les selles et les brides, et nous allions passer aux nègres, quand nous tombons sur une tribu d'Apaches en tenue d'été. Je m'arrête, en passant, pour faire un croquis de ce tableau ; les Apaches me saisissent, me garrottent, je me vois perdue... Quand tout à coup, brisant mes liens d'un seul effort, je pousse un cri formidable... mais un cri, monsieur, qui n'avait rien d'humain... un cri !... attendez ! je vais essayer de le reproduire...

JONATHAN.

Non, non ! c'est inutile.

MADAME LAHORIE.

A ce vacarme, les Apaches tombent foudroyés, croyant à l'apparition d'une divinité vengeresse ! Je m'élance à la nage dans le fleuve ; je gagne l'autre rive, je saute sur un cheval sauvage ; et me voilà !

JONATHAN, soupirant.

Et vous voilà, by God !

MADAME LABORIE.

Du reste, une force herculéenne ! Voyez mes biceps !... de l'acier !

JONATHAN.

Pardon, je...

MADAME LAHORIE.

Touchez ! touchez ! Voilà les effets de l'escrime et du trapèze ? Qu'est-ce que vous dites de ça ?

JONATHAN.

Diable !

MADAME LAHORIE.

C'est sec, nerveux ! je suis taillée pour la course. (Elle va montrer sa jambe.)

JONATHAN, l'arrêtant.

Oui, oui ! je vous crois !

MADAME LAHORIE.

Avec cela, vous comprenez qu'une femme n'est embarrassée de rien ! Elle peut aller partout, et je n'ai pas besoin de vous dire que je suis encore telle que je suis sortie... des bras de mon second mari !

JONATHAN.

Ah!

MADAME LAHORIE.

Quand ferez-vous le troisième, Jonathan?

JONATHAN.

Moi?

MADAME LAHORIE.

Oui!

JONATHAN.

Dieu me damne! ma bonne dame, moi!... affronter cette musculature... être serré dans ces biceps d'acier... jamais!

MADAME LAHORIE.

Comment!

JONATHAN, *éclatant.*

Voulez-vous me laisser tranquille, vous! Est-ce que vous êtes folle?

MADAME LAHORIE.

Folle!

JONATHAN.

Oui, folle!

MADAME LAHORIE.

Mais vous savez que vous êtes un manant, vous; et que vous ne me faites pas peur, entendez-vous?

JONATHAN.

Eh bien! vous, c'est différent, vous me faites peur!

MADAME LAHORIE.

Et si vous n'êtes pas content!... je suis votre femme!

JONATHAN.

Ah! mais je ne suis pas votre homme!

MADAME LAHORIE.

Il m'insulte!

JONATHAN.

Baraque de maison, avec ses horreurs de...

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, DEBORAH.

DEBORAH.

Quel tioumoulte!

JONATHAN.

Une autre! Allez-vous-en! allez-vous-en! allez-vous-en!

(Il la prend violemment par le bras, la fait passer devant lui, et remonte pour sortir. Miss Deborah et madame Lahorie s'élancent vers lui.)

DEBORAH, de même.

Mauvais garçone! il osait toucher... what is the word... biousculer! (Elle s'embrouille et finit par parler américain. Jonathan et madame Lahorie aussi en même temps.)

Ensemble :

See what a wretch you, are to dare, to puch me! You are an ignorant, brute, and a disgrace to America!

JONATHAN.

Will you let me alon, there are women every where; go to the devil you, she, and all the rest!

MADAME LAHORIE.

Yes! yes! Help me, miss Deborah, and we will throw him out af the window.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, QUENTIN, TOUPART, MADAME TOUPART GABRIELLE, JENNY.

QUENTIN, accourant et les séparant.

Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu!

TOUPART, de même.

On se tue!

JONATHAN, hors de lui.

Sortez tous! sortez de ma maison!

QUENTIN.

Mon neveu!

JONATHAN.

Il n'y a pas de neveu!... Je vous donne une heure pour me débarrasser de vous, de vos paquets et de vos jupons. . Une heure, entendez-vous, ou je vous fais emballer par mes ouvriers! (Il remonte vers la cheminée, et boit un verre d'eau. La nuit commence à venir.)

QUENTIN, aux femmes.

Ah! voilà l'effet que vous produisez, vous!...

TOUTES.

C'est lui qui!...

QUENTIN.

Vous voulez apprivoiser un ours, et vous le rendez enragé!

MADAME TOUPART.

Mais, mon frère, toute la famille...

QUENTIN.

Ah! parlons-en, de ma famille! Et qu'est-ce que vous en avez fait de ma famille? Une maison à l'aventure!... le gâchis, le désordre et le gaspillage partout!... (Montrant Jenny.) Une fille qui court la pretantaine à cheval!... (montrant Gabrielle) l'autre qui court le lièvre!... (montrant sa sœur) une vieille folle qui radote!... (montrant Deborah) une vieille fille qui baragouine!... (montrant madame Laborie) et un Turco!... La voilà, ma famille!... Où peut-on être plus mal qu'au sein de ma famille?...

DEBORAH.

Mais...

QUENTIN.

Ah! vous, la médecine!... Allez voir... au Niagara, si j'y suis... (Aux autres.) Et vous, allez faire vos malles!...

GABRIELLE.

Nous-mêmes!...

QUENTIN.

Allez faire vos malles!...

JONATHAN, redescendant furieux.

Allez faire vos malles, by God!...

QUENTIN.

Mais on y va! on y va!... Et dire que c'est moi qui l'ai fait venir de Californie!

(Jonathan les fait tous reculer et toutes les portes se referment sur lui en même temps.)

SCÈNE XI

JONATHAN, seul ; il prend un ·haise et s'étale avec bonheur.

Enfin ! je suis seul chez moi !... Ce n'est pas malheureux !... (Il regarde l'heure.) Cinq heures !... Les ouvriers sont partis !... Je n'ai plus qu'à dîner !... Qu'est-ce que j'ai fait de mon sac?... Voilà mon sac et des vivres !... (Il tire différents objets.) Le thé ! la théière ! Je vais faire un repas délicieux !... Oui, mais je voudrais bien avoir de la lumière... Qui va là?

SCÈNE XII

JONATHAN, CLAIRE, avec une lampe.

CLAIRE.

Pardon, c'est moi !

JONATHAN.

Encore une !... Mais il y a en a donc toujours !...

CLAIRE.

Je vous prie de m'excuser, monsieur Jonathan, je viens chercher...

JONATHAN, brusquement.

Allez-vous-en !...

CLAIRE.

Dans ce cabinet !...

JONATHAN.

Allez-vous-en !...

CLAIRE.

Pardon !... c'est une mal·...

JONATHAN.

Pour partir ?...

CLAIRE.

Oui ! pour partir !...

JONATHAN.

Prenez ! prenez !...

CLAIRE, à part, traversant pour aller au cabinet.

Trop aimable!... (Elle ouvre la porte du cabinet.) Voici la malle!

JONATHAN. (Il prépare sa théière; Claire cherche à tirer la malle hors du cabinet, il la regarde en haussant l'épaule.)

Vous n'en viendrez jamais à bout!

CLAIRE.

Oui, c'est un peu lourd!

JONATHAN.

Otez-vous de là! ôtez-vous de là, je vous dis! Vous allez vous faire mal!... (Il apporte la malle sur la scène, et regardant Claire.) Tiens, c'est la petite qui ne s'est pas évanouie hier.

CLAIRE.

Je vous remercie!...

JONATHAN, posant la malle à terre.

C'est vide!... Qu'est-ce que vous allez mettre là-dedans?

CLAIRE.

Le linge de table qui est dans cette armoire. (Elle ouvre la malle.)

JONATHAN.

Ah! c'est vous qui êtes chargée de ces choses-là!

(Il va pour verser l'eau dans la théière.)

CLAIRE, s'arrêtant.

Vous ne faites pas chauffer la théière avant?

JONATHAN, surpris.

Non!

CLAIRE.

Il faut toujours commencer par là!

JONATHAN.

Oh! je ne suis pas si raffiné que cela, moi!

CLAIRE.

Oh! il n'y a pas besoin d'être raffiné pour... Voulez-vous me laisser faire votre thé?

JONATHAN.

Un rendu pour un prêté! — Je veux bien!

CLAIRE, après avoir échaudé la théière, préparant le thé.

Et où allez-vous le prendre, ce thé?

JONATHAN, montrant la table.

Là-dessus!

CLAIRE.

Sans nappe!

JONATHAN.

Bah!

CLAIRE.

Oh! ce n'est pas permis: attendez! (Elle jette une nappe sur la table.)

JONATHAN.

Quel luxe!

CLAIRE, mettant le petit couvert.

Non! non! ne touchez à rien! Les hommes ont la main trop lourde!... Chacun son métier! (Elle va chercher une serviette dans l'armoire et revient.)

JONATHAN, mangeant.

C'est gentil de la voir trotter comme ça! Et puis elle ne fait pas d'embarras celle-là, on ne l'entend pas!

CLAIRE, lui versant une tasse de thé.

La!... voilà votre thé! Tenez!...

JONATHAN, s'asseyant.

Ma foi, merci, mademoiselle. Comment vous appelez-vous?

CLAIRE.

Claire!

JONATHAN, sucrant.

Claire! c'est un joli nom!... Claire! (Mouvement de Claire. Il reprend brutalement.) Je vous dis que c'est un joli nom! (Il boit.)

CLAIRE, à la malle.

Merci pour lui! — Est-il bon?

JONATHAN.

Ah! délicieux! Ah le bon thé! voilà de bon thé... Est-ce que vous en faites comme cela à mon oncle?

CLAIRE.

Tous les soirs! (Elle va à l'armoire.)

JONATHAN.

Il est bien heureux, mon oncle! (Regardant l'armoire qui est pleine de linge.) Et son linge qui est tout rangé dans l'armoire : c'est vous qui rangez ça?...

CLAIRE, apportant un petit guéridon près de a malle, à gauche.

Mais oui!...

JONATHAN, soupirant.

Ah! cela me rappelle ma pauvre mère! Elle avait aussi une grande armoire comme vous, et des serviettes et des nappes

jusqu'en haut! avec des petits rubans roses, bleus pour s'y reconnaître! Voilà une femme courageuse à l'ouvrage, ma mère, et qui tenait bien sa maison!... Et qui m'aimait!... Ah! que tout cela est loin, et que c'est près tout même quand on y pense!

(Claire, pendant que Jonathan parlait, est allée à l'armoire et a pris des nappes et des draps qu'elle dépose sur le guéridon.)

CLAIRE, s'arrêtant.

Elle est morte?

JONATHAN.

Oui, j'avais quinze ans! Et il n'y a plus de femmes pareilles, voyez-vous! il n'y en a plus qu'une par-ci par-là, comme vous, peut-être!...

CLAIRE.

Moi?

JONATHAN.

Oui, quand je vous vois aller et venir, avec votre linge sur les bras, il me semble que je m'y retrouve... elle glissait comme vous, sans faire de bruit... et il y a longtemps que je ne me suis vu comme cela, tranquille, chez moi, bien assis, avec de vrais meubles, de vraies armoires et de vrai thé!... Ah! cela a son bon côté tout de même; c'est ce qu'elle me disait toujours, la pauvre femme, quand je parlais de quitter la maison! et je lui répondais si durement... Elle pleurait, en se cachant, et puis elle est morte... et alors... Ah! parlons d'autre chose. Tenez, voulez-vous en prendre une tasse avec moi?

CLAIRE.

Non, merci!

JONATHAN.

C'est vrai!... C'est bête, ce que je vous offre là! Ah çà, vous paye-t-il bien, au moins, mon oncle, pour tout le soin que vous avez de lui?

CLAIRE, appareillant les serviettes, etc.

Il m'aime comme si j'étais son enfant! Franchement, c'est bien payé.

JONATHAN, se levant.

Parbleu! j'en ferais bien autant à sa place! une femme qui veille à tout, qui mène tout, qui fait marcher les domestiques! Il est vrai qu'il ne va plus en avoir, de domestiques.

CLAIRE (à son linge).

Dame! non!

JONATHAN.

C'est tout au plus s'il sera à son aise, l'oncle Quentin! Qu'est-ce que vous allez faire chez lui?

CLAIRE, continuant.

Ce que je faisais ici.

JONATHAN, rabattant avec le pied le couvercle de la malle et s'asseyant dessus.

Oui, en petit! Et si on vous offrait de belles conditions pour rester?

CLAIRE.

Ici?

JONATHAN.

Oui! ici!

CLAIRE.

Avec vous?

JONATHAN.

Avec moi, oui!... Car enfin, il faudra bien les remplir demain, mes armoires! Et il faudra bien quelqu'un pour le ranger, ce linge!... et pour me faire mon thé... Me voilà propriétaire... Je voudrais bien trouver mon couvert mis quand je rentre, et mon feu allumé.

CLAIRE.

Mariez-vous!

JONATHAN, s'apprêtant à allumer sa pipe et se levant.

Ah! bigre, non! par exemple!... j'aime trop à faire mes volontés, et...

CLAIRE, vivement.

Vous allez fumer?

JONATHAN.

Eh bien?

CLAIRE.

Oh! *si vous vouliez* ne pas fumer! Je vous serais bien reconnaissante : je ne peux pas supporter la fumée de tabac!

JONATHAN.

Ah!... Eh bien, voilà un défaut, par exemple! de ne pas supporter le tabac!

CLAIRE.

Si vous voulez, je m'en irai, et...

JONATHAN, déposant sa pipe et l'arrêtant.

Non! non!... ne vous en allez pas, et répondez-moi un peu!

CLAIRE.

A quoi?

JONATHAN, se rapprochant d'elle, un pied sur la malle.

A ce que je vous ai dit! Combien me prendrez-vous pour rester chez moi à gouverner ma maison?

CLAIRE.

Mais d'abord, ce n'est pas possible!... et je ne suis pas encore d'un âge!...

JONATHAN.

On jaserait!... Vous croyez qu'on jaserait?... Au fait! il y aurait de quoi!... Oui!... vous et moi! (A lui-même, en redescendant.) Tiens!... tiens! c'est une idée, cela!... Elle me revient tout à fait, cette petite-là!

CLAIRE, allant à l'armoire prendre du linge.

Et puis, autre raison...

JONATHAN.

Autre raison!

CLAIRE.

Mon oncle a besoin de moi, et ce n'est pas quand il est pauvre... (Elle revient avec des draps.)

JONATHAN.

Eh bien! au contraire, il me semble que c'est le moment de le quitter!

CLAIRE.

En Amérique peut-être; mais en France, c'est le moment de rester!

JONATHAN, reprenant sa pipe.

Ah!... vous avez raison!... Eh bien, je me passerai de vous, voilà tout!

CLAIRE.

Est-ce que vous allez?...

JONATHAN.

Quoi? (Claire lui montre la pipe.) Ah! oui; j'oubliais!... Tiens! (Il casse sa pipe.) Va au diable, toi! (Il se verse un grand verre de rhum.)

CLAIRE, riant.

Il n'y a pas grand mal!

JONATHAN, se versant du rhum.

Vous trouvez, vous?... Une pipe qui a traversé avec moi le

désert du Far-West et la mer ! Les femmes ne tiennent à rien ! (Il boit.)

CLAIRE.

S'il est permis de boire du rhum comme cela ! Ah ! si j'étais votre femme ou votre sœur ! (Elle retourne à l'armoire et monte sur une chaise.)

JONATHAN.

Oui ! pas de rhum et pas de tabac, merci ! ça serait gai !.. (Brusquement.) Tenez ! ça n'en finit pas ! Je vais vous aider ! (A part.) Elle commence à m'impatienter ! Vrai ! elle m'impatiente ! (Il jette les draps dans la malle.)

CLAIRE, tranquillement.

Non ! non ! Les nappes au fond... là !

JONATHAN.

Comme ça ?

CLAIRE.

Oui !

JONATHAN, à lui-même et la regardant ranger.

Elle est froide, cette femme-là ! Ça lui est égal... Tenez ! elle s'est mis dans la tête qu'elle s'en irait, elle s'en... Et s'il restait, mon oncle, est-ce que vous vous en iriez ?..

CLAIRE.

Oh ! s'il restait !... Comme je ne veux pas le quitter... (Elle descend à l'avant-scène, Jonathan de même.)

JONATHAN.

Eh bien ! est-ce que je le chasse, moi, cet homme ! S'il peut être utile à la fabrique...

CLAIRE.

Utile !... Je crois bien, on a toujours besoin d'un second !... Et un homme si estimé dans le pays... ce n'est pas une mauvaise enseigne pour la maison !

JONATHAN.

C'est vrai, tout de même !

CLAIRE.

Et si vous vouliez...

JONATHAN, résolûment.

Eh bien, qu'il reste !

CLAIRE, vivement.

Avec ses filles ?

JONATHAN.

Ah! non, par exemple!

CLAIRE.

Comment?... vous...

JONATHAN, *sans l'écouter.*

Oh! non... pas les filles!

CLAIRE, *remontant à sa malle.*

Alors, n'en parlons plus!

JONATHAN.

Eh bien! n'en parlons... (*Il se retourne.*) Vous continuez à faire votre malle?

CLAIRE.

Dame! vous pensez bien que mon oncle ne restera pas ici sans ses enfants...

JONATHAN.

Oui, et vous vous êtes mis dans la tête que vous vous en iriez, n'est-ce pas? Vous êtes bien contente de cela?...

CLAIRE.

Voulez-vous me passer les essuie-mains qui sont là-haut?...

JONATHAN.

Je ne suis pas votre domestique! (*Il va à l'armoire.*)

CLAIRE, *faisant le geste de se lever.*

C'est vrai!

JONATHAN, *rapportant les essuie-mains.*

Tenez, les voilà!... (*A part.*) Est-elle assez froide, cette femme-là!...

CLAIRE, *à genoux, près de la malle, à gauche.*

Si vous vouliez m'aider, vous seriez bien plus vite débarrassé de moi!

JONATHAN, *se mettant à genoux, près de la malle, à droite.*

C'est ce que je me disais! Vous n'êtes pas entêtée, vous, c'est un plaisir!... Avec cela que la cadette est agréable! une écervelée...

CLAIRE, *rangeant le linge dans la malle.*

Oui, mais si bonne! et l'aînée si douce! (*Elle le regarde.*)

JONATHAN, *ébloui.*

Oui, oui, je le crois!... (*A part, regardant Claire.*) A-t-elle de jolis yeux! Oui, mais elle est froide!... elle est froide! (*Haut.*) Cette idée d'avoir deux filles au lieu de deux garçons! Parlez-moi

de garçons dans une maison!... C'est la force, ça! c'est les bras...

CLAIRE, *faisant toujours la malle.*

Et qui en est le charme et la joie? qui en est le cœur?... les filles!... (*A mesure qu'elle parle, Jonathan profite de ce qu'elle se détourne en prenant le linge, pour reprendre dans la malle celui qu'elle vient de ranger et le jeter derrière lui, sur le tapis. Claire le voit du coin de l'œil, et continue.*) Dès que les garçons ont quinze ans, on ne les voit plus! Mais qui reste au logis pour vous embrasser quand vous rentrez, et vous avancer le meilleur fauteuil en sautant sur vos genoux? ce sont les petites filles... Une maison pleine de garçons, c'est un jardin plein de fruits; mais il ne faut pas dédaigner les fleurs... (*Le surprenant au moment où il ôte son linge.*) Qu'est-ce que vous faites donc là?

JONATHAN.

Je range!

CLAIRE.

Sur le tapis?...

JONATHAN, *se relevant.*

Avouez que c'est pour me faire enrager, n'est-ce pas, ce que vous en faites? Vous voyez que je suis contrarié de votre départ!

CLAIRE, *assise à terre, d'un air suppliant et une serviette pliée à la main, qu'elle va placer dans la malle.*

Mais moi aussi, je suis contrariée! J'aimerais mieux rester ici, avec mon parrain... et ses filles, *si vous vouliez!*

JONATHAN.

Oui, oui! *si je voulais!* Toujours!... Eh bien! voyons! (*Il prend la serviette d'une main sans que Claire la lâche.*) Je veux bien en garder une, de ses filles... (*Ils se lèvent et descendent.*)

CLAIRE.

Non, les deux!

JONATHAN.

Non, rien que l'aînée; je vous accorde l'aînée!

CLAIRE.

Et la cadette?

JONATHAN.

Celle qui *flirte!* non!

CLAIRE.

Si! si!

JONATHAN, *suppliant.*

Oh! pas la cadette! je vous en prie! Laissez donc la serviette!

CLAIRE.

Vous auriez le cœur de séparer deux sœurs?

JONATHAN, lui arrachant la serviette.

Eh! qu'elles restent toutes les deux, puisque vous le voulez! Mais sapristi, laissez donc la serviette!

CLAIRE, courant au fond.

Je vais prévenir mon parrain qu'il reste ici avec M. Toupart.

JONATHAN, sautant.

Toupart!

CLAIRE, prête à sortir.

Oui!

JONATHAN, courant à elle.

Mais je n'ai pas parlé de Toupart, je ne veux pas de Toupart!

CLAIRE.

Oh! vous voulez séparer les deux frères?

JONATHAN.

Est-ce que vous vous moquez de moi?... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de votre Toupart?

CLAIRE.

Il tient si bien les écritures!

JONATHAN.

Au diable! Je n'en veux pas!

CLAIRE, revenant à sa malle.

Alors, mon parrain ne consentira jamais : n'en parlons plus! Où avez-vous mis les draps!

JONATHAN, irrité.

Là! (A lui-même.) A-t-on jamais vu...

CLAIRE.

Je ne les vois pas!

JONATHAN, jetant dans la malle tout le linge qu'il en a tiré.

Mais les voilà, sacrebleu! (A lui-même.) Cette idée de me camper encore celui-là! (Regardant Claire.) La voilà qui recommence, tenez! Dieu! qu'elle m'agace avec sa malle! (Il va et vient.) Une fille qui ferait si bien mon affaire!... de toutes les façons!... Mais si je consentais maintenant!... car je suis capable de consentir... (Haut.) Et je consentirais bien; mais c'est que je suis sûr que vous allez encore me proposer quelqu'un avec Toupart.

CLAIRE, très-doucement.

Oui! *si vous vouliez...*

JONATHAN.

Sa femme, n'est-ce pas?

CLAIRE, timidement.

J'y venais!..

JONATHAN.

Celle qui prêche ?

CLAIRE.

Un peu ridicule, mais si bonne femme au fond.

JONATHAN, exaspéré.

Oui!... au fond. Tout au fond de l'eau!

CLAIRE.

Monsieur Jonathan!

JONATHAN.

Tenez! tenez! tenez! Allez-vous-en! J'aime mieux ça! vo m'exaspérez!

CLAIRE.

Oh! ne criez pas si fort! je m'en vais!

JONATHAN, enlevant le guéridon.

Aussi bien, voilà une demi-heure que vous êtes là à me contrecarrer, à m'empêcher de fumer, de boire. Sacrebleu! on ne m'a jamais mené comme ça, moi! C'est honteux pour mon sexe!

CLAIRE.

Ah! monsieur Jonathan!

JONATHAN.

Ah! il n'y a pas de M. Jonathan!... M'avez-vous fait casser ma pipe, oui ou non? Et tantôt celui qui aurait fait ça, je l'aurais jeté par la fenêtre! Et tout ça pourquoi faire? pour vous garder ici. Mais est-ce que j'ai besoin de vous, moi? qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vous?

CLAIRE.

Mais ce n'est pas moi...

JONATHAN.

Si, c'est vous! Vous faites la sucrée, là, avec vos petits airs... *Si vous vouliez!... Si vous vouliez!...* mais, sac au diable! c'est

vous qui voulez, ce n'est plus moi! Ah çà, vous n'aurez donc jamais fini votre malle? et vous ne vous en irez donc pas?... (Il ferme le couvercle brutalement.)

CLAIRE.

Oh! ne vous fâchez pas, monsieur Jonathan! je vais... (Elle va pour tirer la malle.)

JONATHAN, arrêtant la malle avec le pied.

Ah! vous ne pouviez pas la tirer vide! Ce n'est pas maintenant qu'elle est pleine... (Il pousse la malle du pied.)

CLAIRE.

C'est vrai!... je vais me faire aider...

JONATHAN, sautant devant elle et lui barrant le passage.

Pas encore! Vous ne comprenez donc pas?... Vous n'avez donc jamais marchandé dans votre vie? — Eh bien! je suis un marchand, moi!.. Je ne fais rien pour rien!.. Mais on peut s'entendre... s'arranger, quoi!

CLAIRE.

Comment?

JONATHAN.

Allons! Vous me comprenez bien! vous êtes assez fine pour ça. — Je le garderai, l'oncle Toupart!... Je vous passe le Toupart!... Mais tout ce que j'en fais, n'est-ce pas,.. c'est pour vous garder... c'est pour vous avoir... et je voudrais bien qu'il m'en revînt quelque chose par avance, comme qui dirait les arrhes du marché!...

CLAIRE.

Je ne comprends pas!

JONATHAN.

Que si fait! vous me comprenez bien!

CLAIRE.

Non!

JONATHAN.

Enfin, je voudrais... vous et moi, n'est-ce pas?... une belle fille et un beau garçon... je m'en vante! Eh bien... enfin, quand ce serait, n'est-ce pas?... ça ne fera de mal à personne, et en attendant... comme ça, un petit baiser!

CLAIRE.

Ah!

JONATHAN, *éclatant.*

Eh bien, vous y voilà... Tenez!... vous m'avez rendu fou! — Je vous aime comme un perdu!... et bon gré mal gré vous ne vous en irez plus!...

CLAIRE.

Laissez-moi sortir...

JONATHAN.

Ah! bien oui!... ne faites donc pas la méchante... comme cela, pour un petit baiser!

CLAIRE.

Laissez-moi, ou j'appelle.

JONATHAN.

Bah! on ne viendra pas!

CLAIRE.

Laissez-moi!

JONATHAN.

Je te dis qu'on ne viendra pas! et que tu ne me fais pas peur avec tes petites mains! Tiens! voilà ce que j'en fais, de tes petites mains! (*Il écarte les mains de Claire et va pour l'embrasser.*)

CLAIRE, *criant.*

Ah!...

JONATHAN, *la lâchant.*

Quoi?

CLAIRE, *faisant comme si elle s'était blessée aux ciseaux pendus à sa ceinture.*

Vous m'avez fait mal!...

JONATHAN.

Blessée?

CLAIRE.

Avec les ciseaux, oui!

JONATHAN.

Ah! c'est moi qui... Ah! brutal, butor, bête brute!

CLAIRE.

Voyons! ne jurez pas, et donnez-moi un petit linge.

JONATHAN, *courant comme un fou.*

Oui, ah! pardonnez-moi! je suis un misérable! un sauvage! Ah! mon Dieu! est-ce que c'est profond... voulez-vous de l'eau?

CLAIRE.

Non !... le petit linge, vite !...

JONATHAN, lui jetant une serviette.

Voilà !

CLAIRE.

Mais non ! c'est trop grand !

JONATHAN, effaré.

Ah ! c'est trop grand ! Et ça ? (Il lui jette une nappe.)

CLAIRE.

Mais non, dans la corbeille !

JONATHAN, lui apportant la corbeille.

Ah ! oui ! cela vous fait bien mal, n'est-ce pas?

CLAIRE, enveloppant son doigt avec un petit linge.

Un peu !... Nous disons donc que vous m'accordez... Toupart... Donnez-moi ce peloton de soie !...

JONATHAN, prenant le peloton.

Toupart !... oui, c'est convenu !... oui, tout ce que vous voudrez ! mais je vous adore et je vous épouse !

CLAIRE.

Et madame Toupart ?

JONATHAN.

Ah ! non, pas madame Toupart !

CLAIRE.

Oh ! que cela me cuit !

JONATHAN, effrayé.

Cela vous cuit ?...

CLAIRE.

Très-fort ! oui... Tenez le peloton. (Il tient le peloton, elle enroule le fil autour du linge.) Nous disons donc le mari et la femme...

JONATHAN.

Non, le mari sans la femme.

CLAIRE.

Ah ! quels élancements !

JONATHAN, de même.

Des élancements ! Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui pourrait donc bien vous soulager ?

CLAIRE.

Ah ! si vous m'accordiez madame Toupart, il me semble que cela me soulagerait un peu !

JONATHAN.

Non, c'est une idée que vous vous faites !

CLAIRE.

Ah ! si ! La contrariété, vous comprenez... cela m'irrite ! cela envenime le mal ! Aïe !

JONATHAN.

Ah ! mon Dieu ! elle crie... Je ne puis plus... (Avec désespoir.) Mais c'est qu'elle est si ennuyeuse, cette femme !

CLAIRE.

Oh ! prenez garde !

JONATHAN, en gesticulant, s'embrouille dans le fil de soie.

Si bavarde !

CLAIRE, criant.

Ah ! cela s'enflamme !

JONATHAN.

Cela s'enflamme !... Si insupp...

CLAIRE, plus fort.

Oh ! la, la !

JONATHAN, empêtré dans le fil.

Eh bien ! oui, la ! je consens, mais je vous épouse...

CLAIRE, appelant.

Enfin ! Mon parrain ! mon parrain ! (Elle court au fond.)

JONATHAN, les mains prises dans l'écheveau, la suivant, tenu par un fil.

Elle me tient !... je suis pris !... Elle m'entraîne !... elle m'entraîne !

SCÈNE XIII

CLAIRE, JONATHAN, QUENTIN, TOUPART, LACHAPELLE, JENNY, GABRIELLE.

(Tous tenant des paquets et des malles.)

QUENTIN.

Qu'est-ce que c'est encore que ça?

CLAIRE, descendant suivie de Jonathan, qu'elle tient toujours par le fil.

C'est la victoire! Laissez vos paquets! on ne part plus! on reste!

TOUS.

On reste! (Ils laissent tous tomber leurs paquets.)

CLAIRE.

Demandez à M. Jonathan! Allons! (Elle tire le fil.) Monsieur Jonathan...

JONATHAN.

Eh bien! oui, mon oncle! on reste! le logis est assez large pour tout le monde et le cœur aussi!

QUENTIN.

Tu nous gardes chez toi?

CLAIRE, tirant le fil.

Allons!

JONATHAN.

Oui!

TOUPART.

Les femmes aussi? (Jonathan semble hésiter.)

CLAIRE, même jeu.

Allons! allons!

JONATHAN, prenant son parti.

Eh bien! oui, les femmes aussi! Tenez, embrassez-moi, ma tante... (Il se jette dans les bras de madame Toupart.) Et n'en parlons plus! (Puis à Claire.) M'en faites-vous faire assez, vous!

CLAIRE.

Pas encore!

JONATHAN.

Pas encore?

CLAIRE.

Il manque quelque chose!

JONATHAN.

Ah, bien! pendant que j'y suis, tenez! il n'en coûte pas plus! (Il tire la donation et la déchire.)

TOUS.

La donation!

CLAIRE.

Brave cœur!

JONATHAN, à Claire.

Et maintenant que j'ai fait toutes vos volontés, qu'est-ce que vous me donnerez?

CLAIRE, lui donnant ses deux mains.

Tout! (Aux autres.) Eh bien, n'avais-je pas raison... et la plus faible n'est-elle pas encore la plus forte?...

MADAME TOUPART.

Mais enfin, avec quoi l'avez-vous enchaîné, ce lion?...

CLAIRE, montrant le fil de soie.

Avec cela!

FIN.

